[illegible]

[illegible]

LE

COMTE PAUL STROGANOV

[illegible]

[illegible]

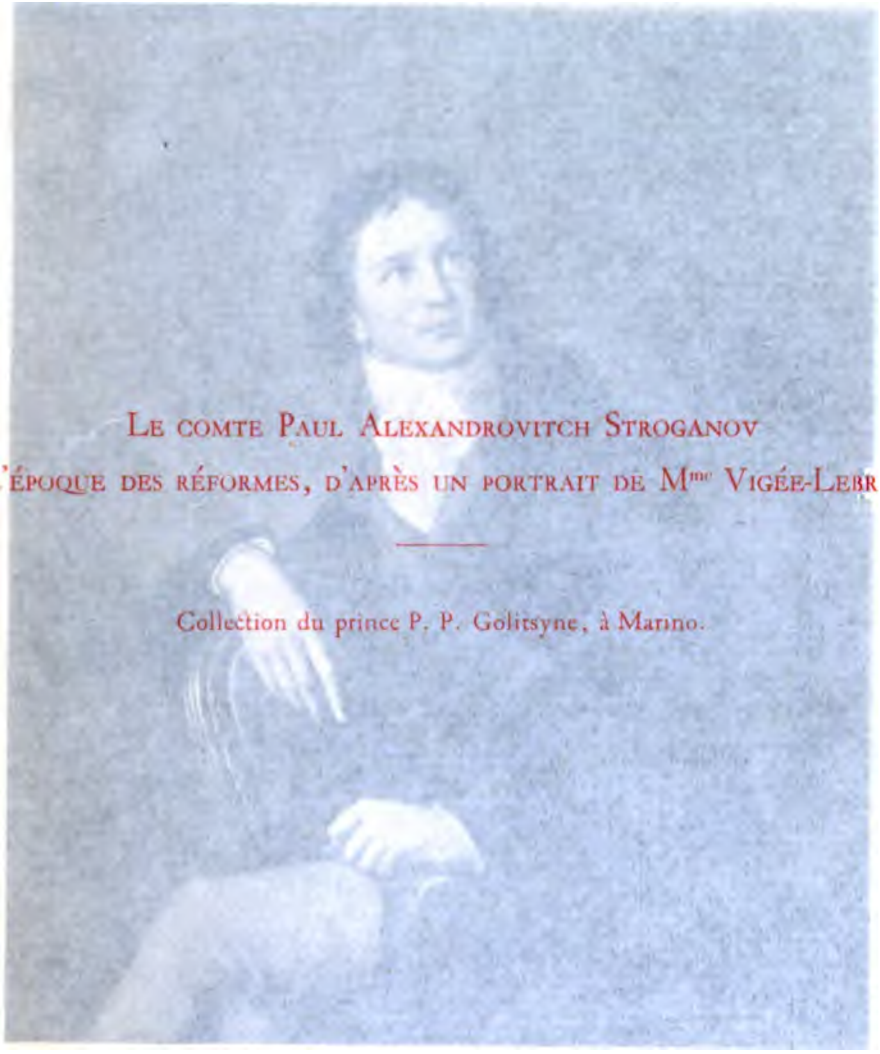
[illegible]

PARIS

[illegible]

[illegible]

LE
COMTE PAUL STROGANOV

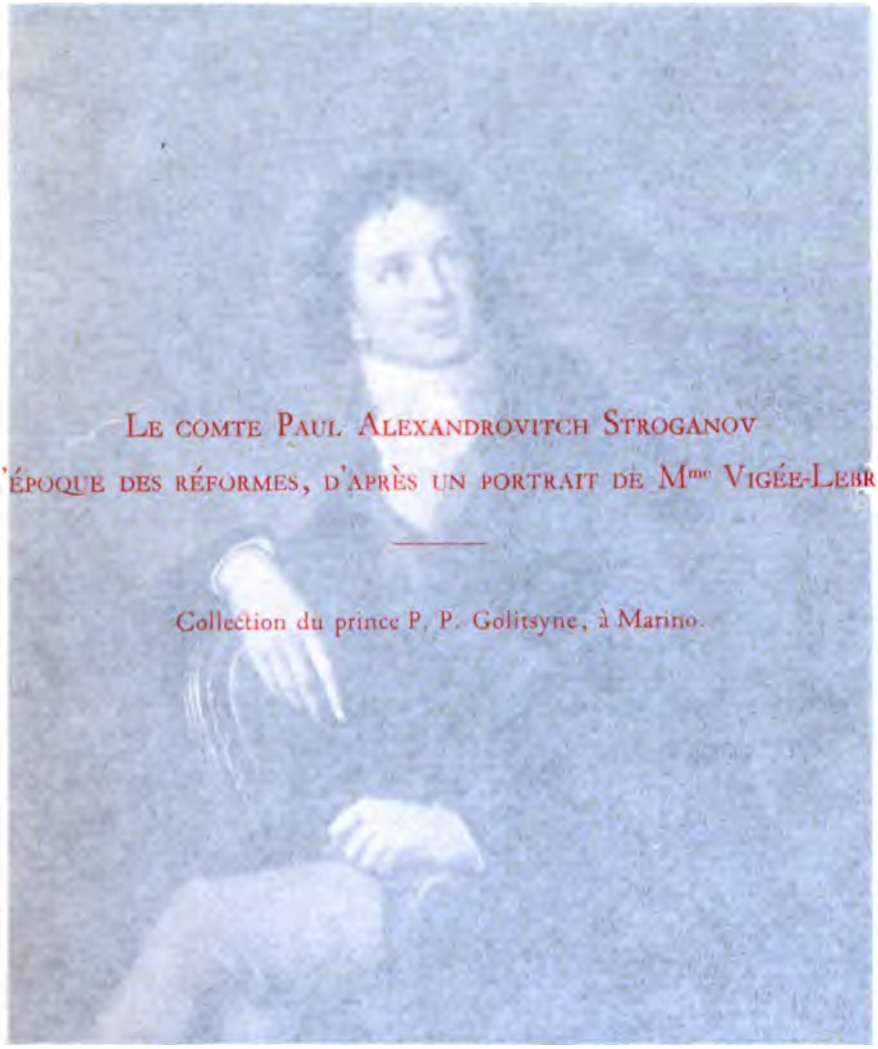


LE COMTE PAUL ALEXANDROVITCH STROGANOV

À L'ÉPOQUE DES RÉFORMES, D'APRÈS UN PORTRAIT DE Mme VIGÉE-LEBRUN.

Collection du prince P. P. Golitsyne, à Marino.





Le comte Paul Alexandrovitch Stroganov
à l'époque des réformes, d'après un portrait de Mme Vigée-Lebrun.

Collection du prince P. P. Golitsyne, à Marino.



LE GRAND-DUC
NICOLAS MIKHAÏLOVITCH DE RUSSIE

LE COMTE PAUL STROGANOV

TRADUCTION FRANÇAISE DE F. BILLECOCQ

PRÉCÉDÉE D'UN AVANT-PROPOS
PAR
FRÉDÉRIC MASSON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCV

AVANT-PROPOS.

Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, par une illusion à laquelle s'est plu la bienveillance dont il daigne m'honorer, a pensé que la traduction française de son livre sur le comte P. A. Stroganov devait être présentée au public par un écrivain qui connût ses études & pût en rendre compte. Quelque immérité qu'il soit, l'honneur est trop grand pour que je m'y dérobe & la confiance trop flatteuse pour que je n'en reçoive pas cette marque nouvelle avec une profonde gratitude.

Dans le grand travail d'études documentaires sur le début du XIXe siècle, la Russie s'est mise au premier rang par des publications collectives ou individuelles, officielles & privées, qui laissent bien loin en arrière les tentatives faites en France & en Italie & qui égalent, si elles ne les surpassent, les résultats atteints en Prusse, en Autriche & dans certains États allemands. Tandis qu'en France une seule société savante consacrait ses ressources à publier les documents réunis sur la négociation du Concordat par M. le comte Boulay de la Meurthe, en Russie, la Société impériale d'histoire & l'Archive russe mettaient au jour, sur tous les événements de 1800 à 1821, des suites inappréciables de correspondances & de dépêches, &, après les Archives Vorontsov, les Archives Nesselrode livrent leurs trésors.

Sans doute, la publication intégrale des pièces officielles & privées occasionne des redites & peut lasser l'attention d'un public qui veut être constamment intéressé, qui préfère

recevoir les idées à les acquérir lui-même, & qui n'a point aßez de loisirs pour s'exercer à démêler les vérités au milieu d'aßertions souvent contradictoires; mais, s'il en est ainsi en France, ailleurs, les lecteurs qui, à une culture générale, joignent une intelligence avertie, & qui ont gardé aßez de temps pour s'instruire, prennent leur plaisir à recevoir directement des contemporains l'impreßion & le récit des événements. Ils mettent les correspondances qui la reflètent sur l'heure au-deßus des mémoires qui l'arrangent. Ils se forment ainsi, sans avoir rien à ménager, une conviction historique qu'ils ne pourraient recevoir au même degré d'un récit postérieur, quelque bien présenté qu'il fût. L'historien ne peut prétendre à convaincre s'il ne présente ces deux garanties : l'Indépendance de l'esprit & la Liberté de la plume.

En Rußie donc, on prise singulièrement les publications intégrales de textes que parfois annoncent, résument & expliquent des introductions brèves ou de courts chapitres de narration & qu'illustrent des notes précises. Mais de telles éditions ne sont point à la portée de tous &, pour pratiquer cette forme d'histoire, il faut bien des moyens qui manquent à la plupart. Nul, au contraire, ne s'est trouvé mieux armé que le grand-duc Nicolas pour la comprendre & l'exercer. Il a formé, dans sa résidence de Borjom, une bibliothèque spéciale comprenant les livres, en quelque langue que ce fût, ayant trait à l'époque qu'il étudie; il a créé parallèlement une collection de pièces manuscrites originales qui n'a guère de rivale en Europe; pour se familiariser avec les personnages, il a couru avec une merveilleuse ardeur à la chaße des miniatures qui les représentent, des objets

qui leur ont appartenu, de tout ce qui les réincarne & permet de les réaliser. Doué d'une mémoire qui lui permet tous les rapprochements de noms, de faits & de dates, possédant également l'histoire diplomatique & militaire de la France & de la Russie; éclairé sur les origines des êtres & leurs relations aussi bien que sur les causes des événements & leurs conséquences, il a longuement joui du dilettantisme que lui apportait, au milieu d'autres études fort diverses, la solution des problèmes historiques; car il est président des Sociétés impériales de géographie & de pomologie; la collection de papillons qu'il a formée & donnée au Musée de l'Académie des sciences est l'une des plus complètes qui soient par le monde, & il commandait la division des grenadiers du Caucase jusqu'au moment où il a été appelé à remplir près de l'Empereur les fonctions d'aide de camp général.

Il avait constaté, dès lors, combien est précaire la documentation sur les personnages qui ont entouré l'Empereur Alexandre Ier &, quelque confiance qu'il prît aux recherches du général Schilder, il n'avait pu s'empêcher de penser que bien des énigmes resteraient inexpliquées, même si le livre du général paraissait jamais & qu'il fût tel qu'il obtînt le prix de la fondation Araktchéiev. Ses études n'étant un secret pour personne, il fut sollicité par la Société impériale d'histoire de donner quelques articles au Dictionnaire biographique qu'elle préparait. Dès qu'il eut commencé ses recherches avec un but déterminé, il fut mordu lui aussi par la passion de trouver la vérité, de l'écrire & de la publier. Toutes les archives d'État, même les plus secrètes & les mieux gardées, s'ouvrirent devant lui & il accéda ainsi à

des sources auxquelles, jusqu'ici, nul historien n'avait puisé. Mais ce n'était point assez d'en avoir l'entrée, il fallait en avoir le maniement; ce n'était point assez d'obtenir la copie de nombreux documents, il fallait choisir ceux qui présentent un intérêt réel. Pour suivre avec fruit des études de l'ordre biographique, étant donnée la dissémination des papiers d'État dans les divers dépôts & le dispersement des documents particuliers entre les branches des familles, le chercheur doit réunir une activité que rien n'arrête, une patience que rien ne lasse, une diplomatie qui ne connaisse que des succès, une mémoire qui établisse sur l'instant même & à première vue le rapprochement & la valeur relative des pièces. Le grand-duc Nicolas sut mettre en jeu toutes ces qualités & il y joignit une persévérance qui ne recula devant aucun voyage, aucune démarche, aucune dépense.

Le premier essai, qu'il publia en 1901 : Les princes Dolgorouki, collaborateurs de l'Empereur Alexandre Ier durant les premières années de son règne. — Notices biographiques, *ne devait être, à l'origine, qu'une contribution à ce Dictionnaire de la Société impériale d'histoire, mais les additions avaient été si importantes & si précieuses que les articles étaient devenus un livre. Les notices, en effet, étaient accompagnées de documents, la plupart en langue française, qui jettent un jour nouveau sur les préliminaires de la campagne de l'an* XIV*, sur les négociations engagées par l'intermédiaire du prince Pierre Dolgorouki entre la Russie & la Prusse, sur la part de responsabilité qui revient aux jeunes favoris d'Alexandre dans cette journée du 2 décembre 1805 qui vit la* Bataille des trois Empereurs, *sur les nouvelles*

négociations que Pierre Dolgorouki fut chargé de suivre à Berlin pour renouer l'alliance russo-prussienne & préparer la prise d'armes d'Iéna, enfin sur sa mort prématurée & mystérieuse. Avec le prince Michel, frère cadet du prince Pierre, c'est la vie à la cour de Paul Ier, c'est un curieux séjour à Paris où Michel accompagne le général Sprengporten, c'est une mission diplomatique à Berlin, en 1805, parallèle à celle de Pierre, c'est la guerre de 1807, avec ce brillant combat de Morungen où les documents russes infirment les rapports de Bernadotte, alors maréchal d'Empire; enfin, c'est la guerre de Finlande, si peu connue jusqu'au moment où les mémoires de Suremain & de Löwenstern nous ont apporté quelques lumières; là se termina la vie du prince Michel & les honneurs extraordinaires qui lui furent rendus attestèrent les espérances qu'il avait fait naître & les regrets de tous les genres qu'il avait laissés.

Dans ce volume, qui obtint à Pétersbourg un légitime succès, le grand-duc Nicolas avait expérimenté sa méthode; se bornant à un récit bref, dénué de considérations générales, mais solidement charpenté, il avait réservé pour des appendices copieux les pièces justificatives, qui présentent le plus souvent un intérêt majeur. Cette méthode, étant donnée la presque impossibilité d'approcher des sources où l'auteur a puisé, s'est trouvée excellente, puisque, restreignant la responsabilité de celui-ci, elle met aux mains du lecteur attentif tous les moyens d'information souhaitables. L'auteur n'en fait pas moins preuve, par la façon dont il a choisi les documents, de l'étendue de ses recherches, de la sûreté de sa critique & de la valeur de ses connaissances; en même temps, il met hors de conteste l'authenti-

cité des documents dont il indique la source & qu'il donne le plus ordinairement en entier, & il dégage ses opinions personnelles des témoignages purement historiques dont il est autorisé à se faire l'éditeur. Le système méritait d'être appliqué dans un développement plus ample & nul sujet ne s'y prêta mieux, au gré du grand-duc Nicolas, que la biographie du comte Paul Alexandrovitch Stroganov.

Paul Stroganov a été lui aussi un des familiers de l'Empereur Alexandre Ier, mais à une époque antérieure à la faveur de Pierre Dolgorouki, & peu s'en est fallu qu'il n'exerçât, de concert avec son souverain, une action décisive sur les destinées de sa patrie, lorsque le jeune Empereur, encore sous l'influence de son précepteur Laharpe, cherchait, à l'aide de quelques jeunes gens de son entourage, les moyens de régulariser son gouvernement, & d'achever l'œuvre de Pierre le Grand en donnant à ses sujets des garanties légales, premier besoin d'une nation civilisée. Ce fut donc à l'une des personnalités les plus intéressantes du début du XIXe *siècle que le grand-duc s'attaqua : Il eut à montrer l'origine & la puissance de ces Stroganov qui levaient des armées sur leurs terres, payaient la rançon du Grand Prince prisonnier des Tatars & conquéraient pour lui un Empire tel que la Sibérie; puis, ce fut l'éducation du jeune Paul par un Français destiné à une célébrité révolutionnaire, le mathématicien Romme, la mise en action des procédés à la Rousseau, rendus plus âpres encore, plus abstraits & moins humains par la déformation mathématique; ensuite, les voyages à travers l'Europe, complément nécessaire de l'éducation, les séjours à Riom, à Genève & à Paris, la fréquentation des tribunes de l'assemblée, les clubs auxquels Paul Stroganov fut affilié,*

les relations qu'il établit avec Théroigne de Méricourt; enfin le rappel en Russie par Catherine II. Le champ d'investigation était déjà très vaste, dès que l'on avait eu la bonne fortune de se procurer tous les papiers de Romme & de son élève & qu'on pouvait aussi démontrer que, dès la fin du XVIIIe *siècle, les théories présentement en faveur pour l'instruction pratique, se trouvaient appliquées dans une éducation privée avec une hardiesse & une autorité qu'on n'a point surpassées; c'était en même temps une contribution singulièrement utile à l'étude des doctrines de la Révolution française, leur propagande & leur diffusion.*

Mais ce n'était rien là près de ce qui suivait : au début du règne d'Alexandre, Paul Stroganov, devenu le confident intime, le directeur de conscience du nouvel Empereur, agitant avec lui & quelques autres jeunes hommes la transformation politique & sociale de la Russie, s'efforçant d'y appliquer les principes de la Déclaration des droits de l'homme & les idées de la Constituante.

Puis, lorsque Alexandre a abandonné, sans les avoir au moins tous réalisés, ses projets de réformes intérieures & qu'il s'est livré tout entier, à la suite de l'entrevue de Memel, à des rêves de suprématie européenne, ce qui devait être montré, c'était la lutte ouverte avec Napoléon &, au moment d'Austerlitz, la mission de Stroganov à Londres, & par là s'est trouvée éclaircie l'histoire de la mission du baron d'Oubril à Paris.

Enfin, la guerre recommençant, ce sont les campagnes de 1812 à 1814, auxquelles Stroganov a pris sa large part, & le sacrifice qu'il a fait à son pays & à son souverain de son fils unique.

Ainsi, quatre ordres de faits sur lesquels le grand-duc Nicolas a apporté une moisson admirable de documents. Si l'on peut regretter qu'il n'ait point publié tous les papiers de Romme dont l'intérêt eût été très vif pour les Français, il en a donné assez pour fournir une idée très nette de l'éducation, de l'éducateur & du pupille. La publication des rapports de Stroganov à l'Empereur, de sa correspondance avec ses collaborateurs, des comptes rendus des séances du Comité secret ne laisse aucun éclaircissement à souhaiter sur les projets d'Alexandre, l'état de la Russie en 1801 & la transformation de ses institutions. Les correspondances officielles & privées de Stroganov durant sa mission à Londres sont décisives sur certains points d'histoire, & les lettres écrites des champs de bataille ont l'attrait du récit immédiat d'événements directement vus par un spectateur intelligent, averti & peu bienveillant.

Nul exemple ne saurait être mieux choisi pour prouver l'efficacité de la méthode adoptée, & les ouvertures que donne à chaque pas, sur l'histoire générale, la biographie d'un personnage, sans doute considérable, mais dont la célébrité était loin d'être égale au rôle qu'il a joué, n'auraient pu être obtenues par un procédé différent. Convaincu qu'il faut faire faire au public la connaissance physique des êtres que les documents mettent en scène, le grand-duc Nicolas a joint à son ouvrage les portraits de tous ceux qui y jouent un rôle. Par des recherches singulièrement heureuses, il s'est procuré la suite des miniatures de tous les membres de la famille Stroganov & de tous les collaborateurs d'Alexandre, & il en a donné d'excellentes reproductions. Il avait agi de même dans la notice sur les princes Dolgorouki, & sa pas-

sion pour l'histoire iconographique l'a amené déjà à faire graver la suite inappréciable des portraits authentiques des généraux rußes de 1812, deßinés par l'émigré français Saint-Aubin & conservés dans la Bibliothèque particulière de l'Empereur. Ce n'eſt là au surplus qu'un acheminement au grand Répertoire iconographique qu'il prépare, où seront reproduits, d'après des documents authentiques & la plupart inédits, les portraits de tous les Rußes ayant marqué durant les deux derniers siècles. Déjà les éléments en sont aßemblés & l'exécution en commence.

Un tel travail, si considérable qu'il soit, n'eſt point pour arrêter le grand-duc dans les publications documentaires qu'il a projetées sur les relations entre la France & la Rußie de 1807 à 1812. Aux pièces éditées par la Société impériale de Rußie (Mißion Savary, Mißion Tolstoi & Mißion Tchernichev), par M. Tatichtchev & par M. Albert Vandal, il apportera bientôt un complément dont l'utilité sera vivement sentie par tous ceux qui ont le goût de la vérité dans l'hiſtoire.

Le grand-duc Nicolas n'eſt point de ceux qui fardent cette vérité. Il met son plaisir à la découvrir, son orgueil à la publier & le souci qu'il en prend fait autant d'honneur à son intelligence qu'à son patriotisme. Ce n'eſt point en la dissimulant qu'on sert une cause, une mémoire & une nation. D'ailleurs qu'irait-on dißimuler? On a beau mettre les témoignages sous triple serrure, ne les produire qu'aux écrivains dont on s'eſt aßuré la bienveillance; faire d'une communication de pièces une obligation de complaisance, s'entourer de témoins subornés qui proclament des vertus que nul ne conteſtait. Un jour vient où, quelque part, à Berlin, à

Vienne, à Pétersbourg, à Paris, la fusée éclate. C'est d'abord une note suspecte que découvre un chercheur; un bruit circule, une allégation se fait jour. Puis les contours se précisent; voici des conversations qu'on a mises en écrit, des témoignages accusateurs, des lettres, des dépêches probantes; elle paraît enfin cette vérité si prudemment obscurcie & ceux qui croyaient la détenir dans leurs coffres soigneusement fermés n'y trouvent plus sous la clef que de la cendre — ou de la boue.

Entre les hommes épris de la vérité historique, un courant s'établit qui les rapproche, si loin qu'ils soient placés les uns des autres par le rang, l'éducation, la nationalité & les opinions. Je ne saurais, en ce qui me touche, attribuer à un autre motif le désir exprimé par le grand-duc Nicolas, car ici le respectueux dévouement ne compte pas.

Frédéric *MASSON.*

INTRODUCTION.

Dans la glorieuse pléiade qui entoure l'Empereur Alexandre Ier, du milieu des physionomies diverses des collaborateurs du souverain, la figure du comte Paul Alexandrovitch Stroganov se dégage avec un éclat particulier. Nulle ne saurait lui être comparée au point de vue de l'étrangeté de la destinée, des curiosités de la formation intellectuelle, du développement & des revers de la fortune, & l'on serait embarrassé de citer dans l'histoire un homme dont la vie pût passer pour analogue.

Par un concours exceptionnel de circonstances, il m'a été donné d'aborder, dans des archives privées, l'ensemble des documents inédits qui permettent, non seulement d'exposer la noble vie du comte P. A. Stroganov & d'expliquer ses rapports avec les plus illustres de ses contemporains, mais d'éclairer d'un jour nouveau les projets, les actes & la personne du Monarque béni.

Ainsi, j'ai vu s'ouvrir devant moi les archives que le comte S. A. Stroganov a recueillies dans son célèbre palais près du pont de Police à Pétersbourg & les archives que le prince P. P. Golitsyne conserve au village de Marino. Ce sont là les sources principales de cette étude & j'y ai puisé un ensemble de lettres & de documents dont la valeur est inappréciable.

Si je me suis procuré en France la plus grande partie des papiers de Gilbert Romme qui fut, dans les conditions qu'on verra, l'éducateur & le précepteur du comte, avant d'être le membre farouche de la Convention & l'un des derniers Montagnards, j'ai pu compléter cette récolte grâce aux héritiers de feu I. Hér. Kouris, lequel avait acquis antérieure-

ment certains documents provenant de la même source; & j'ai pu l'achever au moyen des trésors de la section Lobanov de la Bibliothèque du Palais d'Hiver.

D'autres pièces proviennent des archives du Ministère des affaires étrangères à Pétersbourg & à Moscou, & des archives militaires scientifiques de l'État-Major général.

Je crois n'avoir négligé aucun des moyens d'information qui ont été gracieusement mis à ma disposition, & c'est pour en faire à mon tour apprécier la substance que j'ai adopté un système de publication où, pour chacun des cinq chapitres de la Biographie, le lecteur est renvoyé à des annexes qui, si volumineuses soient-elles, n'ont été constituées que par un choix singulièrement délicat dans une documentation cent fois plus abondante.

Pour le premier chapitre, consacré aux parents du comte Stroganov &, en particulier, à son père le comte Alexandre Serguêiévitch, je n'avais point à m'étendre; pour le chapitre II : *Éducation du comte & son précepteur Gilbert Romme,* plusieurs volumes n'auraient point suffi pour publier *in extenso* les pièces recueillies. Au chapitre III : *L'Époque des Réformes,* j'ai cru devoir joindre la publication intégrale des écrits, papiers & lettres s'y rapportant. Tous ces documents proviennent des archives Stroganov & sont édités pour la première fois en entier. Si le compte rendu des séances du *Comité secret* a été publié en russe par Bogdanovitch dans son *Histoire du règne de l'Empereur Alexandre Ier,* ce n'a pas été sans d'importantes coupures, et la traduction française qui s'en prépare est aussi incomplète que l'original.

Au chapitre IV : *La Mission de Londres,* les documents essentiels des annexes ont été fournis par les archives des Affaires étrangères, de même que les annexes du chapitre V : *La Carrière militaire du comte P. A. Stroganov,* l'ont été par les archives scientifiques de l'Etat-Major général.

Je ne pouvais songer à publier intégralement la correspon-

dance du comte avec sa femme, Sophie Vladimirovna, car, de 1793 à 1816, elle ne présente pas moins de quatre cent quatre-vingt-dix lettres. Il a fallu s'arrêter à celles qui présentent le plus d'intérêt &, de même, a-t-il fallu faire un choix trop restreint dans les correspondances du prince Adam Czartoryski, de Novossiltsov, du comte Kotchoubey, du comte Simon Vorontsov, &c.

A l'agréable obligation qui m'incombe d'exprimer ma vive gratitude au comte Serge Alexandrovitch Stroganov & au prince Paul Pavlovitch Golitsyne, qui m'ont si libéralement ouvert les trésors de leurs archives, au comte Grégoire Serguêiévitch Stroganov, à la comtesse Natalie Ivanovna Fersen, au comte Vladimir Nicolaiévitch Lamsdorf, pour le concours de toute nature qu'ils ont prêté à mes recherches, se mêle le regret de n'avoir pu témoigner ma reconnaissance, de son vivant, à Vassili Alexêiévitch Bilbassov, dont les conseils me furent particulièrement précieux et dont la perte a été si vivement sentie.

I

La famille des Stroganov se distingue entre toutes les familles nobles de l'Empire de Russie par les services qu'elle a rendus à l'État & qui sont attestés par une suite de documents authentiques, chartes octroyées & rescrits gracieux, inoubliables dans notre histoire.

Le 7 juillet 1446, le grand prince Vassili Vassiliévitch l'Aveugle ayant été fait prisonnier sous les murs de Sousdal par les Tatars, ceux-ci exigeaient une rançon de 200.000 roubles &, au cas qu'elle ne fût pas payée, menaçaient de le tuer; le trésor de l'État était vide; les Stroganov payèrent la rançon &, le 1er octobre, le grand prince recouvra sa liberté.

En 1572, le Tsar Ivan Vassiliévitch confia aux Stroganov le soin de choisir dans leurs propres soldats « une bonne tête

avec des cosaques équipés de toutes pièces pour partir en guerre & guerroyer contre les traîtres Tchérémisses, Ostiaks, Votiaks et Nogaïs ». Ainsi fut-il fait, et les Stroganov « réduisirent ces peuples sous la haute domination du Tsar ».

En 1579, des tribus ennemies ayant envahi le territoire russe & pillé les villages & slobodes des Stroganov, ceux-ci, devant l'impuissance du Tsar Ivan Vassiliévitch à leur porter secours, appelèrent de la Volga Iermak Timoféiévitch avec quatre-vingts cosaques & joignirent à cette petite droujina deux mille quarante-sept hommes à eux; Iermak, ainsi qu'il est dit dans la Charte, tombant à l'improviste & séparément sur chacune des tribus, mit la frontière dans un état complet de sécurité.

Enhardis par cette victoire, les Stroganov « conçurent le dessein de s'emparer de la Sibérie & de la placer sous la haute domination du Souverain ». A cet effet, ils renforcèrent Iermak de cinq mille « hommes d'armes » qu'ils munirent « d'argent, de vêtements, de chaussures, d'armes, de poudre & d'approvisionnements de toute sorte », & qu'ils envoyèrent par eau « sur une grande quantité de bateaux à fond plat », &, ainsi qu'il est écrit dans la Charte, « par cet office & ce zèle & par l'envoi de troupes, ils prirent le royaume de Sibérie & placèrent sous la haute domination du Tsar les Tatars Ostiaks & Vogouls ».

En 1616, les Stroganov, « ayant employé à cet effet beaucoup d'hommes, d'armes & d'argent », imposèrent la paix aux Tatars de Kazan & aux Tchérémisses & leur firent lever le siège d'Ossa & de Sarapoul.

Au temps des Troubles (1605-1613), ils « préservèrent de la désaffection les villes du Pomorié & du pays de Kazan, envoyèrent à Kazan & dans beaucoup d'autres endroits des hommes dévoués à leur cause, avec mission d'exhorter ces villes à tenir pour le Tsar & à ne pas se fier aux traîtres ».

Lors de la ruine de Moscou en 1612, ils versèrent au Trésor

du Tsar 423.706 roubles & dépensèrent au service de Smolensk, en solde pour les hommes d'armes, 418.056 roubles 9 altynes en argent; « ils ne réclamèrent jamais ces sommes au Trésor, n'y cherchant pas un gain, mais servant le Souverain & l'État en toute foi & vérité ».

En 1663, lorsque les Bachkirs d'Oufa trahirent le Tsar, les Stroganov levèrent & équipèrent un homme par cinq feux dans leurs terres patrimoniales de Perm; &, durant de longues années, cette armée, qui prit ses quartiers à Koungour & à Stépanov-Gorodichtché, défendit le pays contre les Bachkirs, « sans aucune aide du Trésor impérial ».

En 1790 enfin, le comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov, « imitant ses ancêtres dans leur fervent amour de la patrie », ainsi qu'il le dit lui-même dans la requête qu'il adresse à l'Impératrice Catherine II, renonce à 100.000 dessiatines de terres concédées à ses ancêtres & « les abandonne de son plein gré aux Etablissements domaniaux & aux villages de la couronne ».

Cet Alexandre Serguêiévitch fut le père de Paul Alexandrovitch qui fait l'objet de cette étude.

II

Nous ne nous étendrons ici ni sur le père & la mère de Paul Alexandrovitch, ni sur l'éducation qui lui fut donnée, ni sur ses voyages à travers la France & les premières années de son retour en Russie. Ces faits trouveront amplement leur place dans notre livre & ils veulent être développés; mais, de même qu'il a convenu de préciser en quelques mots de quelle race sortait le comte Paul Alexandrovitch Stroganov & quels nobles exemples il y rencontra, il est nécessaire, pour préciser son rôle politique, d'exposer brièvement les principes d'après lesquels l'Empereur Alexandre

IMPRIMERIE NATIONALE.

se guida dans les transformations qu'il fit subir, durant les trois premières années du XIX[e] siècle, aux institutions supérieures de l'Empire & la part que prirent à ses réformes ses plus intimes collaborateurs.

Dès le début de son règne, l'Empereur, dans ses actes officiels comme dans sa correspondance privée, a mis au-dessus de tout la nécessité d'établir & de faire respecter une loi immuable, à laquelle il subordonnât non seulement sa volonté personnelle, mais jusqu'aux prérogatives de la souveraineté dont il venait de prendre la succession.

« Basant uniquement sur la loi le principe & la source de la prospérité publique, dit-il dans le rescrit adressé le 5 juillet 1801 au comte Pierre Vassiliévitch Zavadovski, & persuadé que, si d'autres mesures peuvent procurer à l'État des jours heureux, la loi seule peut les consolider à jamais, j'ai reconnu comme indispensable, dès les premiers jours de mon règne & au premier aperçu de l'administration de l'Empire, de m'assurer où en est actuellement cette partie. J'ai toujours su que, dès l'époque même où l'oulojénié fut promulgué jusqu'à nos jours, c'est-à-dire dans le cours d'un siècle & demi environ, les lois, découlant du pouvoir législatif par des voies différentes & souvent opposées, & édictées plutôt au gré des circonstances que suivant les considérations générales de l'Empire, ne pouvaient avoir ni lien entre elles, ni unité dans leurs desseins, ni durabilité dans leur action. De là, la confusion universelle des droits & des devoirs de chacun, les ténèbres qui enveloppaient le juge & le prévenu, l'impuissance des lois à se faire obéir & la facilité de les changer au premier mouvement de caprice & de despotisme [1]. »

[1] Oukase au Sénat sur la direction de la Commission d'élaboration des lois, adressé au comte Zavadovski, en date du 5 juillet 1801. (*Collection complète des lois de l'Empire*, n° 19904.)

Cette idée était si profondément entrée dans l'esprit de l'Empereur Alexandre que, un mois plus tard, lorsque la princesse Marie Grigorievna Golitsyne, née princesse Viazemski, lui demanda de la dispenser de payer les dettes de son mari, il lui répondit le 5 juillet 1801 : « La loi doit être la même pour tous. Si je me permets de l'enfreindre, qui donc se croira obligé de l'observer? Être au-dessus des lois, alors même que je le pourrais, je ne le voudrais certainement pas, car je ne reconnais pas sur terre de pouvoir légitime qui ne procède de la loi. Je me sens, au contraire, le premier de tous obligé de veiller à son accomplissement, & dans telles circonstances même où d'autres peuvent se montrer complaisants; je ne puis être que juste[1]. »

L'Empereur Alexandre n'était point seul à vouloir ainsi établir le respect de la loi. Tel était le point de départ & le but des réformes sur lesquelles il appela à délibérer le comte Victor Pavlovitch Kotchoubey, Nicolas Nicolaiévitch Novossiltsov, le prince Adam Adamovitch Czartoryski & le comte Paul Alexandrovitch Stroganov. Celui-ci paraît avoir joué un rôle majeur. Du moins, ses vues & ses projets sont le mieux connus & le plus clairement exprimés. De tous les collaborateurs de l'Empereur, il a été le seul à noter au jour le jour les plans de réformes, ceux que lui-même avait conçus & ceux qu'il entendait développer, & il a consigné ainsi, dans des manuscrits qui voient le jour pour la première fois, la marche entière des travaux. Il le fit avec clarté & précision, avec méthode & logique, en bon élève du mathématicien Romme.

Au premier feuillet du tome I de ses cahiers, il écrit :

« Quand, dans un pays, l'ordre des choses est mauvais & qu'on veut le changer, il faut :

« D'abord se rendre compte de l'état dans lequel il est;

[1] Lettres & oukases d'Alexandre Ier, dans l'*Antiquité russe*, I, 440.

« Ensuite, du but où on en veut venir;

« Et des moyens qu'il faut employer pour passer d'un état à l'autre. »

Tel fut l'objet de ses premiers entretiens avec l'Empereur Alexandre, qui, en raison même de la nature de son esprit pénétrant & brillant, mais nullement méthodique, avait si grand besoin d'un tel auxiliaire. Par cet esprit de méthode, le comte Stroganov en imposait, peut-on dire, singulièrement à son souverain, lequel entendait exprimer, sans doute pour la première fois, des vérités telles que celles-ci :

« Pour qu'un gouvernement puisse se dire bien organisé, il faut :

« Que le système de son organisation soit le plus simple possible;

« Que, dans la hiérarchie des employés chargés de différentes branches de l'exécution, le pouvoir soit bien proportionné au devoir de chacun [1]. »

L'Empereur Alexandre n'était point, en effet, un réformateur. En lui attribuant exclusivement les réformes qui signalèrent les premières années du XIXe siècle, on commet une erreur historique d'autant plus grave qu'on s'en prévaut ensuite pour lui imputer un changement qui se serait accompli par la suite dans ses vues & dans ses desseins.

A peine monté sur le trône, l'Empereur avait éprouvé des mécontentements si graves & si nombreux, qu'il résolut de corriger, de modifier, de transformer même bien des points qu'il trouvait défectueux, mais aucune des réformes ne fut son œuvre personnelle; aucune d'elles ne lui fut inspirée sans difficulté & ne lui fut arrachée sans efforts. Dans les premières années de son règne, il se montra plus conservateur que tous les conseillers qui l'entouraient. Ceux-ci, tant qu'ils exercèrent leur action sur son esprit,

[1] *Archives des comtes Stroganov*, v. I, f. 3.

obtinrent ce qu'ils avaient souhaité, mais, cette action cessant, l'Empereur revint à ses tendances premières.

Stroganov & ses amis avaient fixé leur but, & il n'en faut pour preuve que ces lignes extraites du cahier de notes de Paul Alexandrovitch :

« Il faut absolument que nous élaborions un plan de réformes & que nous nous en expliquions le but, afin de soustraire nos travaux au bon plaisir de personne. Après avoir établi ce que nous voulions obtenir de lui, il s'agit de déterminer le caractère de l'Empereur pour, après l'avoir pour ainsi dire reconnu, régler d'après cela notre plan d'attaque, si j'ose m'exprimer ainsi [1]. »

Le problème était posé : comment le résoudre? Par une connaissance approfondie de la psychologie de l'Empereur. Et voici, avec le portrait que traçait de lui le comte P. A. Stroganov, les moyens qu'il se propose d'employer : « L'Empereur, écrivait-il, est monté sur le trône avec les meilleures dispositions pour établir les choses sur le meilleur pied possible. Il n'y a que son inexpérience, son caractère mou & indolent qui s'y opposent. Pour faire le bien, il faut donc vaincre ces trois empêchements.

« Puisqu'il a un caractère mou, le moyen d'avoir sur lui l'empire nécessaire pour faire le bien est de le subjuguer.

« Comme il est d'une grande pureté de principes, le moyen de le soumettre plus sûrement est de rapporter tout à des principes très purs, & de la justesse desquels il ne puisse pas douter.

« Cette même mollesse fait qu'il est très essentiel de ne pas perdre de temps, pour éviter d'être prévenu par d'autres, qui doivent indubitablement travailler, & qui rendraient ce travail d'autant plus difficile.

« L'indolence de son caractère fait qu'il doit naturelle-

[1] *Archives des comtes Stroganov,* v. VI, f. 29.

ment préférer ceux qui, saisissant son idée avec facilité, l'exprimeront comme il l'aurait voulu faire lui-même, &, en lui évitant la peine de chercher laborieusement l'expression qu'il aurait désirée, lui offriront sa pensée avec clarté & même, s'il est possible, avec élégance. Cette condition de lui épargner ce travail est absolument nécessaire.

« Comme son inexpérience l'expose à avoir une grande défiance de lui-même, il faut, pour le raffermir & lui donner le moyen de savoir par où commencer, le mettre en état de pouvoir envisager d'un seul coup d'œil toute la masse de son administration, ce qui ne pourrait se faire qu'en lui offrant un tableau raccourci de l'état où se trouve l'Empire dans le moment où il en a pris les rênes. »

Tel était le programme & l'on peut assurer que le comte Stroganov fut le premier & le plus diligent à l'exécuter.

A cette époque, c'est-à-dire dans les premiers mois qui suivirent son avènement, l'Empereur était préoccupé surtout par deux questions : l'établissement d'une constitution & l'affranchissement des paysans.

Voici de quelle façon simple & claire le comte Stroganov définissait pour l'Empereur « la valeur du mot Constitution » :

« Une constitution est la reconnaissance légale des droits d'une nation & des formes dans lesquelles elle peut les exercer. Pour assurer ensuite la validité de ces droits, il doit exister une garantie à ce qu'un pouvoir étranger ne puisse pas empêcher l'effet de ces droits. Si cette garantie n'existe pas, le but de l'usage de ces droits, qui est d'empêcher qu'aucune mesure du gouvernement puisse être prise à l'encontre du véritable intérêt national, ce but, dis-je, serait manqué, & alors on pourrait dire qu'il n'y a point de constitution.

« On peut donc diviser la constitution en trois parties : l'établissement des droits, la manière d'en faire usage & la garantie. »

Quant à l'affranchissement des paysans, le comte Stroganov, qui connaissait & aimait le paysan russe, n'était point effrayé par ce généreux rêve du souverain, mais il formulait des réserves.

« La classe qui, en Russie, doit attirer le plus l'attention sont les paysans.

« Cette classe nombreuse est composée d'individus qui, en grande partie, sont doués d'une grande intelligence & d'un esprit entreprenant, mais qui, retenus par le défaut de cette jouissance, sont condamnés à croupir & ne pas faire jouir la société du tribut de travaux, dont chacun serait susceptible. Ils n'ont aucun état fixe, aucune propriété; on ne peut guère attendre de gens dans cet état grand'chose, & le peu qu'on voit des spéculations de leur esprit est encore étonnant & ne peut que faire bien augurer de ce qu'ils feraient lorsqu'ils jouiraient d'un état fixe; mais le problème est de le leur procurer sans secousse, car, sans cette condition, il vaut mieux ne rien faire. Il y a à ménager les propriétaires, à amener à son but ceux-là par une suite d'ordonnances qui, sans les choquer, produisent une amélioration dans l'état du paysan, qui les conduisent par des degrés insensibles au but qu'on se propose. Il ne faut pas non plus que des mots imprudemment employés puissent faire fermenter les têtes de ceux-ci & par là avoir les suites les plus fâcheuses. »

Le comte Stroganov avait raison. L'Empereur Alexandre, sur ces deux points, s'en tint à des velléités; s'il continua de parler de constitution, il cessa d'y penser; & au lieu d'affranchir les paysans, il se contenta de constituer une classe de cultivateurs libres[1].

[1] Le 20 février 1803 suivit un oukase au Sénat, « sur l'affranchissement de leurs paysans par les propriétaires après conclusion d'arrangements pris d'un commun accord ». (*Collection complète des lois de l'Empire*, n° 20620.)

Mais les délibérations du Comité secret[1], si elles n'eurent point des résultats aussi considérables, n'en produisirent pas moins des effets d'une grande importance, & la publication des « protocoles » rédigés par le comte Stroganov & révélés ici pour la première fois n'en est pas moins d'un intérêt considérable au point de vue de l'histoire russe.

C'est le Souverain lui-même qui parle & ce sont ses quatre collaborateurs de la plus intime confiance qui traitent, à cœur ouvert, les questions politiques de l'ordre le plus élevé, selon un programme arrêté ainsi avec clarté & précision dès la première séance, le 24 juin 1801 :

« Se rendre compte, d'abord, de l'état actuel des choses; procéder ensuite à la réforme des diverses parties de l'administration &, enfin, couronner ces différentes institutions par une garantie offerte dans une constitution réglée d'après le véritable esprit de la nation[2]. »

Ces institutions que devait couronner — & que ne couronna point — la Constitution russe furent, ou réformées par le Comité secret, comme le Sénat dirigeant, ou créées par lui, comme les Ministères, ou examinées & critiquées comme le Conseil de l'Empire & le Comité des ministres[3].

Les archives Stroganov renferment l'« Ordre au Conseil » du 5 avril 1801[4], tel qu'il était en sa forme primitive, avec

[1] Je trouve cette désignation du Comité plus conforme à sa nature que la qualification de « non officiel » (*Bogdanovitch*, I, annexe 38). Le Comité lui-même fut entièrement l'œuvre du comte Stroganov, ainsi que je l'ai montré au tome Ier, p. 59. La première séance du Comité eut lieu le 24 juin 1801, la dernière, le 19 novembre 1803; il y eut en tout quarante séances; du 12 mai 1802 au 26 octobre 1803, le Comité ne se réunit pas une seule fois.

[2] Voir t. II, n° 109, p. 30.

[3] En outre, au Comité secret on examina les questions suivantes : les rapports avec les puissances étrangères (n°s 116, 117, 132, 137, 139), la Géorgie (n°s 116, 131, 140), le servage (n°s 119-121, 123, 124, 131, 148), les écoles (n° 126), la police secrète (n° 133), l'Université de Moscou (n° 134), les cosaques (n°s 145, 148), l'instruction militaire (n° 147), &c.

[4] Voir n° 149.

la mention originale suivante qui est demeurée inédite : « Cet ordre sera conservé au Conseil & ne devra avoir hors de lui ni effet ni publicité[1] »; ce qui explique sans doute pourquoi, sous les règnes des empereurs Alexandre Ier & Nicolas Ier, cet « Ordre au Conseil » ne fut jamais divulgué. Dans les séances du Comité secret, tenues en présence de l'Empereur qui avait signé l'« Ordre au Conseil », nul ne reconnaissait à ce Conseil le caractère d'une institution d'État, « le Conseil étant un corps privé qui dépendait absolument de l'Empereur[2] ». On insistait hautement sur la nécessité « d'établir un Conseil d'État », et l'on en examinait tous les détails d'organisation[3].

Le Comité secret consacra huit de ses séances à la réforme du Sénat; neuf à l'institution des Ministères. Son attention se porta particulièrement sur les moyens d'empêcher les ministres de tromper le Souverain & de l'induire en erreur par de faux rapports. Il se prononça énergiquement contre l'institution du Comité des ministres & l'opinion du comte Stroganov sur ce sujet n'est point inutile à rapporter :

« L'établissement d'un Comité des ministres, écrivait-il, ne servirait qu'à créer une autorité nuisible dans tous les

[1] Voir t. II, p. 152.

[2] Le Conseil étant un corps privé qui dépendait absolument de l'Empereur (voir t. II, p. 125).

[3] Il serait très utile d'établir un Conseil d'État (voir t. II, p. 155). Dans le tome VIII, qui vient de paraître de la « Collection des œuvres d'A. D. Gradovski », on lit ceci : « Le Conseil d'État n'a pas ce qu'il est convenu d'appeler l'initiative des lois; & c'est en cela que consiste le défaut fondamental d'une institution qui était destinée à jouer un rôle éminent dans l'État » (p. 514); en attendant, dans « l'Ordre au Conseil », le droit de sollicitation ou, plus exactement, le droit de représentation était réservé, en dehors du Souverain, aux seuls membres du Conseil : « Le Conseil est saisi des questions qu'il doit traiter : 1° sur Notre ordre; 2° sur l'initiative d'un de ses membres; 3° tout membre du Conseil peut soumettre à son examen toute affaire, quelle qu'elle soit, de nature à réaliser un progrès, à détruire un vice quelconque ou à réprimer un abus» (voir t. II, p. 149).

cas. Il faut que les ministres aient beaucoup de pouvoir, mais il faut aussi qu'ils soient réellement responsables de leur gestion. Or, la formation de ce comité ne pourrait que faire cesser toute responsabilité personnelle des ministres & offrirait, dans la majorité de ses membres, une volonté qui affaiblirait celle du Souverain, qui doit être unique[1]. » La voix du comte Stroganov fut entendue, & « lorsqu'on forma pour la première fois les Ministères, en 1802, on ne créa pas un Comité des ministres, en tant qu'institution définie & indépendante ». Ce comité s'établit dans la pratique & se développa plus tard.

Peut-être, dira-t-on, le comte Stroganov s'était-il trompé?

Quelques années plus tard, alors que le Comité des ministres était définitivement formé, le comte Mordvinov, effrayé des dangers que présentait le pouvoir personnel des ministres, écrivait :

« Les inconvénients se mirent à surgir de plus belle, lorsque les ministres eurent réussi à écarter la responsabilité que l'institution leur avait imposée. Seule cette responsabilité pouvait contenir le pouvoir absolu, mettre en garde dans les entreprises, arrêter la présomption, borner *les droits* personnels. Mais les ministres, pour se dégager d'une responsabilité qui pouvait leur être à charge, trouvèrent, dans la création même du Comité des ministres, le moyen le plus simple d'obtenir ce résultat. Ils prirent pour règle de soumettre à la ratification dudit Comité toutes les affaires concernant leur administration, d'abord les plus importantes, mais, à la fin, toutes les affaires sans exception, jusqu'aux plus minimes, & cela afin de n'avoir jamais à répondre de rien, quelles que fussent les conséquences de leurs propositions & de leurs représentations : aucun de leurs actes, en effet, autorisés qu'ils sont tous par l'assemblée générale des

[1] Voir t. II, p. 154.

ministres & sanctionnés par le pouvoir suprême, ne peut les atteindre personnellement. »

Cette appréciation du comte Mordvinov ne peut-elle pas encore paraître suspecte? N'est-elle pas « le souvenir d'un passé lointain »? Les circonstances n'ont-elles point changé au point de rendre excellente l'institution qu'il jugeait mauvaise? En 1880, cinquante ans plus tard, le professeur Gradovski, dont la science en matière de droit public fait autorité, a rendu ce jugement : « Le Comité des ministres est une institution qui permet aux ministres de donner force de loi aux importantes décisions qu'ils prennent en dehors du Conseil d'État, & de se passer du contrôle du Sénat dans les questions touchant le pouvoir exécutif. On doit le considérer, à vrai dire, comme une institution de famille, créée pour servir les visées de l'administration ministérielle et allant à l'encontre des institutions organiques du Conseil d'État & du Sénat[1]. »

Le comte Stroganov ne s'était donc pas trompé lorsqu'il prévoyait les conséquences pernicieuses du Comité des ministres; il ne s'est pas trompé davantage lorsqu'il s'attaquait à un système de police qui consiste à effrayer le Souverain par le tableau des agitations possibles & à entraver ainsi des réformes déjà complètement mûres.

« On dit qu'il ne faut pas heurter trop les opinions reçues, a-t-il écrit, de peur d'occasionner un mécontentement & une fermentation dangereuse. Le principe est exact, son application est fausse. Dans la question de l'affranchissement des paysans, deux éléments se trouvent intéressés : le peuple & la noblesse; ce n'est évidemment pas le peuple qui sera mécontent & qui s'agitera. Qu'est-ce donc que notre noblesse? De quels éléments est-elle composée? Quel est son esprit? La noblesse chez nous est composée d'une quantité

[1] *Gradovski*, VIII, 521.

de gens qui ne sont devenus gentilshommes que par le service, qui n'ont reçu aucune éducation & dont toutes les idées ont été portées à ne voir rien au-dessus du pouvoir de l'Empereur. — Ni droit, ni justice, — rien ne peut leur faire naître l'idée de la plus petite résistance. C'est la classe la plus ignorante, la plus méprisable & dont l'esprit est le plus bouché.

«Voilà à peu près le tableau de la noblesse qui habite les campagnes. Celle qui a reçu une éducation un peu plus soignée est d'abord en très petit nombre & pour la plupart a aussi un esprit qui n'est guère porté à s'opposer à aucune mesure du gouvernement. Ceux qui parmi eux ont une véritable idée de la justice ne pourront qu'applaudir à une pareille mesure, & les autres, quoique peut-être en plus grand nombre, ne se feront pas seulement l'idée de faire autre chose que de bavarder. Une grande partie de la noblesse, qui est au service, a son esprit porté d'un autre côté; il est malheureusement porté à trouver dans l'exécution des ordres du gouvernement tous ses profits, &, fort souvent, c'est en friponnant, mais jamais en s'y opposant. Où voit-on là les éléments d'une dangereuse effervescence?

«On parle de mécontentement. Mais est-ce que des gens, qui sont indifférents au bien public, peuvent être mécontents d'une mesure qui ne lèse que quelques particuliers? Dans le règne passé, que n'a-t-on pas fait contre la justice, le droit de ces gens, leur sûreté personnelle! S'il y avait une occasion où on aurait dû craindre quelque chose, c'était bien à cette époque. Ont-ils soufflé? Au contraire. Toutes les mesures de répression s'exécutaient avec une ponctualité étonnante & c'était le gentilhomme qui exécutait des mesures qui étaient contre les intérêts & l'honneur de son corps.

«Voilà ce qu'est la noblesse; examinons maintenant le peuple.

«Ces neuf millions d'hommes, dispersés sur toute la terre

russe, ont des idées & des sentiments différents, mais, partout & toujours, ils sentent le poids de leur esclavage, partout & toujours, la pensée de n'avoir aucune propriété resserre leurs facultés & fait que l'industrie de ces neuf millions est nulle pour la prospérité nationale. Dans quelques endroits, ces gens, plus mous, plus abrutis, sentent moins le besoin d'exercer leur industrie; dans d'autres ils sont plus actifs; mais ils ne font que trouver à chaque instant des obstacles, & leurs facultés ne prennent pas tout l'essor dont elles seraient capables; elles restent comprimées, & cette oppression ne leur en est que plus sensible. Tous cependant ont un bon sens qui a droit d'étonner ceux qui les ont vus de près. Ils traitent toujours en ennemis les propriétaires, leurs oppresseurs nés. Entre le peuple & les propriétaires, il règne une grande haine; mais le peuple est toujours dévoué au gouvernement & il est convaincu que l'Empereur est toujours prêt à le défendre. Et lorsqu'il sort une mesure oppressive, ce n'est jamais à l'Empereur qu'il l'attribue, mais toujours à ses ministres, qui, dit-il, l'abusent, parce qu'étant nobles ils ne sont guidés que par leur intérêt personnel.

«Si on voulait faire la plus petite atteinte à la prérogative impériale, il serait le premier pour elle, parce qu'il ne verrait là dedans qu'une augmentation de pouvoir pour les nobles, ses ennemis naturels.»

Le comte Stroganov était donc en avance d'un bon siècle sur ses contemporains dans les opinions qu'il exprimait sur les questions examinées par le Comité secret &, par ses vues saines & ses jugements sûrs, il laissait à la postérité d'utiles enseignements qui, de nos jours, ont encore leur prix.

Le Comité secret eut une existence apparente de deux années & demie; mais il ne fut en activité que durant onze mois (du 24 juin 1801 au 12 mai 1802), au cours desquels il tint trente-six séances.

A l'issue de la séance du 12 mai, l'Empereur Alexandre prit congé de «ses amis», &, le 28 du même mois, il partit pour Memel où il devait se rencontrer avec le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III. Les membres du Comité secret n'auguraient rien de bon de cette entrevue; le prince Czartoryski mit tout en œuvre pour en abréger la durée, en restreindre l'intérêt & en atténuer les conséquences. Seul pourtant le comte S. R. Vorontsov, malgré son très grand âge, avait prévu et indiqua clairement l'erreur qui en résulterait, les dangers qu'elle susciterait & les suites qu'elle aurait même pour le Comité secret.

«L'entrevue de Memel, a-t-il dit, est la démarche la plus inconsidérée qu'on puisse s'imaginer au monde. Cette entrevue détruit toute espèce d'équilibre entre la Prusse & l'Autriche, qui sera obligée de redoubler de bassesse auprès de Bonaparte pour obtenir sa tranquillité. Le dernier des sujets russes savait que tous les souverains de la terre venaient chez l'impératrice défunte, Catherine II; maintenant, c'est l'Empereur de Russie qui va chez les autres. Si, au lieu de courir les grands chemins, il eût employé ce temps à étudier les réformes utiles pour la Russie, la situation eût été bien différente. Mon Dieu! mon Dieu! Dans quelles circonstances heureuses il est monté sur le trône! Il aurait pu, en consultant sur toutes ses démarches les gens honnêtes, & il est assez heureux pour en être entouré, il aurait pu porter en peu de temps son pays au plus haut degré de splendeur & de puissance.»

Depuis son retour de Memel, l'Empereur Alexandre resta dix-huit mois entiers sans convoquer le Comité secret. Il se consacra dorénavant aux séances du Comité des ministres. En 1802, à dater du 16 septembre, il assista à vingt séances. En 1803, il ne manqua pas une des quarante-trois séances, alors qu'il réunit en tout quatre fois le Comité secret qui, après le 9 novembre, cessa pour jamais d'exister.

Aux protocoles du Comité secret, il a paru intéressant d'ajouter la correspondance échangée entre les personnages même qui prirent part à l'élaboration des réformes & nous avons été heureux de publier ainsi la correspondance de l'Empereur Alexandre avec le comte P. A. Stroganov. Dans une des lettres de celui-ci se trouve dépeinte d'une façon lumineuse la forme des rapports entre le Souverain & le sujet, rapports «amicaux» autant que le comporte une telle situation; mieux encore est celle exposée dans la réponse que fait l'Empereur : «Ce qui ne conviendrait pas en public peut très bien trouver place quand nous sommes seuls, & la plus grande preuve d'amitié que vous pouvez me donner, c'est de me gronder bien comme il faut, quand je le mérite.»

Quant à la correspondance du prince A. A. Czartoryski, bien que se rapportant à une époque postérieure, elle évoque fréquemment le souvenir des réformes qu'on avait déjà abandonnées & le regret de celles qui n'avaient pas même reçu un commencement de réalisation. Elle présente un tableau particulièrement précis non seulement du caractère des deux correspondants, mais des idées pour lesquelles chacun d'eux professait comme un culte & que l'un & l'autre aspiraient à réaliser.

III

Après avoir établi quelles avaient été l'éducation & l'origine des idées du comte P. A. Stroganov & l'avoir montré dans l'exercice de son rôle comme réformateur des institutions gouvernementales, nous allons le faire voir prenant lui-même, comme diplomate & comme militaire, une part dans l'administration de l'État; cessant de préparer le terrain où d'autres déploieront leurs facultés, il passe parmi les acteurs & se place au premier rang.

De tous les «amis» de l'Empereur Alexandre, seul le

comte V. P. Kotchoubey se consacra exclusivement à l'administration intérieure; tandis que le prince A. A. Czartoryski, N. N. Novossiltsov & le comte P. A. Stroganov exercèrent leur activité dans la politique extérieure. Le prince Czartoryski dirigea le Ministère des affaires étrangères; Novossiltsov se rendit à Londres en 1804 &, comme plénipotentiaire extraordinaire, prépara le traité d'alliance du 30 mars 1805 entre la Russie & l'Angleterre; un an plus tard, en février 1806, le comte Stroganov parut à son tour à Londres en qualité de plénipotentiaire extraordinaire.

Ces deux missions, remplies presque en même temps par deux hommes ayant tant d'idées communes, ne présentent nulle ressemblance pourtant; entre le moment où Novossiltsov quitta Londres & celui où Stroganov y arriva, un événement s'était produit qui avait modifié entièrement les vues & les intentions du Gouvernement russe : c'était la bataille d'Austerlitz. Stroganov fut spécialement chargé « d'expliquer au Gouvernement anglais la situation politique de l'Europe telle qu'elle résultait de la bataille d'Austerlitz »; & si un tel commentaire pouvait paraître superflu, la nouvelle qui l'accompagnait, du changement opéré en Russie, dans le gouvernement & dans l'opinion, était de nature à être accueillie avec satisfaction par le Ministère britannique.

On peut dire, en effet, que la défaite des troupes russes à Austerlitz valut à la Russie plus qu'une victoire : ce fut Austerlitz qui engendra Borodino, Leipzig & Waterloo. Soloviev a défini ainsi « l'importante » signification d'Austerlitz :

« Il était important pour l'Empereur Alexandre de perdre la confiance qu'il avait dans ses aptitudes militaires; il était important pour lui & pour tous les Russes de ne plus croire qu'on pouvait venir facilement à bout de Napoléon, croyance qui reposait sur ce fait que ce dernier n'avait pas eu affaire aux Russes, alors que ceux-ci sous les ordres de Souvarov avaient battu les Français; pour le Souverain &

pour le peuple, il était important de s'affranchir de l'idée erronée qu'ils se faisaient de leurs propres ressources & de celles de l'adversaire, car c'est ce qui allait leur permettre de chercher d'autres moyens pour la lutte... Austerlitz signifiait encore qu'il était désormais difficile de soutenir que la situation de la Russie pouvait la mettre à l'abri de l'ambition de Napoléon : l'armée française n'était pas éloignée de la Pologne, & Napoléon avait déjà prononcé le mot fatal de relèvement de ce pays; bien plus, Napoléon se précipite à la conquête des rives orientales de l'Adriatique, il va devenir voisin de la Turquie. Il ne s'agit plus maintenant de maintenir l'équilibre politique de l'Europe, — il s'agit des intérêts immédiats de la Russie, la question de Pologne & la question d'Orient sont posées.»

Novossiltsov avait entretenu les Ministres anglais d'une Russie qui n'avait aucun intérêt personnel dans la lutte entreprise contre Napoléon & qui n'était disposée que d'une façon platonique à soutenir le principe de l'équilibre européen; le comte Stroganov venait représenter à Londres une Russie placée dans l'absolue nécessité de sauvegarder ses intérêts primordiaux.

La première personne avec laquelle Stroganov s'entretint de la bataille d'Austerlitz fut l'ambassadeur de Russie près du Roi d'Angleterre, le comte S. R. Vorontsov. Favori de tout temps de la haute société, considéré par le Ministère, ami personnel de Pitt qui le consultait sur les plus graves problèmes de la politique extérieure, le comte Vorontsov représentait son souverain à Londres depuis plus de vingt années; il avait rendu, en 1791, un signalé service en empêchant la guerre entre la Russie & l'Angleterre. Le comte Stroganov l'appréciait hautement, il s'inclinait devant la lucidité de son esprit, restée entière malgré son grand âge, & devant la fermeté de son caractère; il l'aimait sincèrement, mais, en rapportant officiellement l'échange de vues

IMPRIMERIE NATIONALE.

qu'il avait fait avec lui, il conclut que « le comte Vorontsov n'était point propre du tout à cette place ».

L'affirmation, en de telles conditions, pouvait sembler audacieuse; elle était exacte pourtant, & elle fait autant d'honneur à la clairvoyance du comte Stroganov qu'à cette faculté qu'il possédait à un haut degré d'examiner à fond, sous toutes les faces, les conjonctures données & d'en saisir les solutions.

Quel homme était donc le comte Simon Romanovitch Vorontsov?

Sa famille n'était point ancienne. A la fin du XVII[e] siècle seulement, on voit paraître dans les Streltsy des chefs de compagnie & des colonels du nom de Vorontsov. Lui-même était né simple gentilhomme, et le titre de comte qui échut à son père n'était dû qu'au hasard. Son oncle, Michel Hilarionovitch, l'avait reçu en raison des services qu'il avait rendus lors de l'avènement au trône d'Élisabeth Pétrovna &, n'ayant pas de descendants, il en avait obtenu la réversion au profit de ses deux frères, Ivan & Romain. Romain fut le père de Simon. Le père de Michel, Hilarion, était un fort petit seigneur de deux cents paysans; mais, à la suite de la Révolution du 25 novembre 1741, il eut, en récompense de la part qu'y avait prise son fils Michel, un beau domaine & Michel eut bien mieux encore. Toute la fortune de la famille vint de là.

Le comte Simon Romanovitch Vorontsov ne devait qu'à son propre mérite la situation qu'il occupait au service de l'Etat. Ce n'était pas un courtisan, moins encore « un favori »; il était plutôt en disgrâce. Page de la chambre d'Elisabeth Pétrovna, puis gentilhomme de la chambre de Pierre III, il échangea, sur sa demande, cette place pour un grade de lieutenant à la compagnie de grenadiers du régiment Préobrajenski. Arrêté au Palais d'Hiver, lors de la Révolution du 28 juin 1762, il résolut de ne plus servir dans

la Garde « qui avait trahi son devoir ». Il ne fut pas plus heureux dans l'armée. Ne recevant aucune distinction, en butte même aux passe-droits pour son avancement, il finit, bien qu'il aimât passionnément le militaire, par jeter là « cocarde & uniforme ». Sept années se passèrent ensuite pour lui dans l'inaction & dans des voyages. A son retour en Russie, il mena une vie privée & ce fut seulement en 1783 qu'il fut accrédité ministre de Russie à Venise, d'où, deux années plus tard, il fut transféré à Londres. Il ne tarda pas à y acquérir l'estime générale & à se lier avec les premières familles du royaume. Son ministère à Venise lui avait permis de ne plus vivre en Russie, « pays du Despotisme »; sa mission à Londres lui plaisait d'abord parce qu'il vivait dans le pays « le plus libre de tout l'univers ».

Le comte Simon Romanovitch Vorontsov ne devait ni à sa naissance, ni à son éducation, mais à sa tournure d'esprit & à son caractère, des convictions politiques formellement opposées à toute révolution violente & nettement décidées pour le pouvoir du Souverain. A Pétersbourg, lors de la Révolution du 28 juin 1762, sa première pensée fut de prévenir l'Empereur Pierre III des dangers qui le menaçaient. D'un caractère juste & droit, il ne dissimulait ni ses sentiments, ni ses opinions devant Catherine II & Alexandre Ier auxquels il fit entendre de dures vérités, ce qui n'empêchait point qu'il n'y eût pas dans la Russie d'alors de sujet plus fidèle & plus dévoué au Souverain. Lorsqu'il apprit le partage de la Pologne, il blâma hautement cet acte « de la plus grande injustice ». L'exil de Radichtchev l'indigna : « Dix années de Sibérie, s'écria-t-il, mais c'est pis que la mort! & encore pour une étourderie. Quelle sera donc la peine réservée aux crimes politiques & aux séditions en règle? » Plus tard, dans sa correspondance diplomatique, s'étant aperçu qu'Alexandre Ier, dans sa confiance envers le comte N. P. Panine,

se décidait d'après les indications personnelles du ministre, il écrivait à l'Empereur :

«Il n'y a rien de plus dangereux au monde que de régler les affaires en tête à tête avec les ministres. Comment Votre Majesté peut-elle s'assurer qu'ils ne l'induisent pas en erreur, volontaire ou involontaire? Savez-vous si les ministres vous instruisent de tout ce qui doit être porté à votre connaissance? De quelle manière Votre Majesté peut-elle s'assurer que ses ordres ont été exécutés ponctuellement? De sa nature, l'homme aspire à l'influence, au pouvoir; c'est là ce qui explique le despotisme des ministres, et ce despotisme deviendra intolérable, si Votre Majesté cesse d'examiner les affaires en conseil, pour les régler en tête à tête avec tel ou tel de ses ministres.»

Le comte S. R. Vorontsov n'aimait ni la France ni les Français. Dès l'année 1784, ayant eu le choix entre la mission de Paris & celle de Londres, il préféra celle-ci, attendu, dit-il, que «la France ne pardonnera jamais à la Russie d'avoir, en moins d'un siècle, annihilé son influence en Turquie, Suède & Pologne»; il conseilla de créer un consulat général en Morée d'où, disait-il, «l'on pourrait suivre pas à pas les Français». Homme d'esprit & diplomate clairvoyant, il estimait que la France ne pouvait échapper à la Révolution; il fut même un des premiers Russes à en prévoir le caractère irrémédiable &, dès 1787, il avait prédit que «la secousse serait violente». Quand *la secousse* éclata, le comte Vorontsov embrassa dans une inimitié qui allait jusqu'à la haine toute «la France maudite, populace de Paris & population des campagnes, démocrates & aristocrates, émigrés & princes du sang», jusqu'au roi & à la reine. Il ne peut tolérer un seul Français; il les noircit tous. Dans ses lettres, le peuple est lâche & infâme, les émigrés libertins & vilaines gens, les princes méprisables & sans élévation, ne songeant qu'à rouer leurs adversaires; Mirabeau est un

scélérat qui aspire à renverser tout ordre en France; Necker est le principal auteur de la destruction du pouvoir royal; le comte de Provence une nullité, l'objet du mépris général; Dumouriez un vaurien qui n'a souci que de son intérêt personnel. Parfois, la haine l'égare si loin qu'elle lui fait prendre pour des réalités d'étranges rêveries. Ainsi, le 2 septembre 1791, il sollicite des instructions au sujet de l'attitude qu'il doit prendre vis-à-vis de Chauvelin, nommé récemment ambassadeur de France à Londres. « L'ambassadeur de France, dit-il, ne représentera pas Louis XVI qui est en exil, mais bien Messieurs Robespierre, Pétion & Grégoire. » Or, à cette date, Louis XVI était à Paris, il était libre & il avait lui-même signé les lettres de créance de Chauvelin.

L'apparition de Napoléon ne fit qu'échauffer encore la haine du comte Vorontsov contre la France & les Français. Il ne comprenait pas Napoléon, auquel il déniait même les talents d'homme de guerre. Il l'appelait d'ordinaire « Sa Majesté Corse », ce qui n'eût été que pour faire sourire même l'Empereur des Français, mais en lui contestant toute valeur militaire, il se trouvait entraîné à raisonner à faux sur les mesures purement militaires qu'il convenait d'opposer aux entreprises de « Sa Majesté Corse ». La bataille d'Austerlitz même ne parvint pas à dessiller ses yeux.

Sous Catherine comme sous Alexandre, le comte Vorontsov ne rêvait que de coalitions & il se trouva aussi satisfait en 1795, lorsque, le 7 février, il signa avec l'Angleterre le traité d'alliance défensive auquel l'Autriche accéda le 17 septembre, qu'en 1805 lorsqu'il participa à l'accord conclu entre l'Angleterre & la Russie. Pourtant les coalitions étaient vaines, Napoléon appliquant en diplomatie la même tactique qu'à la guerre, brouillant les alliés, semant entre eux la mésintelligence, rendant leur réunion impuissante & battant séparément chacun de ses adversaires.

Pitt mourut peu après l'arrivée à Londres du comte Stroganov. Il était l'ami du comte Vorontsov & il éprouvait comme lui une haine implacable contre Napoléon. Il eut pour successeur Fox, qui, partisan de la paix, prit tout aussitôt une mesure gracieuse vis-à-vis de Napoléon en le faisant informer d'un complot qui se tramait contre lui.

Le comte Vorontsov sentit qu'après ce changement lui-même devenait « impropre » à représenter son souverain près la cour de Saint-James &, donnant ainsi raison au comte Stroganov, il demanda spontanément sa mise à la retraite. Il fut remplacé par d'Alopéus, « prussien de la tête aux pieds », disait Catherine II.

Connaissant les procédés habituels de Napoléon, Fox déclara à Talleyrand qu'il n'engagerait pas de négociations pour la paix en dehors de la Russie. Lord Yarmouth fut le plénipotentiaire de l'Angleterre, le baron d'Oubril celui de la Russie.

Au temps du Consulat, les représentants de la Russie à Paris avaient été Kolytchev & le comte Markov qui, tous deux, avaient tenu fièrement le drapeau de leur pays, *à la Catherine,* comme on disait alors, habitué qu'on était, sous Catherine, à considérer la Russie comme le premier pays du monde, l'arbitre des nations. Kolytchev protesta vivement contre les arrangements pris par la France en Italie, réclama avec insistance l'exécution des promesses faites à l'Empereur Paul & déclara sans détour au « citoyen » Talleyrand que, si ces promesses n'étaient pas tenues, on ne pouvait songer à renouer des liens d'amitié entre la Russie & la France. Son successeur, le comte Markov, s'était fait remarquer par une politesse raffinée & des manières qui sentaient l'ancienne cour; on l'appelait le « marquis russe », mais le marquis se muait en lion lorsqu'il avait à défendre les intérêts & l'honneur de la Russie, &, en effet, ce fut lui qui conclut, entre la Russie & la France, le traité secret du

29 septembre 1801, si odieux à Napoléon & à Talleyrand.

A présent, Napoléon étant empereur, un nouveau plénipotentiaire paraissait au nom de la Russie, mais c'était un Allemand, le baron d'Oubril.

D'Oubril n'en était pas à ses débuts à Paris. Il y avait servi sous les ordres du comte Markov, & après le rappel de celui-ci, qui ne fut pas remplacé, il resta en qualité de chargé d'affaires. Comme tel, il remit à Talleyrand la protestation de son gouvernement au sujet de l'exécution du duc d'Enghien; il ne demanda ses passeports & ne quitta Paris qu'en août 1804. Il connaissait donc Napoléon & Talleyrand; il avait vu plusieurs fois le Premier Consul & avait suivi des négociations avec le Ministre des relations extérieures, dont il devait avoir pénétré le caractère insinuant & fascinateur.

C'était de propos délibéré & non par suite d'un hasard que d'Oubril avait été choisi. Le prince Czartoryski, qui gérait le Ministère des affaires étrangères, le dépeignait au comte Stroganov comme un homme qui avait une bonne tête & de bons sentiments, qui, de plus, était favorablement connu en Angleterre & qui semblait capable de conserver Cattaro à la Russie.

Et ce fut ce même d'Oubril qui, au mépris des instructions qu'il avait reçues de son souverain & en violation flagrante des ordres ministériels, signa, le 8 juillet 1806, à l'insu de lord Yarmouth, un traité de paix entre la Russie & la France. Dans ses lettres au comte Stroganov, il reconnaît qu'il a agi en opposition manifeste avec les volontés de son gouvernement, mais il espère obtenir son pardon en faveur des motifs qui l'ont guidé. Il ajoute toutefois : « Je trouve nécessaire de songer à ma justification à Saint-Pétersbourg pour avoir fait l'opposé des ordres dont j'étais muni. Je m'y rends aujourd'hui pour présenter & mon ouvrage & ma tête pour me punir si j'ai mal fait. »

« Je suis tombé de mon haut quand j'ai appris la belle équipée de M. Oubril. Qui l'en aurait cru capable! » s'écria le prince Czartoryski, quand il apprit, de la bouche même de d'Oubril, quel traité avait été signé entre la France & la Russie.

Le comte Stroganov n'avait point attendu cette expression du mécontentement officiel pour adresser à sa cour un éloquent rapport & pour informer l'Empereur des mesures qu'il avait prises en vue d'atténuer les mauvais effets de « la conduite de d'Oubril ». Il écrivait au baron de Budberg, qui avait remplacé le prince Czartoryski : « Je crains de sortir des bornes que je dois me prescrire, mais je ne puis retenir mon indignation quand, sentant couler dans mes veines un sang vraiment russe, je me vois dans le cas de partager une honte qui réfléchit sur chacun de nos concitoyens, car vous le savez, Monsieur le baron, quoi qu'en disent d'ignorants étrangers, il y a un esprit public chez nous, & nous sommes très sensibles à tout ce qui intéresse l'honneur national. »

Quant au comte Vorontsov, il écrivait au comte Stroganov : « Pénétré de douleur & outré de rage sur la trahison de ce scélérat d'Oubril, je n'ai de consolation que par la lecture de votre lettre à l'Empereur. Quant à ce traître d'Oubril, qui ne vous a pas envoyé copie de ses instructions ni de ce qu'il a écrit à ce Livonien, ou plutôt Prussien, comme ils le sont tous, jamais ce gueux n'aurait osé déshonorer son souverain & son pays en signant une paix infâme contre le sens de ses instructions s'il ne savait que le prince Adam avait quitté ou devait quitter immanquablement sa place. »

C'était aller un peu loin. Pierre Iakovlévitch d'Oubril n'était ni un traître, ni un scélérat. Il avait été la victime de cette terreur superstitieuse qui, vers l'année 1806, s'était répandue dans toute l'Europe centrale, en Allemagne sur-

tout, &, au seul nom de Napoléon, paralysait l'esprit & le cœur de tous les Allemands. C'est ce que notait fort exactement le prince Czartoryski dans une lettre remarquable à l'Empereur Alexandre.

Il suffira d'en donner un seul exemple. Dans une lettre au comte Stroganov, d'Oubril, énumérant les mobiles qui l'ont induit à signer le traité de paix sous la dictée de Napoléon, allègue que les forces militaires de la Russie à Cattaro & dans la Méditerranée étaient insuffisantes pour résister aux Français. Cette crainte ne peut s'expliquer que par une sorte de suggestion, car les troupes russes dans la Méditerranée battirent les Français avant comme après la signature du traité du 8 juillet, & elles remportèrent de sérieux avantages sur les généraux Lauriston & Marmont.

Au mois de janvier 1806, quand le vice-amiral Siniavine, commandant en chef les forces russes dans la Méditerranée, arriva à Corfou, il avait à ses ordres une flotte composée de dix vaisseaux, trois frégates, six corvettes, sept brigantins, douze chaloupes canonnières, deux chebecks & deux corvettes. Ces bâtiments portaient 1.154 pièces de canon, étaient montés par 7.908 hommes d'équipage & par un corps de débarquement de 13.000 hommes. Avec ces forces « insuffisantes », dispersées, de plus, sur une grande étendue, Siniavine attaqua, le 5 juin, Lauriston à Raguse-la-Neuve & le chassa des hauteurs fortifiées & presque inaccessibles de Borgat; du 2 au 16 octobre, sans donner presque un jour de répit à Marmont, il le délogea de tous les points fortifiés qu'il occupait à l'entrée de la baie de Cattaro; le 19 septembre, il le repoussa de Castelnuovo; le 30 novembre, il prit Cursola &, vers la fin de l'année 1806, les troupes françaises, coupées de la mer, ne durent leur salut qu'au rappel du vice-amiral Siniavine.

Grâce aux bons offices du comte S. A. Stroganov, les documents originaux publiés ici pour la première fois jettent

un jour complet sur la conduite du plénipotentiaire russe qui apposa sa signature au bas du célèbre traité de Paris du 8 juillet 1806. Ainsi se trouve réduite à néant la fâcheuse accusation portée faussement contre la mémoire de l'Empereur Alexandre Ier, accusation qui, n'étant point démentie, avait déjà trouvé créance dans notre littérature historique.

IV

Le comte P. A. Stroganov était encore à Londres lorsque parurent deux manifestes qui contredisaient étrangement les rêveries parisiennes de d'Oubril : l'un sur « l'imminence de la guerre avec la France », l'autre sur « le commencement de la guerre avec les Français ». Pour la deuxième fois, l'Empereur Alexandre prenait les armes contre Napoléon pour défendre ses amis « allemands ». En 1805, la défense de l'Autriche avait mené à Austerlitz; en 1806, la défense de la Prusse conduisit à Iéna.

Le comte P. A. Stroganov, après un douloureux combat intérieur qu'il a excellèmment décrit dans ses lettres à sa femme, crut devoir abandonner la plume pour l'épée.

A Londres, on ne connaissait pas encore les conséquences du honteux traité signé par d'Oubril; de Pétersbourg arrivaient des nouvelles extrêmement défavorables : l'Empereur Alexandre n'écoutait personne & résolvait par lui-même, selon son bon plaisir, toutes les questions; Novossiltsov & Czartoryski avaient donné leur démission; le comte Araktchéiev entrait en crédit. Austerlitz avait pu mettre en garde contre la présomption dans le militaire, mais qui arrêterait le funeste bon plaisir dans le civil? Le comte Stroganov sentit que le terrain se dérobait sous lui; il reconnut son impuissance à lutter contre le nouvel état de choses & il se décida, avant tout, à fuir le mal. Il demanda

à l'Empereur sa mise à la retraite & attendit avec impatience que la formule habituelle lui fût appliquée : « Un tel est relevé très gracieusement de toutes les affaires. »

Il écrivait alors à sa femme : « Ne me dis pas que je puis être encore utile, que je dois servir mon pays. Tout cela sont des mots vides de sens, car il n'est pas nécessaire d'être ce qu'on appelle chez nous « au service », d'être absolument fonctionnaire pour rendre des services à ses concitoyens, pour être utile à son pays. Et je ne sais pas, en vérité, si ceux qui sont au service ne lui font pas plus de mal que de bien. L'exemple le plus frappant de cette assertion, c'est le cas du fonctionnaire Oubril, qui a déshonoré la Russie & les Russes. J'ai résolu de ne point retourner en Russie. Je resterai ici, je m'en irai aux Indes ou en Amérique, mais je ne retournerai pas en Russie. »

Ce cri de tristesse patriotique, qui retentit dans toutes les lettres que le comte Stroganov écrit à son intelligente compagne Sophie Vladimirovna, rend leur correspondance infiniment précieuse & fait assister, heure par heure, à la transformation en soldat de l'adjoint du Ministre de l'intérieur, du diplomate qui ne s'était jamais intéressé, jusque-là, aux choses de l'art militaire.

Depuis lors, en effet, c'est-à-dire depuis 1806, le comte Stroganov prit une part active à toutes les guerres, en Prusse, en Finlande, en Turquie, à la *Guerre patriotique* & aux campagnes de 1813 & 1814, qui en furent comme la continuation, & cela jusqu'à la bataille de Craonne, où périt son fils unique, le comte Alexandre Pavlovitch Stroganov. Cette perte cruelle interrompit sa carrière militaire & finit par le conduire lui-même au tombeau.

Comme diplomate, Stroganov avait gagné jusqu'aux suffrages du comte S. R. Vorontsov, si avare pourtant de ses louanges; comme militaire, il fut apprécié à sa valeur par le prince Bagration, le vaillant soldat & par le prince Koutou-

zov, l'habile général. Le poète Joukovski immortalisa son nom par une de ses strophes :

> Honneur à notre audacieux Stroganov !
> Il a soif de vraie gloire ;
> C'est elle qui l'a arraché au repos
> Pour le conduire sur un chemin sanglant !

Les lettres qu'il écrit du théâtre de la guerre, durant la *Guerre patriotique* notamment, montrent assez que cette réputation n'était pas usurpée & que le comte Stroganov «qui n'avait pas reçu de préparation militaire» avait su se mettre au niveau des événements. Quand il raconte l'occupation de Moscou par les Français, quand il apprécie la situation de l'armée française après Krasnoié, quand il présage le sort des détachements français après le passage du Dnieper, il témoigne assez hautement de ses aptitudes militaires pour que le jugement inconsidéré qu'on en a porté récemment s'en trouve revisé.

Il ne se trompa qu'une seule fois dans ses considérations stratégiques : ce fut lorsqu'il affirma que les troupes de Wittgenstein & «surtout celles de l'amiral Tchitchagov», composées de vieux soldats & munies d'une excellente artillerie, couperaient la retraite aux détachements français. Mais, de cette erreur, ce n'est point Stroganov qui est coupable, c'est l'amiral Tchitchagov. On trouve dans les archives Stroganov la copie d'un ordre caractéristique lancé par l'amiral Tchitchagov & qui suffit à prouver combien peu il était à la hauteur de sa mission. En voici la copie littérale :

1140

A Mr LE GÉNÉRAL D'INFANTERIE COMTE LANGERON.

L'armée de Napoléon est en fuite ; l'auteur des maux de l'Europe est avec elle.

Nous nous trouvons sur sa route. Il se peut fort bien qu'il plaise au Très Haut de suspendre sa colère en nous le livrant.

C'est pourquoi je désire que le signalement de cet homme soit connu de tous : il est de taille petite & ramassée, il a le teint pâle, le cou court et épais, la tête forte, les cheveux noirs.

Par surcroît de précaution, qu'on arrête & qu'on m'amène tous les hommes de petite taille.

Je ne parle pas de la récompense à accorder pour cette capture — la munificence connue de notre Monarque en répond.

7 novembre 1812.

P. Tchitchagov.

On trouvera plus loin toutes les pièces se rapportant à la carrière militaire du comte P. A. Stroganov : rapports, lettres privées & documents auxquels a été réservée une annexe spéciale. C'est naturellement à la guerre patriotique de 1812 qui domine l'histoire entière de cette époque que se réfèrent la plupart de ces pièces.

L'épopée «de l'année douze» de pieuse mémoire a provoqué dans les esprits & dans les sentiments des contemporains une révolution bien plus profonde encore que dans l'organisation politique & militaire des puissances européennes. Cette révolution intérieure est moins apparente, elle se prête moins facilement à l'analyse que le remaniement purement extérieur opéré par le Congrès de Vienne sur la carte de l'Europe. Aussi tandis que «la guerre de 1812» était l'objet d'études variées & à certains égards assez complètes, le bouleversement intime causé par «l'invasion des douze peuples» n'a donné lieu jusqu'ici qu'à des recherches très limitées.

Les contemporains assistèrent à cette tempête militaire qui se déchaîna sur la Russie et qui se répercuta dans toute l'Europe. Ils n'en furent pas de simples spectateurs; ils vécurent eux-mêmes toutes les horreurs de la guerre & ils nous ont retracé dans leurs lettres, leurs écrits, leurs mémoires, des milliers d'épisodes militaires, de tableaux de la vie des camps, d'un caractère purement objectif. Ils furent impuis-

sants à reconnaître, moins encore à dégager la portée de ces manifestations extérieures qui provoquèrent &, en grande partie, effectuèrent la régénération de la société, des souverains aux paysans. Si, malgré de nombreuses études sur la question, on n'est pas encore parvenu de nos jours à déterminer exactement l'évolution que l'«année douze» produisit dans l'esprit de l'Empereur Alexandre, moins encore a-t-on recherché l'impression que la guerre traça dans les masses populaires. Les historiens n'en font pas même mention.

C'est aux mêmes sources où l'on puise des renseignements précis sur la conduite des opérations militaires, c'est-à-dire aux témoignages des contemporains, qu'il faut demander compte de cette impression. Sans doute est-il plus difficile de rassembler les éléments qui permettraient de l'esquisser que de préciser les marches & contremarches des divers corps d'armée, mais de quel jour se trouverait éclairée l'histoire même de la guerre, si l'on parvenait à en prendre quelque idée?

En lisant les lettres & les mémoires des contemporains, de ceux mêmes qui prirent une part active à la campagne, on assiste jour par jour à l'éclosion d'idées nouvelles qui, selon les phases de l'action militaire, se sont produites chez les écrivains & ont entraîné un changement parallèle dans leur langage. En comparant la première lettre qu'écrit le comte Stroganov le 30 juillet avec une des dernières, celle qu'il écrit le 17 décembre, on a peine à croire que l'une & l'autre émanent d'une seule & même personne. Ainsi, dans le tome III des *Mémoires du général de Marbot,* consacré à l'année 1812, les dernières pages diffèrent tellement des premières que le changement opéré dans l'esprit de l'auteur saute aux yeux. Pourtant ce n'est là rien encore auprès du changement que l'on constate dans la correspondance diplomatique, en particulier dans la correspondance chiffrée, & les documents qui sont ici publiés permettront sans doute de déduire des

indices sur cette révolution morale, tant au point de vue de la politique intérieure qu'à celui de la politique extérieure.

A l'été de 1812, Napoléon franchit les frontières russes menant à sa suite une armée innombrable où, près des Français, se rencontraient des Allemands, des Polonais, des Hollandais, des Suisses, des Italiens, des Espagnols, des Suédois. Jamais, jusqu'à ce jour, l'Europe n'avait vu d'armée aussi nombreuse, ni aussi régulièrement organisée. L'armée d'opération comprenait 420.000 hommes; les garnisons d'Allemagne en prenaient 80.000; 80.000 autres étaient affectés à la défense des côtes de l'Italie et de la France; 200.000 étaient absorbés par la guerre d'Espagne. Les États allemands les plus rapprochés de la Russie étaient dans une situation lamentable. L'Autriche et la Prusse durent fournir contre la Russie des corps entiers. Le corps prussien de York, à l'effectif de 20.000 hommes, placé sous les ordres de Macdonald, aux environs de Riga, formait l'aile gauche; le corps autrichien de Schwarzenberg, de 40.000 hommes, stationnait en Pologne et formait l'aile droite.

Après que l'armée française eut passé le Niémen, on n'eut plus d'elle aucune nouvelle en Europe. Au début, on entendait encore quelquefois parler de sa marche à l'intérieur de la Russie; bientôt le silence se fit complètement. Les bulletins de l'Empereur même restaient des semaines entières, des mois sans paraître. Au commencement d'octobre, le bruit de l'incendie de Moscou se répandit en Europe. A Vienne & à Berlin on en conclut que les Français avaient conquis la capitale de la Russie & l'avaient détruite. Puis, ni bruits, ni nouvelles pendant deux mois. Le 2 décembre, à Dresde, on vit Napoléon apparaître seul, sans généraux, sans armée, faisant diligence vers Paris; le 7, à la frontière prussienne, ce fut Murat avec une horde de 20.000 hommes sur qui toutes les calamités s'étaient abattues : en guenilles, engourdis par le froid, affamés, ils se traînaient, s'échelon-

naient à des lieues, sans garder aucun ordre, sur la route blanchie par la neige, couverte de morts et de blessés. La redoutable armée qui était entrée en Russie pour faire du Tsar russe un caporal dans l'armée française avait vu s'accomplir sur elle un jugement de Dieu sans précédent.

Aux éclatantes victoires militaires qu'avait remportées l'enthousiasme populaire succéda bientôt la défaite politique sous la forme d'une stupide réaction. Après la bataille de géants de Leipzig, après la mémorable prise de Paris, se produisirent successivement des actes aussi déplorables que la Sainte-Alliance & que les Congrès de Troppau, de Laybach & de Vérone avec leur système d'équilibre factice et de stabilité forcée.

Le comte P. A. Stroganov ne vit pas ces tristes événements. Il mourut en 1817 au moment où le mouvement intellectuel suscité en Russie par le souffle patriotique « de l'année douze » commençait à peine à entamer la lutte avec la réaction.

On a pu réunir d'après des miniatures authentiques & mettre en présence du lecteur tous les acteurs qui jouent un rôle dans cet ouvrage : les parents du comte P. A. Stroganov, son précepteur et ses compagnons d'enfance, les membres du Comité de salut public, le comte P. A. Stroganov lui-même dans les costumes de ses diverses charges diplomatiques & militaires : cette galerie, qui n'a point été réunie sans un certain effort, présente en même temps quelque intérêt au point de vue artistique et ajoute des documents graphiques nécessaires aux documents manuscrits publiés ici pour la première fois.

LE

COMTE PAUL STROGANOV.

CHAPITRE PREMIER.

SES PARENTS : LE COMTE ALEXANDRE SERGUÊIÉVITCH STROGANOV (1733-1811) ET LA COMTESSE CATHERINE PÉTROVNA STROGANOV, NÉE PRINCESSE TROUBETSKOÏ (1744-1815).

La vie & la carrière du comte Paul Alexandrovitch Stroganov ont, sur bien des points, reflété les traces de l'influence de ses parents, de son père surtout, qui fut le principal directeur de l'éducation & de l'instruction de ce fils unique.

Le baron Alexandre Serguêiévitch Stroganov était le petit-fils d'un homme distingué, Grégoire Dimitriévitch Stroganov, dont Pierre Ier consacra les services en conférant, après sa mort survenue en 1716, le titre de baron à ses trois fils : Alexandre, Nicolas & Serge Grigoriévitch [1]. Ce fait se passa à Kazan le 30 mai 1722, lors de la célébration par Pierre le Grand du cinquantième anniversaire de sa naissance.

Le cadet des barons, Serge Stroganov (1707-1756), fut le père d'Alexandre Serguêiévitch, qu'il eut de son mariage avec Sophie Cyrillovna Narychkine († 1737). D'après les renseignements qui nous sont parvenus, Serge Grigoriévitch fut, sous le règne d'Élisabeth Pétrovna, chambellan actuel & chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de première classe; le jour de la naissance du grand-duc Paul Pétrovitch, le 20 septembre 1754, il fut nommé général-lieutenant.

Le 3 janvier 1733, le baron Serge fut père d'Alexandre, & devenu

[1] Le baron Alexandre Serguêiévitch reçut le titre de comte du Saint-Empire Romain en 1761; il devint comte russe sous l'Empereur Paul Ier, en 1798.

IMPRIMERIE NATIONALE.

veuf en 1737 de Sophie Cyrillovna, sa femme, il se consacra presque exclusivement à son fils unique.

Le baron Serge Grigoriévitch avait d'importantes attaches à la cour de l'Impératrice Elisabeth, & par le mariage de sa nièce Marie Nicolaievna Stroganov avec Martin Karlovitch Skavronski, il était apparenté à la Souveraine, qui ne cherchait pas à cacher cette parenté. Serge Stroganov entretenait, en outre, d'étroites relations avec la famille des Vorontsov, dont un des membres, Michel Hilarionovitch, était alors vice-chancelier. En 1752, lorsque son fils eut atteint l'âge de dix-neuf ans, le baron Serge Grigoriévitch se décida à l'envoyer à l'étranger, estimant que l'éducation paternelle n'était pas suffisante. Muni de lettres de recommandation, qu'il obtint grâce au concours de M. H. Vorontsov, Alexandre Serguêiévitch se mit en route pour l'étranger, le 24 mai 1752, accompagné de son gouverneur, Antoine, & de deux domestiques, Mourakhine et Péguéniev.

Les voyageurs traversèrent Narva, Riga, Danzig, & arrivèrent le 5 juillet à Berlin. Ils y trouvèrent le plus cordial accueil auprès du général prussien (plus tard feld-maréchal) Keith, gouverneur de Berlin, qui avait été très lié avec le baron Serge Grigoriévitch Stroganov, lorsqu'il était au service de la Russie[1]. Après avoir visité, grâce à l'aimable entremise du vieux Keith, toutes les curiosités de la ville, le palais, la galerie de tableaux, le musée, la bibliothèque, le 26 juillet, nos voyageurs quittaient la capitale de la Prusse.

Ils visitèrent Hanovre, où les reçut le comte Paul Grigoriévitch Tchernychev[2], ami du père d'Alexandre Serguêiévitch. Le mois d'août se passa en voyages à Hanau & à Francfort-sur-le-Mein; le 19 septembre, ils étaient à Strasbourg. Partout le jeune Stroganov examinait en détail toutes les productions de l'art à cette époque, réservant une attention spéciale aux célèbres bibliothèques de Hanovre & de Strasbourg.

Enfin, dans les derniers temps de l'année 1752, nos voyageurs

[1] Keith (James), 1696-1758, fut au service de la Russie de 1720 à 1748. En 1730, il fut nommé premier lieutenant-colonel du régiment Izmaïlovski de la garde impériale; en 1732, premier inspecteur militaire de l'armée russe; en 1737, il fut grièvement blessé sous les murs d'Otchakov; en 1740, il fut nommé hetman de la Petite-Russie.

[2] Ambassadeur de Russie près la cour de Prusse.

arrivèrent à Genève, où se trouvaient alors réunis les meilleurs représentants de la science : Necker professait la physique ; Romine, le droit naturel ; Gilibert, les mathématiques & la logique, & Vernet l'histoire & la géographie. Le séjour de Genève fut particulièrement agréable à A. S. Stroganov qui en retira un profit très réel. Stroganov s'adonna avec zèle à l'étude des sciences, assistant aux leçons des célèbres professeurs suisses. Celui qui l'intéressait le plus, c'était l'historien Vernet, avec lequel, par la suite, il entretint les rapports les plus amicaux, & qui, quarante ans plus tard, devait voir le fils de son élève. La vie de Genève plut tellement à Stroganov, qu'après y avoir étudié deux ans il demanda à son père, Serge Grigoriévitch, la permission de prolonger le terme assigné à son séjour dans cette ville. Mais, sur le refus catégorique de son père, il se mit en route pour l'Italie, au mois de septembre de l'année 1754.

Grâce aux recommandations du comte M. H. Vorontsov pour tous les nombreux personnages souverains de la péninsule, & à celles de l'académicien Miller pour les savants, Alexandre Serguêiévitch put examiner en détail tous les trésors de l'Italie. Il visita Turin, Milan, Vérone, Bologne, Venise & Rome dans le courant de l'hiver 1754 & pendant presque toute l'année 1755. Aucune galerie de tableaux, aucun musée ou dépôt intéressant ne furent oubliés ; toutes choses furent l'objet de l'attention qui leur était due. Notre héros fit même plusieurs acquisitions de prix, au nombre desquelles nous citerons le tableau du Corrège qui se trouve aujourd'hui encore dans la galerie Stroganov. C'est ainsi qu'à peine âgé de vingt-deux ans Alexandre Serguêiévitch préludait à la formation de ce qui devait constituer plus tard de précieuses collections. Stroganov eut aussi l'occasion de faire la connaissance d'hommes éminents avec qui, par la suite, il conserva des rapports, & dont plusieurs devinrent ses amis & ses hôtes, lorsqu'ils vinrent en Russie sous Catherine. Il fit également la connaissance du comte de Ségur, du marquis de Sacromoso, de quelques cardinaux & même du pape Benoît XIV [1].

D'Italie, A. S. Stroganov se rendit à Paris, où il passa deux ans, étudiant la chimie, la physique, la métallurgie & visitant des fabriques & manufactures, ce qui lui fut très utile plus tard, lorsqu'il eut à administrer ses vastes possessions de Perm.

[1] Le pape Benoît XIV, 1740-1758 (Prosper Lambertini).

Sur ces entrefaites, son père, le baron Serge Grigoriévitch, ayant achevé la construction de son fameux palais de Pétersbourg, pressait son fils de revenir au pays natal. Quoiqu'il soit impossible de déterminer exactement, d'après les archives, l'année où le palais Stroganov fut terminé, il n'en reste pas moins acquis qu'il a dû être bâti dans la période qui s'étend de 1752 à 1756, en même temps que le palais Chouvalov, aujourd'hui le Corps des Pages, attendu que les deux palais furent construits par un seul & même fameux architecte, le comte Rastrelli.

Sans parler de l'impatience qu'il avait de revoir son fils après quatre années d'absence, Serge Grigoriévitch désirait le marier. Le choix du père s'était arrêté sur Anna Mikhaïlovna Vorontsov, fille du vice-chancelier, pour cette raison surtout, que tel était le vœu de l'impératrice Élisabeth Pétrovna et de toute la famille Vorontsov. L'impatience du père était si grande qu'il coupa les vivres à son fils, espérant par cette mesure hâter son retour en Russie.

Le sort en décida autrement : le 30 septembre 1756, le baron Serge Grigoriévitch mourut subitement d'une attaque, croit-on. D'après les témoignages & les renseignements recueillis auprès des contemporains, le baron S. G. Stroganov était un homme bon & bien intentionné, qui aimait intelligemment son fils, ce que prouve d'ailleurs son désir de lui donner une solide instruction. Serge Grigoriévitch aimait le faste, il recevait beaucoup; c'est lui qui fit bâtir la célèbre maison des Stroganov & posa les bases de la fameuse galerie. Il fut enterré au monastère d'Alexandre-Nevski.

Le comte Alexandre Romanovitch Vorontsov, en racontant son enfance, qu'il avait passée à la cour, disait que «c'est de cette époque que datent les liaisons que j'ai eues avec le comte A. de Stroganoff».

Le comte Pierre Grigoriévitch Tchernychev [1] écrivait de Hanovre au baron S. G. Stroganov, à la date du 2 août 1752 : «Pendant le séjour de votre fils ici, je l'ai présenté tant au roi qu'aux personnes les plus distinguées des deux sexes. Nous étions ensemble tous les jours. J'éprouve une satisfaction particulière à

[1] Le comte P. G. Tchernychev, conseiller privé actuel, sénateur, ambassadeur près les cours de Danemark, de Prusse, de Grande-Bretagne & de France; né le 25 mars 1712, † le 20 août 1773.

pouvoir vous mander que tout le monde a payé un juste tribut d'éloges à son éducation, à sa politesse & à ses qualités personnelles; — vous pouvez être légitimement fier d'en avoir fait ce qu'il est par votre sollicitude & vos soins paternels. Je ne saurais assez vous dire, en vérité, combien j'ai été heureux de l'entendre me faire part des excellents principes qu'il possède déjà dans les sciences & de ses raisonnements justes. Si j'insiste autant sur ce sujet, c'est que j'en juge à mon point de vue, & j'estime qu'un bon père, comme vous, ne peut y être insensible. Et là-dessus, je vous prie seulement de me conserver votre vieille amitié & de croire que j'ai toujours l'honneur de demeurer avec les mêmes sentiments & le même respect. »

Aussitôt après le retour de A. S. Stroganov à Pétersbourg, l'Impératrice Elisabeth Pétrovna & les Vorontsov soulevèrent la question de son mariage avec Anna Mikhaïlovna Vorontsov. Alexandre Serguêiévitch ne fit aucune opposition à ce projet. Il écrivait, le 7 août 1757, à son oncle Nicolas Grigoriévitch[1], qui habitait Moscou : « Après avoir bien examiné l'état actuel de mes affaires, j'ai pris enfin la résolution de chercher un parti assorti & de me ranger sous la loi du mariage, & j'ai réussi dans mon dessein. Je me suis fiancé ces jours-ci avec la fille de son excellence le comte Michel Hilarionovitch, & Sa Majesté a daigné y donner son consentement; tout cela convenait à Sa Majesté. A mon avis, c'est un parti si avantageux, qu'on ne peut en souhaiter de meilleur. Je me flatte, en outre, que mon choix pourra vous être agréable. »

Alexandre Serguêiévitch apprit la mort de son père en Hollande, pendant qu'il faisait route pour la Russie; trouvant dès lors que son retour n'avait plus d'intérêt, il sollicita de l'Impératrice Elisabeth, par l'intermédiaire du comte Ivan Ivanovitch Chouvalov, l'autorisation de rester encore à l'étranger pour y achever ses études, mais il reçut pour toute réponse l'ordre de rentrer incontinent en Russie, &, le 23 juillet 1757, il arrivait à Pétersbourg.

Si je me suis longuement étendu sur les voyages d'Alexandre

[1] Le baron N. G. Stroganov, second fils de l'homme distingué Grégoire Dimitriévitch Stroganov, naquit en 1706, & mourut en 1758; il était le père de Marie Nicolaievna, qui épousa le comte Martin Karlovitch Skavronski.

Serguêiévitch, c'est uniquement pour permettre au lecteur de connaître celui qui devait être le grand seigneur & l'ami de Catherine II. C'est dans le même but que je cite ici quelques témoignages des contemporains de A. S. Stroganov, se rapportant à cette période de son existence :

Le baron Charles Euthymovitch Sievers[1] écrivait de Venise à son père, Serge Grigoriévitch : « Je certifie par la présente que votre fils est devenu expert dans les langues allemande, française & italienne, pour lesquelles il me sert d'interprète. Grâce à lui j'ai fait la connaissance de tout le monde savant d'ici, & il est impossible de ne pas remarquer que tous l'aiment, & en vérité son attitude suffit bien à expliquer le fait. Vous ne sauriez croire combien j'ai été heureux de voir votre fils. »

Le chargé d'affaires à Paris, F. D. Bekhtêiev[2], déclare qu'il « serait à souhaiter que tous les Russes à l'étranger eussent aussi bonne réputation que lui ». Le même Bekhtêiev félicite le comte M. H. Vorontsov à propos du mariage de sa fille avec le comte A. S. Stroganov, « qu'il est impossible de ne pas aimer, dès qu'on le connaît ».

La cérémonie des fiançailles eut lieu le 20 septembre 1757, & le mariage fut célébré le 18 février 1758 avec une grande solennité, en présence de la souveraine. Le fiancé fut investi des fonctions de gentilhomme de la Chambre actuel le jour même de son mariage. En octobre 1760, Alexandre Serguêiévitch fut envoyé à Vienne, pour féliciter la Cour d'Autriche au sujet du mariage de l'archiduc Joseph, & l'Impératrice Marie-Thérèse lui conféra à cette occasion le titre de comte du Saint-Empire Romain[3].

Bientôt, cependant, les événements politiques eurent une influence décisive sur le sort du jeune couple : l'Impératrice Élisabeth mourut le 25 décembre 1761; l'Empereur Pierre III monta sur le trône, mais six mois après seulement il fut détrôné, & le 28 juin 1762, l'Impératrice Catherine II commença à régner. Le comte Michel Hilarionovitch Vorontsov avait toujours joui de l'entière confiance de Pierre III, & c'est sur lui, en tant que

(1) Grand maréchal de la Cour, général-lieutenant; né en 1710, † le 30 décembre 1774.

(2) Féodor Dimitriévitch, 1707-1761, maître des cérémonies, précepteur du grand-duc Paul Pétrovitch.

(3) Voir les Annexes, n° 1.

chancelier, que tomba tout le poids du gouvernement. Le nouvel Empereur était épris de la nièce du comte, Élisabeth Romanovna Vorontsov[1], cousine germaine d'Anna Mikhaïlovna Stroganov. On sait qu'Élisabeth Romanovna devint la favorite de Pierre III, & quand eut lieu la révolution, toute la famille Vorontsov tenait pour l'Empereur. Le comte A. S. Stroganov était, au contraire, au nombre des fougueux partisans de Catherine. A l'avènement de celle-ci, c'en était fait du rôle de Michel Hilarionovitch, nonobstant la reconnaissance de l'Impératrice pour ses services & les égards qu'elle lui témoignait.

C'est à partir de cette époque que commence dans la vie conjugale d'A. S. Stroganov une désunion qui devait se transformer bientôt en inimitié déclarée & qui se termina par le retour de la comtesse Anna Mikhaïlovna au foyer paternel. Les époux se séparèrent au mois de novembre 1764. L'affaire de leur divorce traîna pendant cinq ans. Catherine II se refusa à trancher la question, laissant à Stroganov le soin de s'adresser au tribunal ecclésiastique. Mentionnant l'intention d'Alexandre Serguêiévitch de divorcer avec sa femme, Simon Romanovitch Vorontsov écrivait à son père, le comte Romain Hilarionovitch : « J'avais les plus grandes craintes, connaissant sa légèreté, qu'il ne changeât d'avis au sujet du divorce, ce qui eût fait à jamais le malheur d'Anna Mikhaïlovna. »

Dans les lettres du chancelier comte Michel Hilarionovitch Vorontsov à son neveu, le comte Alexandre Romanovitch Vorontsov, au cours des années 1764 & 1765, il est souvent fait allusion à l'affaire du divorce. A l'une d'elles est jointe la copie d'une lettre de Catherine II au comte Michel Hilarionovitch ainsi que la réponse du comte[2]. En réponse à la requête de Vorontsov concernant le divorce de sa famille, l'Impératrice Catherine écrivait, le 2 décembre 1765, de Tsarskoié Sélo, que le comte A. S. Stroganov lui avait aussi adressé une requête analogue, mais qu'il avait essuyé un refus. A propos d'A. S. Stroganov, le comte Alexandre Romanovitch Vorontsov écrit ce qui suit dans son autobiographie : « Le comte Stroganoff, revenu après ses voyages,

[1] La comtesse E. R. Vorontsov, née en 1745, épousa par la suite le chambellan Polianski, † le 2 février 1792.

[2] L'*Archive du prince Vorontsov*, XXXI, 111-361.

épousa ma cousine, fille unique du chancelier; cette union ne fut pas heureuse et ne dura que peu d'années.»

L'affaire du divorce aurait pu traîner longtemps encore, si la malheureuse Anna Mikhaïlovna n'était morte subitement le 21 février 1769. Sa vie avait été très triste. La politique avait troublé son bonheur domestique. Elle était fort belle, au dire des contemporains, et tous ses proches l'aimaient pour sa douceur. Qu'elle ait été malheureuse, cela n'est pas douteux, & dans une lettre au comte Romain Hilarionovitch, son oncle paternel, on trouve ces mots : «Vorontsov, qui par malheur a été Stroganov.»

Sur sa tombe, au monastère d'Alexandre-Nevski, on lit l'épitaphe suivante : «A la mémoire de la comtesse Anna Mikhaïlovna Stroganov, née comtesse Vorontsov, qui repose dans le sein d'Abraham; elle était pleine de vertus, d'amour & de respect pour ses parents, & fut enlevée subitement à 27 ans à la fleur de son âge, sans laisser de postérité : sa malheureuse mère, la comtesse, veuve, Anna Vorontsov, qui ne peut se consoler d'une telle perte. A. D. 21 février 1769.» Un mausolée lui fut érigé par sa mère, la comtesse Anna Karlovna Vorontsov[1], née Skavronski, qui survécut six ans à sa fille. Son père, le comte Michel Hilarionovitch, l'ex-chancelier, était mort à Moscou deux ans auparavant, le 13 février 1767.

Ainsi prit fin, très rapidement & d'une façon assez lamentable, la première union du comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov, qui pourtant n'avait rien à se reprocher : qu'Alexandre Serguêiévitch se soit conduit dans cette circonstance d'une manière absolument digne & convenable, cela ressort jusqu'à l'évidence de ce fait qu'il conserva ultérieurement les meilleurs rapports avec Alexandre & Simon Romanovitch Vorontsov, cousins germains de sa première femme, que les deux comtes adoraient.

A. S. Stroganov ne resta pas longtemps veuf. Dès l'époque même où il était question de divorce, il s'était épris de la belle & charmante princesse Catherine Pétrovna Troubetskoï, fille de Pierre Nikitovitch Troubetskoï & d'Anastasie Vassilievna, née princesse Khovanski. Il est étrange que la chronique de famille ne mentionne pas l'année exacte du mariage d'A. S. Stroganov

[1] A. K. Vorontsov, nièce de l'Impératrice Catherine I, grande maîtresse de la Cour, née le 7 décembre 1722, † le 31 décembre 1775.

La comtesse Anna Mikhaïlovna Stroganov,

née comtesse Vorontsov.

Collection Stroganov.



avec la princesse Troubetskoï. Quoi qu'il en soit, la cérémonie s'accomplit avec beaucoup moins de pompe & d'éclat que le premier mariage sous l'Impératrice Élisabeth. Il est très probable que le mariage dut avoir lieu dans les années 1770 ou 1771, attendu qu'il est fait mention de la naissance d'un fils le 7 juin 1772, à Paris, & l'on sait qu'il y eut aussi une fille Natalie, qui mourut en bas âge.

Aussitôt après leur mariage les époux allèrent à l'étranger, où ils restèrent, résidant surtout à Paris, jusqu'en 1779. Dans leur voyage à travers l'Europe, ils passèrent par Genève, que Stroganov n'avait pas revue depuis 1754, et ils séjournèrent assez longtemps en Suisse. A Ferney, ils allèrent voir le vieux Voltaire, qui fut très aimable pour les jeunes Russes. Cette visite fit une impression si profonde sur Catherine Pétrovna Stroganov, qu'elle aimait à raconter à Moscou, dans sa vieillesse, comment elle avait fait la connaissance de Voltaire, & qu'elle répétait volontiers les compliments dont le très vieux philosophe l'avait honorée. Voltaire, malade & décrépit, ne sortait déjà plus que rarement; or un jour, après une promenade au soleil, rencontrant sur le seuil de sa maison la comtesse Stroganov, qui respirait la jeunesse et la beauté, il la salua de ces mots : «Ah, Madame, quel beau jour pour moi! — j'ai vu le soleil et Vous.»

Les Stroganov choisirent Paris pour leur principale résidence; c'était le moment où Louis XV se mourait, & où s'inaugurait le règne de son petit-fils Louis XVI, dans tout l'éclat de la Cour de Versailles. Paris plut beaucoup aux Stroganov; c'est à Paris que naquirent leurs enfants, un fils et une fille.

A Paris vivait alors le fils d'un grand seigneur du temps de Pierre le Grand, du comte Alexandre Gavrilovitch Golovkine, Alexandre Alexandrovitch Golovkine[1], qui s'était fixé à Paris, ne voulant pas retourner en Russie après avoir été impliqué dans

[1] Le comte A. A. Golovkine, fils du comte A. G. Golovkine, ambassadeur à Berlin (1711-1727), à Paris (1727-1731), & de la comtesse Catherine, née Dohna. Il vécut à Paris & mourut vers 1782 à Passy; il avait épousé la baronne de Mosheim († 1824), qui épousa plus tard le duc de Noailles. Leur fils, le comte George Alexandrovitch Golovkine, fut ambassadeur à Vienne (1819-1822), grand maître des cérémonies, grand chambellan, chevalier de Saint-André (né en 1762 † 1846), épousa Catherine Lvovna Narychkine († 1820). George Alexandrovitch fut le dernier comte Golovkine.

l'affaire du tsarévitch Alexis Pétrovitch. Quand les Français lui demandaient pour quelle raison il ne retournait pas dans sa patrie, ce vieil original répondait qu'il n'y rentrerait que le jour où l'on abolirait en Russie les deux proverbes suivants : « Je suis coupable, sans avoir péché»; «Tout est à Dieu & au Souverain.»

Les Stroganov allaient souvent chez ce comte Golovkine & s'y rencontraient avec toute l'aristocratie française. Le précepteur du fils de Golovkine était un Français, nommé Romme, qui plut tellement à A. S. Stroganov que celui-ci lui demanda plus tard d'élever son propre fils.

A la fin de l'année 1778, les Stroganov quittaient Paris pour retourner en Russie. Tout semblait présager un avenir de bonheur aux jeunes époux; & cependant de nouvelles déceptions attendaient A. S. Stroganov à Pétersbourg.

En 1779, un certain Ivan Nicolaiévitch Korsakov jouissait de l'entière confiance de l'Impératrice Catherine II; c'était un bel homme, qui aimait la musique & le chant & possédait une jolie voix. Il avait vingt-quatre ans. Catherine l'avait surnommé Pyrrhus, roi d'Épire, & parlant un jour à Orlov de son favori, elle lui dit qu'il chantait comme un rossignol. «C'est vrai, remarqua Orlov, mais vous savez que les rossignols ne chantent que jusqu'à la Saint-Pierre.» Cette fine observation devait être prophétique, & la grandeur de Korsakov ne fut que de courte durée.

Au mois de septembre 1779, Korsakov[1] était encore en plein crédit, & Catherine en était furieusement entichée. Mais il survint un malheur. Le favori commit l'imprudence de s'amouracher de la comtesse Catherine Pétrovna Stroganov, qui venait d'arriver de Paris. Les amoureux furent découverts. L'Impératrice en conçut un violent courroux, & ordonna à Korsakov de se retirer immédiatement à Moscou. A l'étonnement général, la comtesse Catherine Pétrovna Stroganov suivit, en octobre 1779, Korsakov à Moscou.

Le comte Alexandre Serguêiévitch était privé de sa seconde femme d'une façon aussi fâcheuse que soudaine & se trouvait seul une fois encore, à quarante-six ans, avec son jeune fils Paul. Il

[1] I. N. Rimski-Korsakov, né en 1754, † le 16 février 1831, général-major du 21 juin 1778.

faut dire à son honneur qu'il se conduisit dans cette circonstance en parfait galant homme. Il laissa sa maison de Moscou et la terre avoisinante de Brattsovo comme résidence à la femme qui l'avait abandonné, &, tant qu'il vécut, il lui servit une grosse pension.

La comtesse Catherine Pétrovna passa le restant de ses jours à Moscou. Elle y menait grand train, ainsi qu'à Brattsovo, recevant chez elle toute la haute société de Moscou; elle n'avait pas cessé d'aimer Korsakov, & lorsque ce dernier, sous le règne de Paul Ier, dut se retirer à Saratov (en 1799), elle l'y suivit encore.

I. N. Korsakov avait l'habitude, à un âge déjà avancé, d'aller à Brattsovo dans un carrosse à six chevaux, avec des laquais, en grand gala. Il survécut plusieurs années à la comtesse Catherine Pétrovna & mourut en 1831. Il fut enterré à Brattsovo. Son épitaphe est ainsi conçue : «Seigneur, donne la paix à Ivan Ton serviteur. Ici repose le corps du général-major, chambellan actuel & chevalier de différents ordres, Ivan Nicolaiévitch Rimski-Korsakov, mort le 16 février 1831, à l'âge de 76 ans. A un bienfaiteur inoubliable.» Un monument fut érigé par le fils de Korsakov et de C. P. Stroganov, Vassili Ivanovitch, qui reçut le nom de Ladomirski & auquel échut la propriété de Brattsovo [1].

La comtesse Catherine Pétrovna Stroganov mourut le 20 novembre 1815 à soixante et onze ans, & fut enterrée au monastère de Saint-Andronik-du-Sauveur [2]. Jusqu'à un âge très avancé, bien

[1] Ce Ladomirski fut inscrit dans la noblesse du gouvernement de Moscou; il devint ensuite maréchal de la noblesse de Tchernigov (1838-1847). Il eut trois fils & deux filles : Zénaïde, qui épousa le prince D. M. Golitsyne & Sophie, le comte A. A. Apraxine. Actuellement, Brattsovo appartient à la princesse Sophie Alexandrovna Chtcherbatov, née Apraxine, petite-fille de Vassili Ivanovitch Ladomirski.

[2] N. M. Kolmakov raconte que «dans les années 40, le comte Serge Grigoriévitch Stroganov, curateur de l'Université de Moscou, passait l'été à Brattsovo avec sa famille; sa femme, Natalie Pavlovna, était la petite-fille de la comtesse Catherine Pétrovna. On voyait alors, dans une chambre de la maison de Brattsovo, le portrait d'Alexandre Serguéiévitch Stroganov, œuvre de Lampi, qui semblait attester ainsi, que lui-même autrefois n'avait pas été étranger dans cette demeure; à ce portrait faisait pendant celui de Catherine II, à cheval, en habit d'homme, avec une culotte blanche en peau d'élan & des bottes à l'écuyère. Son image semblait témoigner qu'elle-même n'avait pas été étrangère au drame conjugal de la famille Stroganov; & dans la chambre voisine se trouvait, dans un parfait état de conservation, le lit sur lequel, trente ans auparavant, la comtesse Catherine Pétrovna, malade, recevait

que paralysée des jambes, elle conserva toute sa mémoire & elle aimait à rappeler le temps de Catherine II.

Voici comment le prince J. M. Dolgoroukov la décrit dans son *Temple de mon cœur :* «C'était une femme au caractère élevé & qui était aimable entre toutes. Sa conversation avait quelque chose de particulièrement attrayant; la nature l'avait douée de nombreux charmes, elle était spirituelle, gracieuse, agréable. Elle aimait le théâtre, l'art, la poésie, les beaux-arts; à soixante-dix ans, elle avait conservé toute l'ardeur de sa jeunesse. C'était une nature très vivante[1].»

Bien qu'elle habitât Moscou, Catherine Pétrovna n'avait pas rompu tout lien avec Pétersbourg; elle s'intéressait à l'éducation de son fils & correspondait avec Romme, précepteur de celui-ci[2]. Les parents cachaient soigneusement à l'enfant l'état de leurs relations, & leur fils ne connut la vérité que beaucoup plus tard.

Supportant son infortune domestique avec une dignité parfaite & une pleine possession de lui-même, le comte A. S. Stroganov se consacra à l'éducation de son fils unique Paul, qu'il adorait. C'est à ce moment-là, vers la fin de l'année 1779, que Romme arriva à Pétersbourg, où il sut si bien se poser, qu'il devint l'ami du comte Alexandre Serguêiévitch & qu'il acquit une influence considérable sur son élève.

Le comte Alexandre Serguêiévitch n'avait pas cessé d'aller à la Cour où non seulement il sut bientôt occuper une place proéminente au milieu de ses contemporains, mais où il devint même un des personnages admis dans la familiarité la plus intime de la grande Catherine. Dès 1780, Goertz, ambassadeur de Prusse à la Cour de Pétersbourg, écrivait : «Le comte Stroganov est un de ceux qui, sans avoir beaucoup de poids, gravitent dans la

ses invités, sous le nom de comtesse Stroganov, alors qu'en fait et de cœur elle avait cessé d'appartenir à cette famille. Le comte Serge Grigoriévitch, à Brattsovo, pouvait repasser tout le drame qui avait atteint sa famille, en regardant ces témoins muets d'événements passés. Nous savons, au reste, qu'il essaya, mais vainement, semble-t-il, de racheter aux Ladomirski le portrait du grand-père de sa femme». (*L'Antiquité ruſſe*, LIII, 600.) Il serait intéressant de savoir où se trouve aujourd'hui ce portrait du comte Alexandre Serguêiévitch, peint par Lampi.

[1] Dolgoroukov, *Le Temple,* édit. 1890, p. 329.

[2] Voir les Annexes, III.

La comtesse Catherine Pétrovna Stroganov,

née princesse Troubetskoï.

Collection du prince P. P. Golitsyne, à Marino.



société de l'Impératrice. Il ne parle maintenant que de Paris, d'où il est revenu l'automne dernier, après y avoir séjourné huit ans.» A. M. Gribovski mentionne le comte A. S. Stroganov «au nombre des interlocuteurs habituels de Catherine II, &, en général, il était visible que Stroganov était l'un des familiers de la Souveraine». Stroganov accompagna plus d'une fois Catherine II dans ses voyages. Il alla avec elle en Finlande & dans la Russie Blanche, à Riga & en Crimée, navigua avec elle sur la Volga, & prit part à d'autres voyages. Son nom se rencontre à chaque instant dans le journal de Porochine & dans les mémoires de la princesse Dachkov. Alexandre Serguêiévitch charmait l'Impératrice par la variété de sa conversation, par la finesse naturelle de son esprit, & aussi parce qu'il ne s'abaissait jamais devant les courtisans & n'aimait pas à se mêler de politique. Catherine le choisissait presque toujours pour un de ses partenaires au jeu alors à la mode du boston. Mais Stroganov, en dépit d'une telle faveur, je dirai plus, en dépit d'une telle intimité impériale, ne trempa jamais dans les intrigues de la Cour; son principal & constant souci fut de servir son pays sur le terrain de la bienfaisance, surtout en protégeant les arts.

Dans un autographe de Catherine II, que conservent les archives des Stroganov, on trouve une note de l'Impératrice «sur les formes du bien», écrite à l'intention du comte Alexandre Serguêiévitch, ainsi que la réplique de ce dernier, qui examine la question des voies & moyens de faire le bien. Cette discussion entre Catherine & son confident quasi journalier dut s'ouvrir à propos des Martinistes & des réunions maçonniques, auxquelles le comte Stroganov prenait part. Voici l'opinion émise par le comte : «Quels que soient les mobiles des actes utiles à la société, que ce soit la vanité, l'intérêt personnel, le fanatisme, la lâcheté ou tout simplement l'intention droite & le pur sentiment de la vertu, de toute façon le bien est accompli & il garde son caractère essentiel de bien pour celui au profit de qui il est accompli.»

Mettant ses théories en pratique, Stroganov s'occupait de la condition des paysans dans ses vastes terres & établissements. Maintes fois, en écrivant à son intendant de Perm, Alexandre Serguêiévitch lui rappelle qu'il désire «être plutôt le père que le seigneur» de ses serfs. Les paysans, qui travaillaient aux salines, étaient renvoyés chez eux pendant l'été pour les semailles & pour

la récolte du blé & du foin; 500 travailleurs seulement se trouvaient continuellement aux salines. Le comte Alexandre Serguêiévitch était alors le plus riche propriétaire de paysans dans la province de Perm & possédait plus de 18.000 âmes. Dans les années 60 du XVIIIe siècle, lorsqu'une commission spéciale de membres du clergé fut chargée de rechercher tous les raskolniks non inscrits, les raskolniks des fabriques échappèrent aux investigations de cette commission, grâce à leurs puissants seigneurs, les comtes A. S. Stroganov & R. H. Vorontsov.

Lorsque l'Impératrice Catherine II conçut le projet de sa Maison d'éducation, un de ses principaux collaborateurs fut A. S. Stroganov.

L'hospitalité de Stroganov était de notoriété publique. Ses réceptions dans les beaux salons de son palais ou à sa maison de Kamenny-Ostrov sont restées légendaires chez les contemporains; Catherine II, Paul Ier & Alexandre Ier allèrent plus d'une fois rendre visite à ce grand seigneur, dînant chez lui ou assistant à ses bals. Seul entre les étrangers, Hippolyte Auger dit dans ses mémoires que «dans certaines maisons, par exemple chez le comte A. S. Stroganov, on n'était pas tenu de paraître au salon; de telle sorte qu'il y avait chez lui des gens que personne ne connaissait et qui venaient seulement pour dîner[1]».

La passion maîtresse du comte Alexandre Serguêiévitch était sans contredit son amour pour les sciences & les arts. Dans cette lice, le comte se montra effectivement le protecteur de tous les talents russes dans le domaine de la peinture, de la sculpture & de la littérature, ne comptant jamais avec ses moyens ou sa peine pour leur venir en aide. Sa propre galerie de tableaux avait atteint le plus haut degré de perfection; seule, la collection du comte Bezborodko pouvait entrer en parallèle avec la sienne, & encore lui était-elle inférieure à plus d'un titre. De nos jours même, la galerie du palais Stroganov, près du pont de Police, n'a pas perdu de sa valeur : les écoles italienne, espagnole & hollandaise y sont représentées par une série de chefs-d'œuvre.

A dater de l'année 1768, c'est-à-dire aussitôt après la fondation de l'Académie des beaux-arts, le comte A. S. Stroganov en fut élu membre honoraire. Lorsqu'en 1800 il fut nommé président de

[1] Extraits des «Notes» d'Auger insérés dans l'*Archive russe*, 1877, I et II.

Le comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov

avec sa femme Catherine Pétrovna et ses enfants, Paul et Natalie.

Collection Stroganov.



cette académie, la joie des artistes russes ne connut pas de bornes, & de fait, jamais l'Académie n'avait brillé d'un tel éclat & n'avait compté autant de talents remarquables. Chacun savait que le comte Alexandre Serguêiévitch, non seulement appréciait les artistes à leur juste valeur, mais qu'il les aimait & les protégeait. Au nombre des peintres du temps, il convient de citer Varnek, Iégorov, Ivanov, Chébouiev, Lévitski, Borovikovski, Kiprenski, Chtchoukine; parmi les sculpteurs : Martos, Halberg & le comte F. P. Tolstoï; comme architecte, se distinguait un ancien domestique du comte, Voronikhine; parmi les littérateurs, Derjavine, Gnêditch, Bogdanovitch, Krylov étaient des intimes du comte Stroganov, ainsi que le compositeur Bortnianski.

Stroganov était à la tête d'un groupe de personnes qui avaient élaboré le vaste & curieux projet de créer une Bibliothèque publique & de constituer une société pour l'impression d'ouvrages & traductions. Alexandre Serguêiévitch avait publié pour son fils Paul un recueil de dessins, plans & cartes des provinces, villes & autres monuments intéressants sous le titre : *Voyage pittoresque de la Russie.*

Derjavine, qui fut longtemps l'ami de Stroganov, mais qui, par la suite, sous l'Empereur Alexandre Pavlovitch, se brouilla avec le comte pour une question d'amour-propre & à propos de l'introduction des réformes, composa en 1791 une ode intitulée : «A un amant des arts»[1], qu'il dédia au comte Alexandre Serguêiévitch. Le poète exalte dans cette ode le goût éclairé du comte Stroganov pour les sciences & les arts; en voici une strophe :

> Les Dieux détournent leur regard
> De l'homme qui n'aime pas les muses;
> Les Furies inspirent à son cœur insensible un goût grossier,
> La soif de l'or & de l'argent;

[1] Derjavine, édit. de Grote, t. Ier, p. 362-373.

L'ode de Derjavine, pas plus que n'importe quelle ode, ne fournit matière à déduction sur la personne à qui elle est dédiée.

On a cité dans le texte les vers qui attirèrent l'attention de Biélinski; on trouve, en outre, dans cette ode, huit autres vers qui font allusion au comte Stroganov :

> Les sciences éclairent les mortels,
> Les nourrissent, allègent leurs travaux;
> Les arts les embellissent
> Et les mènent à la gloire éternelle.
> Heureux celui, cent fois heureux,
> Qui les protège!
> Ils lui donneront en retour
> Leur immortalité.

C'est un ennemi du bien public!
Ni les larmes des veuves ne l'émeuvent,
Ni les gémissements des malheureux orphelins;
Que la terre entière soit baignée de sang,
Pourvu qu'il soit heureux lui-même,
Qu'il puisse amasser plus d'argent,
C'est un ennemi du bien public!
Les Dieux, à l'inverse, jettent un regard de complaisance
Sur le favori des muses;
Ils lui mettent au cœur
Le goût du Beau & du Tendre.
Son âme est généreuse à tous :
C'est un ami du bien public.

Cette pièce de vers, que Grote mentionne au nombre «des plus célèbres compositions» de Derjavine, parut d'abord dans le *Moskovski Journal* sous le titre de : «La nouvelle année, chant à une maison qui aime l'étude.»

Il est également question de Stroganov dans une autre ode :

Que m'importe celui qui, pareil au zéphyr,
Ne faisant que voler de fleur en fleur,
Fut content de lui-même & du monde,
Badinant, folâtrant comme un enfant;
Mais si, à un caractère d'une telle légèreté,
S'allia toujours chez cet homme la vertu de bonté,
Je te loue : car en saine raison
Tu as passé ta vie de très heureuse façon.

La réputation d'A. S. Stroganov, en tant que protecteur des arts & connaisseur, avait même franchi les frontières de la Russie. Son nom était connu des Français, des Allemands & des Italiens. Et cela se conçoit : combien de trésors le comte avait recueillis pour sa galerie dans ses pérégrinations à travers l'Europe, alors qu'il visitait sans se lasser tous les dépôts étrangers de productions artistiques & qu'il connaissait personnellement presque toutes les célébrités de son temps! les Greuze, les Lagrenée & les Canova, dont les tableaux ou les marbres décoraient son palais de Pétersbourg. Dans le domaine de la littérature, Alexandre Serguêiévitch, comme nous l'avons déjà vu, suivait aussi activement tous les talents, qu'il aidait dans la mesure de ses forces. Il est avéré qu'il s'occupait en outre de franc-maçonnerie. D. Th. Kobéko, venant à parler de l'intérêt que prenait le comte A. P. Chouvalov



Le comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov.

D'après une miniature de la collection Stroganov.



aux loges maçonniques, dit que «à Pétersbourg, au début des années 80, il existait quelques loges, dont l'une avait pour président le comte A. S. Stroganov». L'auteur émet l'hypothèse que le comte Chouvalov s'enrôla dans la maçonnerie sous l'influence de Stroganov, qui avait été un membre actif des loges françaises. En 1778, cette loge tint une réunion solennelle en mémoire de Voltaire sous la vice-présidence du comte A. S. Stroganov.

Le fait qu'Alexandre Serguêiévitch, malgré l'amitié que Catherine II lui témoigna jusqu'à sa mort, sut garder les bonnes grâces de l'Empereur Paul, établit assez jusqu'à quel point Stroganov était apprécié, comme homme, non seulement des simples mortels, mais aussi des personnages souverains. De tous les confidents de sa mère, Stroganov fut le seul que Paul Ier admit au nombre de ses familiers. Il est vrai qu'au début de son règne il lui témoigna une légère défiance, mais ce sentiment ne dura pas longtemps & Paul prit l'habitude d'aller chez Alexandre Serguêiévitch en toute simplicité, l'invitant souvent à dîner à sa table, ainsi qu'en fait foi le *Journal du Fourrier de la Chambre* de l'époque. Paul Pétrovitch nomma Stroganov chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, &, le 21 avril 1798, à son titre de comte du Saint-Empire romain, il ajouta celui de comte de l'Empire russe. L'Impératrice Marie Féodorovna nourrissait à son égard une amitié sincère. Elle l'appelait dans ses lettres *mon bon ami* ou *mon bon vieillard* & recourait souvent à ses conseils pour les œuvres de bienfaisance. Le prince Eugène de Würtemberg, neveu de l'Impératrice, racontant les soirées du palais Michel, dit qu'A. S. Stroganov (le vieux, le sénateur) «paraissait être le favori du monarque — il passait pour un bel esprit & un homme fort intelligent, & sa toute petite figure, maigre & ratatinée, lui donnait l'air d'un véritable diplomate».

F. Ia. Mirkovitch, racontant la vie à la Cour sous l'Empereur Paul, mentionne A. S. Stroganov «au nombre des conteurs remarquables».

Lorsque, le 12 mars 1801, l'Empereur Alexandre Ier monta sur le trône, le comte A. S. Stroganov avait déjà soixante-huit ans; mais c'était un vieillard encore très vert & alerte, qui s'intéressait toujours aux questions du jour.

La bienveillance d'Alexandre Pavlovitch ne fit pas défaut au vieillard, & Stroganov eut la joie de voir que son fils unique, le comte Paul, était du petit nombre de ceux auxquels le jeune

souverain témoignait la plus entière confiance. En ce temps-là même, sa belle-fille, Sophie Vladimirovna, née princesse Golitsyne, était entrée très avant dans les bonnes grâces de l'Impératrice Élisabeth Alexêievna, bonnes grâces qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Le Souverain & la Souveraine vinrent plus d'une fois en visite au palais Stroganov, & Leurs Majestés invitaient constamment à dîner à leur table le vieil Alexandre Serguêiévitch avec son fils & sa belle-fille [1].

En 1803, Alexandre Serguêiévitch fit partie de la députation chargée par le Sénat d'exposer au Souverain la question de la durée du service des nobles. Son choix s'explique par cette considération que le comte A. S. Stroganov était, depuis 1784, maréchal de la noblesse de Pétersbourg, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant l'espace de vingt-sept ans.

En 1806, il fut au nombre des députés qui portèrent solennellement au Souverain les remerciements du Sénat à l'occasion du manifeste donné le 30 août [2]; en 1807, Alexandre Serguêiévitch fut un de ceux qui s'imposèrent le plus généreusement pour la constitution des milices en vue de la guerre avec Napoléon, donnant dans ce but 40.000 roubles. Lorsque le Conseil de l'Empire fut institué, en 1810, Alexandre Serguêiévitch fit partie des vingt-sept premiers membres (y compris les ministres) de cette haute assemblée. Tout cela atteste quelle énergie Stroganov manifestait encore à un âge avancé & quel vif intérêt il prenait à toutes choses, ce qui ne l'empêchait pas de garder ses idées personnelles, bien arrêtées.

Cette attitude s'affirma surtout avec une grande netteté dans sa manière d'être vis-à-vis de Napoléon, dont la conduite n'inspira jamais de sympathie à Alexandre Serguêiévitch. C'est à ce point que pendant longtemps il ne voulut pas faire la connaissance de l'Ambassadeur français, Caulaincourt, évitant tout ce qui pouvait le rapprocher de lui, & il fallut un ordre de l'Empereur Alexandre pour l'obliger à inviter Caulaincourt à un bal. Dans ses rapports secrets [3] à Napoléon, Caulaincourt fait souvent allusion au comte

[1] Voir le *Journal du Fourrier de la Chambre*, années 1801-1807.

[2] C'est à la date du 30 août 1806 que fut publié le manifeste au sujet de la guerre imminente avec la France. (*Collection complète des lois de l'Empire russe*, n° 22256.)

[3] *Nouvelles & on-dit de Saint-Pétersbourg*, 1808-1809. (*Archives nationales*, Paris.)

Stroganov, parfois non sans dépit & même en altérant quelque peu la vérité. C'est ainsi qu'à la date du 3/15 février 1809, Caulaincourt écrit : « Depuis son bal & ses excuses à l'Ambassadeur de France, le comte de Stroganoff a été invité à la Cour, d'où il était exilé depuis un an, pour ne pas avoir engagé l'Ambassadeur de France à une soirée où il avait invité celui d'Autriche. » Plus loin, à la date du 22 avril : « On a beaucoup remarqué que le comte Stroganoff, l'homme marquant de l'opposition, est venu pour la première fois au dîner donné par l'Ambassadeur de France au comte de Romianzoff. » Et enfin, à la date du 19 août : « La conversion de l'Empereur d'Autriche a, dit-on, opéré celle du vieux comte Stroganoff. C'est lui, comme le plus ancien, qui a porté, par ordre de l'Empereur Alexandre, la santé de l'Empereur Napoléon au dîner de l'Ambassadeur de France, & de très bonne grâce & d'une manière convenable. » Tout cela prouve seulement que le comte savait obéir aux ordres du Souverain, sans renoncer le moins du monde à ses convictions personnelles.

Paul Ier confia en 1801 à Alexandre Serguêiévitch la construction de Notre-Dame de Kazan, tâche à laquelle Stroganov se consacra avec le zèle le plus absolu durant les dix dernières années de sa vie, & qui fut le dernier témoignage de sa carrière artistique [1]. Dans cette œuvre se manifestèrent pleinement l'âme russe d'Alexandre Serguêiévitch & son amour de tout ce qui était russe. Il n'épargna ni ses forces, ni sa santé pour le succès de cette entreprise, malgré son grand âge & ses infirmités physiques. Seuls, des artistes russes furent admis à coopérer à l'érection de la cathédrale de Kazan ; nous ne trouvons pas un seul étranger parmi eux. Le principal directeur des travaux fut l'architecte Voronikhine, presque un autodidacte, qui avait appartenu à la domesticité du comte, & que celui-ci fit élever par la suite aux plus hauts grades & honneurs ; les peintres Chébouiev, Borovikovski, Chtchoukine peignirent les images ; les bas-reliefs furent exécutés par Gordêiev, Martos & Choubine. Le comte Stroganov ne craignait pas de monter sur les échafaudages de l'église inachevée & surveillait partout les

[1] Ordres & édits de Sa Majesté Impériale aux gouverneurs militaires de Saint-Pétersbourg : « D'avoir à former une commission pour la construction de la cathédrale de Kazan, sous la présidence du comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov. »

travaux en personne, sans tenir compte de son âge & de l'état maladif de ses jambes. La cathédrale fut terminée au bout de dix ans & consacrée au culte le 15 septembre 1811.

Ce jour-là, le comte fut nommé conseiller privé actuel de première classe. Malgré le mauvais temps, il assista à la consécration du temple qui avait été érigé par ses soins. Alexandre Serguêiévitch s'avança pour recevoir la bénédiction du métropolite, en disant : «Maintenant, Seigneur, tu peux laisser aller en paix ton serviteur.» Le soir de ce même jour, de nombreux amis du comte se réunirent chez lui pour le féliciter d'avoir terminé l'œuvre dont il était chargé & d'avoir été l'objet de la faveur du Monarque. Tout son palais était richement orné & illuminé. Alexandre Serguêiévitch accueillait ses invités, le visage rayonnant de joie & de bonheur, sans plus songer à toutes ses misères. Mais le lendemain il eut un évanouissement prolongé; on constata qu'il avait pris un refroidissement sérieux, en raison surtout de son grand âge, & en douze jours, le 27 septembre, il était emporté.

Suivant les dernières volontés du comte, le service funèbre fut célébré à la cathédrale de Kazan, son enfant, pour lequel il s'était tant dépensé. L'Empereur Alexandre, le tsarévitch Constantin, l'Impératrice Marie Féodorovna assistèrent à ses obsèques & accompagnèrent sa dépouille jusqu'au monastère d'Alexandre-Nevski, où le corps fut inhumé.

Tous le pleurèrent, mais surtout les nombreux artistes, littérateurs & paysans de ses domaines, qui toujours avaient trouvé en lui un véritable père.

C. N. Batiouchkov s'exprime ainsi dans une lettre à Gnêditch (octobre 1811), à propos de la mort d'A. S. Stroganov : «C'était un grand seigneur russe, un bel esprit, un original, mais tout cela était relevé par une chose rare : un bon cœur; je le regrette, lui, & je te plains, car tu perds beaucoup avec lui.» La comtesse V. I. Golovkine caractérise ainsi Alexandre Serguêiévitch : «Le comte Stroganov était un homme très aimable & bon jusqu'à la faiblesse; il aimait passionnément les arts. Il était tout enthousiasme & tout élan; il se laissait parfois entraîner & agissait mal, mais jamais avec intention; son caractère toujours égal & sa gaîté étaient l'âme de notre société. L'Empereur Paul l'avait nommé président de l'Académie des beaux-arts, dont il contribua à améliorer la situation. Il avait un profond amour pour son pays, mais

sans posséder les vertus qui auraient pu en faire le soutien.» Ph. Ph. Wiegel lui-même, pourtant avare de louanges, s'exprime ainsi sur le compte d'A. S. Stroganov : «C'était un vieillard instruit, spirituel & distingué; & avec cela, cependant, un courtisan consommé, qui sut vivre en bonne intelligence avec tous les favoris & jouir de la bienveillance de quatre têtes couronnées.» Mais à quoi bon citer d'autres jugements de ses contemporains : tous n'ont qu'une voix pour rendre justice au comte.

Le comte A. S. Stroganov servit avec honneur son pays, deux Impératrices, Élisabeth & Catherine II, & deux Empereurs, Paul & Alexandre Ier. Ce fut un Mécène russe dans toute l'acception du mot, qui pendant toute son existence fit largement bénéficier la Russie de toutes les connaissances qu'il avait acquises dans sa jeunesse, au cours de ses nombreux voyages & de ses séjours prolongés à l'étranger. Non seulement le séjour à l'étranger ne lui fut pas préjudiciable, mais il en retira un tel profit qu'il n'eut aucune peine, à son retour, à implanter ses connaissances sur le sol de la Russie, en les adaptant au génie & aux nécessités du peuple russe.

Combien remarquables sont les principes & les instructions que le comte faisait tenir aux intendants de ses vastes possessions du gouvernement de Perm; que de cœur & d'âme il mettait dans ses rapports avec les hommes de lettres & surtout avec les artistes! Il aimait la Russie & il s'appliquait de tout son pouvoir à transmettre & à inculquer cet amour à son fils Paul Alexandrovitch. Lorsque Alexandre Serguêiévitch conçut le projet de faire paraître *Le voyage pittoresque* pour l'édification de son fils, il répétait souvent à ce dernier que «c'était autant la patrie qu'il aimait en lui que lui qu'il aimait dans la patrie». Cet amour de la patrie se manifestait en tout.

Comme chef de famille, le comte A. S. Stroganov éprouva de grandes infortunes, mais il se conduisit toujours avec dignité, ainsi qu'en fait foi jusqu'à l'évidence son attitude vis-à-vis de sa seconde femme, la comtesse Catherine Pétrovna; quant à son fils Paul, le comte avait pour lui une tendresse sans bornes & qui fut toujours payée de retour [1].

Si le comte Alexandre passait aux yeux de certains pour

[1] Nous retrouvons ce trait chez d'autres représentants de la famille Stroganov, sur lesquels je n'ai pas besoin de m'étendre.

un adroit courtisan, c'est qu'il était toujours gai et affable, qu'il savait causer de choses intéressantes, qu'il avait une verve & un esprit naturels, sans que, d'ailleurs, il se préoccupât beaucoup du milieu où il se trouvait. On conçoit, au reste, que ces qualités étaient bien faites pour séduire Catherine II, Alexandre Ier, & même Paul Ier. Mais que nombre de ses contemporains aient été jaloux de sa fortune, le fait est si naturel & si compréhensible, que point n'est besoin d'explication.

Je terminerai cette rapide esquisse en citant les conseils légués à son fils Paul par le comte A. S. Stroganov, et dont on conserve aujourd'hui encore le texte autographe, encadré comme une relique, dans une chambre du palais Stroganov :

« Paul, mon cher fils, je te l'ai dit cent fois, le jour, la nuit, en tout temps, en tout lieu, il faut la foi en un seul & vrai Dieu. Il est au ciel, Il est partout, il n'y a rien sans Lui & tout est plein de Lui. Il est grand, Il est bon, je crois en Lui, & toi, mon fils, crois-y. De plus sois bon Russe, suis la loi du lieu où tous les tiens sont nés. Que tu sois chef, que tu sois sous un chef, que tu sois à la Cour, que tu n'y sois pas, aie au fond de ton cœur ces mots que j'ai dits tant de fois : sois bon, sois franc & sois bien sûr, mon fils, que quand on ne veut que ce qu'on peut, on peut tout ce qu'on veut. Mon plus grand vœu, mon fils, est que ton but soit le vrai, le grand, le beau. »

CHAPITRE II.

ÉDUCATION DU COMTE PAUL ALEXANDROVITCH STROGANOV.

GILBERT ROMME (1750-1795).

Le comte Paul Alexandrovitch Stroganov naquit à Paris le 7/18 juin 1774[1]. Il était encore enfant lorsque ses parents retournèrent en Russie, en 1779. L'arrivée à Pétersbourg de son précepteur français Romme coïncida presque avec le départ de sa mère, la comtesse Catherine Pétrovna, pour Moscou, où elle suivit I. N. Korsakov. Peu de temps auparavant, le comte A. S. Stroganov passa le traité suivant, qu'il signa et remit à Romme :

«1. L'éducation sera conduite d'après un plan mûrement élaboré, composé & convenu à l'avance entre les parents & M. Romme. On déterminera les méthodes d'instruction & d'enseignement. Dans la répartition des heures de travail, une attention particulière sera apportée à tout ce qui peut contribuer à former le caractère. Ce sujet une fois arrêté, les deux parties contractantes ne s'en départiront que d'un commun accord.

«2. Pendant les trois premières années, M. Romme recevra annuellement cent louis d'or & ensuite mille écus jusqu'à l'achèvement de sa mission, c'est-à-dire jusqu'au jour où son élève aura atteint l'âge de dix-huit ans.

«3. Au lieu d'une pension viagère, le comte Stroganov s'engage en son propre nom & au nom de ses héritiers à payer tous les trois ans à M. Romme une somme de 8 mille livres françaises; que si M. Romme devait s'en aller dans l'intervalle d'une de ces périodes, il recevrait une partie de ces 8 mille livres proportionnelle au temps écoulé.

«4. L'éducation terminée, si M. Romme continue ses soins

[1] L'épitaphe du comte P. A. Stroganov porte 1774 comme année de sa naissance. Mon opinion personnelle est que cette date est erronée & que le comte naquit en 1772. Je déduis cette conclusion de lettres du comte à son père, à Romme & à sa femme Sophie Vladimirovna, d'après lesquelles il est manifeste que le comte Paul Alexandrovitch reconnaissait lui-même qu'il était né en 1772. (Voir les Annexes.)

& voyage avec son élève, les deux parties feront un nouvel arrangement.

«5. Outré le vêtement, M. Romme sera défrayé de tout par le comte Stroganov. Le domestique de son élève sera également à son service.

«6. M. Romme recevra des frais de route pour retourner à Paris de l'endroit où il se trouvera & quel que soit le motif invoqué pour son retour.»

Plusieurs chambres avec une bibliothèque, un cabinet de physique & un cabinet de minéralogie furent attribuées au professeur français, & le jeune fils du comte, alors âgé de sept ans & répondant au surnom de Popo, lui fut entièrement abandonné.

Qu'était-ce donc que ce Romme?

Dans la littérature française, on trouve fort peu de renseignements sur son compte. En 1883 parut un ouvrage intitulé : *Un conventionnel du Puy-de-Dôme, Romme le Montagnard,* par Marc de Vissac[1], et l'année suivante, en 1884, le comte Henri d'Ideville publia dans une brochure, sous le même titre de : *Romme le Montagnard,* une étude critique de cet ouvrage. Le livre est l'apologie la plus complète & la plus partiale du membre de la Convention; la brochure est aussi partiale en sens inverse. La vérité se trouve probablement entre ces deux jugements opposés. J'ai eu la bonne fortune de me procurer tous les papiers qui ont servi à de Vissac à écrire son livre, & j'ai pu acheter en Auvergne, de M. François Boyer, de Volvic, les documents faisant partie d'une collection très complète relative à la Révolution dans le Puy-de-Dôme, qu'il avait rassemblée. Avant moi, le feu prince A. B. Lobanov-Rostovski avait acheté à Étienne Charavay, le marchand parisien d'autographes, 58 lettres[2] de Romme & des Stroganov, & c'est probablement chez le même marchand qu'Ivan Héracliévitch Kouris, ex-maréchal de la noblesse du gouvernement de Kherson, trouva les pièces qu'il possédait sur Romme.

A l'examen de cette quantité de papiers & à la lecture des différentes œuvres & lettres de Romme, on voit se dessiner la figure

[1] P. J. Barténiev a inséré dans le numéro de janvier 1887 de l'*Archive russe* la traduction d'un extrait assez détaillé du livre de Marc de Vissac.

[2] Ces lettres font aujourd'hui partie de la section Lobanov de la bibliothèque de Sa Majesté au Palais d'Hiver.



GILBERT ROMME.

D'après une miniature du prince P. P. Golitsyne, à Marino.



originale de ce modeste pédagogue & de ce farouche anarchiste. Quant à lui donner beaucoup plus de relief, ce n'est pas chose facile, attendu qu'on ne peut guère l'étudier d'une façon tout à fait objective.

Gilbert Romme naquit en 1750 à Riom, petite ville d'Auvergne. Privé de bonne heure de son père, ancien procureur dans cette ville, il fut élevé par sa mère, qui restait chargée de cinq enfants, dont il était le plus jeune. Son frère aîné, Charles Romme [1], eut par la suite assez de célébrité comme mathématicien & consacra toute sa vie à l'étude des sciences. Nous ne savons rien des autres membres de cette famille. Le plus jeune, Gilbert, fut mis en pension chez les Oratoriens de Riom. Ceux-ci, ainsi que nous pouvons le constater, surent lui donner une solide instruction, & Gilbert, à l'exemple de son frère aîné, s'attacha surtout aux sciences exactes & aux mathématiques. A l'âge de vingt-quatre ans, le jeune homme, muni de différentes recommandations pour le monde savant, alla chercher fortune à Paris. Il y eut à la fois toutes les chances : il trouva des leçons chez plusieurs étrangers, & le mathématicien Dupont le présenta d'abord à la comtesse d'Harville, puis au comte Alexandre Golovkine, qui le prit en amitié & lui demanda de donner des leçons d'arithmétique à son fils. Tout le monde était alors frappé de son austérité de mœurs, de sa grande fermeté de caractère & de sa passion pour la science. Romme venait en aide à sa mère & aux siens, faisait des démarches pour la création d'une chaire de mathématiques dans sa ville natale de Riom, avec l'espoir de l'occuper lui-même un jour. Vers le début de l'année 1779, il rencontra chez le comte Golovkine le comte A. S. Stroganov & sa femme, qui vivaient alors à Paris. Alexandre Serguêiévitch cherchait un précepteur pour son fils, & Romme sut du premier coup se faire remarquer du gentilhomme russe & entrer dans ses bonnes grâces. Il est à croire qu'ils se virent souvent & que l'affaire fut rapidement conclue, car dès le 1er mai 1779 les conditions énumérées plus haut étaient arrêtées entre Stroganov et Romme. De telle sorte qu'au lieu d'occuper une chaire de mathématiques à Riom, Gilbert partit pour la Russie avec les Stroganov.

[1] Charles Romme, 1744-1805; en 1778, il fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences pour les mathématiques.

Il fallait, en ce temps-là, une certaine dose d'abnégation pour prendre une pareille détermination, & à Romme plus qu'à un autre, car tout semblait lui sourire dans son pays natal. Mais Romme considéra qu'un séjour en Russie, chez des gens riches, lui permettrait de se constituer un joli pécule & qu'il y avait tout profit pour lui, au point de vue de la science, à connaître un pays à peu près ignoré jusqu'alors, comme l'était la Russie.

Voici le portrait que de Vissac nous trace de son héros : «Rien n'était écrit en caractères physiques sur cette puissance toute intérieure. Ses traits n'avaient rien de ce qui charme et fixe le regard. Il était presque petit de taille, ses membres semblaient grêles & anguleux, ses gestes sans harmonie & sans grâce. Ses cheveux ronds, sa tenue, son maintien excluaient l'élégance. Sa voix, un peu sourde, inhabile à saisir les inflexions oratoires, ne trouvait souvent que la fatigue de la monotonie. Son front proéminait comme si la réflexion avait voulu s'y loger plus à l'aise. Ses yeux, voilés par une myopie opiniâtre, s'enfonçaient profondément dans les cavités de leurs orbites en lançant des regards vagues & flottants. Son teint était d'un jaune mat comme celui d'un malade ou d'un homme consumé de veilles & de méditations. Il y avait une certaine douceur dans son visage, mais une douceur timide & morose.»

On ne peut pas dire que son enthousiaste panégyriste nous ait donné de Romme une description séduisante. Quoi qu'il en soit, Romme plut à la comtesse d'Harville & au comte A. S. Stroganov. Avec la première, il conserva les relations les plus amicales jusqu'au jour où elle devait périr de tragique façon; quant à A. S. Stroganov, Romme entretint avec lui pendant onze ans de suite des rapports affectueux. Il faut admettre que les qualités morales de cet homme étaient en même temps si pondérées, sa conversation si agréable & si instructive, que non seulement on lui pardonnait tout le reste, mais qu'on pouvait trouver original de garder chez soi un savant aux principes rigides, si gauche & si bourru qu'il fût.

Romme, avec son esprit observateur, comprit parfaitement la situation & il sut en tirer un parti très sage & très habile. Nous avons lieu de penser qu'en 1779 G. Romme s'occupait en effet exclusivement de travaux scientifiques. Voici ce qu'il écrivait à ses parents au sujet de sa résolution d'aller en Russie :

«Avant de prononcer le oui définitif, qui devait m'arracher

à la société où j'ai trouvé de vrais amis, qui devait m'interdire tout commerce avec les savants que ma liberté & mon goût me mettaient dans le cas de rechercher, qui devait ajouter une distance immense à la distance où je suis déjà de vous, mes chers parents & amis, qui devait m'ouvrir une carrière longue & laborieuse, semée d'épines, qui devait me faire sacrifier mes vues, mon existence pour celles d'un enfant dont je dois répondre jusqu'au tombeau, j'ai été effrayé & j'ai hésité.

«L'amitié du comte de Golowkin et de Mme d'Harville ont fait cesser mes hésitations.

«C'est en voyageant qu'on apprécie les hommes, & j'ai maintenant un double intérêt à les connaître, puisque j'ai entrepris d'en former un.

«Nous verrons Pétersbourg, la Hollande, la Prusse, l'Angleterre, puis je présenterai à mes bons amis de Riom *un élève digne d'eux, car j'en veux faire un homme. Il sortira tel de mes mains.* Il sera toujours assez tôt grand seigneur & on aura gagné sur sa vie le temps de son éducation & celui où l'habitude de son enfance aura encore quelque influence sur sa conduite. Si j'étais assez malheureux pour que mes soins ne me promissent aucun succès, j'y renoncerais de bonne heure & tous mes engagements seraient rompus. L'infortune est encore préférable au désagrément d'avoir fait un ouvrage mauvais & d'avoir donné à la société un cœur dur, un ignorant farouche ou un seigneur despote & prodigue.»

A cette épître, la mère de Romme, femme très religieuse & d'une grande bonté, répondit par la lettre suivante :

«Je prie le Seigneur pour ta conservation; mets ta confiance en Lui; qu'Il te donne la santé du corps & de l'âme, qu'Il t'accompagne dans tes voyages & que ton bon ange ne t'abandonne pas. Je Lui demande de te revoir avant que je meure.»

Il convient de noter dans la lettre de Romme l'assurance, voisine de la fanfaronnade, qu'il a «de faire de son élève (le comte Stroganov) un homme, digne de ses amis de Riom», auxquels lui, Romme, espère le présenter plus tard.

«J'en veux faire un homme, & il sera tel quand il sortira de mes mains.» De cette seule phrase, où perce une grande présomption, on peut déjà inférer que Romme avait réellement, en son âme & conscience, pris la résolution de s'occuper sérieusement de l'éducation d'un enfant qu'on lui confiait avec tant d'abandon.

Le 1er décembre de l'année 1779, Romme arriva à Pétersbourg avec son élève.

L'enfant, pour lors âgé de sept ans, qui était né & avait vécu à Paris, pouvait à peine s'exprimer en russe. Romme résolut de se mettre sans plus tarder à l'étude de la langue russe avec son élève, & dans les nombreux manuscrits que je me suis procurés, des pages entières sont remplies de mots & de phrases traduits du français en russe.

L'arrivée de Romme à Pétersbourg coïncida avec la brouille du couple Stroganov. La mère alla à Moscou, le père resta à Pétersbourg. Il fallait, dans la mesure du possible, cacher cette situation à l'enfant. Alexandre Serguêiévitch se décida alors à adopter le moyen suivant :

Avec le consentement de Romme & même, en grande partie, sur ses instances, un voyage en Russie fut reconnu désirable & utile pour l'enfant. Ce dernier se familiariserait ainsi peu à peu avec les différents aspects de la vie & des coutumes russes; il apprendrait, bon gré mal gré, sa langue maternelle par la pratique; quant au précepteur français, il ferait un agréable voyage dans des contrées inconnues de la Russie.

Il faut rendre justice à Romme, il mit toute sa conscience dans cette entreprise. Non seulement il tient un journal détaillé de ses voyages, mais il fait partout des annotations en russe & s'applique manifestement à surmonter cette difficulté qui arrête tout étranger. J'ai par devers moi ses relations [1] de voyages de Moscou à Nijni, de Nijni-Novgorod à Kazan, de Pétersbourg à Viborg & à Imatra. Ce furent là leurs premiers essais, & ils durent être couronnés de succès, car Romme & son élève firent beaucoup d'autres voyages, mais dans des régions déjà plus éloignées [2].

Les deux premières années qu'il passa à Pétersbourg ne furent

[1] Je possède les relations de voyages de Romme en Russie pour les années 1781, 1783 et 1784, ainsi que des cahiers contenant des mots & phrases traduits du français en russe, & les cahiers d'étude du comte P. A. Stroganov sur l'explication de la Bible & du Nouveau Testament.

[2] Bolotov raconte la visite que lui firent à Bogoroditsk P. A. Stroganov & son précepteur :

«P. A. Stroganov était alors âgé de quinze ans», dit Bolotov, & il ajoute que c'est ce même Stroganov « qui s'illustra plus tard par ses exploits militaires pendant la guerre contre la France & qui est encore célèbre de nos jours » (IV, 55).

d'ailleurs pas perdues pour Romme. Le comte A. S. Stroganov, on le sait, recevait beaucoup. Dans la bigarrure des gens qui dînaient chez lui presque tous les jours, Romme eut l'occasion de voir non seulement toute la fleur de la haute société pétersbourgeoise, mais aussi le monde savant de notre capitale. Il paraît qu'il s'animait surtout & perdait sa maussaderie habituelle quand on le mettait en présence de notoriétés comme Pallas [1], Œpinus, Fuss, les comtes Grégoire & Alexis Cyrillovitch Razoumovski, le poète Bogdanovitch, Euler, Derjavine & d'autres du même genre.

En 1781, Romme eut le grand bonheur d'être présenté à l'Impératrice Catherine II, qu'il dépeint de la façon suivante dans ses notes : «Je ne puis m'empêcher de dire quelque chose du caractère & de la manière de vivre de l'Impératrice. La vénération & l'estime profondes qu'elle inspire à ceux qui sont à portée de la connaître, mettent cette femme au rang des êtres extraordinaires & privilégiés qui éclairent les hommes en les rendant heureux & qui sont au-dessus de leurs semblables même par leurs faiblesses, dont aucun n'est exempt. Elle a passé sa jeunesse dans la retraite où elle s'est instruite de tout ce qui peut étendre & agrandir la raison humaine. Elle parle & écrit fort bien le français & l'allemand. Elle se sert volontiers d'une de ces langues lorsqu'elle ne peut rendre sa pensée comme elle le voudrait en russe. Montée sur un trône tant de fois agité par de terribles secousses, elle a su l'affermir par sa douceur, par le tendre intérêt qu'elle montre pour ses sujets. Constante dans ses affections, elle n'abandonne ni un principe d'administration, ni un projet, ni un ami. Chacun garde avec sécurité ses charges & ses emplois, ce qui enlève tout but à l'intrigue. Quoique déjà âgée, elle se lève de très grand matin, allume son feu elle-même & travaille six heures par jour. Le bonheur de son peuple l'occupe tout entière. Aussi a-t-elle inspiré une confiance générale, & le calme politique qui règne autour d'elle s'étend jusqu'aux limites reculées de son vaste empire où l'on bénit son nom à l'envi.»

On ne peut que s'étonner d'un portrait aussi hardi de Catherine & d'un jugement qui en donne une caractéristique aussi forte qu'impartiale, consigné par Romme dans un cahier de notes, à

[1] On a conservé la correspondance de Romme avec Pallas, Fuss, Euler & avec les comtes Grégoire & Alexis Cyrillovitch Razoumovski.

son usage personnel. De Vissac l'a reproduit dans la biographie de Romme, publiée à Clermont-Ferrand en 1883; mais ce jugement de Catherine II mérite d'être porté à la connaissance de tous ceux qui tiennent à l'histoire de notre pays.

Plus tard, Romme fit hommage à l'Impératrice Catherine II, par l'intermédiaire du comte A. S. Stroganov, d'un curieux encrier [1] de sa façon, désirant témoigner par ce présent la vénération qu'il avait pour la souveraine.

Un des procédés favoris de Romme pour l'éducation de son élève consistait à lui écrire des lettres contenant différentes remarques sur le caractère de Popo, sur sa conduite, ses erreurs, ses entraînements. L'enfant devait répondre à ces notes également par écrit; Romme voulait, de cette façon, obtenir une plus grande attention de la part de l'enfant à ce qu'il exigeait de lui. Ce procédé se poursuivit pendant presque toute la durée du séjour de Romme, &, en lisant ces lettres de l'un & de l'autre, on peut se faire une idée assez exacte de leurs rapports. Nombre de ces lettres ont été conservées; j'en cite quelques-unes en leur entier :

«Il importe, écrit Romme à son élève, pour votre constitution, de faire plus d'exercice à cheval & à pied, de nager, courir, sauter, porter, vous exposer aux intempéries des saisons, continuer la sobriété & la tempérance que vous avez pratiquées jusqu'à présent & y ajouter, dans l'occasion; moins vous couvrir le jour & la nuit; contracter la simplicité de votre coucher & de vos habillements, être moins lent à vous vêtir, résister en un mot à l'inertie qui vous efféminé & dont vous ne triomphez parfois que pour aller tourmenter les domestiques ou tyranniser un chien.»

Et plus loin : «Voilà quinze jours que vous rejetez mes soins & que vous méprisez assez mon amitié pour ne plus me demander conseil sur vos études & votre conduite. Les occupations intéressantes, instructives & nécessaires à tout homme qui veut tenir un rang dans la société, & surtout à celui qui veut courir

[1] Le couvercle de l'encrier se montait; le soleil, la lune & les planètes s'y mouvaient; les mois, jours & heures y étaient indiqués. Des figurines, habilement faites, s'avançaient & donnaient du papier, de l'encre, des plumes, de la cire, etc. Évidemment, Romme avait fait ce travail avec beaucoup de soin. J'ignore si cet encrier se trouve aujourd'hui encore dans quelque palais.

la carrière des armes, vous ennuient, vous font bâiller & vous endorment. A la lecture des anciens, à l'histoire naturelle, à l'étude de votre propre langue, à la géométrie vous préférez une bonne table, un bon feu que vous ne quittez que pour aller tourmenter les domestiques ou tyranniser un chien. Vous ne quittez plus le lit qu'à neuf heures du matin, oubliant, fils ingrat, les devoirs que vous avez à remplir auprès de monsieur votre père; ce qui devrait être la chose la plus sacrée pour vous devient la plus indifférente, ce qui devrait vous occuper tous les instants du jour ne vous occupe pas un seul.

«Ainsi, en perdant mes soins pour vous livrer à vous-même, vous voilà tombé dans l'ignorance, la gourmandise, la paresse, la malhonnêteté & l'ingratitude la plus révoltante. Eh! malheureux, si vous continuez, vous allez devenir l'être le plus méprisable, le plus dégoûtant. Ma présence vous offense souvent, vous ne pouvez plus soutenir le regard d'un homme de bien qui souffre cependant de vos fautes & surtout de votre insouciance pour tout ce qui est bon & honnête. J'attends constamment auprès de vous l'instant où vous reconnaîtrez votre erreur. J'attends l'instant du repentir, mais, cœur froid & dur, quels sont donc vos projets? Que prétendez-vous faire, que prétendez-vous devenir? Choisissez entre une bonne table & un bon lit, avec le mépris de la société & de tous les honnêtes gens, ou une conduite plus réglée & l'accueil de tous les gens estimables.

«Je ne vous en dis pas davantage, mon amitié se décidera sur votre réponse que je vous prie de me faire par écrit, afin que vous ayez le temps d'y réfléchir.»

Enfin, voici encore une épître :

«C'est aujourd'hui que la journée devait commencer & finir par le plaisir; c'est aujourd'hui qu'après avoir reçu un morceau d'histoire naturelle, j'aurais eu la satisfaction de vous traiter en homme sensé, en ami vrai & empressé. J'aurais prévenu en tout vos désirs : pêche, promenade, jeux, expériences, conversations agréables & intéressantes, accueil des honnêtes gens, tout vous aurait annoncé la joie & le contentement de tous ceux qui vous entourent & qui n'ont d'autres désirs que de vous voir dans la classe des hommes estimables & marchant sur les traces de votre bon papa; avec quelle joie n'aurait-il pas appris qu'il avait un fils digne de ses bontés, quelle satisfaction pour ce père

tendre & quel soulagement dans son voyage que d'apprendre tout cela, mais ce père respectable est trompé, votre humeur & votre emportement d'hier vous ont fait perdre tout le fruit des travaux de la semaine; ce jour-ci est pour vous un jour de mépris, de tristesse & d'ennui; je ne suis plus votre ami, monsieur, vivez seul & n'attendez de moi ni conversation, ni jeux, ni plaisirs. Et si votre étourderie vous laisse encore quelques instants de raison, pleurez sur vos fautes & ne paraissez pas devant moi. J'ai besoin d'être éloigné de vous pour dissiper la douleur que j'ai de ne pas trouver en vous l'ami que je cherche & duquel je faisais dépendre le bonheur de ma vie.

«Vous avez la liberté de vous occuper, mais n'espérez pas que je vous avertisse aujourd'hui de ce que vous devez faire. A deux heures, vous me rendrez compte de votre conduite du matin. Je verrai alors ce que je dois vous prescrire pour le reste de la journée.»

Au moment où Romme gagnait chaque jour davantage la confiance du père de son élève, il se trouvait souvent en conflit avec la comtesse Catherine Pétrovna, qui habitait Moscou. Celle-ci le traitait d'une façon tout juste affable &, en témoignant souvent le désir assez naturel de voir son enfant, elle formulait des prétentions que Romme repoussait & dont il prenait texte pour lui écrire, parfois même vertement. Je cite une de ces lettres :

«Si j'étais chez vous, simple particulier, libre de toutes fonctions, les contestations qui s'élèveraient entre nous seraient pour moi autant de ridicules, autant de torts qui me rendraient indigne de vos bontés... Mais oublierez-vous que vous m'avez confié le dépôt le plus sacré que vous ayez au monde... Je dévorerai les distractions, les injustices, les caprices, mais jamais les bassesses & les humiliations... Mon devoir seul me fera accompagner votre fils dans la société. Le discrédit & l'espèce de déshonneur dont sont couverts les gouverneurs dans ce pays-ci alarment trop ma délicatesse pour que je n'aie pas la plus grande attention de n'inquiéter que le moins possible, par ma présence, ceux de votre société qui auraient de la répugnance à respirer le même air qu'un *outchitel.* C'est déjà d'après ma propre expérience que je plains de tout mon cœur les êtres sensibles qui sont réduits à courir ici la même carrière que moi.»



LE COMTE PAUL ALEXANDROVITCH STROGANOV ENFANT.

D'après une miniature, ayant appartenu à Romme, & qui est aujourd'hui la propriété du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch.



Ces lignes respirent la colère & le sentiment de la dignité personnelle outragée. Romme finissait toujours par rester maître du terrain, grâce à l'appui illimité du père, & la comtesse perdait la partie.

Les voyages en Russie de 1781 à 1786, puis le séjour de Romme & de son élève en Suisse & en France (1787-1790), sont autant de preuves manifestes des succès du gouverneur, qui ne devait d'ailleurs plus se trouver dans ce monde qu'il détestait & où on lui avait témoigné si peu d'égards.

Parfois aussi Romme avait ses moments de tristesse à l'étranger; il se prenait à regretter son pays, ses parents. Son stoïcisme n'eut pas raison d'une certaine Mlle Daudet (demoiselle de compagnie de la comtesse Stroganov), qu'il rencontra à Brattsovo & à Moscou, en allant voir la comtesse Catherine Pétrovna. Mais Romme ne tarda pas à triompher de cet accès d'amour & il se remit avec plus d'ardeur que jamais à ses études scientifiques.

Il réussit à faire la fortune d'un de ses amis d'Auvergne, Demichel, que le comte A. S. Stroganov prit comme bibliothécaire & qu'il nomma plus tard gouverneur de son neveu, le baron Grégoire Alexandrovitch Stroganov. Demichel avait un véritable culte pour Romme & il lui témoigna, par la suite, un dévouement & une reconnaissance très sincères. Romme lui avait écrit : «Venez vivre avec moi, venez partager mon bien-être, venez charmer ma solitude où la mélancolie & des perplexités toujours renaissantes empoisonnent le cours de ma vie. Votre présence me soulagera. Confiez-vous à moi. J'attache votre sort au mien. M. le comte m'autorise à vous dire que votre avenir est assuré.» Demichel arriva chez les Stroganov près de qui il trouva le meilleur accueil.

Dès l'année 1784, la mère de Romme avait commencé à insister auprès de son fils pour qu'il vînt la voir; elle se plaignait de ses infirmités & suppliait Gilbert de lui procurer le plaisir de l'embrasser une dernière fois. Romme résista longtemps, mais l'année suivante, en 1785, il demanda au comte Alexandre Serguêiévitch la permission d'aller à l'étranger avec Popo. Le comte refusa, prétextant que l'impératrice s'opposait à ce voyage. Romme s'offensa de ce refus & se brouilla avec le comte, d'autant plus que le baron Grégoire Alexandrovitch Stroganov & Demichel avaient obtenu des passeports pour l'étranger. Romme, alors, dans son dépit, se

IMPRIMERIE NATIONALE.

retira chez le comte de Ségur [1], à l'ambassade de France, à laquelle était attaché son ami, le chevalier de la Colinière. La brouille menaçait de se prolonger, mais A. S. Stroganov ayant réclamé les bons offices de Ségur & de la Colinière, ceux-ci finirent par persuader à l'obstiné Français de rester une année de plus pour faire un grand voyage en Petite Russie & en Crimée. Romme y consentit.

Au mois de mars 1786, Romme & son pupille entreprirent leur dernier voyage en Russie. Ils commencèrent par Kiev, qu'ils visitèrent en détail; de là ils se rendirent en Petite Russie, s'arrêtèrent à Kherson, Azov, Pérékop, puis en Crimée où ils passèrent par Théodosie, Balaklava et Sébastopol. De Crimée ils s'acheminèrent par Otchakov jusqu'au Danube même. Ils avaient l'intention de gagner par mer le Caucase, comme en fait foi une lettre de Romme au colonel Tamara, qui habitait Mozdok, mais le temps leur fit défaut pour mettre ce projet à exécution. Depuis longtemps Romme rêvait de voir la merveilleuse Tauride, car il y avait longtemps qu'il travaillait à la traduction d'un opuscule de Hablits : *Description de la Tauride ou Petite Tartarie.* Malheureusement, cette traduction, avec les nombreuses additions & corrections de Romme, ne fut jamais imprimée, malgré les éloges flatteurs du comte de Ségur & du comte A. S. Stroganov [2]. L'illustre Pallas avait également collaboré à ce travail.

Lorsqu'il revint à Pétersbourg, le jeune comte Paul Alexandrovitch, qui, depuis sa naissance, était inscrit comme cornette sur les contrôles de la Garde à cheval, passa, en qualité de lieutenant, au régiment Préobrajenski, où il compta comme aide de camp du prince Potemkine, ce qui lui permit d'obtenir l'autorisation d'aller à l'étranger pour y achever son éducation [3].

Romme triomphait. Avant cela déjà, il avait pu économiser sur son gros traitement de quoi acheter un petit lopin de terre en Auvergne, dont il fit don à sa mère. Il lui écrivit :

«Je prie ma bonne mère d'en prendre possession & d'en jouir

---

(1) Le comte Louis-Philippe de Ségur, né en 1753, + en 1830, fut ambassadeur de France à la Cour de Catherine II de 1783 à 1789; il accompagna plus d'une fois l'Impératrice dans ses voyages; il était membre de l'Académie française; auteur des *Mémoires ou souvenirs & anecdotes,* 3 volumes, Paris, 1825. Son fils a aussi laissé des mémoires intéressants sur l'époque de Napoléon & une histoire de la campagne de 1812.

(2) Voir les Annexes.

(3) *Idem.*

comme de son bien propre. Je souhaite qu'elle retrouve, dans la maison de ses pères, le repos que je désire y trouver un jour pour moi-même. Et si elle s'y plaît, c'est à vous, mes amis, que j'en serai redevable, car c'est à vos soins que je la remets. Mon vœu est qu'autour de ma mère respire l'aisance, le contentement & la sérénité de l'innocence. Que je sois instruit de son bonheur & que j'aie la permission d'y contribuer.

«Pour moi, mère chérie, je vous porte dans mon cœur & j'aime tous ceux qui vous aiment. Vous savez que vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient, excepté de mon temps dont je ne suis plus le maître.»

Ce voyage dans son pays natal, le rêve de Romme, il devait le faire en même temps que Demichel, alors gouverneur du baron Grégoire Alexandrovitch Stroganov.

Les deux jeunes gens, le comte Paul & le baron Grégoire [1], dont le second était de quelques années l'aîné du premier, leurs gouverneurs, Romme et Demichel, le chevalier de la Colinière & Voronikhine (déjà le compagnon habituel de leurs voyages en Russie) se mirent en route pour la France dans le courant de l'année 1787.

Ils arrivèrent à Riom (en Auvergne) dans les premiers jours de septembre. Popo avait quinze ans; c'était un très joli garçon, très vif & impressionnable, dont on pouvait être fier, en un mot, malgré la sévérité des lettres de son précepteur, & Romme devait, assurément, exulter le jour où, après huit années d'absence, il présenta à ses amis d'Auvergne le fils de son riche bienfaiteur. Après avoir goûté tous les charmes de l'Auvergne, où Romme put enfin embrasser sa vieille mère (dont Voronikhine [2] fit le portrait à Riom), tous nos voyageurs partirent pour la Suisse. Ils arrivèrent à Genève en novembre de la même année. Ils y furent reçus par le naturaliste Saussure, qui avait été très lié avec le comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov, lors de son séjour à Paris, &

[1] Le baron, depuis comte G. A. Stroganov, né en 1769, † en 1857; ambassadeur en Espagne & à Constantinople, grand chambellan; depuis 1827, membre du Conseil de l'Empire, chevalier de Saint-André.

[2] Voronikhine, né en 1760, † en 1814, constructeur autodidacte, avait fait partie de la domesticité du comte A. S. Stroganov, devint professeur d'architecture à l'Académie des beaux-arts, bâtit Notre-Dame de Kazan. Voronikhine fit quelques autres portraits à Riom, où on peut les voir encore aujourd'hui.

qui accueillit le fils à bras ouverts. Le vieux pasteur Vernet, qui avait connu le père, autrefois, à l'époque de son voyage en Suisse, fut ravi de l'arrivée du fils & du neveu du comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov. Bref, tout ce que Genève comptait alors de savants fit fête aux voyageurs. Assister aux leçons de savants comme le chimiste Tingry, le physicien Pictet, & voir Lavater en personne, voilà qui devait faire une impression salutaire sur de jeunes intelligences. Le temps des vacances, en été, fut consacré à des excursions sur les montagnes & les glaciers de la Suisse, à la visite de fabriques & usines, objet capital pour Paul Alexandrovitch, qui serait appelé un jour à diriger les usines de l'Oural. Romme, semble-t-il, ne négligeait rien pour mener à bien la tâche qui lui était dévolue & pour justifier la confiance du comte A. S. Stroganov. Nos jeunes gens passèrent ainsi vingt bons mois en Suisse avec leurs précepteurs.

Les portraits du comte Paul & du baron Grégoire Stroganov, tracés par Romme à cette époque, sont intéressants à relever. Dans ce qui nous reste de la correspondance adressée à la comtesse Catherine Pétrovna Stroganov, nous trouvons la lettre suivante de Romme :

«Popo est d'une nature sauvage, son cousin est plus sociable; le premier a beaucoup d'intelligence, une conception prompte, mais une attention légère & difficile à fixer; le second a une conception plus lente, mais beaucoup de zèle & une attention constante & ferme. L'un est humain, bienfaisant par instinct, par sensibilité; l'autre l'est par raison, son jugement lui fait sentir qu'il est bon de faire du bien. La sensibilité de l'un l'empêchera de faire une faute, elle sera un frein à sa passion; l'autre n'a aucun frein dans ses moments d'ivresse, il déraisonne, il est dur & injuste, mais, dès que l'ébullition du sang se calme, sa raison reprend ses droits & il retrouve son cœur. Grégoire travaillerait longtemps, sans être fort scrupuleux sur la perfection de son travail; Popo a souvent des moments d'impatience qui l'éloignent de son devoir & dans lesquels il est mécontent de lui-même; il voudrait mieux faire, avoir de meilleures inspirations; il cherchera des heures entières & ne se résout à adopter une idée médiocre qu'après avoir senti son impuissance à trouver mieux. La raison a plus d'empire sur l'un & l'exemple sur l'autre. Celui-là consulte, écoute & se soumet; celui-ci, plus fier, plus indépendant, ne consulte, n'écoute

qu'autant que cela lui plaît, il ne connaît ni les condescendances qu'impose le respect, ni la confiance qu'inspire un bon raisonnement, il veut juger lui-même ce que vaut un conseil & l'adopte ou le rejette, selon la disposition de son esprit. Le physique diffère beaucoup dans ces deux jeunes gens, & l'on ne peut se refuser à regarder les différences de leur être moral comme ayant leur source dans la différence des tempéraments.

«Je me garderai bien, Madame, d'étendre davantage un parallèle déjà trop long. Je crains de m'être un peu trop livré au désir que j'aurais de vous avoir pour témoin, pour juge, pour appui.»

C'était pour Romme un sujet de satisfaction que Popo eut un camarade & un interlocuteur dans la personne de Grégoire, & il ne cesse de s'exprimer en ce sens dans sa correspondance avec le père, constatant un grand progrès dans la conduite de Popo & dans les études qui lui étaient communes avec son cousin. Mais la préférence que Romme manifestait pour l'aîné de ses élèves ne laissait pas que d'être parfois à charge à Paul Alexandrovitch, qui, à plusieurs reprises, exprima ce sentiment dans ses lettres[1].

Quoi qu'il en soit, ces études en commun firent au jeune comte un bien réel.

Dans les premiers mois de l'année 1789, Gilbert Romme trouva opportun de se rendre à Paris avec ses pupilles pour y couronner son œuvre.

Ils retournèrent d'abord à Riom en passant par Lyon, visitant en route les fabriques de soie, les mines de charbon, les manufactures d'armes, & ils arrivèrent bientôt à Paris. Romme jugea plus prudent pour Paul Alexandrovitch de changer son nom de famille, qu'il remplaça provisoirement par celui de Paul Otcher, empruntant ce nom à l'une des usines des Stroganov dans le gouvernement de Perm. Cette précaution de la part de Romme prouve qu'il se rendait parfaitement compte alors de l'état des choses à Paris.

En avril, on apprit la mort du baron Alexandre Nicolaiévitch Stroganov[2], & Grégoire Alexandrovitch dut partir sur-le-champ pour la Russie avec Demichel, qui, du reste, revint promptement à Paris, après avoir reçu une indemnité de dix mille roubles.

[1] Voir les Annexes. — [2] Le baron A. N. Stroganov, conseiller privé actuel, † le 13 mars 1789.



Popo & qui, dans ses lettres à Romme, appelait avec amour son enfant «notre fils», soulignant par cette expression son entière confiance dans le précepteur. Il est à croire que Romme s'était trop bien habitué à toucher de gros émoluments & à vivre dans l'aisance; aussi, tout en éprouvant un dégoût probable pour ses devoirs de gouverneur qui ne flattaient plus son ambition, manqua-t-il du courage nécessaire pour rompre avec tout ce qui lui était agréable, avant de se lancer avec une pareille ardeur dans l'arène politique. C'est pourquoi je fais un départ rigoureux entre les occupations de Romme & la façon dont il remplit ses obligations : jusqu'au retour de Suisse on constate une méthode déterminée & l'exécution consciencieuse de sa mission d'éducateur; après, tout est oublié. Toute la retenue de Romme, son stoïcisme, son amour des sciences naturelles & des mathématiques, tout cela disparaît, & nous avons sous les yeux un nouveau Romme, d'un genre particulier, inconnu jusqu'alors.

Après avoir examiné les nombreuses lettres de Romme se rapportant à cette période de sa vie, nous n'arrivons pas à comprendre cette secrète comédie qu'il joue avec lui-même. Si, en arrivant à Paris, il juge plus prudent de remplacer le nom du comte Stroganov par celui d'Otcher, il est manifeste que Romme reconnaît la nécessité d'une telle mesure; déjà même, lors de son séjour en Auvergne, au commencement de l'année 1789, sa pensée travaille positivement dans une certaine direction qui n'a rien de commun avec les devoirs de son état. Qu'a-t-il donc besoin d'écrire à sa mère & au comte A. S. Stroganov que «les événements politiques ne le touchent pas», mais qu'il serait désirable de faire connaître Paris au jeune homme, dont la complète maturité & les dix-sept ans le mettaient en état, dit-il, de goûter tous les charmes de la vie parisienne? J'incline à penser que dans cette métamorphose si soudaine de Romme, rien ne provenait du hasard; tout était voulu & calculé.

Où Romme dirigea-t-il donc ses premiers pas dans la capitale de la France? Il se mit à courir les assemblées & réunions publiques avec Paul Alexandrovitch, & il ne se passait presque pas de jour qu'il n'allât à Versailles pour assister aux séances de l'Assemblée nationale. Romme écrit à ses amis de Riom : «Nous ne manquons pas une seule séance à Versailles. Il me semble que pour Otcher (& non plus pour le comte Stroganov, soit dit en passant) c'est

une excellente école de droit public. Il suit les débats avec un vif intérêt. C'est le sujet constant de nos conversations. Les grandes questions touchant la vie de l'État absorbent à un tel point notre attention & tout notre temps, qu'il nous devient à peu près impossible de nous occuper d'autre chose. » Son biographe lui-même, de Vissac, prôneur des vertus de Romme, remarque naïvement que « certes, ce n'était pas dans ce but que la famille de Stroganoff avait confié à un étranger l'âme & l'avenir de son fils, &, moins aveuglé ou moins entraîné, le gouverneur eût compris qu'il se rendait coupable du plus odieux des abus de confiance, celui qui s'attaque au cœur & à l'intelligence ».

Un écrivain français qui connut Gilbert Romme à cette époque, de Barante, nous fait de notre gouverneur d'un nouveau type un portrait très peu séduisant : « Un sombre fanatisme, un désir cynique d'afficher sa malpropreté, un orgueil démesuré, une conduite irréprochable & désintéressée, mais que ternissait sa jalousie pour toute espèce d'aristocratie, que ce fût celle de l'argent ou celle du talent; une prédication constante d'incrédulité ouverte & une intolérance incroyable, voilà ce qui me frappa chez cet homme, quand j'eus l'occasion d'entrer en rapport avec lui. Il n'avait pas eu de peine à inspirer à de nombreux patriotes de Riom l'opinion la plus haute de ses talents & de ses vertus. Il avait des connaissances, mais il éprouvait toujours de la difficulté à écrire & à parler. Son art, comme celui de beaucoup de chefs de partis, consistait presque exclusivement à savoir se concilier l'estime des ignorants. »

Peut-être ce portrait n'est-il pas tout à fait impartial, mais il faut reconnaître qu'il n'est guère flatteur.

Le 10 janvier 1790, Romme fonda le club des *Amis de la loi*, & au nombre des premiers membres de ce club nous voyons figurer les noms de Paul Otcher, de Tailhand, le neveu de Romme, de Beaulieu & d'autres.

Les *Amis de la loi* devaient examiner les questions de différente nature se rapportant à la politique; ils engageaient des débats préalables sur les diverses affaires qui se traitaient à l'Assemblée nationale. Le club des *Amis de la loi*, comme d'ailleurs les nombreux autres clubs, cherchait de cette façon à peser sur le vote de l'Assemblée & à diriger en quelque sorte les débats dans le sens de leur opinion. Romme insistait surtout aux séances de son

club sur la «liberté de la presse» & la «déclaration des droits», deux sujets où ses théories philosophiques se donnaient librement carrière.

Le jeune Stroganov l'accompagnait continuellement & en tous lieux. C'est ainsi qu'ils passèrent ensemble tout un jour & une nuit au Champ de Mars à l'occasion de la fête de la Fédération. Romme présenta Paul à toutes les célébrités du mouvement révolutionnaire. On connut bientôt le jeune étranger dans toutes les réunions, où sa belle prestance faisait sensation. Romme versa solennellement à l'Assemblée nationale 800 francs, représentant sa part dans la contribution patriotique, & Stroganov offrit un bijou (des boucles d'argent).

Par malheur pour l'inexpérience du jeune Russe, le club des *Amis de la loi* tenait ses assises dans l'appartement d'une femme déjà célèbre à l'époque, Théroigne de Méricourt[1]. Cette femme avait attiré l'attention de la foule lors de la prise de la Bastille par la

[1] Théroigne de Méricourt (Anne-Josèphe Terwagne, *dite*), née au village de Marcourt (village situé dans le Luxembourg, sur la rive droite de l'Ourthe), le 13 août 1762, morte à Paris le 9 juin 1817; fille de Pierre Terwagne ou Théroigne, cultivateur & commerçant, & d'Élisabeth Lahaye. Élevée dans le couvent de l'abbaye de Robermont dont l'abbesse était une de ses parentes, elle revint au foyer paternel, à l'âge de dix-sept ans, ne put s'entendre avec sa belle-mère & s'enfuit en Angleterre. Elle revint à Paris au moment de la Révolution, à laquelle elle se donna tout entière. Aux journées des 5 & 6 octobre, elle accompagna, en costume d'amazone, les femmes de Paris qui se rendaient à Versailles, &, à partir de ce moment, elle jouit d'une telle notoriété que son appartement de la rue de Tournon devint un centre politique. Un de ses plus brillants succès fut en février 1790, au club des Cordeliers, lorsqu'elle proposa une souscription nationale pour élever un palais à l'Assemblée Constituante, sur les ruines mêmes de la Bastille. Peu de temps après, inquiétée pour son attitude pendant les journées des 5 & 6 octobre 1789, elle se réfugia à Liège & parcourut les Pays-Bas; en présence de son énergie, les émigrés cherchèrent à la rallier à leur cause; repoussés, ils la dénoncèrent aux autorités autrichiennes, comme ayant voulu attenter à la vie de Marie-Antoinette. Arrêtée immédiatement, elle fut emprisonnée dans la forteresse de Kufstein (Tyrol). Transférée à Vienne, l'empereur Léopold voulut la voir & la fit aussitôt mettre en liberté. De retour à Paris, en février 1792, elle se rendit au club des Jacobins, où elle exposa les motifs des persécutions dont elle avait été l'objet. Au mois d'avril suivant, avec Louis David, elle présida la fête donnée aux Suisses du régiment de Chateauvieux; au 20 juin, elle marcha à la tête de la foule des faubourgs qui envahit les Tuileries, & elle assista également à la journée du 10 août;

véhémence de ses discours patriotiques & par l'originalité de son costume, & elle s'était signalée une seconde fois en conduisant les femmes de Paris à Versailles[1]. La chronique révolutionnaire nous la représente en costume rouge d'amazone, avec un grand chapeau à plumes & une ceinture d'homme, où pendent un sabre & deux pistolets. D'après tous les renseignements qui nous sont parvenus, Théroigne se distinguait par une certaine beauté sauvage & possédait une voix claire & sonore qui résonnait agréablement dans les assemblées de la foule parisienne. Romme était entraîné par son patriotisme; Paul Stroganov était plus sensible

c'est là que, rencontrant le journaliste Suleau, arrêté au milieu d'un groupe de royalistes, elle se souvint que cet homme l'avait insultée comme la dernière des prostituées dans les *Actes des Apôtres,* & que, dans le *Tocsin des rois,* il avait précipité la révolution de Liège; saisie d'une fureur héroïque, elle l'empoigna au collet, l'apostropha à son tour, & l'infortuné journaliste succomba sous les coups de sabre des assaillants du château. Accusée à tort d'avoir pris part aux massacres de septembre, elle en conçut du ressentiment, ce qui la porta à se rallier aux Girondins; c'est ainsi que, le 31 mai 1793, elle prit la défense de Brissot dans les groupes qui environnaient la Convention. Un moment après, comme elle se promenait sur la terrasse des Tuileries, elle fut assaillie par une bande de femmes révolutionnaires qui lui levèrent les jupes & la fouettèrent publiquement, malgré ses cris; lorsqu'on la délivra de ces mégères, la « belle Liégeoise » avait perdu la raison! On dut la conduire dans une maison de santé du faubourg Saint-Marceau, quelque temps après, en 1800, à la Salpêtrière, & enfin aux Petites-Maisons, dont elle sortit en 1807, pour rentrer de nouveau à la Salpêtrière, où elle ne retrouva pas sa raison malgré les soins affectueux du célèbre Esquirol (Robinet, II, 778).

[1] Taine, *Les origines de la France contemporaine,* III, 217 : « D'autres sont des femmes de la rue commandées par Théroigne de Méricourt, une virago courtisane, qui distribue les places & donne le signal des huées ou des battements de mains. Publiquement & en pleine séance, dans la délibération sur le veto, les députés sont applaudis ou insultés par les galeries, selon qu'ils prononcent le mot « suspensif » ou le mot « indéfini ». Les menaces circulaient, dit l'un d'eux, j'en ai entendu retentir autour de moi... En tout cas le premier peloton qui se met en marche est de cette espèce avec le linge & la gaîté de l'emploi : « la plu-« part vêtues de blanc, coiffées & pou-« drées, ayant l'air enjoué, plusieurs « riant, chantant & dansant », comme elles font au début d'une partie de campagne. Trois ou quatre sont connues par leurs noms, l'une qui brandit une épée, l'autre qui est la fameuse Théroigne de Méricourt... Théroigne, en veste rouge d'amazone, distribue de l'argent. Quelques-unes disent aux soldats : « Mettez-vous avec nous; tout « à l'heure nous battrons les gardes du « roi, nous aurons leurs beaux habits « & nous les vendrons. »

à ses charmes extérieurs qui séduisirent plus d'un homme à l'époque.

C'était Théroigne qui tenait les archives du club des *Amis de la loi,* dont Stroganov était le bibliothécaire. Il y a tout lieu de croire que le jeune homme eut une liaison avec elle. Mais cette liaison fut de courte durée, & il n'y eut d'entraînement que du côté de Paul Alexandrovitch : Théroigne fut toujours froide en amour, comme par contraste avec son ardeur politique. On comprend que, se trouvant mêlé à une société si originale & si nouvelle pour lui, Paul Otcher n'ait pas tardé à faire aussi partie du club des Jacobins. Le 7 août 1790, on lui délivra un diplôme portant la signature du président Barnave & des trois secrétaires Populus, Millieu & Moreton. Sur le diplôme s'étalait un énorme cachet avec un lis & la devise : « Vivre libre ou mourir. » Le lis fut remplacé plus tard par le bonnet phrygien.

Cette conduite incroyable du jeune Russe devait éveiller l'attention de la police royale & celle de notre représentant à Paris. Bien que Romme expédiât régulièrement au comte A. S. Stroganov, à Pétersbourg, des rapports & un stock complet de brochures, pour légitimer aux yeux de sa conscience un changement aussi radical dans l'éducation du jeune homme, toujours est-il que le vieux comte ne devait pas concevoir exactement ce que le gouverneur irréprochable était en train de faire à Paris avec son enfant. Livres & brochures[1], au nombre d'environ 150, furent adressés au comte, pour plus de sûreté, par la voie de mer, & ne lui parvinrent, probablement, qu'après les rapports que l'Impératrice Catherine II recevait par la voie de terre.

Ce n'est pas sans raison que Catherine, dans sa clairvoyance, avait longtemps refusé d'accorder à Paul Stroganov l'autorisation de voyager en Europe. Dans la circonstance qui nous occupe, la décision de l'Impératrice, sur le rapport que lui adressa de Paris, à la date du 16/27 juillet 1790, notre ambassadeur Simoline, fut extrêmement catégorique : « Après avoir lu les rapports de Simoline reçus de Paris par Vienne, concernant les sujets russes, je

[1] Liste de quelques brochures adressées par Romme au comte A. S. Stroganov : *Les considérations sur les gouvernements; Les opinions sur la Constitution; La sanction royale; Le veto; La Déclaration des droits de l'homme; Les procès-verbaux de l'Assemblée; Les rapports, mémoires, décrets & proclamations.*

trouve indispensable que lesdits rapports soient lus au Conseil de ce jour, & que le général Bruce soit chargé de dire au comte Stroganov que le professeur de son fils, Romme, fait entrer ce jeune homme, à lui confié, au club des Jacobins & de la Propagande, qui a été institué pour révolter tous les peuples contre le pouvoir & les autorités; & que lui, Stroganov, ait à délivrer son fils de mains aussi malfaisantes, car le comte Bruce ne laissera pas entrer ce Romme à Pétersbourg. Que cette note soit jointe au rapport de Simoline, afin que le Conseil prenne connaissance de mon opinion[1]. »

L'opinion de la Souveraine était évidemment si explicite que la confiance du comte Alexandre Serguêiévitch en fut ébranlée. Mais il ressort de ses lettres à Romme qu'antérieurement déjà une certaine inquiétude s'était emparée de son esprit. Dès le mois de mars il écrivait à Romme : «Voilà le beau temps (c'est-à-dire le printemps) qui va venir, je suppose que vous en profiterez pour faire quelques tournées. Les têtes sont furieusement exaltées chez vous; toute l'Europe a les yeux ouverts sur ce qui s'y passe, & je vous avoue qu'on ne s'attend à rien de bon.»

Le 10 juin, nouvelle lettre du comte[2] : «Jamais, mon cher Romme, ma confiance n'a diminué, ni ne diminuera à votre égard; j'ai trop de raison d'en avoir, & la plus vive reconnaissance est gravée dans mon cœur. Pour ce qui est de votre départ de Paris, ce que je vous en ai écrit était fondé sur des considérations auxquelles je dois me soumettre, c'est ces mêmes considérations qui m'obligent à vous renouveler là-dessus ma prière la plus instante. Pourquoi n'iriez-vous pas faire une tournée & vous arrêter à Vienne? Vous y trouveriez mille ressources pour l'éducation de mon fils. Nos deux Cours sont amies, notre ambassadeur, le prince Galitzine[3], est un vieillard respectable qui se ferait un vrai plaisir de vous être utile; son adjoint, le comte Rasoumovsky[4], est un homme du plus grand mérite. Par tout ce qu'on lui a dit

[1] *Archives du Conseil de l'Empire*, I, 2, 729.

[2] Voir les Annexes.

[3] Le prince Dmitri Mikhaïlovitch Golitsyne, né en 1721, † en 1793, fut pendant trente ans ambassadeur à Vienne (du 28 mai 1761 au 9 avril 1792); chevalier de l'ordre de Saint-André le premier élu; fonda l'hôpital Golitsyne à Moscou.

[4] Son Excellence le prince André Cyrillovitch Razoumovski, né en 1752, † en 1836, fameux ambassadeur à Vienne.

de vous, il est très empressé de vous connaître; par les liaisons qu'il a dans le pays, il vous sera aussi très utile. Au nom de Dieu, mon cher ami, pesez bien tout ce que je vous dis; je vous le répète, j'ai les raisons les plus fortes à vous conjurer de quitter le pays que vous habitez. Adieu, mon bon ami. »

Romme ne tarda pas à répondre, mais sur un ton d'injuste amertume[1] : « Comte, pour la première fois depuis que j'ai l'honneur de vous représenter auprès de votre fils, vous me faites sentir la distance énorme qui se trouve entre un père & un instituteur. Par votre lettre du 10 juin, vous me notifiez une résolution si contraire au plan que j'ai suivi jusqu'à présent & que vous avez approuvé, qu'elle en détruira nécessairement toutes les espérances... Votre confiance alimentait mon courage & faisait ma consolation. Vous la retirez aujourd'hui pour céder à des considérations que vous dites puissantes, mais que vous me laissez ignorer. Ainsi sans avoir entendu, sans consulter celui que vous avez jugé pendant près de douze ans digne du dépôt sacré que vous lui avez confié, sans examiner les dispositions, les sentiments particuliers de votre fils, sans apprécier les motifs de ma conduite, vous la condamnez en m'en traçant une autre que vous n'avez pas même la bonté de motiver...

« Ma pensée de tous les jours, de tous les instants a toujours été de m'envelopper dans cette éducation de toute l'influence de l'amour du bien, de l'humanité & des principes d'une saine philosophie. Si mes vœux ne sont pas entièrement remplis, la faute en est à mon impuissance, mais non à mes intentions, aux circonstances malheureuses qui nous poursuivent depuis 1780 & non à aucunes vues coupables, à moins qu'on ne soit coupable d'aimer & de vouloir faire aimer l'innocence & la simplicité des mœurs, la justice, la liberté, l'ordre, la paix & la prudence si nécessaire au milieu du choc de l'opinion, de l'ambition & de l'intérêt. . . Nous allons nous rendre dans le village qu'habite ma mère; c'est là que nous attendrons votre dernière résolution, c'est de là que je vous ferai connaître, à mon tour, ce que je peux entreprendre, comme ce que je jugerai au-dessus de mes forces dans le plan définitif que vous prescrirez à votre fils. »

Ainsi donc, Romme, faisant contre fortune bon cœur, se soumit

[1] Voir les Annexes.

à la volonté du comte A. S. Stroganov & quitta Paris pour se rendre en Auvergne, son pays natal. Précepteur & élève s'installèrent à Gimeaux, petit village voisin de Riom, où Gilbert avait vu le jour. Un grand malheur les y attendait. Clément, le serviteur dévoué du jeune comte, tomba gravement malade &, malgré le traitement & les soins empressés dont il fut l'objet, il mourut. Celui qui avait été le fidèle compagnon de voyage durant de nombreuses années n'était plus. Romme ne laissa pas le prêtre s'approcher du moribond, & Clément trépassa sans les secours de la religion. Ses obsèques mêmes furent civiles. On enterra le serviteur dans le jardin attenant à la maisonnette de Romme & dans la bière on mit une bouteille avec l'inscription suivante :

«François-Joseph Clément, du pays de Vaud en Suisse, attaché depuis quinze ans au service de Paul Otcher, comte de Stroganoff, est décédé le 28 septembre 1790, dans la maison voisine appartenant à Gilbert Romme, après une maladie de vingt & un jours, dans la trente-sixième année de son âge.

«L'Évangile & la Déclaration des droits de l'homme & du citoyen déposés ici attestent de ses opinions religieuses & civiles.

«Le procès-verbal de son inhumation a été consigné dans les registres de la municipalité de Gimeaux.

«Que ceux qui parviendront jusqu'à cet écrit respectent les cendres d'un homme qui servit sans bassesse & aima par-dessus tout la liberté & la vertu. C'est ce que leur demandent des compagnons de voyage & des amis.

«Signé : Paul Otcher, Gilbert Romme, J.-B. Tailhand, J. Bathiat.»

Ce cérémonial de village aurait passé inaperçu, si les journaux de la province ne s'en étaient emparés pour exalter les vertus d'un des fils de l'Auvergne, de Gilbert Romme. Le bruit de ces funérailles parvint à Paris, & de là se répandit jusqu'en Russie. Assurément, cet «événement» d'Auvergne provoqua à Pétersbourg plus d'étonnement que d'indignation. La signature du comte russe se dévoila sous son pseudonyme, & la confiance que le comte A. S. Stroganov témoignait au gouverneur de son fils en fut à jamais ébranlée. Mais à peu près vers la même époque où se passait l'événement que nous venons de rapporter, le 21 septembre 1790, Alexandre Serguêiévitch écrivait à Romme ce qui suit :

«J'ai longtemps résisté, mon cher Romme, à l'orage qui vient

enfin d'éclater. Combien de fois, depuis qu'il me menace, ne vous ai-je point écrit de quitter Paris & en dernier lieu même la France! Je ne pouvais point m'expliquer plus clairement.

«On ne vous connaît point assez, mon cher Romme, on ne rend point assez justice à la pureté de vos intentions. On a cru voir un danger imminent de laisser plus longtemps dehors, & surtout dans un pays agité par un esprit d'anarchie, un jeune homme dans le cœur duquel des principes contraires au respect du gouvernement de sa patrie pouvaient germer. On a cru que vous-même, par enthousiasme, n'opposeriez pas une digue convenable. On a dit que vous vous étiez inscrits tous les deux dans le *Club des Jacobins,* qu'on qualifie de *Club de la Propagande* ou *des Enragés.*

«J'ai opposé aux bruits qui ont couru, au mécontentement général, ma confiance en votre honnêteté. J'ai tout dit, tout fait ce qui était en mon pouvoir. Mais, comme je vous l'ai dit, l'orage a enfin éclaté, & je suis obligé de rappeler mon fils, de le priver d'un gouverneur respectable dans le moment où ses conseils lui sont le plus nécessaires. J'envoie à cet effet mon neveu, M. de Novossilzoff[1], qui, quoique jeune encore, a donné des preuves de sa sagesse & de sa prudence. Recevez les assurances de mes regrets, de ma plus vive reconnaissance & de mon tendre attachement.

«*P.-S.* — M. de Novossilzoff est fourni de tout l'argent nécessaire pour le retour de mon fils. Je ne sais combien vous avez déjà touché sur la dernière lettre de crédit que je vous ai fait passer. Je vous supplie de garder le reste en attendant que je vous fasse passer une plus forte marque de ma reconnaissance.»

Le ton plein de noblesse de cette lettre pouvait consoler le maître égaré; mais Romme n'eut pas de peine à comprendre que sa carrière d'éducateur touchait à sa fin. Le vieux comte, voulant épargner l'amour-propre de Romme, ne lui fit pas connaître que l'Impératrice Catherine II interdisait au jacobin français l'accès de la Russie. Mais en même temps le père écrivait au fils une lettre ainsi conçue :

«Votre retour dans votre patrie étant dans ce moment-ci abso-

[1] Nicolas Nicolaiévitch, 1761-1838; sa mère, Marie Serguéievna, née comtesse Stroganov, était la sœur germaine du comte A. S. Stroganov.

lument nécessaire, mon cher fils, j'ai expédié pour cet effet votre cousin Novossilzoff qui vous remettra la présente. Vous partirez sans tarder avec lui, il vous accompagnera, & comme c'est un homme honnête, sage et prudent, je lui ai accordé toute ma confiance & je vous conjure, mon cher fils, de lui accorder toute la vôtre, de suivre ses conseils; il est mon ami, il sera assurément le vôtre. J'ai informé M. Romme des raisons qui me portent à faire la démarche que je fais, j'attends le moment de vous embrasser avec la plus vive impatience. Adieu. A Vienne vous aurez de mes nouvelles ultérieures.»

On ne voit pas trop sur quoi pouvait compter Romme. Le sentiment de sa propre dignité ne lui permit pas d'attendre que Novossiltsov vînt le trouver chez lui en Auvergne, & il résolut d'aller au-devant de l'envoyé du comte à Paris. Mais si exalté que fût Paul Alexandrovitch à cette période orageuse de son existence, les sentiments du fils l'emportèrent sur les secrètes espérances de Romme. Ses lettres, que le lecteur trouvera aux annexes, en font également foi. Le fils se soumit entièrement à la volonté du père.

Il faut, en bonne justice, reconnaître à la louange de Romme que le maître sut graver si profondément au cœur de son élève la notion du devoir filial & l'amour de la patrie, que ces sentiments triomphèrent d'entraînements passagers, éclos dans l'atmosphère révolutionnaire de Paris. Quoi qu'il en soit, les événements qui venaient de se précipiter d'une façon si soudaine pour lui trouvèrent Romme anéanti, & il se voua dès lors corps & âme à ses nouvelles aspirations.

L'heure du départ avait sonné. Novossiltsov était arrivé à Paris le 1er décembre 1790. Il fallait se séparer du cher Popo. Les adieux furent touchants & sincères de part & d'autre. Dans une lettre à son ami Dubreuil, Romme écrit : «Il est parti hier soir, après avoir dîné avec Voronikin & moi chez Richier où nous étions absolument seuls. N'exigez pas de moi, mon bon Dubreuil, que je vous donne des détails sur cette douloureuse séparation. Dans ce moment, je suis trop étourdi par le chagrin. Mais je vous communiquerai tout ce que j'ai recueilli sur cette trame odieuse lorsque je serai à portée de recevoir vos consolations. . .

«Une autre existence commence pour moi; sera-t-elle moins agitée? Je me résigne à ma destinée; mais un de mes vœux c'est que les occupations publiques ou privées soient assez actives pour

qu'elles m'absorbent tout entier & qu'elles me garantissent des souvenirs amers du passé.»

L'Impératrice Catherine ordonna de reléguer Paul Alexandrovitch à Brattsovo, la propriété de sa mère aux environs de Moscou, où il fit un séjour assez prolongé[1].

Le comte A. S. Stroganov envoya dix mille livres à Romme qui les lui retourna. Stroganov lui fit alors une traite de trente mille livres, & cette fois Romme garda la somme. Ici encore nous nous heurtons à une contradiction entre les principes de l'intègre républicain & ceux de l'homme qui ne dédaigne pas d'accepter une pareille libéralité. Il est vrai qu'aujourd'hui aussi les représentants du socialisme en France ne se refusent rien, dès qu'ils sont au pouvoir. On voit que cette logique ne perdait pas ses droits il y a cent ans.

Ainsi qu'il l'écrivait à Dubreuil, Romme avait pris le parti définitif de travailler dans le champ de la Révolution. Il devint bientôt membre de l'Assemblée législative, où ses amis d'Auvergne l'envoyèrent siéger avec enthousiasme. Romme s'y occupa surtout des questions concernant l'instruction publique, dans le comité institué à cet effet; il composa, vers ce temps-là, le calendrier républicain qui lui valut une certaine notoriété, & qui fut adopté & fonctionna pendant les jours de la Révolution jusqu'à l'apparition de Bonaparte. Nous voyons Romme membre de la Convention, dont il fut le président passager. Comme membre de la «Montagne», il signa entre autres l'arrêt de mort du roi Louis XVI.

Romme ne manqua pas une seule des séances de janvier 1793 (du 16 au 22). Nous trouvons dans ses observations tous les menus détails de cette époque orageuse, mais ces lignes, écrites sans talent, trahissent partout la plume du chercheur & du savant qui n'est pas dans sa sphère.

Le terme fatal approchait pour lui. La «Montagne» était vaincue. Romme & cinq de ses collègues furent arrêtés & dirigés sur le cap Finistère. L'aveuglement de Romme était tel qu'en compagnie d'un autre membre de la Convention il justifiait lui-même sa propre arrestation : «Citoyens nos collègues, cette arrestation peut prendre un grand caractère, écrivaient Prieur & Romme aux citoyens de la ville de Caen, servir la cause de la

[1] Jusqu'en 1796.

IMPRIMERIE NATIONALE.

liberté, maintenir l'unité de la République & rappeler la confiance, si, comme nous nous empressons de vous le demander, vous la confirmez par un décret qui nous déclare otages. . . Nous avons remarqué dans le peuple de Caen de l'amour pour la liberté, pour la justice & la docilité.»

Mais leurs appels furent vains : les prisonniers furent de nouveau transférés à Paris pour y être jugés par une Commission militaire. Comptant peu sur la pitié de leurs juges, ils se jurèrent les uns aux autres de ne pas tomber vivants entre les mains du bourreau & ils obtinrent à cet effet deux poignards des gardiens de la prison. Le 17 juin 1795, on leur signifia l'arrêt de mort. Les condamnés tinrent leur serment. Le premier, Gilbert Romme s'enfonça le couteau dans le cœur & tomba mort. Le jeune Soubrany arracha le poignard de la blessure de son ami & se frappa la poitrine. A leur tour Goujon, Duquesnoy, Bourbotte & Bourgeois firent de même. Trois d'entre eux, qui respiraient encore, furent malgré tout envoyés à la guillotine par le tribunal inexorable : l'un mourut en route, les deux autres furent traînés vivants jusqu'à l'échafaud. Ainsi périt Romme à quarante-cinq ans, en pleine maturité.

Il n'est pas douteux que l'époque à laquelle vécut Romme peut, en grande partie, expliquer &, jusqu'à un certain point, excuser les traits de cette physionomie, qui nous semblent incompréhensibles. Romme était sans contredit un homme au caractère ferme, à la volonté de fer, qui avait un sentiment du devoir parfaitement net & qui était profondément dévoué à la science. Deux fois, au cours de sa brève existence, Romme fut infidèle à sa mission & deux fois il quitta la voie qu'il devait suivre. C'est tout au plus s'il fit un bon précepteur, mais il fut encore moins bon politicien.

Si Romme n'avait pas déserté la cause de la science, il serait devenu un savant distingué. Il eut encore plus de peine à réussir en politique qu'en pédagogie. C'était un théoricien qui n'avait ni le souffle de Camille Desmoulins, ni le talent de Saint-Just, ni la tenue de Robespierre.

Comme éducateur, Romme parvint à faire de l'enfant qui lui avait été confié un homme & un patriote[1]. Cela ressortira de la

[1] Son idéal en matière de pédagogie est excellemment décrit dans une lettre de 1787 au comte Stroganov. (Voir aux Annexes.)

suite de notre récit. N'était-ce la triste aberration qui couronna sa mission d'instituteur à Paris, nous pourrions dire que Romme s'acquitta plutôt avec succès de sa tâche.

Il nous reste à parler en terminant du mariage de Romme, qui eut lieu quelques mois (le 8 mars 1795) avant sa mort. Son choix se porta sur une jeune veuve, Marie-Madelaine Chaulin, qu'il avait connue aux jours de la Convention. Elle se trouva dans une position intéressante, & Gilbert l'épousa. Romme réussit à aimer cette femme. Voici ce qu'il lui écrivait le 21 mars 1795 (2 prairial an III), au moment de son arrestation : «Ma chère amie, un décret d'arrestation vient d'être rendu contre moi par la Convention nationale.

«Je te conjure, au nom de la patrie que tu aimes, au nom de l'égalité que j'ai appris à chérir avec toi, au nom de l'enfant que tu portes dans ton sein, de ne pas te livrer à l'inquiétude.

«Souviens-toi dans tous les instants que tu te dois à ton enfant, & — quoi qu'il arrive à celui qui avait attaché ses destinées aux tiennes — qu'il reçoive de toi les principes de la plus pure morale & du républicanisme le plus franc.

«Adieu. Je salue mon neveu. Je te prie d'écrire à ma mère.»

Également touchants sont les billets détachés qu'il écrivit de la prison à sa femme, quelques jours avant de mourir. Le cœur commençait à parler, mais il était trop tard.

CHAPITRE III.

L'ÉPOQUE DES RÉFORMES

(1801-1805).

Lorsqu'il habitait Brattsovo, le comte Paul Alexandrovitch allait souvent chez la princesse Natalie Pétrovna Golitsyne (princesse Moustache) dont il ne tarda pas à épouser la fille, princesse Sophie Vladimirovna[1]. La princesse Natalie Pétrovna Golitsyne, née comtesse Tchernychev[2], était une femme de beaucoup d'esprit & de caractère; elle donna une excellente éducation à ses enfants. Ses fils, Boris et Dmitri[3] Vladimirovitch, furent d'abord élevés au foyer de la famille, ils étudièrent ensuite à l'université de Strasbourg, qui jouissait alors d'une grande réputation. Le plus jeune, le prince Dmitri Vladimirovitch, fut plus tard gouverneur général de Moscou. Sa sœur, la princesse Sophie Vladimirovna, ne fut pas seulement une femme de haute culture intellectuelle, elle fut encore une épouse irréprochable & une mère parfaite. Son premier enfant, un fils, Alexandre, naquit en 1795; après lui, elle eut encore quatre filles : Natalie, Adélaïde, Élisabeth & Olga.

Sur la fin du règne de l'Impératrice Catherine II (en 1796) le jeune ménage Stroganov alla habiter Pétersbourg. Dans une lettre du grand-duc héritier Alexandre Pavlovitch à Laharpe[4], en date

[1] 1774-1845; fondatrice de la célèbre «école d'agriculture pratique & de métiers de Marino».

[2] La princesse N. P. Golitsyne, fille du comte Pierre Grigoriévitch Tchernychev, née en 1741, † en 1837; le 30 octobre 1766 elle épousa le prince Vladimir Borisovitch Golitsyne; dame d'honneur en 1806, chevalier de l'ordre de Sainte-Catherine de la grand'-croix, en 1826.

[3] Le prince B. V. Golitsyne, né en 1769, † en 1813; général-lieutenant, écrivain; il mourut à Vilna des suites d'une blessure, reçue à la bataille de Leipzig. Le prince D. V. Golitsyne, né en 1771, † en 1844, gouverneur général de Moscou (1820-1844); épousa Tatiana Vassilievna Vassiltchikov, 1782, † en 1841.

[4] Voici un curieux fragment de cette lettre: «J'ai pensé que si je devais jamais régner à mon tour, je ferais incomparablement mieux, au lieu de m'effacer volontairement, de prendre à cœur de doter ce pays de liberté pour le préserver ainsi d'être à l'avenir un jouet entre les mains des premiers sots venus. Cela m'a fait beaucoup réfléchir, & il me semble que ce serait là

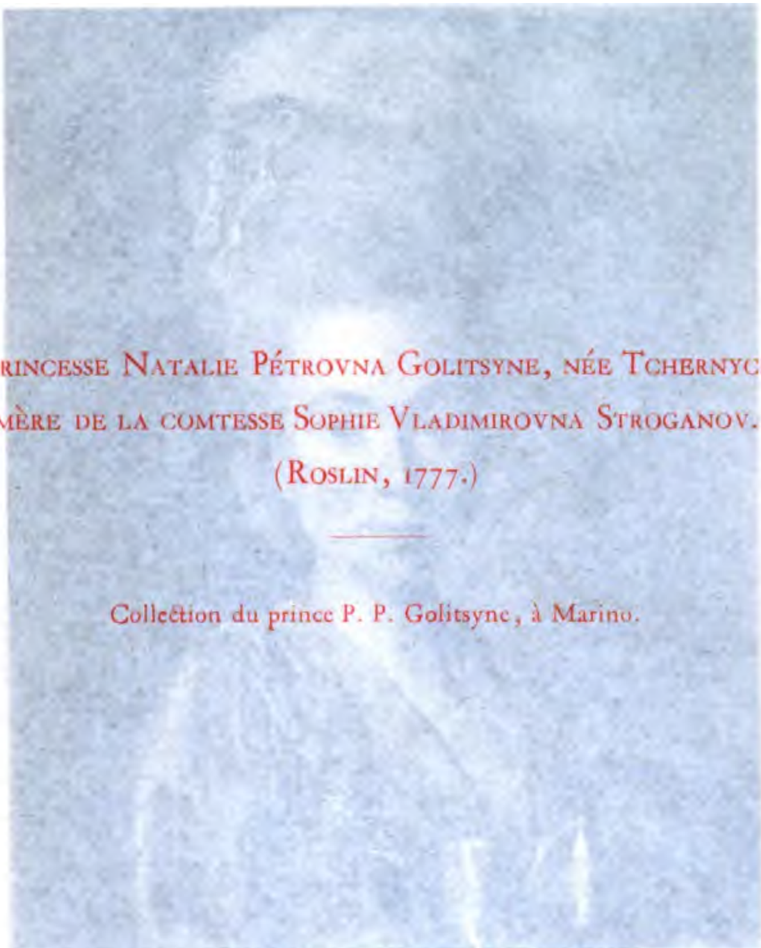
du 27 septembre 1797, il est fait mention de P. A. Stroganov. Il est hors de doute que, pendant la courte durée du règne de Paul, Stroganov eut de fréquentes entrevues avec le grand-duc Alexandre Pavlovitch, qu'il vécut continuellement à Pétersbourg & qu'à cette même époque sa femme, la comtesse Sophie Vladimirovna, entra en relations très assidues avec la grande-duchesse Elisabeth Alexêievna.

Au moment de l'avènement de l'Empereur Alexandre Ier, seul de tous ses amis, le comte P. A. Stroganov se trouvait à Pétersbourg. Tous les autres étaient au loin, victimes de la défiance de l'Empereur Paul : N. N. Novossiltsov vivait en Angleterre, dont il étudiait sur place la constitution; le prince Adam Czartoryski se trouvait à Naples, en qualité de représentant de la Russie; V. P. Kotchoubey résidait à Dresde, & Laharpe attendait les événements à Paris. Un heureux hasard permit au comte P. A. Stroganov «d'être le premier des amis d'Alexandre, qui eut l'honneur de recevoir ses confidences sur les réformes à faire[1]». Cette circonstance eut une grande portée pour le comte Stroganov, en vue surtout du rôle qui lui échut dès les premiers jours du nouveau règne.

L'Empereur Alexandre rappela Czartoryski de Naples par une lettre personnelle; sur l'autorisation qui lui fut gracieusement accordée de venir en Russie, Laharpe arriva à Pétersbourg au mois d'août. Le 27 mars 1801, le comte Kotchoubey écrivait au comte S. R. Vorontsov : «Je pars parce que je crois devoir quelque chose à l'Empereur Alexandre; je pars, parce que je crois que tous les honnêtes gens doivent se réunir autour de lui & faire tous leurs efforts pour cicatriser les plaies infinies portées par son père à sa patrie; & après cela voudra-t-il m'employer, je le servirai de mon mieux, & de préférence dans quelque branche de l'administration intérieure.» Novossiltsov connut l'avènement d'Alexandre par le comte P. A. Stroganov, qui lui écrivit : «Mon bon ami, le cour-

le meilleur système de révolution, car elle serait accomplie par le pouvoir légitime, qui cesserait d'exister, dès que la constitution serait élaborée, & que la nation aurait nommé ses représentants. Voilà le fond de ma pensée. Je suis en cela d'accord avec des gens éclairés qui, de leur côté, y ont beaucoup pensé. Nous ne sommes pas plus de quatre, à savoir : Novossiltsov, le comte Stroganov & le jeune prince Czartoryski, mon aide de camp, jeune homme distingué entre tous.»

[1] SCHILDER, II, 24.



La princesse Natalie Pétrovna Golitsyne, née Tchernychev,
mère de la comtesse Sophie Vladimirovna Stroganov.
(Roslin, 1777.)

Collection du prince P. P. Golitsyne, à Marino.





rier part, je n'ai le temps que de vous dire deux mots : l'Empereur Alexandre Ier règne.» Mais avant l'arrivée à Pétersbourg de ces différents personnages, l'Empereur Alexandre eut avec Stroganov toute une série d'entretiens à cœur ouvert.

Le disciple de Laharpe & le disciple de Romme allaient tenir de leurs destinées l'occasion de se révéler non seulement hommes, mais encore hommes d'État. Tous deux étaient jeunes, débordants de force & de santé; tous deux se laissaient aller, l'un à de belles illusions, l'autre à des visions vécues, mais tous deux étaient animés des meilleures intentions, & en se donnant de toute leur âme, ils n'écoutaient que les impulsions du cœur.

Le 23 avril 1801, ils échangèrent pour la première fois leurs idées dans un entretien prolongé, dont le comte P. A. Stroganov a consigné par écrit presque tous les détails [1]. Le fond même de cet entretien a déjà été publié [2]. Le comte Stroganov émit l'avis qu'il fallait commencer par s'occuper de l'administration avant que de faire une constitution proprement dite. L'Empereur partagea entièrement cet avis, ajoutant qu'une des bases les plus essentielles du travail devait être la fixation des trop fameux droits du citoyen. Le comte Stroganov fit observer que, selon lui, tous ces droits se ramenaient à la garantie de la propriété & à la liberté absolue pour chacun de faire tout ce qui ne peut nuire à autrui. «L'Empereur approuva mon sentiment, mais dit qu'il fallait encore ajouter qu'aucune entrave ne peut empêcher le mérite de parvenir.»

De cette première conversation, le comte Stroganov rapporta l'impression d'une certaine nébulosité ou d'un certain vague dans les idées du Souverain touchant les voies & moyens du changement de régime à accomplir. La même opinion était exprimée, quelque temps après, par le comte Kotchoubey. A ce sujet le comte Stroganov écrivait : «M. de Kotchoubey fut frappé du peu d'ordre qui régnait encore dans tous les projets de l'Empereur. Il ne s'était fait aucun plan, il frappait pour ainsi dire à toutes les portes, n'étant pas trop sûr de son fait.»

Dans le but de sortir au plus tôt du cercle des conversations vagues & de préparer le terrain pour l'examen des réformes gouvernementales auxquelles aspirait le Souverain, le comte Stroganov

[1] Voir les Annexes. — [2] Résultat d'une conversation avec l'Empereur, SCHILDER, II, 330.

dans une note, soumise à l'Empereur Alexandre le 9 mai 1801, proposa d'instituer un Comité secret. Les travaux de ce comité ne devaient pas être divulgués, en vue de prévenir une curiosité prématurée & les commentaires de la société.

Cette note, comme la plupart des travaux du comte Stroganov, est écrite en français. Je la trouve si intéressante & si suggestive pour l'intelligence de la personnalité du comte Paul Alexandrovitch, que je la cite en entier, comme la première production personnelle de son auteur qui ait eu de si sérieuses conséquences :

NOTE RELATIVE À QUELQUES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA RÉFORME DU GOUVERNEMENT (1).

Présentée le 9 mai 1801.

Dans la dernière conversation que j'ai eue avec Votre Majesté, j'ai cru démêler quelques-unes de vos opinions, concernant la grande question de la réforme de notre gouvernement, & comme, avant d'entreprendre la construction d'un aussi grand édifice, il est nécessaire de classer ses idées, & d'en faire en quelque sorte le devis, j'ai cru, pour savoir si je ne m'étais pas mépris sur vos intentions, qu'il ne serait pas hors de propos de présenter à Votre Majesté un résumé des principes qu'il m'a paru qu'elle avait manifestés relativement à cette grande affaire, & sur lesquels il est important d'asseoir un jugement précis, avant de pousser ses spéculations plus avant. En allant ainsi par degrés & déterminant bien ses idées sur un point avant de passer à un autre, on est assuré d'agir avec ordre & de mettre dans son ouvrage la cohérence qui doit en être le lien.

Lorsque j'ai témoigné l'autre jour combien je regrettais de voir s'écouler ainsi un temps précieux & qu'il ne fallait pas perdre, Votre Majesté me répondit qu'il fallait attendre M. Novossiltsoff; je suis bien parfaitement

(1) Feu N. K. Schilder a exprimé à ce sujet le vœu suivant : «Il serait très important pour l'histoire du règne de l'Empereur Alexandre de *connaître le texte français des notes du comte P. A. Stroganov sur le comité secret dans leur contenu intégral* (t. II, p. 273, n° 86). V. A. Timiriazev, dans son livre *Alexandre Ier & son époque*, dit : «Toutes les considérations développées sur ce sujet, qui ont été notées en français par le comte Stroganov, constituent un document historique inappréciable, d'une haute portée pour la caractéristique de la première période de l'époque d'Alexandre.» Je comble cette lacune & je publie en leur entier les manuscrits relatifs à cette question, qui ont été conservés dans les archives Stroganov.




Le comte Paul Alexandrovitch
et la comtesse Sophie Vladimirovna Stroganov,
à l'époque de leur jeunesse.

D'après une miniature, qui appartient au Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch.





de cet avis, & en disant cela, je n'entendais pas qu'il fallait commencer le travail définitivement, mais simplement je voulais commencer à débrouiller les idées relativement à une matière aussi compliquée, faire, si j'ose introduire un terme militaire dans une affaire civile, une reconnaissance générale des principes d'après lesquels on doit agir, et pour cela, je crois, il n'est jamais trop tôt.

Après m'avoir parlé du mode de son travail avec ses ministres, Votre Majesté me parla de l'opinion de M. Zavadovski, relativement à cette réforme; en causant avec le prince Zouboff, il ne s'était point expliqué avec franchise sur ses sentiments à cet égard, parce qu'il pensait qu'un ouvrage de cette nature ne devait sortir que de vos mains, & que nul autre que ceux qui auraient votre confiance spéciale pour cet objet ne devait se douter, ni concevoir même l'espérance que vous acquiesceriez à une entreprise pareille. Telle est l'opinion que M. Zavadovski a fait connaître à Votre Majesté, & je pense qu'il juge nécessaire qu'on s'occupe de cette matière.

Pour ma part, je me suis permis d'appuyer sur cette idée, vu le danger qu'il y aurait, si beaucoup de monde parvenait à avoir l'espérance de ne pas se livrer en vain à des idées de ce genre, de ne pouvoir pas alors maîtriser les événements & conduire le tout avec la mesure & la prudence qu'une semblable opération exige, ce qui deviendrait la source certaine de malheurs incalculables.

Votre Majesté, en me disant que, quoiqu'on eût cru qu'une idée de cette nature ne serait pas reçue avec plaisir, il se trouvait néanmoins qu'on n'en voyait que trop d'amateurs, me parut aussi pénétrée de cette vérité & trouver que cette quantité d'esprits tournés de ce côté était une circonstance qui augmentait la difficulté d'un travail de ce genre, par la facilité avec laquelle toutes ces têtes pourraient prendre feu au moindre indice d'un projet pareil.

Dans plusieurs conversations à ce sujet, le comte Kotchoubey m'a témoigné absolument la même façon de voir, ainsi il semblerait donc qu'on pourrait établir le principe en lui-même & qu'il ne s'agirait plus que de le développer & d'en faire l'application aux divers cas qui se présenteraient & relativement auxquels il pourrait avoir de l'effet.

Si j'ai donc bien saisi l'idée de Votre Majesté, ce principe pourrait se poser ainsi : la réforme du gouvernement doit être l'ouvrage de l'Empereur, & nul, qui n'aura à cet égard sa confiance spéciale, ne doit savoir qu'une chose pareille se médite, & aucun indice quelconque ne doit faire soupçonner que Sa Majesté agréerait quelque chose dans ce genre.

Nous avons passé ensuite à un autre principe, savoir que la réforme devait commencer par s'appliquer aux diverses branches de l'administration, mais que la confection d'une constitution, proprement dite, ne devait que l'accompagner ou, pour ainsi dire, en être la suite.

Votre Majesté me dit à ce sujet qu'il fallait en effet qu'une bonne administration d'abord, attirant la confiance publique, devînt le gage de la bonté d'une institution si nécessaire, si belle, mais en même temps si difficile à bien faire & susceptible de devenir dangereuse par la manière dont elle sera introduite. En s'expliquant ainsi, Votre Majesté, ce me semble, veut qu'une liberté douce & l'inviolabilité des propriétés, fruits d'une administration corrigée & réglée d'après les vrais principes de la prospérité nationale, prépare, par son influence salutaire, les esprits à recevoir sans danger & avec plaisir une loi qui garantisse d'un changement arbitraire les bases de la félicité commune.

Voilà à peu près, je pense, la façon de voir de Votre Majesté, relativement aux deux principes dont il s'est agi, & que j'ai tâché d'exprimer comme il m'a paru que vous les entendiez. Néanmoins, comme ce n'est que le fruit d'une conversation un peu vague, je voudrais quelque chose de plus arrêté & qui donnât un plus grand degré de certitude à la manière dont j'ai compris Votre Majesté.

Quant aux autres choses dont il a été question, comme elles ne sont que des idées subséquentes à d'autres principes, elles trouveront leur place à l'endroit que leur marque la filiation des idées; en attendant, en se pressant trop de les examiner, elles ne feraient qu'embrouiller par une trop grande complication.

Résumé des principes fondamentaux de l'organisation d'un comité pour coopérer au travail de la réforme du gouvernement.

Présenté le 9 mai 1801.

La grandeur d'un travail dont l'objet est, d'abord, la réforme d'une administration *vicieuse,* ensuite, la formation d'une loi, qui, en même temps qu'elle arrête le renversement arbitraire des règles établies, donne une forme sage pour leur faire subir les modifications que le changement des circonstances peut exiger, l'importance, dis-je, d'un tel objet demande que pour s'occuper de cet ouvrage on organise un comité.

La double nécessité, de ménager les esprits pour empêcher toute prévention défavorable & de reconnaître parfaitement l'état de ces mêmes

La comtesse Sophie Vladimirovna Stroganov
avec son fils Alexandre. (Lebrun.)

Collection du prince P. P. Golitsyne, à Marino.



esprits pour combiner l'application de la réforme de manière à exciter le moins de mécontentement possible, demande que le secret le plus absolu soit l'âme de ces travaux & la base d'après laquelle soit calculée l'organisation de ce comité. Outre cela la disposition reconnue de l'homme de moins murmurer contre ce qui est de nécessité absolue, lui présente les caractères de cette nécessité dans une loi, vient offrir son joug sans avoir été précédée par aucune inquiétude, & par conséquent témoigne en faveur du principe du secret.

La complication de ce travail & la nécessité d'en examiner avec soin les diverses branches, présente naturellement l'idée d'en faire le sujet d'une occupation suivie avec Votre Majesté, occupation qui, d'après le principe développé ci-dessus (le secret), doit être organisée de manière à ne produire ni étonnement, ni curiosité.

En considérant ensuite le danger de se laisser guider par les principes d'une théorie dont les effets ne se vérifient pas toujours dans la pratique, & la nécessité de l'éclairer par l'expérience, qui, mieux que toute autre recherche, découvre les causes des abus, on tire aisément la conclusion que des personnes qui participent à un travail de ce genre doivent pouvoir être au fait de tout le courant des diverses parties de l'administration.

Pour présenter donc sous une forme encore plus resserrée la suite de ces principes, on peut les établir de la manière suivante :

L'érection d'un comité est indispensable.

La base générale d'après laquelle il doit être organisé, ainsi que celle du mode de son travail, doit être le secret.

La considération de toutes les parties de ce travail en exige un fort régulier avec Votre Majesté.

L'étude de l'état de l'Empire exige la connaissance parfaite du cours de l'administration.

C'est donc entièrement au comte P. A. Stroganov qu'appartenait l'idée d'instituer un Comité secret. L'Empereur Alexandre approuva presque toutes les vues du comte, exposées dans ses notes du 9 mai 1801, & le Comité se réunit pour la première fois le 24 juin de la même année. Le comte Victor Pavlovitch Kotchoubey, Nicolas Nicolaiévitch Novossiltsov, le prince Adam Adamovitch Czartoryski[1] & le comte Paul Alexandrovitch Stro-

[1] Le comte V. P. Kotchoubey, né en 1768, † en 1834, plus tard prince, deux fois Ministre de l'intérieur, président du Conseil de l'Empire. —

ganov furent nommés membres de ce comité, que le Souverain présidait en personne. Le comte P. A. Stroganov, qui avait l'habitude de tout noter depuis qu'il était revenu en Russie, conserva pour la postérité les comptes rendus détaillés des séances, des questions qu'on y souleva, & des débats auxquels elles donnèrent lieu entre les membres du Comité.

Le plus âgé des jeunes gens composant le Comité, Novossiltsov, avait trente-neuf ans, le comte Kotchoubey en avait trente-trois; le prince Czartoryski, trente et un; Stroganov, vingt-neuf. Une étroite amitié les unissait tous les quatre : le comte Kotchoubey se tenait d'ailleurs un peu à l'écart, dans l'exercice de ses fonctions particulières [1]; les trois autres formaient le fameux triumvirat. L'Empereur Alexandre appelait souvent en riant le nouveau comité «le Comité de salut public». Le comte Stroganov était surtout intime avec Novossiltsov, auquel l'attachaient des liens de parenté, et qui l'avait accompagné, dix ans auparavant, dans son voyage de Paris en Russie. Tous étaient animés des plus pures intentions, & même le prince Adam, comme le dit Gretch, «pendant les premières années du règne d'Alexandre, servit la Russie avec loyauté, zèle & distinction [2]».

Le prince Czartoryski, parlant de cette époque dans ses mémoires, s'exprime ainsi : «Les qualités du caractère de Novos-

N. N. Novossiltsov, né en 1762, † en 1838, par la suite comte, président du Conseil de l'Empire. — Le prince A. A. Czartoryski, né en 1770, † en 1861, adjoint du Ministre des affaires étrangères, membre du Conseil de l'Empire de 1805 à 1832. Exclu du Conseil par jugement de la Cour souveraine.

[1] Il était alors ministre de l'intérieur.

[2] «L'Empereur eut des joies d'enfant, mais le parti des jeunes Russes ne cacha pas son émoi & sa colère. L'Impératrice même crut voir dans mon acceptation des intentions mauvaises ou, pour le moins, de l'indélicatesse vis-à-vis de l'Empereur, indélicatesse qui, selon elle, consistait à accepter un poste d'une si haute confiance malgré l'opinion générale (à ce qu'elle croyait du moins) & malgré la conviction que je devais avoir d'enlever à l'Empereur l'affection de son peuple. L'Impératrice cessa alors de me parler, de me saluer, de me regarder.» (*Mémoires du prince Adam Czartoryski*, t. I, p. 363.)

«Les Russes s'imaginaient que je favorisais secrètement la France, que je voulais entraîner Alexandre vers Bonaparte & le retenir dans sa dépendance, pour ainsi dire, sous la fascination de son génie. L'Impératrice mère partageait cette opinion & propageait ces inquiétudes parmi les jeunes officiers.» (*Ibid.*, I, p. 351.)



Le comte Alexandre Pavlovitch Stroganov enfant.

Collection Stroganov.



siltsov se réfléchissaient avec avantage comme dans un miroir dans le jeune comte Stroganov. Leurs opinions, leurs sentiments avaient une teinte de justice, de sincérité, de lumières européennes, introuvables alors en Russie, auxquelles je ne résistai pas.» Plus loin, Czartoryski raconte par le menu comment il se lia avec l'Empereur Alexandre, avec Kotchoubey, Novossiltsov & Stroganov. Il appelait ce dernier «le plus ardent».

Parmi les écrivains modernes, N. F. Doubrovine, faisant mention du comte Paul Alexandrovitch, s'exprime ainsi à son sujet : «C'était un des hommes les plus nobles, les plus intègres & les mieux intentionnés qui fussent à la Cour d'Alexandre Ier. Le Souverain l'appelait son ami, & cet ami lui disait toujours la vérité.»

B. B. Glinski, dans son article «Un républicain à la Cour de Russie», arrive à la conclusion suivante : «C'étaient tous des hommes dans la plénitude de la force, instruits, surabondamment animés des meilleures intentions & affichant un libéralisme idéaliste. Les gens de la vieille génération ne les désignaient pas autrement que sous les noms de voltairiens & de jacobins. C'est dans ce cénacle que furent élaborées toutes les réformes de la première époque (jusqu'à la paix de Tilsit); c'est là que fut conçu le plan d'une restauration systématique de l'édifice informe de l'administration impériale [1].»

Quelle était donc, en présence des réformes, l'attitude des gens de l'ancien temps, des acteurs des règnes précédents?

La plupart, assurément, envisagaient avec hostilité les innovations, & les quatre jeunes collaborateurs d'Alexandre Ier durent entrer en lutte ouverte avec eux. Mais à tous quatre il faut rendre cette justice, qu'ils surent manœuvrer assez habilement dans ces conjonctures difficiles, gagnant les uns à leur cause & réussissant à tenir les autres complètement éloignés des affaires. Ajoutez à cela que leurs adversaires eux-mêmes étaient loin de s'entendre entre eux.

[1] Il ne s'est trouvé qu'une seule mauvaise langue, Ph. Ph. Wiegel, d'ailleurs toujours partial, qui, dans ses mémoires, ait flagellé le comte P. A. Stroganov : «Le visage agréable & l'esprit charmant de sa femme lui valurent l'amitié de l'Empereur Alexandre, qui s'attacha ensuite à lui pour sa vertu. Doué d'un esprit des plus médiocres, il ne put apporter à son parti qu'un nom & la fortune.» (WIEGEL, 2e partie, p. 6.)

Trochtchinski & Békléchov s'étaient brouillés avec Derjavine; le comte Zavadovski avait peu d'amis; le comte Rostoptchine restait à Moscou, passant son temps à écrire des lettres virulentes où il critiquait toutes choses; A. A. Araktchéiev s'était réfugié à Grouzino, où il attendait patiemment les événements; enfin, les frères Vorontsov patronnaient ouvertement les jeunes réformateurs : de Londres, le comte Simon Romanovitch les retenait autant qu'il le pouvait, leur recommandant pour tout des recettes anglaises [1]; quant au très vieux comte Alexandre Romanovitch, il se mit bientôt complètement de leur parti, & il se laissa si bien séduire par ces jeunes gens, les assistant assidûment dans leurs travaux, qu'il s'attira à lui-même un blâme sévère de la part de son frère Simon.

Malheureusement, le Souverain, qui n'aimait pas le comte N. S. Mordvinov, ne voulut pas l'appeler aux séances du Comité, bien que, de tous les personnages du siècle de Catherine II, il fût le plus apte à débrouiller les affaires compliquées du Comité et à contenir les emportements de la jeunesse. Il est vrai que Mordvinov devint bientôt ministre de la marine, mais il n'occupa que peu de temps ce poste, où il fut remplacé par l'amiral Tchitchagov, qui jouissait alors de la confiance du jeune parti et des comtes Vorontsov [2].

Dans ses entretiens avec le comte P. A. Stroganov, l'Empereur Alexandre revenait souvent, en y insistant, sur la question de savoir quels étaient, parmi les hommes marquants de l'époque précédente, ceux qu'on pourrait gagner à la cause des réformes. C'est ainsi que Stroganov recommanda particulièrement au Souverain le comte A. R. Vorontsov [3] & Trochtchinski. Le premier

[1] Voir aux Annexes : Conférence avec le comte Simon Worontzoff.

[2] Cette entente avec Tchitchagov ne dura d'ailleurs pas longtemps. Dès l'année 1804, Rogerson, médecin de la Cour, écrivait au comte S. R. Vorontsov : «M. Novossilzoff & le jeune Stroganoff qui (avec vous & votre frère) ont le plus contribué de faire sa fortune, sont changés envers lui totalement & le voient avec la même sensation que vous regarderez une prise d'ipécacuanha.» (L'*Archive du prince Vorontsov*, t. XXV, p. 210.)

[3] Stroganov écrit : «Il est clair que les mauvaises dispositions du Souverain en ce qui concerne le projet du comte A. R. Vorontsov se sont étendues jusqu'à son auteur; en tout cas, Czartoryski, qui s'en était aperçu, dit à la fin de la séance : «Il serait à dési-«rer que le Souverain vît plus souvent «Vorontsov & conférât plus souvent «avec lui; bien que Vorontsov soit



LE COMTE ALEXANDRE ROMANOVITCH VORONTSOV, CHANCELIER.

D'après une miniature du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch.



passait aux yeux du Souverain pour suspect de sénilité & d'idées arriérées, & Alexandre n'accepta qu'à contre-cœur sa collaboration; l'Empereur faisait plus de cas de Trochtchinski, mais il comptait surtout sur le concours du comte Pierre Zavadovski, dont la paresse & le goût pour la boisson étaient de notoriété publique.

P. A. Stroganov rappela à maintes reprises à l'Empereur la note qui lui avait été remise, alors qu'il n'était encore qu'héritier du trône, par le feu comte Bezborodko; mais le Souverain donnait visiblement la préférence aux vues générales que Novossiltsov avait ébauchées à son intention vers la même époque. Cependant, les considérations développées dans la note du comte Bezborodko étaient de tous points remarquables, & P. A. Stroganov avait entièrement raison lorsqu'il déclarait que «c'était la meilleure production, pouvant servir de base à tout ce qu'on avait médité d'entreprendre».

Étant donnée la tournure d'esprit de l'Empereur Alexandre à l'époque dont nous parlons, il est manifeste que les vues du comte Bezborodko ne pouvaient lui plaire. La note en question commençait par les mots suivants : «La Russie doit être un état autocratique. La plus légère atteinte à l'autocratie entraînerait avec elle le détachement de plusieurs provinces, affaiblirait l'Etat & serait la source de calamités publiques innombrables. Mais le Souverain autocrate, s'il a les qualités adéquates à la dignité de sa charge, doit comprendre que le pouvoir illimité qu'il possède ne lui a pas été donné pour gouverner suivant son bon plaisir, mais bien pour assurer le respect & l'application des lois établies par ses ancêtres & par lui-même; en un mot, sa loi une fois édictée, il est, pour ainsi dire, le premier lui-même à la respecter & à s'y soumettre, afin que les autres n'aient pas l'audace de s'aviser qu'ils peuvent s'y soustraire ou l'éluder.»

Ces belles paroles excitaient l'enthousiasme du comte Stro-

«vieux, ses idées sont jeunes, & d'ailleurs il ne s'en tient pas aux anciens «préjugés.» L'Empereur répliqua qu'il le voyait, mais que, bien que Vorontsov parût dégagé des anciens préjugés, il s'en tenait obstinément à ses idées, qu'en un mot il n'avait pas au sujet du comte Vorontsov l'opinion qu'on attendait de lui. Czartoryski ne partagea pas l'avis du Souverain, & fit la remarque qu'il était dangereux de blesser un homme de l'importance de Vorontsov.»

ganov, mais non celui d'Alexandre Pavlovitch, que la note du comte Bezborodko laissait indifférent.

Bientôt, en août 1801, Laharpe fit aussi son apparition à Pétersbourg. Il est certain que sa venue n'était pas sans inquiéter quelque peu les sphères gouvernementales, & la société n'attendait rien de bon de l'ex-précepteur du monarque. Mais ce n'était déjà plus le Laharpe d'autrefois. Son passage au pouvoir, dans la République helvétique, lui avait permis de connaître tout le charme de la liberté des assemblées publiques. Aussi apparut-il comme un élément modérateur dans les courants libéraux d'alors, & cela peut expliquer en partie que les quatre jeunes amis du Tsar aient été unanimes à s'opposer à la présence de Laharpe aux séances du Comité. Mais l'Empereur Alexandre soumettait assez souvent à l'examen du Comité des notes émanant du Suisse [1], & telles de ces notes étaient prises en considération, celles, entre autres, qui avaient trait à l'instruction publique. Dans ses conversations avec le Souverain, Laharpe prémunissait de toute manière son ancien élève contre les entraînements intempestifs, & ses conseils, suivant l'expression exacte de N. Schilder, «se ramenaient à un principe fondamental, un pouvoir ferme et inébranlable, qu'il n'entendait d'ailleurs assurément pas le moins du monde au sens de réaction». Sur ce sujet, Laharpe écrivit ce qui suit à l'Empereur Alexandre :

«Il vous sied, à vous, Souverain, de doter votre peuple d'un grand bien, le mettre à l'abri de l'arbitraire de vos successeurs & donner à ce pays telles institutions qui, en sauvegardant la puissance du gouvernement, protégeraient le peuple contre l'absolutisme des tyrans. C'était là ce que vous pensiez & éprouviez, avant d'avoir subi la fascination du pouvoir. Ayant été pendant dix-huit mois investi d'un pouvoir, que les circonstances avaient rendu illimité, je puis attester qu'il faut une grande énergie & qu'on doit être constamment sur ses gardes, pour ne pas se laisser séduire par l'attrait du pouvoir absolu. Le premier besoin de votre

[1] Le comte Stroganov écrivait à Novossiltsov : «Si vous analysez les lettres de Laharpe, vous n'y trouverez rien; il ne peut se convaincre qu'il y a un plan systématique, qu'on ne se risque pas sans probabilité de succès. Il ne juge que d'après quelques faits isolés & incohérents & il ne se rend pas compte que ces faits s'enchaînent les uns aux autres par des liens qu'il ne peut voir, & sur lesquels il conviendrait de s'enquérir avant de prononcer un jugement; mais lui, sans se donner cette peine, décide & tranche de tout.»

peuple, c'est la paix; le second, l'instruction; le troisième, la justice, qui procurerait aux habitants de l'Empire les biens essentiels de la liberté civile... Je terminerai par mon vieux refrain : le seul ami sûr d'un monarque, c'est son propre bon sens [1].» Il est remarquable que, dans cette circonstance, feu le comte Bezborodko & Laharpe aient porté des jugements à peu près identiques sur l'autocratie & sur la façon dont un monarque doit comprendre le pouvoir.

Lorsqu'on aborda la question du rôle à attribuer au Sénat, Laharpe fit une campagne énergique contre l'extension de ses droits, où il voyait un piège tendu au Souverain immédiatement après son avènement. Quelques séances furent consacrées à la question de savoir quel pouvoir il fallait laisser au Sénat, & on y lut, entre autres, les projets du comte P. A. Stroganov [2].

De la sorte, & bien que Laharpe ne fût pas des leurs, les nouveaux membres du Comité commencèrent à se réunir régulièrement sous la présidence du Souverain. Dans le *Journal du Fourrier de la Chambre* pour les années 1801 & 1802, figuraient toujours les noms des personnages invités à la table impériale, & ceux du prince Czartoryski, du comte Stroganov, de Novossiltsov & du comte Kotchoubey s'y rencontrent presque tous les jours. D'ailleurs, le comte Paul Alexandrovitch avait été convié une fois pour toutes, sans qu'il eût besoin d'invitation spéciale. A propos de ces dîners, N. K. Schilder raconte qu'«après le café, l'Empereur cau-

(1) Schilder, II, 48.

(2) Le célèbre oukase d'Alexandre Ier au Sénat, sous la date du 5 juin 1801, apparut comme un beau résultat de ces délibérations sur la réforme sénatoriale : «Respectant toujours le Sénat dirigeant, comme le lieu suprême de la justice & de l'exécution des lois, & sachant que nombre des droits & privilèges qui lui ont été attribués par les souverains mes ancêtres ont été modifiés par le temps & par diverses circonstances au détriment de la vertu même de la loi qui doit gouverner toutes choses, je veux le rétablir dans la situation première qui lui convient & qui est si nécessaire pour l'administration des postes placés sous sa dépendance, & à cette fin je demande au Sénat de se réunir & de m'exposer dans un rapport tout ce qui constitue l'essence même de ses fonctions, ses droits & obligations, en rejetant tout ce qui a été innové jusqu'à ce jour en vue de les supprimer ou de les réduire. Ces droits & privilèges du Sénat dirigeant, j'ai l'intention de les asseoir sur une base à toute épreuve, comme une loi d'Etat, & je m'efforcerai, grâce au pouvoir que je tiens de Dieu, à le consolider, à le maintenir & à le rendre à jamais inébranlable.» (*Collection complète des lois de l'Empire russe*, n° 19908.)

sait quelques minutes avec ses autres invités, puis se retirait; mais, tandis que le reste des convives se séparait, les quatre élus pénétraient par une entrée particulière dans un petit boudoir, attenant aux appartements intérieurs de Leurs Majestés. Le Souverain s'y rendait, & là, en sa présence & avec sa participation, s'élevaient des discussions longues & animées sur les questions concernant la réforme de l'édifice informe».

Comme cela peint bien cette particularité connue du caractère d'Alexandre Ier, particularité qui se manifeste dès les premières années de son accession au trône & qui ne fit que s'accentuer avec le temps : un abord d'une grâce captivante sous lequel sa véritable pensée demeurait insaisissable à tous, & une certaine coquetterie à dissimuler presque en face de lui-même. Le comte P. Stroganov avait plus d'une fois remarqué que «lorsqu'on discutait avec l'Empereur, il y avait lieu de craindre qu'il se butât, & qu'il était plus prudent de différer la réplique à une autre occasion».

Le Comité tint ses séances assez régulièrement & fréquemment dans le cours de deux années, jusqu'à la fin de 1803. Le couronnement de l'Empereur Alexandre avait été fixé au mois de septembre 1801, & la plupart des oukases & immunités qui furent promulgués alors avaient été préalablement étudiés en détail par le Comité secret. Là aussi fut élaboré le projet de «charte très gracieuse, octroyée au peuple russe» (1), qui ne fut pas publié lors du couronnement, mais auquel le Comité consacra quelques séances. Le comte Stroganov l'appelle le projet Vorontsov, comme étant l'œuvre du comte Alexandre Romanovitch, mais d'après les corrections il est évident que Spéranski y apporta aussi sa contribution. Timiriazev dit à ce sujet que «c'était là une sorte de compromis entre le parti des jeunes & celui des vieux auquel appartenait le comte R. Vorontsov».

Dans le manifeste du 15 septembre 1801, publié le jour du couronnement, on rappelait tout ce qui avait été fait par le gouvernement au cours des six derniers mois, depuis le 12 mars de la même année (2).

(1) Séances du Comité secret des 15 et 23 juillet 1801.

(2) Dans la séance du Comité secret du 21 juillet 1801, l'Empereur Alexandre, faisant allusion aux récompenses qu'il avait l'intention de distribuer à Moscou, déclara qu'il ne donnerait à personne des paysans, & qu'il ne se départirait pas de la résolution prise à cet égard.



L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier DANS SA JEUNESSE.

D'après une miniature du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch.



Ce qui présente à nos yeux un intérêt particulier, c'est d'examiner l'attitude du comte Paul Alexandrovitch Stroganov en regard des différentes questions soulevées au sein du Comité, à savoir : instruction publique, affaires des paysans, rôle de la noblesse, institution des ministères, ainsi que la question relative au rôle de l'adjoint du Ministre de l'intérieur.

A ce sujet N. K. Schilder fait la remarque générale suivante : « Dans la séance du Comité non officiel du 18 novembre 1801, le comte P. A. Stroganov prononça un discours remarquable qui atteste de la part de son auteur une connaissance très exacte de l'état des choses en Russie, & si l'on analyse de plus près la substance de ce discours, il est facile de se convaincre jusqu'à quel point erraient les adversaires des réformes d'Alexandre, qui de nos jours encore accusent les jeunes conseillers du Souverain de n'avoir pas connu la Russie[1]. »

Passant du général au particulier, nous devons porter notre attention sur la collaboration du comte Stroganov dans la question de l'instruction publique. A. N. Pypine, notre nouvel historien de la littérature, trouvant « que depuis Pierre le Grand on ne s'était jamais autant préoccupé de fonder des écoles[2] », écrit : « Avec Zavádovski travaillaient les sincères & meilleurs amis de l'instruction appartenant à la haute aristocratie & au monde encore restreint des savants, des hommes tels que Mouraviev, Novossiltsov, Stroganov. » Dans les délibérations touchant la question de l'instruction publique, Stroganov, avec beaucoup de justesse, proposait le modèle des établissements d'instruction français, c'est-à-dire un ensemble d'établissements d'instruction générale, auquel devait se rattacher le dernier échelon des établissements d'instruction spéciale.

Le Comité résolut de créer une « commission des écoles » (qui devint plus tard la direction principale des écoles). Le comte Stroganov siégeait aussi dans cette commission & « P. V. Zavadovski », comme le remarque Gretch dans ses mémoires, « n'eût abouti à rien, si on ne lui avait prêté l'aide de la direction principale des écoles ». Le biographe du comte Zavadovski, Listovski, ne partage pas cette manière de voir, & il montre « que les beaux parleurs remportaient plus de succès dans les projets qu'ils habillaient

[1] T. II, p. 59. — [2] *Le mouvement public*, édit. 1900, p. 105.

de nouveautés, bien qu'ils ne fussent rien moins qu'applicables à la Russie. Le prince Czartoryski, le comte Stroganov, Novossiltsov, connaissaient peu la Russie. Comme ils avaient reçu une éducation française & qu'ils avaient passé leur jeunesse à l'étranger, ils blâmaient tout ce qui était russe. Il suffisait de signaler un inconvénient quelconque, pour qu'aussitôt ils proposassent une innovation. « Lorsque j'eus acquis cette conviction, je devins muet », écrivait Zavadovski, « & je cesse tout commerce avec les novateurs ». Le comte P. A. Stroganov lui-même, dans une lettre à Novossiltsov, caractérise ainsi qu'il suit l'attitude de Zavadovski : « Notre instruction publique marche assez doucement. Dieu, après avoir créé le monde en six jours, se reposa le septième, mais notre Ministre a trouvé mieux, il ne fait absolument rien pendant six jours & il ne s'en repose pas moins le septième. »

Il semble que, d'une façon générale, personne n'eût encore de notions claires & précises sur l'instruction, l'éducation & les lumières de la civilisation; à un tel point que le nom même du ministère fut l'objet d'un examen prolongé, & ce ne fut qu'après de longues discussions qu'on s'arrêta au nom de Ministère de l'instruction publique. A cette occasion le comte Stroganov s'éleva « contre *l'éducation publique* que, d'après lui, il ne fallait pas confondre avec *l'éducation nationale*, irréalisable dans la pratique ».

Le comte Stroganov prit un intérêt particulier aux affaires des paysans, où ses jugements se rencontraient souvent avec les idées de l'Empereur Alexandre. Par ses vues, le comte Paul Alexandrovitch devançait absolument tous ses contemporains; il attaquait notamment le servage & prouvait « qu'il n'y avait pas à craindre les nobles ».

Pypine écrit : « Stroganov soutint toute une thèse à l'encontre de l'opinion de Laharpe, du comte Mordvinov & de Novossiltsov, pour établir que le dénoûment de la question du servage ne provoquerait aucune agitation, que le gouvernement n'avait d'aucune manière à en redouter soit de la part de la noblesse, incapable de faire la moindre opposition, soit de la part des paysans, qui seraient appelés à bénéficier de cet événement... La note de Stroganov révèle dans une large mesure un sentiment exact de la situation, & ce serait le cas d'y renvoyer ceux qui taxent les jeunes conseillers « d'ignorance de la Russie »; la description de l'état d'abaissement politique & intellectuel où se trouvait alors la masse

de la noblesse & la peinture des conceptions populaires témoignent, en effet, d'une connaissance suffisante des rapports chez l'auteur de ce document qui n'y a mis aucune fleur de rhétorique & s'est borné à exposer les choses telles qu'elles sont[1].» N. K. Schilder s'exprime d'une façon encore plus précise : «De tous les conseillers d'Alexandre, le comte P. A. Stroganov se prononça de la manière la plus formelle en faveur de cette grande affaire (l'amélioration de la condition des paysans), & il en vint à conclure que, si dans toute cette question il y avait un danger, ce danger résidait non pas dans l'affranchissement des paysans, mais bien dans le maintien du servage.» Le comte Stroganov envisageait avec une telle rigueur la nécessité de supprimer le servage, que, dans la séance du 18 novembre 1801, il alla jusqu'à s'exprimer très vertement sur la noblesse : «Cette classe, dit-il, est la plus ignorante, la plus nulle &, en ce qui concerne son esprit, la plus bornée.»

Mais, au sein du Comité, Stroganov ne trouvait alors d'autre appui dans cette question que celui de l'Empereur Alexandre, & encore cet appui était-il plutôt secret[2]. Le Souverain avait foi sans réserve au principe même de la réforme, mais il était épouvanté à la pensée de la réaliser dans la pratique; il tombait dans l'irrésolution, & le résultat se traduisait par quelque chose de «mou & de pusillanime», ainsi que s'exprimait Stroganov dans une lettre à Novossiltsov[3].

[1] *Le mouvement public*, p. 96.

[2] Au sujet de l'affaire des paysans le comte Kotchoubey écrivait au comte S. R. Vorontsov, à la date du 9 novembre 1801 : «Nos réformes intérieures vont bien lentement. Il y a en vérité peu de gens propres pour s'en occuper, & quelques-uns de ceux qui pourraient y être employés tiennent peut-être trop aux anciens usages. Cependant, l'Empereur semble vouloir y mettre de la suite. Il tient beaucoup à l'idée de défendre la vente individuelle des hommes & de permettre au tiers état, s'entend aux marchands, aux bourgeois & paysans de la couronne, l'achat des terres, sans serfs, bien compris. Il me semble que ces opérations sont aussi utiles qu'elles peuvent être exécutées sans difficulté; mais l'Empereur est un peu irrésolu.» (L'*Archive du prince Vorontsov*, t. XVIII, p. 254.)

[3] Bogdanovitch porte un jugement analogue sur l'activité du comte P. A. Stroganov : «Le comte Stroganov, à l'âme noble & belle, était au nombre des fervents admirateurs de Mirabeau & il affichait publiquement une liberté d'esprit qu'il avait rapportée d'Occident. Il va de soi que son libéralisme à outrance n'était pas tant l'expression d'une foi profonde, qu'un

Lorsqu'on examina dans le Comité non officiel la question des ministères qui venaient d'être créés pour remplacer les anciens collèges, le comte Stroganov fit surtout campagne pour que toutes les affaires d'Etat les plus importantes fussent examinées par tous les ministres, réunis en conseil. En d'autres termes, Stroganov avait pour ainsi dire prévu à l'avance le rôle proéminent qui allait être bientôt dévolu au Comité des ministres, après la promulgation du manifeste du 8 septembre 1802. Le projet même qui avait été publié au sujet de l'institution des ministères ne supposait d'aucune manière qu'on donnerait une importance aussi exclusive au Comité des ministres, & il n'est pas probable que les auteurs du projet y aient songé.

L'article 15 du manifeste stipule que tous les ministres sont membres du Conseil & siègent au Sénat. Les affaires ordinaires se traitent au Comité, où n'entrent que les ministres; pour ce qui est des affaires présentant une gravité particulière, les autres membres du Conseil doivent se réunir une fois par semaine. En attendant, il n'en fut pas ainsi dans la pratique. Par suite du vague des attributions du Conseil & du Comité, qui donna plus d'une fois lieu à des malentendus, voici comment les choses se passaient en réalité : il avait été décidé que le Conseil se réunirait le lundi, & le Comité le mardi, pratique qu'on suit encore de nos jours, mais le Souverain honorant toujours de sa présence les séances du Comité des ministres, cette institution avait acquis de ce chef une importance particulière[1]. L'Empereur Alexandre assista avec

instinct qui le portait à contrefaire le ton qui était de mise alors dans la société contemporaine» (I, 82). Là-dessus, Pypine fait la remarque suivante : «Ce *il va de soi* n'est pas évident, & l'on ne comprend pas, au contraire, qu'un homme «à l'âme noble & belle», ait pu s'abaisser au point de «contre«faire le ton de la société», & si tel était le ton qui régnait dans la société, qu'avait-il besoin de feindre, alors que par son « éducation exclusivement «française» il était déjà un admirateur tout trouvé de Mirabeau.» En ce qui concerne les quatre réformateurs, Kotchoubey, Stroganov, Novossiltsov & Czartoryski, le même Pypine déclare «que leur éducation s'était ressentie de l'influence immédiate de l'époque & qu'ils étaient tous plus ou moins de fervents adeptes des nouveaux principes, qui de la France se répandaient alors sur l'Europe, dont ils transformèrent la vie sociale». (*Le mouvement public*, 78.)

[1] Ce furent d'abord N. N. Novossiltsov & le comte P. A. Stroganov qui rédigèrent les procès-verbaux du Comité, & après eux M. N. Mouraviev & le comte A. N. Saltykov.

une grande ponctualité à ces séances depuis 1802 jusqu'en 1805, c'est-à-dire jusqu'au moment où la guerre avec Napoléon vint l'absorber; ultérieurement le comte Araktchéiev sut rehausser encore la situation du Comité, en étant, durant de nombreuses années, rapporteur auprès du Souverain des affaires qui s'y traitaient [1].

L'institution des ministères, que réalisa le célèbre manisfeste du 8 septembre 1802 [2], est une idée qui appartient en propre aux quatre favoris du Souverain. Voici comment Longuinov s'exprimait à leur sujet : « Le génie du siècle planait déjà sur ces esprits jeunes & véhéments & il les avait touchés de son aile. Ils ne croyaient déjà plus au passé, mais à l'avenir, qu'il leur semblait si facile de façonner d'après l'idéal, conçu dans leurs âmes impressionnables, & ils désiraient ardemment adapter à la Russie les nouvelles formes de vie, qui venaient d'être élaborées en Europe [3]. »

Seul des membres du Comité secret [4], Victor Pavlovitch Ko-

[1] De l'*Aperçu historique des travaux du Comité des ministres*, de Sérédonine, il résulte que l'Empereur Alexandre Ier assista en 1802 à vingt séances, en 1803 à quarante-deux, en 1804 à vingt-six, mais en 1805 seulement à quatre, en 1806 à dix, & qu'en 1807 il n'assista à aucune.

[2] Le 8 septembre furent nommés Ministres : de la guerre, le général d'infanterie Viazmitinov; des forces navales, l'amiral Mordvinov; des affaires étrangères, avec le titre de chancelier d'Empire, le comte Alexandre Romanovitch Vorontsov, ayant pour adjoint le conseiller privé prince Adam Czartoryski; de la justice ou procureur général, Derjavine; de l'intérieur, le comte Kotchoubey, avec le comte P. A. Stroganov pour adjoint; des finances, le comte Vassiliev, avec Gouriev, maître de la Cour, pour adjoint; du commerce, le comte N. P. Roumiantsev; de l'instruction publique, le comte Zavadovski, ayant pour adjoint le conseiller privé M. N. Mouraviev, & le conseiller privé Goloubtsov fut nommé trésorier d'Empire. Il était mentionné dans l'oukase que le Souverain se réservait de désigner ultérieurement un adjoint au Ministre de la justice. Ce fut N. N. Novossiltsov qui occupa ce poste auprès de Lopoukhine.

[3] Korf, I, 93.

[4] Dans une lettre adressée au prince Czartoryski, à la date du 13 juillet 1805, où d'Antraigues analyse une lettre interceptée de Lesseps à Talleyrand, nous lisons ce qui suit : « ... ce que disait Lesseps à Talleyrand en parlant des adjoints, il dit textuellement : « l'Em-« pereur a placé en eux toutes ses espé-« rances pour l'avenir, car il méprise « les ministres parce qu'il les connaît « & espère tout des adjoints parce qu'il « ne les connaît pas. » Il ne fait le portrait que de deux adjoints, disant que le reste est si méprisable qu'il ne vaut pas la peine d'être nommé. Ces deux

tchoubey fut nommé Ministre de l'intérieur; tous les autres furent nommés adjoints : de Kotchoubey, le comte Stroganov; du chancelier comte A. R. Vorontsov, le prince Adam Czartoryski; quant à Novossiltsov, il commença par rester sans poste, puis il occupa celui d'adjoint lorsque Derjavine se retira & qu'il fut remplacé au Ministère de la justice par le prince P. V. Lopoukhine. Novossiltsov[1] fut nécessaire au Souverain durant les premières années pour le travail au sein du Comité secret, & c'est là le seul motif qui explique sa désignation ultérieure. Il dut certainement sa rapide élévation au comte P. A. Stroganov, son ami & son parent[2]. Nombre de ses contemporains assignaient une part spéciale aux talents de Novossiltsov, & Joseph de Maistre le fait «dépasser de la tête ses collègues».

Nous nous le figurons à l'époque comme un excellent travailleur, s'acquittant à merveille de ses fonctions de rédacteur, mais il était plutôt l'instrument du triumvirat, dont le Souverain lui-même demeurait le directeur incontesté.

Le comte P. A. Stroganov s'adonna à ses nouveaux devoirs d'adjoint du Ministre de l'intérieur avec le zèle & l'entraînement

sont Stroganoff, dont il fait l'éloge : des vues, quelques moyens, mais dévoué à la France, dans un tel enthousiasme de Bonaparte qu'il peut certifier qu'il lui a dit à lui-même & qu'il sait qu'il a répété souvent qu'il préférerait d'être aide de camp de Bonaparte à être premier ministre en Russie. Puis vient Czartoryski, & sur lui c'est la vieille chanson qu'il est Polonais, qu'il déteste la Russie, qu'il devrait être roi de Pologne, qu'il ne l'oubliera jamais & qu'il le leur fera sentir. Cette lettre est remarquable en ceci, c'est que je vois, sous la signature de Lesseps, cette note de Bourrienne, alors secrétaire de Bonaparte : «M. de Talleyrand témoignera à Lesseps ma satisfaction de cette lettre & l'assurera de ma bienveillance & de ma confiance. Signé : Bonaparte.» . . . . . » (*Archives du Ministère des affaires étrangères.*) D'Antraigues était un émigré, agent secret des Bourbons; il vécut tour à tour à Vienne & à Pétersbourg, où il se fit sujet russe & embrassa même l'orthodoxie. Par la suite il fut tué d'une manière énigmatique aux environs de Londres, en 1812. Dans la lettre citée plus haut, qu'il avait réussi à intercepter, d'Antraigues s'étend sur le rapport de Lesseps à Talleyrand, qui avait été envoyé de Pétersbourg avec des détails sur le Gouvernement russe.

[1] Voici comment Langeron caractérise la physionomie de Novossiltsov : «Novossilzoff était un employé subalterne que l'amitié du comte Paul Stroganoff avait élevé jusqu'à celle de l'Empereur; c'est un homme de cabinet, excellent travailleur, froid, prudent & connaissant bien les affaires. Je ne parle pas de sa moralité.»

[2] Voir ci-dessus, p. 47.

qui lui étaient propres. Il ne se montra pas seulement adjoint en titre, mais il fut réellement l'auxiliaire du comte Kotchoubey; ce dernier eut toujours le talent d'exécuter consciencieusement toutes les missions qui lui étaient confiées, & il sut apprécier les travaux du comte Stroganov, avec lequel il conserva sa vie durant des relations d'amitié. On a trouvé dans les papiers de P. P. Békétov une stance, d'un auteur inconnu, intitulée *Le Boston;* la voici :

> Avec lui, cela est vrai, Stroganov joue,
> Mais ce comte ne connaît pas les atouts,
> Il ne sait de quelle carte se servir.

La correspondance de P. V. Tchitchagov avec S. R. Vorontsov[1] montre à quel point le nouveau Ministère de l'intérieur étendait son action jusque sur les autres départements. L'amiral Tchitchagov, qui voulait «rompre le cou» au comte Mordvinov, en quoi, d'ailleurs, il réussit, faisait une cour très assidue auprès du triumvirat. C'est ainsi que, le 12 mai 1801, il écrivait à Simon Romanovitch : «J'ai tâché de faire parvenir jusqu'à Sa Majesté, par la voix du comte Stroganoff, que je ne voulais quitter le service que parce que je ne pouvais point concilier l'humiliation & les injustices criantes exercées contre moi dans le règne passé, avec mes principes.» Plus tard, ensuite, le ton change, & en 1804 la plume de Tchitchagov devient ironique : «Le jeune Stroganoff a demandé à Klokatchow (c'est un capitaine qui commande les yachts de l'Empereur) : «Qui est-ce que l'on pourrait nommer à ma place?» Là-dessus il remarque : «Voilà à quoi tiennent les chutes des ministres & les élections au ministère dans ce pays.» Plus loin il fait la remarque suivante : «Je suis persuadé que si l'on mettait un Stroganoff, par exemple, à ma place, tout irait rondement, & le service même gagnerait par là, car enfin on sera obligé d'en venir là.» Dans une lettre du 8 mars 1805, Tchitchagov, parlant du Ministère de l'intérieur, épanche toute son amertume : «Mais si l'on permet au Ministère de l'intérieur d'étendre sa compétence jusqu'aux frontières, ports, forteresses, vaisseaux & le reste, ce ne sera plus alors un ministère, mais le ministère de tous les ministères, dont les autres ministres deviendront, le cas échéant, de

[1] L'*Archive du prince Vorontsov,* t. XIX, 39, 122, 125, 129.

simples instruments, opinion qui, malheureusement, a même été accréditée par le comte Stroganoff.» Dans cette même lettre Tchitchagov raconte par le menu l'histoire qui lui arriva avec le comte Stroganov: «De l'histoire des quarantaines qui m'est arrivée dernièrement avec le Ministre de l'intérieur, au sujet des mesures que l'Empereur a voulu faire prendre pour empêcher que la fièvre jaune ne pénètre dans l'Empire.» Il expose ici ses observations sur le projet «d'oukase au Sénat» (du Ministre de l'intérieur), lequel, comme l'écrit Tchitchagov, produisit «une grande inflammation dans l'intérieur: toute la trinité se consulta, car le quatrième était chez vous, & on chargea un des intestins, le plus propre à cet effet, pour vomir la bile que cela avait produit. Ce véhicule fut le jeune Stroganoff; on le persuada qu'il devait se mettre en avant, & comme il est la bonhomie même, il se mit à prêcher & fit un mémoire», dont Tchitchagov donne un extrait. Parlant de ses répliques au comte Stroganov, qu'avait lues le Souverain, l'amiral écrit: «Il m'a engagé à ne pas m'en servir, disant que comme l'affaire pouvait être terminée sans cela (car il a d'abord désapprouvé la dissertation de Stroganoff) il valait mieux ne pas donner lieu à de plus longues disputes. Je joins aussi la nouvelle organisation du département de la marine.» En un mot, tout le mécontentement de Tchitchagov[1] provenait de ce qu'il ne reconnaissait pas au Ministère de l'intérieur le droit de prendre des mesures de précaution dans les ports qui lui ressortissaient en vue de prévenir l'importation de l'épidémie. Mais de nos jours encore, le même ministère prend des mesures pour lutter contre la peste ou le choléra, & c'est tout au plus si Tchitchagov avait raison, lorsqu'il pensait que cette ingérence pouvait nuire au bien de la chose. C'est que l'amiral avait un caractère si entier & si irritable qu'il ne pouvait tolérer aucune atteinte à ses droits. Comme on le voit, le comte Stroganov sut résister et arriver à ses fins.

En fait, la troisième section du département de l'intérieur & le conseil médical, ainsi que tout le service de santé, étaient dans les attributions & dans la dépendance immédiate de l'adjoint du Ministre de l'intérieur, le conseiller privé comte Stroganov. En 1807,

[1] Paul Vassiliévitch Tchitchagov, né en 1762, † en 1849; Ministre de la marine de 1802 à 1809, auteur de mémoires en français, où il justifie son insuccès dans le commandement de l'armée du Danube, en 1812.

le comte Kotchoubey soumit à Alexandre le compte rendu des travaux de son ministère pour les cinq années qui s'étaient écoulées depuis sa création, & voici ce que nous y trouvons en ce qui concerne la partie médicale : «Étant données les confusions continuelles qui se produisent dans la répartition des grades médicaux à attribuer à l'armée & à la flotte, l'ex-adjoint du Ministre de l'intérieur, comte Stroganov, proposa de séparer ces deux services & d'en faire des sections spéciales rattachées aux Ministères de la guerre & de la marine.»

Le comte Kotchoubey déclare dans son rapport que, «si pour l'armée ce projet a soulevé quelques objections, il est entièrement approuvé pour la marine». Ainsi, par exemple, en vue d'améliorer le service de la pharmacie, l'adjoint du Ministre, comte Stroganov, chargea Crighton, médecin ordinaire de Sa Majesté, de faire un rapport «sur les règles qui doivent entrer dans le statut de la pharmacie». Il n'est pas douteux que le comte Stroganov rendit alors de grands services dans cette carrière spéciale, & les rapports médicaux sont unanimes à ce sujet.

Le Ministre de la justice Derjavine[1] faisait une opposition beaucoup plus marquée au triumvirat. Il se brouilla avec le vieux comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov, auquel il devait tant, tout en continuant à siéger avec lui au Sénat; quant au fils du comte, Paul Alexandrovitch, Derjavine ne pouvait le supporter d'aucune manière. Dans ses écrits on trouve à chaque pas le blâme à l'adresse des jeunes conseillers de l'Empereur. C'est ainsi que, mentionnant l'affaire du Sénat de 1803, Derjavine écrit : «Tous ceux qui entouraient alors le Souverain étaient férus des idées constitutionnelles françaises & polonaises, savoir : le prince Czartoryski, Novossiltsov, le comte Kotchoubey, Stroganov, mais plus qu'eux tous & comme leur ataman, le comte A. R. Vorontsov[2].» Il les qualifie «d'astucieux & d'intéressés», de «bande de jacobins», de «gens, ignorant à fond l'empire & les affaires civiles», & il les tourne tous en ridicule dans sa fable du «Colin-maillard». Faisant le récit de la députation envoyée par le Sénat au sujet de la question du service des nobles, Derjavine est désolé de constater que le Souverain ne dit pas un seul mot au procureur général, &

[1] Gabriel Romanovitch Derjavine, né en 1743, † en 1816, sénateur, ministre de la justice (1802-1803), poète.

[2] *Œuvres de Derjavine*, VI, 787.

qu'il se borne à délibérer avec ses jeunes & plus intimes conseillers, & il arrive à cette conclusion fondée, que «le parti adverse l'a emporté».

De leur côté, les triumvirs blâmaient sévèrement la conduite de Derjavine, ce qu'on peut inférer des écrits du comte Stroganov. Visant la participation de Derjavine au projet de réorganisation du Sénat, le comte s'exprime ainsi : «Après l'avis écrit qu'il a présenté lui-même au Sénat, on ne peut rien attendre des idées fausses de Derjavine; Novossiltsov dut s'étendre sur les véritables principes de la séparation des pouvoirs, que Derjavine songeait à réunir dans le Sénat.» Et de fait, Derjavine fut obligé de céder & de quitter le poste de ministre, qu'il n'avait pas occupé plus d'un an. On le remplaça par le prince P. V. Lopoukhine, dont Novossiltsov fut nommé l'adjoint.

En revanche, l'influence de Spéranski commença à se faire sentir dès la création des ministères. Le comte Kotchoubey eut la bonne fortune d'attirer Spéranski au nombre de ses collaborateurs, fort peu de temps après la constitution du Ministère de l'intérieur. Cela explique que ce ministère ait été organisé de façon régulière avant les autres. Tous les projets de nouveaux règlements étaient rédigés par Spéranski. On sait avec quelle maîtrise il maniait la plume & combien son style différait de la vieille langue, dont on se servait dans la correspondance officielle. Suivant d'un œil vigilant ce qui se passait au Comité secret, Spéranski put certainement commencer à préparer, dès cette époque, les plans qu'il devait réaliser, partiellement il est vrai, dans un avenir très rapproché. Kotchoubey & Stroganov lui témoignaient la plus grande amitié & la plus entière confiance.

En mai 1803, Alexis Andréiévitch Araktchéiev revint de Grouzino à Pétersbourg, sur l'invitation personnelle du Souverain, & reprit ses anciennes fonctions d'inspecteur de toute l'artillerie. Cet événement passa pour ainsi dire inaperçu, mais il ne tarda pas à se faire sentir dans la réalité. Les séances du Comité secret furent interrompues à la fin de cette même année 1803.

Bien que l'Empereur Alexandre continuât à fréquenter assidûment le Comité des ministres, on commençait à distinguer chez lui un certain refroidissement à l'endroit des affaires de politique intérieure. Le 27 novembre 1804, le comte Stroganov écrivait à N. N. Novossiltsov : «Vous savez que nous (*nous* se rapporte au

Souverain) sommes sujet quelquefois par des regrets déplacés & un manque de résolution à rétrograder dans les mesures qu'on avait résolues, à ne pas oser faire les choses au moment où elles devaient l'être, & comme les circonstances n'attendent pas le bon plaisir des souverains, il en résulte quelque chose de lâche & de mal dans les opérations.» Effectivement, Alexandre méditait d'autres pensées, & une nouvelle passion était déjà née dans son cœur — la lutte avec Napoléon : l'Empereur voulait jouer le premier rôle dans la coalition qui se préparait contre la France.

La conséquence de cet état d'esprit d'Alexandre fut la campagne de 1805, qui se termina par la catastrophe d'Austerlitz. Mais il faut remonter plus haut pour trouver les causes initiales de la rupture finale avec Napoléon. Dès l'année 1802, une hostilité manifeste à l'égard de Bonaparte se fit jour plus d'une fois dans les séances du Comité secret. A la même époque, le comte Stroganov & le prince Czartoryski montraient «qu'il fallait mettre un terme aux vues ambitieuses de la France», & «que nous pouvions leur faire plus de mal qu'ils ne pouvaient nous en faire» (séance du 22 janvier 1802). Le 10 mars de la même année, en séance du Comité, le comte Stroganov défendit avec chaleur la conduite de Markov, notre ambassadeur à Paris, & démontra que l'article du *Courrier de Londres* «était injurieux pour la Russie» & que «le Souverain ne pouvait le passer sous silence sans attenter à l'honneur national». Mais l'Empereur Alexandre ne goûta pas ces raisons &, dans la séance du 17 mars, il prit la décision d'envoyer à Paris, à l'examen, le plan de code russe, & cela à l'encontre du Comité, qui tenait pour avéré «qu'on ne manquerait pas d'y intriguer dans cette affaire». Le 24 mars, sans plus attendre, le Souverain se prononçait nettement en faveur de la triple alliance, qui devait servir à «dompter» Bonaparte & qui nous permettrait d'avoir «une influence utile sur les affaires de l'Europe». Le Comité s'éleva unanimement contre ce jugement, & Stroganov insista vivement sur cette considération, qu'une pareille alliance aurait pour résultat de diminuer la Russie aux yeux de l'opinion générale, car nous serions réduits à l'impuissance si la France se joignait à la Prusse. Les sentiments hostiles du Souverain étaient entretenus par les rapports du comte Markov, qu'il fallut rappeler de Paris (le 26 novembre 1803), mais en lui donnant à titre de compensation l'ordre de Saint-André le Premier élu. Le plus ancien

des fonctionnaires de l'ambassade, d'Oubril, resta en qualité de chargé d'affaires. La rupture approchait à grands pas. Au commencement de l'année 1804, le chancelier comte Alexandre Romanovitch Vorontsov tomba malade & s'éloigna des affaires. Le Souverain insista pour que son adjoint, le prince Czartoryski, le remplaçât immédiatement, & le prince, après une courte hésitation, accepta la responsabilité de ce poste.

Voici comment il rapporte l'événement dans ses Mémoires[1] : «C'était une de ces lubies comme il en avait souvent : Alexandre n'eut pas de repos qu'elle ne fût satisfaite. Quand il avait de ces fantaisies, il y revenait sans cesse, y tendait de toute manière; son esprit alors ne cherchait pas à percevoir si c'était bien ou mal, utile ou nuisible; il n'était préoccupé que d'un soin, celui d'écarter toutes les difficultés. Une fois le succès obtenu, il se tranquillisait, devenait souvent indifférent, quelquefois même contraire à ce qu'il avait le plus ardemment recherché.»

N. K. Schilder remarque, non sans raison, que «la décision du Souverain de nommer un patriote polonais à l'un des postes les plus importants de l'Empire causa le plus vif mécontentement dans la société & dans les cercles de la Cour». Et de fait, en se préparant à la lutte avec Napoléon, le prince Czartoryski[2] voulait prendre pour point de départ la restauration du royaume de Pologne. L'initiative de cette grande œuvre eût appartenu à la

[1] *Mémoires*, I, 360.

[2] Langeron s'exprime ainsi dans ses écrits au sujet du prince Czartoryski : «Le prince Adam Czartoryski qui jouait alors le premier rôle dans la diplomatie russe était à peine âgé de trente ans; c'est un homme sage, froid, prudent & honnête. Je ne sais s'il était de force à lutter contre le cabinet & le génie de Napoléon; il avait de plus la méfiance de ses propres forces, qui pouvait encore nuire au développement de ses moyens. Il était alors ami de l'Empereur; il lui était entièrement dévoué; on ne pouvait soupçonner d'ambition, ni d'avidité, un homme à qui une immense richesse était destinée & dont l'existence était assurée par sa naissance, mais quand même ces deux raisons ne le mettaient pas à l'abri du soupçon, sa probité & sa loyauté seules l'en défendaient suffisamment. L'amitié de l'Empereur & sa qualité d'étranger & surtout de Polonais le rendaient l'objet de la haine des Russes, ce qui est assez naturel, mais il était aussi l'objet de calomnies que rien ne pouvait excuser. Pierre Dolgorouky disait publiquement qu'il aspirait au trône de Pologne & que pour y parvenir il trahirait la Russie & son souverain; cette *aßertion* était absurde; Dolgorouky ne l'ignorait pas, mais il parvenait à la faire croire à quelques personnes; son but était rempli.»

Russie qui aurait ainsi empêché Napoléon de la prévenir. Mais ce plan fantastique rencontra une grande opposition, à la tête de laquelle se trouvait un autre favori du Souverain, le prince Pierre Pétrovitch Dolgorouki. Ce dernier exhortait Alexandre à gagner la Prusse à sa cause & il fut envoyé dans ce but auprès du roi Frédéric-Guillaume III à Berlin.

Quant à Czartoryski, il considérait une guerre avec la Prusse comme le gage du succès dans la lutte avec Napoléon. Tout en ayant des vues opposées en ce qui concernait les rapports de la Russie avec la Prusse, les deux princes se trouvaient d'accord pour reconnaître la nécessité absolue d'agir militairement contre la France. Dans le fait, toutefois, l'Empereur se rangea ouvertement du côté du prince Dolgorouki.

Les autres membres du triumvirat n'intervenaient pas ostensiblement dans le débat, mais toutes leurs sympathies allaient sans aucun doute au prince Czartoryski.

Tous, sauf Kotchoubey, accompagnèrent le Souverain dans la campagne de 1805 et assistèrent au désastre d'Austerlitz. Le comte P. A. Stroganov se trouvait au feu pour la première fois & il suivit avec passion le développement de l'action où le hasard lui donna d'être témoin de l'héroïsme de nos troupes, à côté de l'incapacité des états-majors alliés. Il est à croire que c'est à partir de ce moment qu'il conçut en secret le dessein de se consacrer entièrement à la carrière militaire, dans laquelle il passait définitivement deux années plus tard. Peu de temps après la bataille d'Austerlitz, l'Empereur Alexandre ordonnait au comte Stroganov de se rendre à Londres avec une mission diplomatique[1].

Les beaux jours du triumvirat touchaient à leur fin. Le prince Czartoryski, qui s'était aperçu d'un changement dans les dispositions d'Alexandre à son égard, fut le premier à quitter les affaires : le 17 juin 1806, il abandonna son poste au baron André Iakovlévitch de Budberg & conserva ses fonctions de curateur de l'arrondissement scolaire de Vilna. Peu de temps après, en juin 1807, le comte Kotchoubey le suivit dans la retraite, tout en demeurant membre du Conseil de l'Empire. Le comte Stroganov passa au

[1] Dans une lettre datée du 10 janvier 1806, le comte Rostoptchine écrivait au prince Tsitsianov que « le comte Stroganov avait été envoyé pour conduire les nouvelles négociations avec Pitt ».

service militaire. Quant à Novossiltsov, bien qu'il fût encore pendant deux ans curateur de l'arrondissement scolaire de Saint-Pétersbourg, il se retira complètement & résida à Vienne jusqu'en 1812.

Il est à noter que, lorsque le 16 mars 1807 l'Empereur Alexandre quitta Pétersbourg pour rejoindre l'armée d'opération, Novossiltsov, le comte Stroganov & le prince Czartoryski l'accompagnaient encore, comme en 1805, malgré la présence dans la suite du Souverain du baron de Budberg, le nouveau Ministre des affaires étrangères. Cela ne dut pas être particulièrement agréable au magnat polonais; les deux autres, il est vrai, étaient encore aux affaires, mais ils projetaient déjà de se retirer prochainement. Pour Kotchoubey, il n'accompagna l'Empereur ni la première, ni la seconde fois.

Il est intéressant d'observer l'attitude de chacun de ces personnages en se reportant au rôle qu'ils jouèrent lorsqu'ils étaient au pouvoir & qu'ils jouissaient de la confiance impériale.

Le comte Victor Pavlovitch Kotchoubey, qui occupait pourtant le poste le plus en vue, puisqu'il était chargé du Ministère de l'intérieur, avait le talent de rester toujours un peu à l'écart, sans se départir de la plus grande réserve dans ses paroles & dans ses actes, en conservant une attitude modeste, mais noble. Novossiltsov, qui savait qu'on ne pouvait se passer de lui, se chargeait plus que tous les autres de la besogne matérielle en travaillant avec le Souverain, & il se distinguait par une assiduité & une persévérance remarquables au travail. Il se posait en mentor discret, qui modère les passions & les entraînements, bien que, dans la pratique, il se laissât entraîner autant que ses collègues. Le prince Adam Czartoryski, surtout au début de cette période & dans tout le feu de l'action du Comité secret, se dévoua loyalement & avec une ardeur juvénile à l'œuvre des réformes, sans aucune arrière-pensée visible; mais du jour où il reçut mission de diriger la politique extérieure de la Russie, il ne put contenir ses sentiments & ses passions de patriote polonais. Seul, Stroganov, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette fièvre de réforme, resta semblable à lui-même, plus enthousiaste que tous les autres, plus intimement franc que ses collègues, & ne faisant pas le moins du monde attention au milieu dans lequel il avait à prononcer ses discours enflammés. Il dut souvent se lancer en tirail-

leur, parfois imprudent, peu expérimenté, mais toujours sincère, noble & passionné pour la vérité[1].

Quand on se reporte par la pensée à cette époque, ce qui saute surtout aux yeux, c'est l'entraînement fiévreux qui s'était emparé des jeunes collaborateurs du Monarque.

Mais le Monarque lui-même subissait-il le même entraînement que ses jeunes amis? Cela est peu probable. Lorsqu'on suit avec attention les différentes phases de l'œuvre complexe qui fut entreprise si rapidement, on remarque toujours que le Souverain commence par aller hardiment de l'avant & qu'aussitôt après il fait quelques pas en arrière, & cela au moment précis où l'on eût pu croire que tout marchait vers la solution désirée. Le Souverain possédait à un degré remarquable le don d'inspirer ses élus, d'indiquer sans hésitation, toujours il était vrai dans les grandes lignes, un programme connu & le but à atteindre, mais à peine la machine obéissait-elle à la vigueur de son impulsion, qu'un mouvement de recul se produisait à l'improviste. L'entreprise était abandonnée & un projet quelconque, auquel le même sort final était réservé, absorbait à nouveau & avec la même rapidité tout le mécanisme. Voilà pourquoi l'on est si frappé du caractère inachevé de toutes ces réformes dont Alexandre Ier voulait faire la base de son règne, & qui se présentent à nos yeux sous l'aspect d'un conglomérat vague & disparate, sorte de météore détaché du ciel qui éclaira en passant la Russie.

[1] La comtesse B. N. Golovine dit que « la bienveillance dont certains personnages ou autres ont été l'objet de la part du grand-duc Alexandre ne signifie rien aux yeux de l'Empereur, & que cela est particulièrement frappant dans le cas du jeune comte Stroganov, auquel Alexandre témoignait plus de faveur qu'à tout autre courtisan, & qu'une fois empereur il ne tarda pas à abreuver d'ennuis & d'humiliations ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

CHAPITRE IV.

LA MISSION DE LONDRES

(1806).

Si des hésitations & le défaut de précision se faisaient sentir dans les affaires de l'administration intérieure, on s'en apercevait encore plus en matière de politique extérieure. Une nervosité particulière se manifesta après le désastre d'Austerlitz. Non content des travaux des représentants russes à l'étranger — du comte Simon Romanovitch Vorontsov à Londres, du comte André Cyrillovitch Razoumovski [1] à Vienne, de Maxime Maximovitch d'Alopéus [2] à Berlin — l'Empereur Alexandre commença à charger de différentes missions diplomatiques les élus auxquels il avait accordé sa confiance, & à les envoyer alternativement dans les capitales des États étrangers. Parfois son choix fut heureux, mais cette expérience originale eut plus souvent pour résultat des malentendus regrettables. Il faut bien convenir que les représentants mêmes du Souverain auprès des cours européennes n'étaient rien moins que satisfaits de recevoir ces hôtes qu'ils n'avaient pas demandés. D'Alopéus grogna, lorsque le prince Pierre Pétrovitch Dolgorouki parut à Berlin, où il fit un séjour assez prolongé (en 1806); le comte Simon Romanovitch Vorontsov fut désagréablement impressionné par l'arrivée, en 1804, de N. N. Novossiltsov qui parvint, en dépit de ce fait, à conclure une entente anglo-russe. En février 1806, le comte P. A. Stroganov arriva à Londres.

Encore que le très vieux comte Simon Romanovitch fût rempli des meilleures dispositions personnelles à l'égard de Novossiltsov & de Stroganov, l'arrivée de ces deux personnages prouva claire ment au vieillard qu'il n'avait plus la confiance de l'Empereur, & le comte Vorontsov dut se croire, en fin de compte, obligé de

[1] Son Excellence le prince A. C. Razoumovski, né en 1752, † en 1836, représenta longtemps la Russie à Vienne.

[2] M. M. d'Alopéus, né en 1748, † en 1822 à Francfort-sur-le-Mein; diplomate, envoyé extraordinaire à Berlin de 1802 à 1807, temporairement à Londres en 1807; il prit trois fois sa retraite, définitivement en 1815.

demander sa mise à la retraite, demande qui fut agréée. Les rapports du comte Stroganov rendent avec assez de relief cet état d'esprit de Vorontsov.

Vers ce même temps, l'Empereur Alexandre & le prince Czartoryski, désirant renouer des relations avec Napoléon & conclure une trêve provisoire, choisirent à cet effet le conseiller d'État Pierre d'Oubril[1]. On lui donna, à la date du 30 avril (12 mai) 1806, des pleins pouvoirs spéciaux, suffisamment explicites, formulés dans les termes suivants :

« Quoique mon intention, en vous envoyant à Paris, ne soit, pour le moment, que d'établir une discussion franche & confidentielle sur tous les intérêts de la Russie & de la France, afin de préparer par là les voies à une négociation formelle pour la paix générale, néanmoins, comme il est probable qu'il s'établira également à cette fin des pourparlers entre la France & la Grande-Bretagne & que vous serez invité à y prendre part, j'ai résolu de vous autoriser à intervenir en mon nom, en attendant que je puisse désigner à cet objet un plénipotentiaire particulier, dans toute négociation qui s'établira entre l'Angleterre & la France & de signer *sub spe rati*, avec les plénipotentiaires respectifs, tout acte que vous jugeriez conforme à l'honneur & aux intérêts de la Russie. »

Deux mois auparavant, le comte P. A. Stroganov, également muni d'instructions spéciales, avait été envoyé à Londres, où il remplaça bientôt le comte S. R. Vorontsov. On prescrivit à d'Oubril de régler le sens de ses démarches sur les informations du comte Stroganov.

Arrivé à Paris le 24 juin (6 juillet) 1806, d'Oubril, dès le 8/20 juillet, signa, sous sa responsabilité, un traité de paix définitif avec Napoléon & porta ce document à Pétersbourg. A cette date, le prince Adam Czartoryski avait remis la direction du Ministère des affaires étrangères au baron de Budberg[2], & le prince P. P. Dolgorouki avait échangé avec la Prusse des déclarations secrètes. La scène était changée. L'Empereur Alexandre ne jugea pas possible de mettre sa signature au bas du traité de paix apporté par

[1] Pierre Iakovlévitch d'Oubril, † en 1847, conseiller privé actuel, ministre plénipotentiaire extraordinaire à Madrid & à Francfort.

[2] Le baron André Iakovlévitch de Budberg, né en 1750, † en 1812, ministre des affaires étrangères de 1806 à 1807.

d'Oubril, & il le soumit à l'examen du Conseil, qui trouva qu'on ne pouvait ratifier «l'acte de cette prétendue pacification [1]».

D'Oubril fut l'objet d'un blâme officiel, & ordre lui fût intimé de se retirer sur ses terres. Il se rendit à Riga. Je crois qu'on ne lira pas sans intérêt le texte «de la déclaration, à laquelle donna lieu la non-ratification du traité signé à Paris, le 8/20 juillet 1806, par d'Oubril & Clarke :

«Le conseiller d'État P. d'Oubril, qui fut envoyé à Paris au commencement du mois de mai dernier pour porter des secours aux soldats russes prisonniers de guerre, avait été muni en même temps d'instructions pour le cas où il trouverait l'occasion d'opérer un rapprochement entre la Russie & la France. Il en est revenu en toute diligence, portant avec lui un traité de paix, signé le 8/20 juillet par lui & le général Clarke, autorisé à cet effet par le Gouvernement français.

«Cet événement, qui eût comblé les vœux de S. M. I. pour peu que l'acte en question eût été compatible avec sa dignité, avec ses engagements envers ses alliés, avec la sûreté de ses peuples & la tranquillité de l'Europe, a dû produire un effet tout opposé, parce qu'aucune de ses intentions magnanimes ne s'est trouvée remplie comme on le verra par la traduction ci-dessous. Dans une séance extraordinaire du Conseil d'État, le Monarque a daigné communiquer l'acte de cette prétendue pacification &, après l'avoir comparé avec les instructions données à M. d'Oubril, ainsi qu'avec les ordres précis à lui envoyés avant son départ de Vienne pour Paris, S. M. I. s'est vue dans l'impossibilité de ratifier ce traité que M. d'Oubril a pris absolument sur lui de signer, non seulement en dépassant les bornes de ses pouvoirs, mais encore en agissant évidemment contre la lettre et l'esprit de sa commission.

«Le Conseil d'État, guidé par le sentiment unanime de la gloire nationale & de la loyauté connue de l'Empereur, a applaudi à ce refus indispensable de toute ratification, & S. M. I. s'est bornée à le faire annoncer en France en y joignant un aperçu des bases sur lesquelles uniquement des négociations de paix pourraient être renouées.

«Le Ministre des affaires étrangères a fait part officiellement de ces résolutions aux ministres étrangers résidant près de la Cour

[1] Voir le texte même du traité aux Annexes.

impériale. M. d'Oubril qui, par une combinaison inconcevable de circonstances, a si mal répondu à la confiance dont il était investi & qu'il avait justifiée tout récemment dans des commissions importantes remplies avec un succès distingué à Londres, à Berlin & à Vienne, a été renvoyé sur ses terres pour y rester jusqu'à nouvel ordre. »

Si j'ai dû relater d'une manière assez détaillée l'incident d'Oubril, c'est, en premier lieu, parce que cette affaire donne la clef de plusieurs rapports du comte Stroganov portés aux annexes, & qu'en second lieu elle montre, jusqu'à l'évidence, combien était difficile le rôle du comte Paul Alexandrovitch à Londres. Le comte Stroganov avait maintenant, en exécution des ordres de son souverain, un problème délicat à résoudre. Ses collaborateurs les plus intimes à Londres furent le baron Paul Andréiévitch Nicolay (chargé d'affaires) & N. M. Longuinov [1], qui tous deux étaient dans les meilleurs termes & avec le comte S. R. Vorontsov & avec la famille Stroganov. Nicolay [2] l'assistait à Londres [3], &, de Pétersbourg, Longuinov le tenait au courant par le menu de tous les changements de personnes & de l'état d'esprit qui régnait à la Cour.

Il faut rendre justice au vieux comte S. R. Vorontsov. Malgré le bouleversement que lui causa l'arrivée à Londres du comte P. A. Stroganov, il n'en fit pas moins tout ce qui dépendait de lui pour rendre plus facile la situation de son jeune suppléant. La présentation de Stroganov au premier ministre Fox eut lieu dès le mois de février, en présence du comte Vorontsov. Connaissant la défiance de Fox, le comte Simon Romanovitch profita de l'occasion pour lui dire « que l'Empereur, en envoyant ici le comte Stroganoff, me marqua son désir pour qu'il fût mis au courant des affaires entre les deux pays & qu'il désirait qu'il fût présent à mes conférences avec le Ministère britannique. C'est pourquoi il a assisté toujours à mes entrevues avec lord Mulgrave, ainsi qu'à celles que j'ai eues avec lui-même. En conséquence de cela, le

[1] Nicolas Mikhaïlovitch Longuinov, né en 1775, † en 1853, Secrétaire d'État pour les établissements de l'Impératrice Marie, par la suite sénateur & membre du Conseil de l'Empire.

[2] P. A. de Nicolay, né en 1777, † en 1847, diplomate, de 1806 à 1807 chargé d'affaires en Angleterre, puis en Suède, à partir de 1818 ministre plénipotentiaire en Danemark.

[3] Voir les Annexes.

comte Stroganoff sera toujours avec le baron de Nicolay aux entrevues que lui, M. Fox, sera dans le cas d'avoir avec notre chargé d'affaires sur les rapports de nos pays respectifs [1] ».

Le comte Simon Romanovitch Vorontsov, qui était d'ores & déjà résolu à se retirer, mettait peu à peu l'envoyé du Tsar au courant des affaires; de son côté, le prince Czartoryski écrivait au comte Vorontsov pour lui exposer ses considérations sur les conséquences de la bataille d'Austerlitz, et assurait notre ambassadeur de l'entière conformité de vues existant entre lui et le comte Stroganov [2]. Après sa retraite, le comte S. Vorontsov continua à vivre en Angleterre comme un simple particulier, suivant avec intérêt la marche des affaires. Ses rapports avec Stroganov étaient excellents, aussi ce dernier lui rendait compte en détail de tout ce qu'il faisait. Il est avéré que le vieillard approuvait complètement son jeune successeur, comme cela résulte, par exemple, d'une lettre qu'il écrivait le 6 août 1806 à son fils Michel Sémionovitch : « Je suis enchanté de ses dépêches (de P. A. Stroganov) à Budberg & des coups d'éperons qu'il lui donne pour exciter en lui du patriotisme & de l'élévation d'âme [3]. » Plus tard, dans une autre lettre à son fils Michel, Vorontsov le prie de dire au comte P. A. Stroganov qu'il est « vraiment un digne & respectable homme, qu'il a fait parfaitement bien, qu'il a été en règle & qu'il a agi dans mon sens en ouvrant le paquet de Tatischteff parce que, non seulement j'ai quitté mon ambassade, & tout ce qui est adressé à l'ambassadeur par ceux qui ignorent encore sa retraite de sa place ne lui appartient plus, mais à celui qui fait les affaires de sa Cour »... Le comte Stroganov lui a inspiré « une telle amitié, estime & confiance que je ne pourrai avoir rien de caché pour lui & qu'il n'y a aucune lettre particulière & confidentielle que je voudrais ne pas lui montrer... » et encore « que la franchise avec laquelle il a agi envers lord Granville & le prince Castelcicala est digne de lui, car elle est noble & prudente, & doit inspirer pour lui la plus grande estime & confiance ».

[1] L'*Archive du prince Vorontsov*, XV, 402.

[2] Dans une lettre qu'écrivait de Moscou, le 28 juin 1806, Ia. I. Boulgakov à son fils, A. Ia. Boulgakov, qui se trouvait à Naples, nous lisons : « A Londres, le comte Vorontsov est mis à la retraite; il sera probablement remplacé par le comte Stroganov qui s'y trouve actuellement. »

[3] L'*Archive du prince Vorontsov*, XVII, 136.

Quand surgit l'incident de Paris, Stroganov comprit la faute de d'Oubril. Voici ce que P. A. Nicolay communiquait à S. R. Vorontsov à la date du 25 juillet : «Le comte Stroganoff s'est déterminé à présenter aujourd'hui toute l'affaire à lord Granville, de manière qu'ils voient clairement que c'est l'ouvrage de M. d'Oubril seul, sans qu'il ait été autorisé à le terminer, & le comte Stroganoff m'a assuré être persuadé que l'Empereur ne l'approuvera pas.» En attendant, d'Oubril se pressait de communiquer au comte Stroganov le traité qu'il avait signé, ajoutant naïvement que si peut-être il avait dépassé ses pouvoirs, c'est qu'en saine raison il n'avait pu agir autrement [1].

Avec une grande attention & un étonnement non moins grand, le comte P. A. Stroganov lut & relut les papiers que d'Oubril lui avait expédiés de Paris, non seulement la lettre explicative de ce dernier, mais surtout le traité du 8/20 juillet. Plus il pénétrait le sens & la valeur des mots, & plus nettement lui apparaissait l'inutilité en soi de ce traité, qui se trouvait par ailleurs, à ses yeux, en opposition avec tout le labeur diplomatique des derniers temps.

Dans son rapport à la Cour, écrit à la date du 15/27 juillet, exactement une semaine après la conclusion du fameux traité de Paris, le comte Stroganov expose en toute sincérité & avec éloquence ses vues sur ledit traité, & les pensées qu'il lui suggère. Eu égard à l'importance de ce rapport, j'en donne ici le texte intégral :

RAPPORT À LA COUR, EN DATE DU 15/27 JUILLET 1806.

SIRE,

Votre Majesté Impériale saura déjà par l'expédition qui s'est faite le 13/25 de ce mois, très à la hâte, les motifs d'appréhension que le Ministère de ce pays est dans le cas d'entretenir à notre égard par la conduite plus que singulière de M. d'Oubril à Paris & qui ne manquerait pas de nous faire rompre avec ce pays si elle était entièrement approuvée; mais je n'ai aucun doute qu'elle ne le sera pas, & je n'ai pas hésité à le déclarer à mylord Granville, dans une conférence que je lui ai demandée à cet effet, & où je lui ai communiqué in extenso tout ce que j'avais reçu de Paris, me refusant pourtant de lui en donner copie officiellement, parce

[1] Voir aux Annexes.

que je regardais ces pièces comme non avenues, ayant été conclues en entier par M. d'Oubril de lui-même, non seulement sans instructions, mais en contradiction positive avec la lettre & l'esprit de celles dont j'avais eu connaissance, & qui m'étaient annoncées comme les siennes.

J'adresse dans ma dépêche d'aujourd'hui à M. le baron de Budberg, pour l'information de Votre Majesté Impériale, la suite des pièces avec leurs annexes qui ont été échangées entre mylord Yarmouth, à Paris, & les ministres de Sa Majesté ici. Ces pièces vous mettront, Sire, à même de juger des principes qui ont toujours animé le cabinet de Saint-James, &, dans mon opinion, elles sont très conformes à l'esprit de celles que j'ai toujours reçues de vous, Sire.

M. d'Oubril ayant connaissance de toutes ces pièces était donc parfaitement au fait de l'esprit & des principes du cabinet britannique; je fortifiai encore cela par les dépêches dont je joins également copie à M. le baron de Budberg & que j'adressai à M. d'Oubril le 4/16 de ce mois. Ma dépêche avait été montrée à M. Fox & à mylord Granville & était en accordance avec celle qu'ils expédiaient à mylord Yarmouth; mais tout cela était trop tard, & M. d'Oubril voulant à toute force sauver quelque chose, excepté l'honneur de son souverain & la dignité de son pays & voyant que le salut des objets qu'il m'avait promis dans sa dépêche était très aventuré, avait déjà résolu de signer quelque chose à tout prix; & de tout l'étalage pompeux qu'il me fait dans ses dépêches qui se trouvent parmi les autres annexes, il ne reste que la république de Raguse de sauvé & encore les positions françaises paraissent-elles prises avec les précautions nécessaires pour annuler l'indépendance de ce misérable état. La tranquillité des Monténégrins ne paraît pas fondée sur des bases plus solides, car la condition qui y est attachée & dont personne n'est le juge que Bonaparte, est en opposition directe avec les mœurs & les opinions de ces peuples qui refusent constamment de se reconnaître sujets de la Porte & se signent toujours dans les positions fréquentes à notre Cour, « sujets fidèles » de Votre Majesté Impériale; de sorte qu'en attachant leur tranquillité à une chose qu'on peut prédire d'avance qui ne sera pas remplie, c'est comme si on les livrait sans réserve à la vengeance de Bonaparte. Voilà le prix dont on paye le sang qu'ils ont toujours été prêts à verser pour nous au premier signal de notre part! Telle est la récompense que l'on accorde à leur fidélité bien gratuite! Si ces gens sont maltraités, quelles ressources avons-nous dans cette partie avec la précaution que M. d'Oubril a prise de promettre en votre nom, Sire, que vous n'entretiendriez pas plus de 4.000 hommes dans les Sept-Îles?

N'est-ce pas une chose honteuse d'acquiescer à une condition évidemment dérisoire ? Car un aussi petit corps n'est-il pas évidemment si aventuré qu'il est préférable de n'y garder personne? Mais ce n'est pas tout. « L'Autriche est sauvée » ! s'écrie M. d'Oubril, & c'est ce qui doit le justifier de tout; mais il est à remarquer que les ordres qui devront être donnés à cet effet sont remis à un temps éloigné; & après le départ de ces ordres ils peuvent fort bien ne pas être exécutés, car si c'est de M. d'Oubril qu'ils doivent émaner, il est probable que vos commandants militaires, Sire, n'y obéiront pas; & si c'est de Saint-Pétersbourg, il n'est pas probable que le terme de trois mois suffise pour que toutes les conditions attachées à la rentrée des troupes françaises soient remplies. Et comme en attendant l'esprit ambitieux de Bonaparte ne restera probablement pas tranquille, ne trouvera-t-il pas dans ce laps de temps mille prétextes de maintenir ses troupes dans les positions qu'elles occupent? D'attaquer même l'Autriche, s'il le trouve bon, avant même l'expiration de ce terme? Ne peut-on même pas croire qu'il manquera à sa parole; & est-ce une chose si extraordinaire dans le chef de la France qu'il soit criminel d'entretenir quelque doute à l'égard de sa loyauté? Où trouve-t-on dans les articles de ce traité le prix de notre reconnaissance du titre impérial dans Bonaparte? N'est-on pas en droit de croire qu'il aurait sacrifié quelque chose à cela? Me serait-il permis de conclure par quelques observations sur le terme de l'échange des ratifications fixé à vingt-cinq jours à dater de la signature des articles? La première nouvelle qu'on aura de ce traité sera par M. d'Oubril lui-même. Il lui est impossible d'arriver plus vite qu'en seize jours; il ne restera donc que neuf jours à Votre Majesté Impériale pour considérer une transaction en opposition formelle à toute la conduite que vous avez tenue, Sire, depuis votre avènement au trône. Ainsi M. d'Oubril, non content de s'être laissé traiter lui-même comme un prisonnier, auquel on ne permet pas de prendre le temps nécessaire pour son repos & sa nourriture consent encore que la personne auguste de Votre Majesté Impériale soit mise dans la même position & soit obligée de sacrifier son repos & de méditer à la hâte, si je puis m'exprimer ainsi, comme un commis craintif lorsqu'il se sent pressé par les regards sévères de son maître. Les articles secrets ne présentent pas, je crois, quelque chose de plus satisfaisant ou de plus honorable. Nous y avons la honte gratuite d'abandonner le roi de Naples, qui dans le fait n'a encouru la perte de sa couronne que pour nous & l'Angleterre; & cela sans qu'il en résulte la moindre utilité pour les affaires générales en compensation d'une défection aussi gratuite. Mais ce qui doit frapper davan-

tage, c'est que non seulement nous nous séparons de l'Angleterre, notre fidèle alliée, mais c'est que nous nous déclarons contre elle; car nous convenons éventuellement de lui faire fermer les ports des îles Baléares, dont l'un entre autres, le port Mahon, peut être fort intéressant; nous semblons imiter en cela la conduite de la Prusse à l'égard des ports des mers du Nord & Baltique. A la vérité, M. d'Oubril dit que nous restons ce que nous étions, &, en effet, je n'aperçois aucune province russe de cédée; mais tout ce qui pouvait nous lier avec l'Europe est abandonné & M. d'Oubril en a fait le sacrifice.

Je n'ai pas hésité à déclarer aux ministres anglais qu'accoutumés depuis des siècles à être guidés dans les sentiers de la gloire & de l'honneur par l'auguste famille de Votre Majesté Impériale, cela ne serait certainement pas à présent que nous nous laisserions asservir à l'exemple des autres puissances du continent. — Excusez mes réflexions, Sire, mais je n'ai pu m'empêcher de donner cours aux sentiments que j'ai éprouvés en prenant connaissance de cet acte singulier.

Je suis, avec le respect le plus profond, Sire, de Votre Majesté Impériale le très humble & très fidèle sujet.

P. Stroganoff.

Les vues politiques & les sentiments patriotiques de l'envoyé russe à Londres ne furent pas seulement approuvés par l'Empereur Alexandre Ier & tout le Conseil de l'Empire, ainsi que par la Russie tout entière, l'histoire elle-même les a ratifiés. Ce rapport est le meilleur spécimen des aptitudes diplomatiques du comte P. A. Stroganov. Jusqu'en pays étranger il tint haut le drapeau de l'honneur russe & des intérêts vitaux de la Russie. Ce n'est pas sa faute si les efforts qu'il déploya dans la diplomatie ne furent pas couronnés du succès qu'ils méritaient. Lorsqu'on lit les rapports de sa mission à Londres, qui sont insérés dans les Annexes, on se convainc que l'Empereur Alexandre n'avait pas fait un mauvais choix en l'envoyant à Londres pour remplacer le comte S. R. Vorontsov.

Du rapport à la Cour que nous venons de citer, il résulte que le comte Stroganov, en dehors même de ses devoirs professionnels, s'était déjà fait à la vie de Londres & qu'il avait noué des relations très amicales avec la société de cette ville. Mais il savait, par les lettres de Longuinov, que le nouveau Ministre des affaires étrangères, baron de Budberg, nourrissait à son égard, non

seulement de l'envie, mais même de l'animosité; l'éloignement du prince Czartoryski était de mauvais augure. Plus tard, Longuinov, faisant mention de Budberg, communique ce qui suit au comte S. R. Vorontsov : «Il n'y a personne au monde qu'il déteste tant que le comte Paul Stroganoff. Ce dernier a eu la préférence, nonobstant que le prince Czartoryski & Novossiltzow ne soient pas plus aimés de lui [1].»

Ses fonctions de diplomate commençaient à peser au comte Stroganov, cependant il désirait rester encore en Angleterre, ce pays lui plaisant toujours davantage. Mais le Souverain, ainsi qu'il appert de sa lettre au comte, en date du 14 août [2], lui demandait de revenir au plus vite à Pétersbourg, se réservant sans doute de lui donner un nouveau poste quelconque dans la sphère de la politique extérieure. La lettre dont il s'agit marque en termes explicites que l'Empereur était satisfait de la conduite de Stroganov; P. A. Nicolay écrivait la même chose au comte S. R. Vorontsov, à la date des 14 & 17 septembre : «Sa Majesté lui sait un gré particulier du service qu'il lui a rendu.» Parlant du voyage que Stroganov venait de faire en Angleterre & des lettres reçues pendant son absence & qu'il lui avait transmises, Nicolay raconte que le comte lui lut une lettre du Souverain «qui exprime tout son contentement sur la conduite qu'il a tenue ici & le presse de nouveau de le rejoindre. J'ignore encore quels sont les projets du comte Stroganoff», ajoute Nicolay. Le 23 septembre, le baron André Lvovitch Nicolay [3], mentionnant le bruit de la retraite de Stroganov, écrivait de Monrepos aux comtes Vorontsov (père & fils) : «Le bruit qui court que le comte Stroganoff, au grand regret de Paul (fils de Nicolay), vient de se démettre des affaires & qu'il sera remplacé par un autre ministre ad interim, qu'on ne nomme pas encore, mais duquel Paul pourrait bien ne pas s'accommoder si bien que du comte, tout cela me tient encore en suspens sur le sort de mon fils.»

Dans ce même temps, le comte Paul Alexandrovitch rendait tranquillement visite au duc de Somerset dans le Devonshire, il se proposait d'aller voir l'escadre russe à Portsmouth & ne se pressait

[1] L'*Archive du prince Vorontsov*, XXIII, 35.

[2] Voir plus bas.

[3] A. L. Nicolay (Heinrich-Ludwig), de Strasbourg, professeur de logique, précepteur du grand-duc Paul Pétrovitch (1769), son bibliothécaire et secrétaire (1776), conseiller privé, président de l'Académie impériale des sciences, né en 1737, † en 1820.

pas de retourner en Russie. Il partit enfin, mais en prenant un chemin détourné — celui du Danemark & de la Suède.

L'arrivée du comte était attendue depuis longtemps : cela résulte manifestement d'une lettre que le vieux baron Nicolay écrivait de Monrepos le 28 décembre aux Vorontsov, portant « que le comte Stroganoff doit s'être détourné de sa route pour aller faire sa cour à la grande-duchesse Marie à Copenhague & de là prendre son chemin par Tornéo. Aussi sa femme, qui est allée à sa rencontre jusqu'à Wiborg, s'est-elle ennuyée de l'y attendre & s'en est retournée ici». Ainsi prit fin la mission du comte Stroganov qui, ne sachant au juste ce qui l'attendait à son retour, se mit en route pour la Russie à contre-cœur et sans se dépêcher.

Dans son *Recueil des traités & conventions*, le professeur de Martens exprime l'opinion suivante sur la mission du comte Paul Alexandrovitch en Angleterre : «Une grande liberté d'action fut laissée au comte Stroganov, grâce à la confiance que lui témoignait le Souverain. On lui avait recommandé, entre autres choses, d'entretenir des relations amicales avec le prince de Galles, que le roi son père détestait. Mais le comte Stroganov était si prudent qu'il n'usa pas du droit qu'on lui avait donné, dans le cas où il reconnaîtrait l'à-propos de conseils utiles pour le prince de Galles, de faire un pas en sa faveur; il trouvait d'une façon générale déplacé de s'immiscer dans les rapports du père & du fils, qui ne regardaient en rien l'Ambassadeur de Russie. Le comte Stroganov comprenait à merveille que la situation politique de l'Europe se compliquait sans cesse & que l'alliance existant entre la Russie & l'Angleterre était exposée de ce chef à une sérieuse épreuve [1]. »

Il semblait, à en juger par la haute approbation de son Souverain, que la mission du comte Stroganov avait pleinement réussi, & qu'une étroite alliance de la Russie & de l'Angleterre était assurée en vue de la lutte imminente avec Napoléon. En réalité, ces conjectures ne devaient pas se vérifier.

Après son retour à Pétersbourg, le comte Stroganov fut désigné pour accompagner le Souverain dans la campagne contre Napoléon. Les dispositions extérieures de l'Empereur demeuraient les mêmes à son égard; on voulait encore attirer le comte dans la carrière diplomatique, ce qui ne répondait aucunement à ses inclinations.

[1] *Traités avec l'Angleterre*, t. XI, p. 124-125.

Investi jusqu'alors du titre honorifique d'adjoint du Ministre de l'intérieur, qu'il avait conservé durant sa mission à Londres, le comte Stroganov demanda & obtint du Souverain qu'on le relevât de cet emploi. Le comte S. R. Vorontsov recevait de Longuinov la nouvelle que « le comte Stroganov avait quitté le Ministère de l'intérieur & avait été nommé sénateur. Dans le voyage actuel, il ne paraissait occuper aucun poste spécial de l'administration, mais il serait employé aux affaires générales... On lui avait confié certaines affaires politiques (il l'avait donné lui-même à entendre à Longuinov avant de partir), & il se rendrait à Vienne, puis à Londres». Tous ces bruits sont confirmés, comme l'écrit Longuinov, par Stroganov lui-même, qui dit un jour « qu'on l'enverra quelque part, & qu'il ne trouverait pas mauvais d'aller encore une fois en Angleterre». Dans cette même lettre, du 18 mars 1807, Longuinov fait la remarque suivante : « J'ignore en quoi j'ai si fort courroucé Budberg, que je n'ai vu qu'une fois depuis que je suis arrivé ici. Serait-ce que j'ai dîné plusieurs fois chez le comte Stroganov, pour lequel il n'a pas la moindre adoration. » Bientôt Budberg tomba malade, & l'on espérait qu'il serait remplacé par quelqu'un de plus capable & de plus apte à occuper un poste si plein de responsabilité.

L'Empereur Alexandre avait déjà jeté les yeux sur une personnalité qui était à la hauteur des circonstances. Son choix s'était fixé sur le comte Nicolas Pétrovitch Roumiantsev [1], mais le Souverain ne le nomma qu'à son retour de Tilsit [2]. Quoi qu'il en fût, le comte Roumiantsev prit à l'avance certaines mesures de précaution, ainsi que l'atteste le docteur Rogerson dans une lettre au comte S. R. Vorontsov, en date du 10 mai 1807 : « Avant le départ de Sa Majesté, Roumiantzeff a arrangé que la correspondance entre lui & le Maître serait directe sur toutes les affaires, sans l'intervention de Novossilzoff et Stroganoff. »

Le comte P. A. Stroganov flairait quelque chose de mauvais &, s'étant mis en route le 16 mars pour rejoindre l'armée avec l'Empereur, il sollicita de celui-ci l'autorisation de s'engager comme

[1] N. P. Roumiantsev, né en 1754, † en 1826, conseiller privé actuel en 1797, chevalier de Saint-André en 1798, membre du Conseil de l'Empire en 1801, Ministre du commerce (1801-1807), des affaires étrangères (1807-1810), président du Conseil de l'Empire (1810-1812).

[2] Le 30 août 1807.

volontaire dans les troupes. Cette autorisation lui fut accordée, bien qu'à regret, & le comte Stroganov se voua dès lors d'une façon définitive à la carrière militaire.

Les hostilités furent suspendues dès le début de l'été, & la guerre se termina par l'entrevue de Tilsit du 13 juin & par les traités de paix & d'alliance conclus avec Napoléon le 25 du même mois[1].

Les pressentiments du comte Stroganov se réalisèrent. Après cet événement le triumvirat s'écroula définitivement, & Alexandre accorda sa confiance à de nouveaux personnages.

Le vieux comte Simon Romanovitch Vorontsov exprime son indignation à propos de la paix de Tilsit dans une lettre à son fils, le comte Michel Sémionovitch, en date du 2 juillet 1807, disant que le prince Czartoryski, le comte P. A. Stroganov & N. N. Novossiltsov «pensent comme vous & moi sur ce même sujet» et que «ces trois hommes si attachés à l'Empereur, à sa gloire, à sa dignité & à la dignité & prospérité de la Russie, seront désolés de ce qui arrive». Plus loin il trouve tout à fait naturel, étant donné le changement qui s'était produit dans l'esprit du Souverain, que Stroganov & Novossiltsov voulussent quitter Pétersbourg & se retirer des affaires.

Le comte Zavadovski, faisant connaître au comte Vorontsov la rupture de l'alliance entre la Russie & l'Angleterre, termine par le post-scriptum suivant : «La situation du prince Czartoryski, de Stroganov & de Novossiltsov n'est plus ce qu'elle était par le passé.»

Je cite ci-après un certain nombre de lettres & de rapports envoyés de Londres à l'Empereur Alexandre & au prince Czartoryski par le comte Stroganov, qui donneront une claire compréhension de ses aptitudes en tant que diplomate. Le lecteur trouvera toutes les autres lettres de Londres aux Annexes.

Rapport du 6/18 février 1806 au prince Czartoryski.

Aussitôt mon arrivée je me présentai chez le comte W.[2] qui me reçut très bien, prit mes dépêches & sans les ouvrir me questionna beaucoup sur les événements dont j'avais été témoin. Après avoir à peu près épuisé

[1] La paix de Tilsit fut signée le 25 juin (7 juillet) 1807, & la ratification de ce traité suivit le 27 juin.

[2] Simon Romanovitch Vorontsov, à partir de 1783 ambassadeur de Russie près la Cour de Saint-James.

la matière pendant près de deux heures de conversation, ce qui s'était très bien passé de sa part, il ouvrit les dépêches & les lut. Je remarquai aussitôt un changement & de gracieux qu'il était il devint aigre & sévère, trouva à redire à la dépêche disant qu'elle se contredisait, qu'il y avait des fautes dans la citation des dates[1], enfin il n'y eut pas jusqu'à la main du copiste qui était assez mauvaise quoique lisible (c'était Kaïssarov) qui ne fût pas oubliée; je fus obligé de lui expliquer tous les détails de l'expédition pour excuser ces petits défauts.

Le point sur lequel il trouvait qu'il y avait contradiction était celui qui fait l'objet de la dépêche d'aujourd'hui, & pour le mettre à son aise je lui dis que, comme il me paraissait que le but de ce passage me paraissait être simplement d'esquisser les raisons qui faisaient l'apologie de notre conduite, il me paraissait qu'on pouvait le passer sous silence & donner d'autres raisons qui mèneraient au même but, qui était de montrer que la malheureuse issue de cette campagne ne devait pas nous être imputée à tort; il continua en disant que c'était une commission fort désagréable qu'il avait toujours eue, & il commença à m'en citer plusieurs; entre autres, il me dit combien on se méfiait de lui & il rappela l'histoire de l'instruction de Sabloukoff, il en vint ensuite à l'envoi de Novossilzoff qu'il avait considéré comme une chose désagréable, mais que son zèle pour le bien public malgré cela l'avait engagé à donner à Novossilzoff toutes les facilités possibles pour accomplir sa commission & qu'il en appelait à lui-même pour témoigner s'il l'avait bien servi, quoiqu'il ne pût pas se dissimuler que c'était une chose désagréable pour lui, il ajoutait qu'il était enchanté que je sois arrivé ici, qu'il me procurerait l'occasion de voir les ministres & que, s'il leur survenait quelques doutes sur les communications qu'il faudrait leur faire, je n'aurais qu'à le leur expliquer comme je voudrais; enfin, après avoir veillé jusqu'à deux heures du matin, je fus renvoyé au lendemain à midi pour conférer encore sur les moyens d'éviter ou de pallier cette contradiction. Le résultat de tout ceci fut qu'on ne communiquerait la dépêche que par extrait & que, comme lord Mulgrave ne disait rien de positif avant le rétablissement de M. Pitt, il n'y aurait probablement aucune explication à faire. Le comte fit aussi quelques observations sur le rappel des troupes débarquées dans le royaume de Naples qui me parurent assez justes, & qui ont été communiquées dans le temps. Nous fûmes le sur-

[1] « Il se trouva pourtant à l'examen qu'il n'y avait aucune erreur dans les dates. »

lendemain chez lord M.; le résultat de la conférence a été rendu fidèlement dans la dépêche que j'ai signée avec le comte W. Depuis, la maladie de M. Pitt ayant toujours augmenté, nous ne vîmes plus le ministre & il n'y eut rien d'intéressant de passer officiellement. J'employais mon temps à observer la scène, je voyais des gens de l'opposition & du ministère, j'étudiais le comte lui-même & je ne tardais pas à me convaincre que le comte W. n'est point propre du tout à cette place; je pourrais donner ailleurs plus de détails sur son caractère, mais il m'a toujours paru plus difficultueux que les ministres avec lesquels il fallait négocier l'évacuation de l'Italie par nos troupes, qu'il lui paraissait si terrible & si embarrassant à justifier, n'a étonné personne, excepté le prince Castelcicala qui devait le faire d'office & excepté les gens très déliés & accoutumés à suivre le fil des événements sans s'arrêter à la superficie. J'ai toujours vu tout le monde dans une admiration enthousiaste de l'Empereur, au point qu'on peut dire que cela est général, le nombre des autres est petit.

J'ai cherché pendant ce temps l'occasion de faire la connaissance de lord Moira, ce qui m'a été procuré par lady Warren; j'eus un rendez-vous à dix heures du matin, & nous eûmes pendant une heure et demie environ une conférence assez intéressante; après des compliments sur la conduite de l'Empereur, il me demanda si, au lieu de livrer bataille, on n'aurait pas pu passer la Mark, qui, à en juger d'après la carte, offrait un moyen de défense assuré & aurait permis des opérations plus décisives sur notre gauche; je lui répondis que n'étant pas militaire moi-même je ne pouvais lui donner qu'une réponse bien peu satisfaisante, mais que j'avais entendu dire aux Autrichiens qui, naturellement, devaient mieux connaître leur propre terrain, que ce n'était guère faisable. Je lui demandai ensuite si on n'aurait pas pu faire de la part de l'Angleterre quelques diversions, il me dit qu'il n'y avait pas le moindre doute qu'on aurait pu le faire & que deux mois plus tôt on aurait pu faire une descente sur les côtes de France ou ailleurs qui aurait pu seconder puissamment les alliés, mais que ceux qui étaient en possession de cette partie-là n'y entendent rien & que cela était resté sans effet, que, pour M. de Pitt, sa santé ayant sensiblement décliné, il ne lui serait plus possible de vaquer à toutes les affaires avec la même activité, ce qui depuis plusieurs mois avait occasionné une stagnation très dommageable au bien-public; il m'ajouta, relativement à M. le comte, que, depuis quelque temps, il avait beaucoup perdu de la confiance générale & que les contingents n'étaient point pour lui; en revenant

aux affaires du continent, il me parla de la conduite de la Prusse comme ayant été cause de la malheureuse issue des affaires, et il me dit que si on lui avait donné dès le commencement un appât assez considérable on l'aurait certainement engagée dans la lutte; sur ce que je lui demandai de quelle nature pourrait être cet appât, il me répondit sans hésiter qu'il fallait dès le premier mot lui offrir le Hanovre; sur ce que je lui observai qu'on avait toujours cru qu'il était impossible d'obtenir ce point du Roi, il me répondit qu'un ministère faible ne l'aurait pas pu, mais qu'un ministère composé des premiers talents, possédant la confiance générale & qui aurait tenu à cela, sauf à quitter leur emploi, l'aurait pour sûr emporté, & sur cela il me parla de la faiblesse du dernier ministère, qu'excepté M. Pitt il n'y avait personne, & que lui ne pouvait pas suffire à tout. Je lui demandai s'il ne s'attendait pas que Bonaparte ferait des propositions de paix, il me dit qu'il s'y attendait, mais qu'il ne voyait pas la possibilité qu'il y eût moyen de s'entendre & que, pour le moment, il ne voyait pas qu'il y eût autre chose à faire qu'à augmenter les moyens de défense autant qu'il était possible & voir venir les événements; que pour le moment il lui paraissait impossible de prévoir la tournure que prendraient les choses, qu'il considérait que les intérêts de la Russie étaient les mêmes & que, par conséquent, il croyait que la politique naturelle des deux pays devait les rapprocher dans ce moment plus que jamais & qu'à eux deux la Russie & l'Angleterre pouvaient encore offrir un contrepoids imposant au pouvoir énorme de la France.

Telle est la substance de notre conversation & je dois dire qu'il m'a singulièrement séduit par sa manière franche & loyale de s'énoncer; j'ai terminé ma visite par le prier de m'introduire auprès du prince de Galles, ce qu'il m'a procuré quelques jours après.

Londres, 6/18 février 1806. P. STROGANOFF.

RAPPORT DU 16/28 AVRIL 1806 AU PRINCE CZARTORYSKI.

Le courrier par lequel vous recevrez cette lettre, mon Prince, vous portera en même temps les copies de la lettre de Talleyrand à M. Fox & de la réponse que ce dernier y a faite. Je ne doute pas, mon Prince, que Sa Majesté Impériale n'ait entièrement lieu d'en être satisfaite; & l'esprit franc & noble de la lettre du secrétaire d'état anglais contraste bien avec l'astuce qui perce dans la dépêche française. Je ne crois pas qu'on puisse

porter plus loin l'attachement religieux à ses alliances & à sa parole que ce qui est professé par le cabinet britannique dans la réponse qu'ils ont expédiée à Paris. Il semblerait que cela devrait être une chose si naturelle, que cela ne devrait pas être un mérite de s'y conformer; mais, dans le siècle où nous vivons, cela est devenu si rare que l'honnêteté la plus commune doit s'ériger en vertu exemplaire & qu'on accorde un sentiment d'admiration à des actions qui, auparavant, n'auraient excité qu'un simple mouvement d'approbation. Il est beau de voir encore deux cours s'être préservées au milieu de la corruption générale & conserver le dépôt sacré d'un sentiment qui aurait dû être universel. Ces deux pièces, mon Prince, parlent pour elles-mêmes, & tout commentaire à leur égard semble inutile. Trois points principaux constituent les bases de la pièce française : sophismes, faussetés & verbiage. Le premier est relatif à la nature distincte des différends qu'il s'agit d'accorder entre la France & la Grande-Bretagne d'avec ceux qui divisent la France des puissances du continent; sophisme sur lequel ils fondent le refus qu'ils font d'admettre un plénipotentiaire russe, comme si tous ces différends n'avaient pas pour source commune le bouleversement de l'Europe & comme si on pouvait puiser ailleurs que dans l'ordre à introduire dans cette partie du monde les principes d'un accommodement avec l'un & avec l'autre. Ainsi n'est-il pas clair qu'en cherchant à traiter séparément pour le même objet avec deux grandes puissances, c'est évidemment pour se ménager des moyens de division dont ils profiteraient. Pour le second point ils tâchent déjà de jeter des semences de jalousie & de défiance soit en parlant de propositions directes, soit en faisant un faux tableau des relations de la Russie avec la France; & cela est calculé de manière qu'au cas qu'elles nous soient communiquées ils aient une chance qu'elles produiront chez nous le même effet. Pour le troisième point, ils discutent inutilement les longueurs d'un congrès auquel on n'a jamais pensé. On a senti ici que si l'on voulait discuter le fond d'un raisonnement aussi faux, ce serait commencer une sophistication interminable, & on est allé droit au but; on a répondu catégoriquement & d'une manière qui peut, je pense, nous satisfaire pleinement, & s'il est permis d'entretenir encore quelques regrets sur quelques points de cette transaction, cela ne peut être que sur quelques retards qu'ont éprouvés les communications qu'on a faites dans leur temps des divers degrés que prenait cette négociation, & qui auraient pu, étant faites sur-le-champ, mettre la mission de Sa Majesté dans le cas de vous en informer quelques semaines plus tôt. Ce n'est que vous, mon Prince, qui puissiez juger si une pareille perte de temps a pu être domma-

geable aux intérêts de Sa Majesté : pour moi, les choses terminées de cette manière, je ne regrette plus rien. Un des points de la dépêche de Talleyrand qui méritait d'être relevé, était ce qui regarde les propositions directes qu'il assertait exister de notre part à Paris; il eût été déplacé de mon côté de m'étendre en grandes protestations du contraire, & je tiens qu'une longue justification eût été injurieuse au caractère de Sa Majesté. Je me suis donc borné à citer le fait duquel on avait pu se prévaloir à Paris pour avancer une chose pareille, & qui ne pourrait être que l'envoi du beau-frère de Lesseps à la suite de sa conférence avec vous, circonstance dont lord G. L. Gower fut informé dans ce temps & dont il rendit compte alors à sa cour, de même qu'elle en fut avertie par le comte Woronzow, qui communiqua à M. Fox la copie du protocole de cette conférence que vous lui envoyâtes alors. Ce ministre se rappela très bien cette circonstance, & même il ajouta que lord G. L. G. finissait sa dépêche en disant qu'il était fâché qu'on ait gardé tant de ménagement vis-à-vis de l'agent français, sur quoi M. Fox continua en disant qu'il lui avait répondu, que sur cela il n'était point de son avis, & qu'il approuvait fortement la conduite qu'on avait observée chez nous dans cette occurrence.

Vous remarquez, mon Prince, d'après le compte très exact que vous rend le baron Nicolay de la conférence que nous avons eue avec M. Fox samedi dernier, que ce ministre croit que dans l'état actuel des choses il serait fort intéressant pour les alliés de frapper un grand coup; que le résultat incontestable en serait très avantageux au salut de l'Europe, dont le bien-être est si essentiellement lié à notre prospérité, qu'une torpeur générale s'était emparée de tout le continent, & qu'il fallait une commotion pour la tirer d'une léthargie où elle n'était plongée que parce qu'elle était abattue par un revers, & que nous y étions engagés pour que notre réputation ne fût pas ternie par la manière dont la contestation avait pris fin. Pourquoi, disait-il, n'imiterions-nous pas Bonaparte, qui s'attache à un point, y réunit ses forces &, par la réaction du grand coup qu'il frappe dans un seul endroit, rétablit les parties qu'il avait semblé abandonner & qu'on le condamnait d'avoir négligées? Dans l'état actuel des choses, qui paraît désespéré parce qu'on croit avoir perdu tout espoir de soutien, un avantage considérable, quelque part que cela soit, montrerait encore une puissance qui peut servir de point de ralliement, se ferait sentir jusque dans les endroits les plus éloignés, en ranimerait le courage qui dépend de nos succès. Je vous avoue, mon Prince, que cet argument m'a frappé, & je crois que vous ne le trouverez pas sans force.

Maintenant où faut-il frapper? La question est préjugée ici, mais ce n'est qu'à Pétersbourg qu'on peut en juger. Mon opinion est que ce n'est pas le nord de l'Allemagne qui en puisse être le théâtre; c'est dans ce sens que j'ai parlé à M. Fox; mais si vous entrevoyez la possibilité d'agir dans le sens où on le juge ici, je ferai amende honorable de grand cœur. Si j'y suis encore, je serai bien charmé de porter des propositions qui contrediront les opinions que j'ai avancées.

Il me semble, mon Prince, que, dans la dépêche du baron Nicolay, il a oublié de..
que sur ce que j'avais demandé à M. Fox; si, d'après une lettre de M. Italinsky au comte W., & dont copie lui avait été communiquée, on avait pris des mesures ici pour commander quelques vaisseaux dans la vue de croiser dans les environs de Constantinople & d'effrayer par là un peu le divan, — il me dit que non, mais qu'ils avaient de pareilles mesures en contemplation. Voilà, mon cher Prince, ce que j'ai de plus intéressant à vous mander pour le moment. Acceptez l'assurance de ma considération.

P. Stroganoff.

Rapport à la Cour du 15/27 juin 1806.

Sire,

Je crois de mon devoir de rendre compte à Votre Majesté Impériale qu'ayant reçu sa lettre pour le Roi de la Grande-Bretagne, j'ai demandé de suite au principal secrétaire d'État pour les affaires étrangères de me procurer une audience de Sa Majesté pour lui remettre en main propre la lettre de Votre Majesté Impériale. Le jour m'ayant été fixé le 13/25 de ce mois, je me suis rendu à la maison de la Reine, où le lever du Roi s'est tenu. M. Fox étant malade, j'ai été adressé à mylord Spencer qui m'a introduit chez Sa Majesté, où, après lui avoir remis les lettres de créance, j'ai pris la liberté d'assurer Sa Majesté qu'ayant eu le bonheur d'être honoré de votre confiance, Sire, je me trouvais heureux d'avoir pour principal commandement de Votre Majesté Impériale de cultiver la bonne harmonie & la confiance qui subsistaient si heureusement entre les deux pays; que pour mon particulier j'avais à réclamer l'indulgence de Sa Majesté, étant engagé pour la première fois dans une carrière aussi épineuse à une époque aussi délicate. Le Roi m'accueillit avec bonté & s'étendit beaucoup sur la nécessité pour les deux pays de resserrer plus

que jamais les liens qui unissaient les deux seules nations qui puissent encore former un contrepoids au reste de l'Europe asservie sous le joug; que c'était dans cette union que germerait encore le reste de la liberté du continent, dont il ne faudrait jamais désespérer tant que ce noyau resterait — ce qu'il m'ordonna de redire à Votre Majesté Impériale.

Je ne puis conclure sans prier Votre Majesté Impériale d'accepter l'assurance de ma reconnaissance pour les marques de confiance dont elle a bien voulu m'honorer & d'être assurée que je ne négligerai aucun moyen en mon pouvoir pour justifier le choix qu'elle a bien voulu faire de moi.

Je suis, avec le respect le plus profond, Sire, de Votre Majesté Impériale le très humble & très fidèle sujet.

P. Stroganoff.

Rapport au baron de Budberg du 14/26 juillet 1806.

Mon Général,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de la circulaire par laquelle vous m'apprenez votre nomination, & de me recommander à votre indulgence à cause de mon inexpérience dans les affaires aussi épineuses que les présentes.

L'expédition, Monsieur le Baron, dont le courrier d'aujourd'hui est chargé, est relative à une affaire qui m'a causé, je vous l'avouerai, une vive peine. J'ai cru que la meilleure marche que j'avais à suivre était d'agir dans cette occurrence avec toute la franchise possible vis-à-vis du ministère britannique & je lui ai absolument tout communiqué ce que j'avais reçu de France; & malgré le désir que j'avais de m'épargner cette lecture à cause de la honte que j'en éprouvais, j'ai cru qu'il valait mieux prévenir les confidences de M. de Talleyrand à cet égard, & que la franchise était le seul moyen de pallier le mauvais effet que la conduite de M. d'Oubril a dû faire ici. J'ai la satisfaction de voir par la dépêche adressée hier à mylord Granville Leveson Gower qu'on est toujours prêt ici à continuer sur le pied dont il n'y a que M. d'Oubril qui se soit écarté; & que la persuasion où l'on est ici qu'on ne ratifiera point un acte aussi extraordinaire, fait que les dispositions à notre égard ne sont point changées. Je n'ai pu arrêter l'effusion de mes sentiments dans un rapport que j'ai adressé à Sa Majesté Impériale sur cet objet. Je n'ai pas autre

chose à mander à Votre Excellence, ce même rapport renfermant tout ce que j'ai cru propre de dire dans cette circonstance.

Je prends la liberté d'ajouter ici les annexes mentionnées dans ma relation à Sa Majesté l'Empereur [1].

Agréez, je vous prie, à cette occasion les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon Général, de Votre Excellence le très humble & très obéissant serviteur.

P. STROGANOFF.

[1] Voir t. II.

CHAPITRE V.

CARRIÈRE MILITAIRE
(1807-1814).
MORT DU COMTE PAUL ALEXANDROVITCH STROGANOV
(1817).

Dès avant d'avoir obtenu son passage au service militaire, le comte Paul Alexandrovitch était entré comme volontaire dans le détachement de Platov, avec son rang de conseiller privé & sa qualité de sénateur, conjoncture peu fréquente, originale, & qui caractérise parfaitement l'état d'âme de l'ex-adjoint du Ministre de l'intérieur au moment où, en mars 1807, il partit avec le cortège du Souverain pour aller combattre les Français.

Gretch, parlant dans ses mémoires des nouvelles dispositions de l'Empereur Alexandre, fait la remarque suivante : « Les hommes qui l'avaient servi avec mérite furent écartés ou se retirèrent d'eux-mêmes. Le comte P. A. Stroganov craignant d'avoir, en sa qualité de diplomate, à entrer en rapports avec l'ennemi de l'Europe & de la Russie, passa au service militaire. »

On sait que le comte P. A. Stroganov était un fougueux adversaire de tout rapprochement avec Napoléon ; ce sentiment s'était encore plus affirmé chez lui depuis son dernier voyage en Angleterre. Il passait, & non sans raison, aux yeux des contemporains, pour le partisan d'un rapprochement avec l'Angleterre, & on allait jusqu'à lui reprocher son anglomanie.

Dans les rangs de l'armée active où il venait d'entrer, le comte Stroganov devait mettre en œuvre ses convictions politiques.

L'ataman Platov, qui commandait l'avant-garde, confia au comte Stroganov un de ses régiments de cosaques. Le 24 mai, un raid audacieux fut accompli près de l'Alle (entre Guttstadt & Allenstein). Un détachement mixte, qui se trouvait sous les ordres de Stroganov, attaqua les bagages du corps du maréchal Davout. L'ennemi, dont une forte escorte protégeait le convoi, se défendit avec opiniâtreté, mais il fut défait en fin de compte, laissant sur le champ de bataille jusqu'à 300 morts & blessés ;

le reste du détachement français fut fait prisonnier : le colonel Mourier, commandant Guttstadt, 46 officiers, 491 hommes de troupe & tout le convoi. La chancellerie du maréchal Davout, ses équipages & ses effets tombèrent aux mains des Russes. Les trophées de ce raid, comprenant l'uniforme du maréchal Davout, son chapeau & l'étui de son bâton de maréchal, sont conservés jusqu'à nos jours chez les descendants du comte Stroganov; quant au bâton lui-même, on sait qu'il se trouve à Notre-Dame de Kazan.

Ce premier exploit valut au comte P. A. Stroganov une considération & des suffrages unanimes. Bennigsen écrivait le 25 mai dans son rapport : « Le comte P. A. Stroganov s'est signalé hier d'une façon remarquable avec le régiment de cosaques de l'ataman que le général-lieutenant Platov avait mis sous ses ordres : traversant l'Alle à la nage, il attaqua l'ennemi sur-le-champ, le mit en déroute, lui tua 1.000 hommes au bas mot & fit prisonniers 4 officiers supérieurs, 21 officiers & 360 hommes de troupe. » Le même Bennigsen, de son quartier général, à Ankendorf, faisait part, dans les termes suivants, au vieux comte Alexandre Serguêiévitch Stroganov, du fait d'armes de son fils : « Il m'est très agréable d'informer Votre Excellence que votre fils, bien que n'appartenant pas au service militaire, s'est supérieurement distingué en accomplissant un brillant fait d'armes. En foi de quoi j'ai l'honneur de transmettre ci-joint à Votre Excellence le rapport que je reçois de l'ataman Platov; mais, attendu que ledit rapport ne mentionne pas encore en détail toutes les circonstances de l'action, je dois faire connaître à Votre Excellence que votre fils, à la tête d'un régiment de cosaques, a battu l'ennemi de main de maître. Que Votre Excellence me permette de la féliciter à l'occasion du si glorieux exploit de son fils. »

Dans cette campagne, le comte Stroganov eut presque toujours à opérer à l'avant-garde, & il prit une part importante au combat sous Heilsberg. Ces premiers faits d'armes de sa carrière militaire lui méritèrent la 3e classe de la croix de Saint-Georges & le remplacement de ses titres de conseiller privé & sénateur par le grade de général-major, dont on fit remonter l'ancienneté au 1er novembre 1805, c'est-à-dire à la bataille d'Austerlitz.

Wiegel, faisant le récit de cette rare métamorphose, ajoute

que « le comte Stroganov, qui s'était distingué en frac avec des cosaques contre les Français, entra dans le service militaire comme général-major». D'une manière ou d'autre, son coup d'essai sur le théâtre de la guerre fut tout à son avantage &, après la conclusion de la paix de Tilsit, il ne devait pas rester longtemps dans l'inaction à Pétersbourg.

A cette époque ont trait d'assez intéressants rapports du général Savary, qui avait été envoyé à Pétersbourg par Napoléon en qualité de plénipotentiaire extraordinaire, en vue d'un rapprochement définitif avec l'Empereur de Russie. Dans ces rapports, Savary parle plus d'une fois du comte Stroganov. J'en cite des extraits qui témoignent clairement de l'état d'esprit régnant alors dans la société pétersbourgeoise. Le 23 septembre, Savary mandait : « J'avais été opiniâtrément refusé à la porte de Czartoryski, Novossilzoff, Stroganoff & Kotchoubey... Tant que j'y serai, leur (les premières maisons de Pétersbourg) position sera gênée avec notre ambassadeur & sa légation. J'entends parler des Stroganoff, Kotchoubey, Lapoukhine, Pouchkine, Orlof, etc.; tous ces personnages-là ont plus d'importance en Russie que des ministres. » A propos de la haute société russe & du parti anglais en Russie, Savary s'exprime de la façon suivante : « Il existe dans cette noblesse un parti anglais décidément prononcé contre nous & contre tout ce que fait l'Empereur de Russie. » A ce parti appartiennent le père & le fils Stroganov. « Y ayant passé (en Angleterre) longtemps, imbu des principes du gouvernement anglais, il voudrait les appliquer à la Russie. Kotchoubey, Stroganoff & Novossilzoff sont les hommes qu'on cite pour avoir quelques talents », & ainsi de suite [1].

Le 27 janvier 1808, le comte Stroganov fut nommé commandant du régiment de grenadiers de la garde impériale. Lorsque éclata la guerre de Suède, on confia d'abord au comte Stroganov la réserve, qui avait été concentrée à Willmanstrand; plus tard, on le versa au corps du prince Bagration, qui était chargé d'opérer sur les îles d'Aland &, après les avoir occupées, de pénétrer en Suède par l'Aland's Haf. Les troupes du prince Bagration étaient divisées en cinq colonnes. Elles quittèrent Abo le 26 février 1809, & le 2 mars elles atteignirent, sur la glace, la petite île de Kum-

[1] *Archives nationales*, Paris.

linge. De ce point, quatre colonnes furent dirigées droit sur la grande Aland. Le comte Stroganov, à la tête de la cinquième colonne, devait tourner l'île sur la glace par le côté Sud, occuper le détroit séparant le bord Ouest d'Aland de la petite île de Signalskere & couper à l'ennemi le chemin de la retraite. « Je reconnais — écrivait le prince Bagration au comte Stroganov — que çette marche est assez difficile; mais je suis persuadé que Votre Excellence ne négligera pas une occasion qui lui rapportera beaucoup d'honneur & qui couronnera d'un succès certain l'expédition entreprise. » Le comte Stroganov justifia pleinement les espérances du prince Bagration. Les Suédois avaient l'intention de se défendre sur l'île Béné, mais ils furent battus. Lorsque le prince Bagration eut occupé Aland, Koulniev, qui se trouvait à l'avant-garde de la colonne du comte Stroganov, réussit à envelopper l'arrière-garde suédoise dans son mouvement de retraite, lui enleva ses pièces & s'arrêta à Lemland, car on venait d'entamer des pourparlers. Pendant ce temps, la colonne de Stroganov poursuivait son chemin sur des blocs de glace inégaux & elle dut passer la nuit en mer. Le 6 mars, Stroganov parvint à atteindre les Suédois à Signalskere. Quant à Koulniev, il les avait poursuivis jusqu'aux côtes de Suède, s'était emparé de la petite place de Grisselham & voulait pousser droit sur Stockholm. Mais un ordre du commandant en chef arrêta les troupes russes : les Suédois demandaient la paix, &, le 8 mars, on évacuait Aland pour refaire la route en sens inverse. L'affaire s'était bornée à une marche pénible des troupes sur la glace.

A peine les opérations militaires contre la Suède étaient-elles terminées, que la guerre avec la Turquie commença. Le prince Bagration reçut le commandement en chef de l'armée du Sud & le comte Stroganov fut autorisé à le suivre sur le nouveau théâtre de la guerre. Il fit d'abord partie du corps du général Markov, qui assiégeait Matchin. Après la reddition de cette forteresse, Stroganov eut, pour la seconde fois, à opérer à l'avant-garde de Platov, avec lequel, le 30 août, il occupa Kustendje. Pendant la bataille sous Rassévat, le comte Stroganov fit plusieurs charges heureuses à la tête des cosaques contre les Turcs, qu'il poursuivit après le combat jusqu'à Silistrie, exécutant à la lettre les ordres que lui avait donnés Platov. Une épée en or

portant l'inscription « pour la valeur » fut la récompense de cette action.

Lorsqu'on entreprit le siège de Silistrie, Paul Alexandrovitch se trouvait dans le détachement de Platov. Le 23 septembre, le grand-vizir s'avança avec le gros de ses forces pour délivrer Silistrie, mais il se heurta aux troupes de Platov, qui avait disposé en première ligne six régiments de cosaques sous le commandement du comte Stroganov, en les appuyant avec de la cavalerie & de l'infanterie. Les Turcs ne soutinrent pas le choc des nôtres & prirent la fuite, poursuivis par les cosaques sur un parcours de quinze verstes. Cent prisonniers & un pacha tombèrent aux mains des cosaques. Le comte Stroganov reçut la 1re classe de la croix de Sainte-Anne en récompense de cette action.

Au commencement d'octobre, le grand-vizir se porta de nouveau au secours de Silistrie. Le prince Bagration alla à sa rencontre & défit les Turcs le 10 octobre : plusieurs charges déterminées des cosaques, menées par le comte Stroganov, contribuèrent grandement au succès. Cette bataille est connue sous le nom de bataille de Tataritsa.

Bientôt le prince Bagration fut rappelé & remplacé à la tête de l'armée du Danube par le comte Kamenski II [1], l'un des jeunes héros de la campagne de Finlande, qui reprit le siège de Silistrie. Le comte Stroganov prit part à tous les combats livrés en juin & juillet 1810, & se distingua surtout dans une chaude escarmouche avec les Turcs sous les murs de Choumla, pour laquelle il reçut les insignes en brillants de l'ordre de Sainte-Anne ; l'affaire de Tataritsa lui avait déjà valu la 2e classe de l'ordre de Saint-Vladimir.

A partir du moment où le prince Bagration quitta les rangs de l'armée du Danube, le comte Stroganov eut assez de peine à s'entendre avec le nouveau général en chef, qui avait un caractère très intraitable & envieux, malgré ses qualités incontestables en tant qu'homme de guerre. Le résultat de ces relations fut le départ du comte Stroganov, qui laissa l'armée pour retourner à Pétersbourg.

[1] Le comte Nicolas Mikhaïlovitch Kamenski, né en 1776, † le 4 mai 1811, fils cadet du feld-maréchal comte M. F. Kamenski ; général d'infanterie, commandant en chef en Turquie de 1810 à 1811.

Le baron P. A. Nicolay, parlant des nouvelles reçues du théâtre de la guerre turque, écrit au comte S. R. Vorontsov : « Nous attendons ici sous peu le comte Stroganoff, qui s'est battu con amore. » Wiegel, faisant dans ses mémoires le récit de cette même campagne, observe « qu'après l'assaut de Rouchtchouk, quelques généraux de cour, au nombre desquels était aussi Stroganov, galopèrent à l'armée de Moldavie pour y chercher des victoires & des succès certains. Mais comme ils étaient moins une aide qu'un embarras pour le général Kamenski, & que ce dernier ne savait le dissimuler ni ne voulait leur marquer ostensiblement sa préférence sur d'autres officiers de mérite, des mécontentements s'ensuivirent entre eux. » Mais le comte Langeron [1], dans ses mémoires, qui n'ont pas encore été publiés intégralement, fait partout l'éloge de la conduite du comte Stroganov & critique nombre d'officiers, camarades de ce dernier. On sait que, dans cette campagne de Turquie, l'harmonie ne régna pas souvent entre les généraux [2], surtout lorsqu'on plaça à leur tête un commandant en chef de trente-quatre ans.

A Pétersbourg, un grand malheur frappa Paul Alexandrovitch : au mois de septembre 1811, il perdit son très vieux père, qui s'éteignit à l'âge de 78 ans, après l'inauguration de Notre-Dame de Kazan [3]. Il laissait une situation très embrouillée, & il fallait se préoccuper de remettre en ordre une fortune colossale. Le train de vie fastueux du comte Alexandre Serguêiévitch durant tout le règne de l'Impératrice Catherine II, l'agencement de la fameuse galerie de tableaux, qui coûta plusieurs millions de roubles & d'autres grandes dépenses, tout cela pesait lourdement sur son héritier. On songea tout d'abord à un emprunt en Angleterre, qu'on aurait garanti sur les fabriques du gouvernement de Perm, mais, heureusement, cette idée fut abandonnée, & la Banque d'emprunt de l'Empire trouva le moyen d'avancer au comte quelques millions, grâce auxquels les affaires des Stroganov furent

[1] Le comte Alexandre Féodorovitch Langeron, d'origine française, général d'infanterie, prit part aux guerres de Napoléon ; né en 1763, mort du choléra à Odessa, en 1831. Il s'occupa beaucoup de l'organisation d'Odessa.

[2] Voir aux Annexes la lettre pleine de caractère écrite par le prince Bagration au comte Stroganov.

[3] Le jour même de l'inauguration de la cathédrale de Kazan, le 15 septembre 1811, le comte P. A. Stroganov fut nommé aide de camp général de l'Empereur Alexandre Ier.

remises en état. L'époque orageuse que traversait alors le comte Stroganov ne lui laissa pas, toutefois, le temps de s'occuper de ses affaires personnelles.

On était en 1812, cette année de souvenir mémorable. Au printemps, le comte se dirigea vers la frontière occidentale & reçut le commandement d'une division de marche qui faisait partie du troisième corps du général-lieutenant Toutchkov Ier. Cette division comprenait six régiments : les grenadiers de la garde, le régiment du comte Araktchéiev, le Pavlovski, les régiments d'Iékatérinoslav, de Saint-Pétersbourg & de Tauride [1]. Une partie de cette division donna au combat de Loubino, au delà de Smolensk, mais c'est à Borodino que ces troupes eurent l'occasion de se signaler.

Le général Toutchkov se trouvait avec le troisième corps sur la vieille route de Smolensk. Lorsque sa seconde division, sous le commandement du général Konovnitsyne, s'avança contre la redoute de Séménovskoié, tout l'effort des Français se concentra sur la division du comte Stroganov. Celui-ci tint longtemps & obstinément auprès du village d'Outitsa. Renforcé par la division du comte Olsoufiev, détachée du corps de Baggovout, le général Toutchkov se décida à réoccuper la position qu'il avait dû abandonner. L'ennemi fut repoussé par une attaque générale à la baïonnette, mais le général Toutchkov fut blessé mortellement. Borodino valut au comte Stroganov le grade de général-lieutenant.

Après la mort de Toutchkov, le comte Stroganov, qui était le plus ancien des généraux restants, prit, au camp de Taroutino, le commandement du troisième corps. Le 11 octobre, l'armée s'ébranla de Taroutino [2] vers Malo-Iaroslavets, qui fut le théâtre

[1] N. N. Novossiltsov était attaché à la division du comte Stroganov en qualité de volontaire. Longuinov écrivait, le 21 août 1812, au comte S. R. Vorontsov « … qu'il a été bien heureux (Novossiltsov) de passer son temps presque uniquement avec le prince Michel (M. S. Vorontsov) & le comte Stroganoff depuis la réunion des deux armées jusqu'à son départ » (sous Smolensk).

[2] Le colonel Krossar, qui était au camp de Taroutino, raconte que, le lendemain du jour où l'on avait abandonné Moscou, quelques officiers dînaient chez le comte Stroganov & que le prince Dmitri Vladimirovitch Golitsyne dit : « Je regrette seulement qu'en quittant Moscou, nous n'ayons pas brûlé nous-mêmes nos maisons. »

d'une sanglante bataille, à laquelle les troupes du comte Stroganov prirent une part active. Le 5 novembre, sous Krasnoié, le comte Stroganov manœuvra d'une façon particulièrement habile &, avec le concours du prince D. V. Golitsyne, il aida le général Miloradovitch à anéantir entièrement le corps du maréchal Ney.

Les énergies dépensées à la guerre avaient gravement compromis la santé du comte Stroganov, &, après la bataille de Krasnoié, on l'autorisa à aller se soigner à Pétersbourg. Vainement sa famille l'exhortait à se ménager; le comte Stroganov se sentait attiré vers le champ de l'action au moment où les troupes russes, victorieuses, se trouvaient déjà en Allemagne. Paul Alexandrovitch rejoignit de nouveau l'armée d'opération, accompagné de son fils unique, Alexandre, jeune homme de dix-huit ans. Ils arrivèrent à temps pour la bataille de Leipzig, où le comte Paul Alexandrovitch fit encore preuve d'un grand courage, combattant dans les troupes du général Bennigsen; son fils eut un cheval tué sous lui. Pendant la dernière période de la campagne de 1813, le comte Stroganov se trouva dans l'armée du prince héritier de Suède, qui nettoya le Hanovre. Bientôt il réussit à enlever la place de Stade, au-dessous de Hambourg, & à chasser l'ennemi des bouches de l'Elbe & du Weser. Bennigsen entreprit le blocus de Hambourg, où le maréchal Davout s'était enfermé; les divisions du comte Stroganov & du comte M. S. Vorontsov y firent un long séjour, puis, au commencement de février 1814, elles furent placées sous les ordres du général Wintzingerode & réunies aux troupes qui opéraient en France. Le comte Stroganov s'y battit avec succès à Champaubert, Montmirail & Vauchamp.

Le 23 février commença la bataille de Craonne, qui devait être funeste pour le comte Stroganov. Il était à la réserve, derrière les deux premières lignes du comte M. S. Vorontsov, qu'il appuyait avec des troupes fraîches. De tous côtés l'on se battait avec rage. Napoléon dirigeait la lutte en personne. Soudain, dans le feu de l'action, une terrible nouvelle parvient à Stroganov : son fils vient d'avoir la tête emportée par un boulet. Le jeune homme se trouvait avec le détachement de Hil. V. Vassiltchikov, son parent. Il est certain que la perte de cette chère existence fut comme un coup de massue pour le père, qui en ressentit plus tard les fatales

conséquences. Malgré la sympathie universelle qui l'entoura dans son malheur, le comte ne tarda pas à tomber malade pour ne plus se remettre désormais. Nombreux sont les contemporains qui rapportent cet affreux événement.

Le prince Adam Czartoryski écrit à N. N. Novossiltsov : « Avez-vous déjà appris, mon cher ami, le malheur qui vient d'arriver? Le pauvre Alexandre Stroganov a été tué presque sous les yeux de son père, dont le désespoir est extrême. Que va devenir la pauvre comtesse Sophie Vladimirovna? Supportera-t-elle cet horrible coup? Rarement quelque chose ne m'a causé autant de chagrin. L'Empereur veut envoyer Stroganov à Pétersbourg; c'est ce qu'il y aurait de mieux à faire. Le malheur de cette famille est affreux; cela vous fend le cœur, ce malheur auquel on ne peut apporter aucun remède & qui frappe des amis comme ceux-là; infortuné jeune homme, il a suivi son grand-père[1] ! »

N. M. Longuinov, dans plusieurs lettres au comte S. R. Vorontsov, s'étend sur la mort du jeune comte & sur l'état d'esprit du malheureux père. Le 5 mars 1814, de Bruxelles : « Malheureusement, dans cette malheureuse affaire, le jeune comte de Stroganoff, fils unique de votre ami, excellent jeune homme, des plus grandes espérances pour sa respectable famille, a été tué. Il venait seulement d'être placé auprès du comte Michel, chose que ses parents ont tant désirée. » Le 2 mars, de Namur : « Il supporte son malheur (la mort de son fils) avec toute la fermeté & la résignation possibles, & sa santé se soutient assez bien. Je n'ai aucune idée comment l'infortunée comtesse Stroganoff supportera son malheur, elle qui est si chétive & faible de santé. » Plus loin, il mentionne le comte Michel Sémionovitch Vorontsov, « qui a procuré au comte Stroganoff la permission d'aller en Russie, d'après une lettre qu'il lui a écrite, après lui avoir rendu le commandement de son corps, puisque l'aide de camp du comte Stroganoff qu'il avait envoyé avec ses rapports, etc., s'est perdu & n'est jamais arrivé au quartier général ». De Vienne, le 11 octobre : « Le comte Stroganoff se porte bien, mais son affliction est sans remède, & j'apprends, à mon grand regret, que son caractère est atteint d'une mélancolie excessive. »

[1] Extrait d'une lettre du 2/14 mars 1814, de Chaumont.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Malgré la profonde secousse qu'il venait d'éprouver, le comte P. A. Stroganov assista encore à la bataille de Laon &, comme s'il cherchait la mort sur le terrain, il essuya jusqu'au bout le feu violent de l'ennemi.

Le comte Stroganov, emportant les cendres de son fils, se mit en route par l'Allemagne pour se rendre à Pétersbourg, après y avoir été gracieusement autorisé par l'Empereur, qui lui avait accordé sa dernière récompense pour faits de guerre, la 2e classe de l'ordre de Saint-Georges. Le comte Paul Alexandrovitch ne devait pas revoir Paris, que, vingt-quatre ans auparavant, il avait quitté, jeune homme, en compagnie de Novossiltsov; il était écrit qu'il n'entrerait pas dans la capitale de la France avec les troupes victorieuses des alliés. Après avoir perdu son fils unique, presque sous les murs de Paris, le cœur & l'âme brisés, il retourna en Russie avec les précieux restes de son enfant. Pouvait-il prévoir que le sort le frapperait aussi cruellement, lorsqu'en 1790, presque au même âge que son fils, il regagnait sa patrie, plein de vie & d'entrain? Maintenant, tout était détruit, & à de nombreuses désillusions s'ajoutait encore un profond & cuisant chagrin. La santé du comte en fut irrémédiablement ébranlée; sa poitrine célait une affection mortelle qui commença à se développer rapidement.

Le 18 août 1814, l'Empereur nomma le comte Stroganov, en compagnie d'autres personnages, membre d'un comité spécial qui avait été constitué « en vue de rechercher tous les moyens de venir en aide aux soldats estropiés & nécessiteux ». Le comte Stroganov se donna à cette œuvre avec tout son cœur & sa délicatesse de conscience.

La maladie s'aggravait d'instant en instant : une fièvre continuelle, la toux & d'autres symptômes annonçaient clairement la phtisie. On résolut d'envoyer le comte hors de Russie par la voie de mer, en Angleterre ou à Lisbonne. Le médecin de la famille, Crighton, comptait peu sur son rétablissement. En mai, Christin écrivait à la princesse Tourkestanov : « Le comte Stroganoff est très mal, Craighton n'a plus le moindre espoir. S'il n'a pas d'espoir, c'est que, probablement, il n'y a plus de ressource. Quand j'arrivai en Russie, il était l'objet de l'envie de toute sa génération : beau, jeune, riche, fait pour aller à tout. Bientôt après, il épousa une femme charmante, une famille assez nombreuse ne tarda pas à

naître & à promettre un avenir flatteur... Tout cela s'évanouit à ses yeux, & les réflexions qui occupent son esprit doivent être d'une philosophie bien chrétienne pour lui donner la résignation nécessaire. »

Le voyage à l'étranger avait été décidé dès le mois de février 1817, mais ce ne fut que vers la mi-mai qu'on put mettre à la voile de Cronstadt. La femme du comte, Sophie Vladimirovna, & son neveu, le baron A. G. Stroganov, accompagnaient le malade. Les premiers jours de la traversée lui procurèrent un soulagement; mais, lorsqu'on eut touché Copenhague, le mal du comte prit tout à coup un caractère très aigu. Sentant l'approche de la mort, le comte voulut que sa femme le quittât &, malgré toutes ses supplications, celle-ci fut obligée de descendre à terre. Son neveu fut le seul & unique témoin de sa mort.

« Il s'est éteint comme une lampe », écrit Christin à la princesse Tourkestanov; « quelques jours avant d'arriver à Copenhague, il avait reçu les sacrements & s'était même fait donner l'extrême-onction, se croyant bien certain de n'en pas revenir[1] ».

[1] Lettre de N. M. Longuinov à S. R. Vorontsov : « Saint-Pétersbourg, le 7 juillet 1817. Le digne comte Stroganoff n'est plus. Ainsi que je l'ai prévu & que les médecins l'ont prédit, il est mort en mer deux jours après avoir quitté Copenhague, où il s'est séparé de la comtesse & du prince Dimitry Galitzine, en exigeant qu'ils retournent en Russie absolument pour soigner leurs familles respectives & en les prévenant qu'il se sentait au plus mal & que leur présence ne pouvait lui être d'aucune utilité. La consulte des médecins à Copenhague a donné pour résultat qu'il ne pouvait plus vivre au delà de deux ou trois jours. La comtesse S. devait aller le revoir encore à Elsineur le lendemain, mais en y arrivant, elle a trouvé que la frégate a passé outre sans s'arrêter, d'après le désir exprès du défunt. Le lendemain il a expiré, ou plutôt il s'est éteint comme un flambeau par l'exténuation totale des forces & des facultés physiques, ayant conservé celles de l'âme jusqu'au dernier moment, parlant anglais au médecin, français avec son neveu, le baron Stroganoff, & russe au valet de chambre. Il paraît, d'après un procès-verbal des médecins danois réunis au sien, qui est un Anglais, pour l'ouverture du corps, qu'on a trouvé, au lieu des poumons, un morceau d'environ deux pouces, chargé de mille abcès plus ou moins grands & tous remplis de matière & dans un état de pourriture complète. L'enterrement a eu lieu avant-hier, en présence de l'Empereur & des grands-ducs Constantin & Michel. L'Empereur a été bien touché de la perte de l'ami d'enfance, & le pauvre Novossiltzow faisait pitié en comprimant la douleur de revoir la tombe de son ami au lieu de lui-même. Il est impossible de faire

Ainsi mourut le comte Paul Alexandrovitch, le 10 juin 1817, dans sa quarante-quatrième année, pleuré de tous ceux qui le connaissaient. Son corps fut ramené à Pétersbourg et inhumé au couvent d'Alexandre-Nevski, à côté de son fils[1], le 5 juillet, au milieu d'une nombreuse assistance. L'Empereur Alexandre[2], les Impératrices, les grands-ducs honorèrent les obsèques de leur présence.

L'archimandrite Philarète (orateur illustre, métropolitain de

une perte qui soit digne d'un regret général comme celle du comte Stroganoff, dont les qualités & les principes lui ont acquis l'estime de tout le monde. La comtesse a été rencontrée par sa famille près Wybourg, dans une terre appartenant à la princesse Galitzine, sa mère. Elle ne s'est arrêtée à la campagne, près de Kamennoy-Ostrow, que pour revoir ses deux filles cadettes, & a traversé seulement la ville pour se rendre à la campagne, à 100 verstes d'ici, sur la Tosna, sans passer à la maison de ville. On dit qu'elle est dans un état de douleur & de santé si précaire, qu'on craint un nouveau malheur pour sa famille, qui a déjà été mise à tant d'épreuves cruelles & en si peu de temps. » (L'*Archive du prince Vorontsov*, t. XXIII, p. 384 & 385.)

(1) On lit encore aujourd'hui l'inscription suivante sur la dalle mortuaire du père & du fils au couvent d'Alex.-Nevski :

«Dans la paix de Celui Qui est la résurrection & la vie, ont été inhumés ici

LE COMTE

PAUL ALEXANDROVITCH

STROGANOV

aide de camp général de Sa Majesté Impériale, général-lieutenant, qui commanda la 2e division d'infanterie de la garde impériale, après avoir été dans le service civil conseiller privé, sénateur, adjoint du Ministre de l'intérieur & membre de la direction principale des écoles, chevalier de nombreux ordres russes & étrangers, né en France le 7 juin 1774, décédé près de Copenhague le 10 juin 1817,

ET

SON FILS UNIQUE

LE COMTE

ALEXANDRE PAVLOVITCH

STROGANOV

.........soldat, qui donna sa vie pour sa patrie, en France près de Rouen, le 23 février 1814, dans un combat très sanglant entre 15 mille Russes que conduisait son père, & plus de 50 mille ennemis sous le commandement personnel de Napoléon Bonaparte.»

Cette inscription, qui a tout le caractère d'un souvenir lapidaire, est remplie d'erreurs : le lieu de la mort du fils (Rouen au lieu de Craonne), de même que l'année de la naissance du père (1774, au lieu de 1772) sont reproduits inexactement.

(2) Le baron P. A. Nicolay communiquait ce qui suit au comte S. R. Vorontsov le 16 juillet 1817 : « Le comte Stroganoff vient d'être enterré à Nevsky, & l'Empereur, qui était présent à l'enterrement, a été visiblement affecté.»

Moscou) prononça une remarquable oraison funèbre, que nous insérons intégralement ici pour la première fois [1] :

> Heureux celui qui souffre patiemment les tentations, car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie.
>
> (JACQUES, I, 12.)

«Tu connais la signification actuelle de cette parole de l'apôtre, si tu nous entends, ô toi, silencieux objet de ce discours; & tu ne t'affligeras pas qu'ayant à te saluer ici-bas pour la dernière fois, nous n'ayons pas fait choix à ton intention d'une autre adresse, qui aurait paru plus solennelle. Car vaudrait-il mieux exalter en toi la gloire de ces couronnes périssables, alors qu'elles flottent vainement dans les airs, sans pouvoir désormais se poser sur ta tête immortelle; ou de ces honneurs qui furent la récompense de tes services, alors que l'Eglise dans ses prières se met en peine que tu sois trouvé digne de l'*honneur d'une condition céleste;* ou de ces grands noms, alors que tu ne les portes déjà plus, ayant reçu *un nouveau nom que nul ne connaît ici* (APOC., II, 17)? Suffirait-il à cette heure de te glorifier par le souvenir du bonheur passager que tu n'appréciais même alors que comme un moyen de faire le bien, et qui, tout en étant le partage des élus, auxquels appartiennent *aussi bien les choses présentes que les choses futures* (I COR., III, 22), ne constitue pas toutefois ce qui les distingue, car il est souvent aussi la part de ceux qui *reçoivent leurs biens dans leur vie* (LUC, XVI, 25)? Mais que dis-je? Le souvenir même de tes vertus ne rendrait pas notre homélie plus douce pour toi, alors que tu sais déjà, peut-être, plus clairement que nous, *qui subsistera devant le Seigneur, s'Il observe nos iniquités* (Ps., CXXIX, 3)! Aussi, te saluons-nous de préférence avec l'espoir de la félicité, réservée à celui qui n'a pas été seulement comme un enfant, nourri des biens de la terre, mais plutôt comme un homme, que l'exercice de la tentation a purifié, fortifié et préparé pour la couronne du ciel. *Heureux celui qui souffre*

[1] « Oraison funèbre du général-lieutenant comte Paul Alexandrovitch Stroganov. Prononcée le 5 juillet à l'église de l'Annonciation du couvent de la Sainte-Trinité d'Alexandre-Nevski, en l'auguste présence de Sa très pieuse Majesté l'Empereur Alexandre Pavlovitch & de Leurs Altesses Impériales les Grands-Ducs Héritier Constantin Pavlovitch & Michel Pavlovitch» (publiée séparément & dans le recueil des années 1820 & 1821).

patiemment les tentations, car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie.

«Vous tous qui assistez à ce deuil solennel! Envisagez avec moi cette pensée consolante du *chemin qui mène à la félicité par la tentation,* elle éclairera comme un flambeau les ténèbres de la destinée de l'homme en général, et les ténèbres du cercueil qui est là devant nous en particulier.

«Autrefois le chemin de la félicité était aussi spacieux que la terre de l'Éden, & il parcourait dans toute sa longueur un paradis de délices. Mais les semences du fruit défendu, que l'homme avait goûté, tombèrent sur la terre, & le chemin du bonheur se couvrit d'épines et de chardons. C'est en vain que l'homme, ou guidé par un vague souvenir, ou séduit par des désirs trompeurs, s'est efforcé de refaire à son usage un chemin spacieux : sa largeur même, qui n'est plus aujourd'hui dans l'ordre de la nature, est devenue le signe de la fausseté de ce chemin et nous indique qu'il ne peut conduire au but : *le chemin qui mène à la perdition est spacieux* (MATTH., VII, 13).

«Or, parce que la voie large, et par cela même apparente, séduisait de plus en plus les voyageurs et les menait à leur perte, et que le vrai chemin de vie, en tant qu'il était caché & même impraticable sans le Guide d'en haut, devenait de plus en plus désert & commençait à être entièrement ignoré, par une ineffable clémence du ciel, parut enfin miraculeusement sur la terre «Celui, Qui est»[1] *la Voie, la Vérité & la Vie* (JEAN, XIV, 6). Ce n'est pas à dire, toutefois, qu'Il ait arraché du chemin de la félicité les épines et les chardons, non, il s'est réservé de le faire, lorsqu'Il reviendra *nettoyer* parfaitement *Sa* vaste *grange* & *brûler l'ivraie dans un feu qui ne s'éteindra jamais* (MATTH., III, 12). Mais aujourd'hui Il nous montre la *voie étroite, qui mène à la vie* (MATTH., VII, 14), et Lui-même a suivi cette voie, *nous laissant un exemple, afin que nous marchions sur ses traces* (I PIERRE, II, 21).

«Il y a des sentiers variés & des parties différentes dans l'unique & universel chemin de la félicité; mais vous le reconnaîtrez infailliblement toujours à cette marque qu'il est *étroit,* & qu'il faut accomplir des prodiges pour le suivre. Là il traverse une vallée de larmes : *bienheureux ceux qui pleurent* (MATTH., V, 4), ici — un

[1] Ces mots ne figurent pas dans l'édition séparée.

désert dans lequel il faut perdre tout ce qu'on croyait un jour posséder en soi-même : *bienheureux les pauvres d'esprit* (MATTH., V, 3); ailleurs, il passe dans une sombre vallée d'humiliation : *bienheureux ceux qui souffrent persécution* (MATTH., V, 10), *vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous sépareront, qu'ils vous injurieront* (LUC. VI, 22). Parfois il faut renverser des obstacles à main armée & monter avec les plus grands efforts sur les hauteurs de la perfection : *le royaume des cieux souffre violence* (MATTH., XI, 12); parfois il faut affronter des dangers mortels, en restant fidèle à sa foi, pour parvenir à l'espoir en Dieu qui vous sauve : *celui qui perdra sa vie, la sauvera* (MARC, VIII, 35). Ce qui est un progrès dans les voies de la chair, va souvent jusqu'à constituer un obstacle sur le chemin de l'esprit, & les chars du monde ne sont généralement pas faits à la mesure des *portes étroites, qui mènent à la vie :* aussi *qu'il est difficile pour ceux qui mettent leur confiance dans les richesses d'entrer dans le royaume de Dieu* (MARC, X, 24). Le Guide Céleste exige que nous quittions d'une certaine façon nos compagnons de voyage les plus proches : *je suis venu,* dit-Il, *séparer l'homme d'avec son père, & la fille d'avec sa mère; celui qui aime son père ou sa mère plus que Moi, n'est pas digne de Moi : & celui qui aime son fils ou sa fille plus que Moi, n'est pas digne de Moi* (MATTH., X, 35 & 37). Pour parvenir au royaume de l'amour de Dieu qui embrasse tout, il faut d'abord détacher son cœur de toute créature, comme celui qui a dit : *Pour moi je suis seul, jusqu'à ce que je passe* (PS., CXL, 10).

«Dira-t-on là-dessus maintenant ce qu'on disait autrefois : *Qui pourra donc être sauvé* (MATTH., XIX, 25)? Et maintenant comme autrefois, l'Agonothète du salut répond : *cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu* (MATTH., XIX, 26). Si l'homme s'imaginait de faire son salut lui-même, alors même qu'il connaîtrait tous les moyens de salut, nous dirons sans hésiter qu'il ne parviendrait pas à se sauver. Mais cette impossibilité de se sauver soi-même, reconnue en toute foi & humilité, devient la possibilité d'être sauvé dans l'amour & la sagesse de Dieu : *ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu* (LUC, XVIII, 27). L'homme *n'est pas capable de former de lui-même aucune bonne pensée comme venant de lui-même* (2 COR., III, 5); parfois *il sert Dieu par l'esprit, mais il est soumis à la loi du péché par la chair* (ROM., VII, 25); ou bien *il trouve en soi la volonté de faire le bien, mais il ne trouve point le moyen de l'accomplir;* ou bien *il ne fait pas le bien qu'il veut, mais il fait le mal qu'il ne*

veut pas (ROM., VII, 18 & 19). Dieu a la science, la puissance, la volonté & l'action. Et sachant mieux que nous ce qu'il nous faut, Il nous mène souvent où nous ne savons pas; & nous voulant plus de bien que nous n'en voulons à nous-mêmes, Il agit souvent avec nous contre notre propre gré. *Le Seigneur protège les simples* d'esprit (Ps., CXIV, 5), & *Il ordonnera à ses Anges,* & ils les *porteront dans leurs mains* (Ps., XC, 12); Il les nourrit du *lait* des consolations &, dès qu'*ils ouvrent la bouche, Il les exauce* (Ps., XXX, 11). Il voit nos *ennemis puissants,* & ceux qui nous *haïssent étant devenus plus forts* que nous, & Il nous *prévient au jour de* notre *affliction,* & Il nous *met au large* (Ps., XVII, 18 & 20). Mais lorsqu'Il nous juge capables d'entrer à l'école de la haute éducation divine, ou d'aborder la carrière même des exploits spirituels, alors *le Seigneur châtie celui qu'Il aime, & Il frappe tous ceux qu'Il reçoit au nombre de Ses enfants* (HÉBR., XII, 6); alors la croix & la tentation nous sont proposées infailliblement, & de temps «en temps»[1] d'une manière plus abondante, comme *une nourriture solide pour les parfaits* (HÉBR., V, 14). Les afflictions, les pertes, les maladies, les événements soudains & consternants nous visitent, pour nous instruire à certaines heures, & pour nous apprendre en toute force & réalité le renoncement, le mépris du monde, la résignation, l'abandon à la volonté de Dieu — toutes sciences dont le monde ne connaît que le nom. Nous serons passés *à travers l'eau & le feu,* afin que nous devenions blancs comme la neige & purs comme l'or; *afin que* notre *foi ainsi éprouvée, beaucoup plus précieuse que l'or qui est éprouvé par le feu, soit trouvée digne de louange, d'honneur & de gloire, lorsque* Jésus-Christ paraîtra (I PIERRE, I, 7).

«Que celui qui *ne pense pas* encore *aux choses de Dieu,* juge seulement en homme, ou qu'il assemble les lettres de la nature élémentaire, & qu'il lise, ne fût-ce que sur des tables pétrifiées & morcelées, l'unique & universelle loi de l'esprit. Quelle est la terre la plus bénie? — est-ce celle qui, même sous un ciel bienfaisant, mais sans personne pour la cultiver, si elle n'est pas dans la désolation, ne produit que des plantes sauvages ou sert de pâturage aux animaux, ou bien celle qui, fendue par la charrue & incommodée par la nutrition de la semence déposée en elle, porte enfin une moisson qui nourrit l'homme? Quel est l'arbre qui est le plus

[1] Ces mots ne figurent pas dans l'édition séparée.

cher au jardinier? — n'est-ce pas celui qui souffre davantage pour le jardinier? Quelle est l'eau dont la nature est le plus à l'épreuve de la corruption? — n'est-ce pas celle qui se repose le moins et qui gémit le plus, lorsqu'elle est poussée par sa destinée, qui est inscrite dans la loi de la pesanteur, & qu'elle se brise contre les pierres? Quelle est la force qui s'accroît & s'affermit le plus? — n'est-ce pas celle qui se trouve le plus aux prises avec le travail & la fatigue? Qu'est-ce qui élève & perfectionne surtout la vertu? — est-ce le bonheur, qui réduit à l'inaction la majeure partie de ses énergies, ou le malheur, qui l'assoit dans une carrière digne d'elle & la conduit aux exploits qui lui sont propres? Qui n'est pas brave, loin du combat? Qui n'est pas généreux, lorsque rien ne vous afflige? Que l'ennemi se montre tout à coup, & c'est à peine si le courage qui s'est laissé endormir saura trouver ses armes. Vienne une affliction, &, comme un arbre fragile, ainsi se brise la fermeté d'âme chimérique. L'épreuve, envoyée par la Providence, est le sel du bonheur de la terre, sel dont l'excès offense le goût, mais dont l'absence ne laisserait plus que pourriture & infection dans ce qui flattait le goût. Ce qui est vrai dans l'ordre naturel, l'est aussi dans l'ordre spirituel. *Supprimez l'épreuve, & il n'y aura de salut pour personne* (1), a dit un de ceux que l'épreuve rendit habiles.

«Ne soyons donc même point étonnés que celui qui connaît le prix des dons de Dieu, comme s'il dédaignait la prospérité, implore la faveur d'être éprouvé : *ô Dieu, éprouvez-moi* (Ps., CXXXVIII, 23); mais suivons plutôt aussi nous-mêmes le conseil & l'exhortation de l'Apôtre : *mes frères, considérez comme le sujet d'une très grande joie les diverses afflictions qui vous arrivent* (JACQUES, I, 2).

«Mais s'il faut même s'engager avec joie sur le chemin de l'épreuve, d'autant plus est-il juste de glorifier ceux qui l'ont déjà franchi, sont arrivés à leur terme avec patience et qui pour cette raison reposent dans la paix & dans l'espérance de la couronne de vie? *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations, car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie.*

«C'est à tort que dans la vie, & dans la mort de nos proches, nous aimons surtout à envisager leur bonheur qui, lorsqu'il brille, nous éblouit, & lorsqu'il s'éclipse, nous laisse dans l'obscurité. Si nous considérions davantage les épreuves, par lesquelles Dieu les

(1) Antoine le Grand.

purifie et les consomme pour la vie éternelle, nous pourrions dans tous les cas y puiser un enseignement & une consolation. C'est dans ce sentiment que nous oserons scruter des yeux le mystère de la vie, scellée dans ce cercueil, en attendant que *soit ouvert* le grand *livre de vie* (APOC., XX, 12).

«Rejeton d'une famille bénie par les services qu'elle a rendus à la patrie, & par la reconnaissance de la patrie, heureux fils d'un heureux père, joyeux père d'un digne fils, serviteur fidèle & qui fut paré de la confiance qu'on lui témoigna d'abord dans la haute maison du Tsar, & plus tard dans la vaste maison de l'Empire, citoyen qui se donna la gloire du soldat, soldat qui ne dut pas au temps ses titres & ses honneurs, mais qui les ravit par ses exploits inlassables, homme, enfin, dont le cœur fut à l'image de celui qui règne en maître sur les cœurs des Russes — voilà dans quels traits principaux se manifesta aux yeux du monde pendant le cours de sa vie, l'illustre seigneur & chef, le comte Paul. Où es-tu maintenant, figure lumineuse du bonheur & de la gloire? et que reste-t-il de toi au monde, à moins que ce ne soit l'amère consolation qu'apporte le souvenir de ce qui ne peut plus revenir?

«Mais regardez au milieu des voies de l'homme que les fleurs embellissent, les traces secrètes du chemin de Dieu que recouvrent de saintes épines. Dieu *a fait la grâce* à Son serviteur, dirons-nous comme l'Apôtre, *non seulement de croire, mais encore de souffrir* (PHILIPP., I, 29). De sa propre main, comme cela arrive presque toujours, il tira du dépôt invisible des destins un lot mystérieux, sans se douter que ce serait le lot de l'épreuve. Pour le bien de son pays, mais non pour le sien propre, sa soif de hauts faits l'arracha à sa vie paisible de citoyen, au demeurant déjà suffisamment active; il prit son glaive depuis longtemps au repos, & dans sa hâte à en frapper l'ennemi, il trancha insensiblement le fil de ses propres jours; sur les plaines immenses de la bataille, où il cueillit les lauriers de la victoire, il prodigua sans retour sa force & sa santé. Cependant, la flamme qui remplissait le cœur du père, enveloppa aussi le cœur de son fils unique, désireux avant tout de suivre l'exemple des vertus paternelles. Il semblait que le père, heureux jusque-là, avait comme le pressentiment du terrible arrêt de la destinée, lorsqu'il consentit à voir son fils soldat à la seule condition de ne le jamais voir sous ses enseignes. Mais *Qui pourra s'opposer aux desseins du Seigneur, & qui pourra détourner Son bras*

puissant? (ISA., XIV, 27.) Il était écrit — nous ne connaissons pas la loi, mais nous voyons l'effet de ce jugement suprême — il était écrit que, de même qu'autrefois la tige de cette illustre famille fut détruite par la fureur des infidèles oppresseurs de la Russie[1], son plus haut rejeton serait brisé aujourd'hui par la tempête qu'ont soulevée les impies destructeurs de l'Europe; comme les prémices bénies de ce noble sang avaient été apportées en sacrifice à la foi, ainsi ce qu'il en restait de plus pur a été versé pour la patrie; & l'homme, qui avait mérité la grâce *non seulement de croire, mais encore de souffrir,* devait être instruit, selon la mesure de cette grâce, dans l'ordre élevé du sacrifice d'Abraham. Et voici que le tourbillon de la lutte, malgré la défense de l'homme, apporte le jeune guerrier sous les enseignes du père, & ne l'y apporte que pour qu'il tombe sous les enseignes du père! Quelle épreuve de la foi & de la patience — voir la mort de son fils, & ne le pleurer même pas; voir la mort d'un digne fils, & dire adieu à ses plus chères espérances; voir la mort d'un fils unique, & survivre tout d'un coup à sa postérité! Aucune défaillance, toutefois, aucun murmure contre le destin ne vinrent troubler le sacrifice selon l'ordre d'Abraham, & le pauvre père, s'abandonnant à la volonté de Celui *qui est le principe & le chef de toute cette grande famille qui est dans le ciel & sur la terre* (EPHÉS., III, 15), retourna chez lui partager souffrance & consolations avec sa fidèle épouse, & par la mise en ordre de sa vaste maison, préparer pour ainsi dire au

[1] Le célèbre historiographe de Russie, professeur Miller, dans son ouvrage *Description du royaume de Sibérie,* s'appuie souvent sur les récits de l'écrivain hollandais Nicolas Wiedzen, lequel Wiedzen, dans un livre qu'il édita en langue hollandaise à Amsterdam en l'année 1692, sous le titre de *Tatarie septentrionale & orientale,* écrit entre autres ce qui suit :

«L'origine de la riche famille des *Stroganov,* illustre en Russie, est la suivante : la tige de cette famille naquit à la horde d'or, près d'Astrakhan, c'était le fils du roi de ce pays. Désirant embrasser la foi chrétienne, celui-ci se rendit en Russie, où selon le rite de l'église grecque il reçut le baptême, & épousa la propre fille du souverain. Après la célébration de ce mariage, Stroganov resta en Russie, ce qui indigna les Tatares à un tel point, qu'ils entamèrent la guerre avec les Russes. Le Souverain envoya ce même Stroganov avec une armée contre les Tatares; mais les ennemis le firent prisonnier par surprise & le mirent à mort, en lui *rabotant* (*strogat*) tout le corps. Le martyr laissait une épouse enceinte; on donna à son fils le nom de *Stroganov,* que portent encore aujourd'hui ses descendants.»

Céleste Père de famille un dernier *compte de son administration* (Luc, xvi, 2). Un nouveau fruit de sa foi éprouvée se manifesta alors sous la forme des nombreuses privations qu'il s'imposa à lui-même, pour ne pas diminuer la part de ceux qui étaient dans la prospérité grâce à ses incessants bienfaits.

«Mais il était arrêté dans les décrets de la Providence que son chemin de croix ne prendrait fin qu'avec sa vie. La maladie, occasionnée par les fatigues & que, peut-être, le chagrin développa, fut entre les mains de Dieu un instrument aussi pénible pour sa chair qu'il fut certainement salutaire pour son esprit. A elle échut la mission non seulement de rappeler quotidiennement l'éternité au fils du temps, mais encore de briser visiblement en quelque façon tous les liens qui l'attachaient au monde, &, dès avant sa séparation d'avec la chair, de détacher son esprit de toute affection terrestre, afin de le préparer à son union avec Dieu, qui ne souffre aucune entremise ou aspiration étrangère. Obéissant aux suggestions de cette maîtresse, qu'il ne comprend d'ailleurs pas encore suffisamment, il quitte famille & patrie. *L'amour, qui est fort comme la mort,* entraîne son épouse à sa suite; mais lui, se rendant bientôt un compte plus exact de son état, fortifie son esprit par la réception des sacrements chrétiens &, pour s'épargner à tous les deux la pénible épreuve d'expirer incessamment sous les yeux de son épouse, il se résigne à la pénible épreuve d'abandonner celle-ci, jetée, pour ainsi dire, sur la rive étrangère[1] par le naufrage de son espérance. Il s'avance alors indifférent dans la mer, comme s'il implorait avec David : *pour moi je suis seul, jusqu'à ce que je passe;* & après avoir fourni une étape qui n'excède pas deux jours, fort d'un nouveau viatique spirituel, il entre doucement dans sa paix.

«Quelle sera notre pensée, chrétiens, en contemplant ce chemin de la Providence, si peu conforme aux desseins de notre faible entendement, mais si droit, à coup sûr, & si utile, en tant que tracé & prescrit par le Père Très sage! *Soumettons-nous au Père des esprits* (Hébr., xii, 9), comme se soumit à Lui celui de Ses enfants que nous escortons vers Lui, *& nous aurons la vie,* ainsi que nous demandons pour lui, & espérons *la couronne de vie.*

«*Soumettez-vous au Père des esprits,* vous aussi, que cet événement même assoit, peut-être, sur un nouveau chemin de l'épreuve.

[1] A Copenhague.

Les chemins de l'*épreuve* se succèdent les uns aux autres; mais pareillement aussi seront abondantes les *couronnes de vie,* si nous allons patiemment jusqu'au bout de l'épreuve.

«Et toi, épouse & mère, doublement veuve! Dans quelque retraite que ta douleur te tienne enfermée, tu entendras encore la voix de l'Église, qui monte vers toi dans la foi & dans l'amour : *soumets-toi au Père des esprits* & suis toujours le chemin de l'*épreuve* qui continue pour toi, les yeux fixés sur *la couronne de vie. Dieu est fidèle, Il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces* (I Cor., x, 13).

«Père des esprits & Dieu de toute chair! *Reçois* l'esprit de Ton Serviteur, le seigneur & chef comte Paul, *comme une hostie de propitiation;* car Tu l'as *éprouvé comme l'or dans la fournaise* (Sag., iii, 6). Juge-le digne du bonheur réservé à ceux qui ont souffert patiemment la tentation & donne-lui la couronne de la vie éternelle. Envoie à ceux qui le pleurent Ton esprit consolateur. *Car Tu es le Père des miséricordes & le Dieu de toute consolation, qui nous consoles dans tous nos maux* (2 Cor., i, 3 & 4). Amen.»

Le *Doukh Journalov* (Esprit des revues) [1] publia alors un article intitulé : «Sentiments d'un chrétien présent aux obsèques du comte P. A. Stroganov & à l'oraison funèbre qu'y prononça l'archimandrite Philarète.» L'auteur de cet article, parcourant en esprit toute la vie du feu comte, la qualifie de : «Carrière, au début semée de roses & illuminée de gloire, mais dont la fin fut difficile, envahie par les épines, & assombrie par la tristesse & la souffrance.» Voici en quels termes il s'exprime au sujet du comte : «Il était aimé & respecté de tous, des étrangers aussi bien que de ses proches & de ses amis, béni de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, & orné de la triple couronne des services du citoyen, des exploits du soldat & des vertus du chrétien. Il était écrit que celui qui dans sa vie n'avait été pour tous qu'une source de bonheur & de consolation, devait boire jusqu'à la lie le calice des souffrances.» Décrivant le service funèbre célébré à l'église en l'honneur du comte, l'auteur poursuit : «Étaient présents Sa Majesté l'Empereur & les grands-ducs Constantin & Michel Pavlovitch, puis ses parents & ses amis en pleurs ainsi que les compagnons choisis de ses exploits, là aussi étaient venus les admirateurs étrangers de ses

[1] Année 1817, n° 31.

vertus, qui avaient joui de son commerce aimable & bienveillant, &, enfin, il y avait là ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, vieillards, veuves & orphelins, pauvres, blessés & infirmes, auxquels il avait servi de père & d'ange tutélaire. Tous les visages portaient l'empreinte du profond chagrin que suscitait la perte de celui que chacun avait tant de raisons d'aimer, de révérer & de pleurer.» L'auteur de l'article atteste la profonde impression que produisit sur tous les auditeurs le discours de l'archimandrite Philarète.

Dans les jugements que portèrent sur lui la majorité des contemporains du comte P. A. Stroganov, on ne rencontre à peu près aucune opinion qui ne soit à son avantage. Je rapporte ici les portraits qui furent tracés de lui par des personnages de différents âges, conditions & situations.

Le vieux comte S. R. Vorontsov, dans une lettre à son fils Michel, s'exprimait ainsi au sujet du défunt : «La mort du comte Stroganoff me fait beaucoup de peine, parce qu'outre l'excellent caractère qu'il avait, il avait aussi une élévation d'âme bien rare parmi ceux qui sont élevés à la cour & employés autour du Souverain dans les affaires... Le comte Stroganoff avec des principes plus élevés & une âme plus forte & plus noble sera toujours regretté de ceux qui l'ont connu & qui voient avec douleur *combien peu il reste de ces caractères chez nous*.»

N. M. Longuinov, qui devait tant au feu comte, déclare : «Il est impossible de faire une perte qui soit digne d'un regret général comme celle du comte Stroganoff, dont les qualités & les principes lui ont acquis l'estime de tout le monde.»

Th. B. Boulgarine dit ce qui suit dans ses souvenirs : «Âme angélique, esprit clair & profond, doué d'une haute culture intellectuelle, le comte P. A. Stroganov *aimait la Russie plus que tout au monde* & adorait son Souverain, dans lequel il révérait les dons les plus éminents & le désir ardent d'éclairer & d'exalter sa patrie.»

Langeron s'exprime de la façon suivante dans ses mémoires au sujet du comte Stroganov : «Le comte Stroganoff qui à l'époque de la campagne de 1805 était fort jeune encore, mais il avait l'aplomb d'un homme fait. Il était doux, honnête, aimable, probe, modeste, instruit & attaché à son Souverain & à sa patrie. Il était alors adjoint du Ministre de l'intérieur. Il était déplacé dans ce poste; il a pris après la carrière des armes & il s'est distingué.»

Mikhaïlovski-Danilevski termine son aperçu biographique par ces mots : «Le sort, dont il avait reçu tout ce qu'il faut pour être heureux — naissance illustre, richesse, honneurs, joies de la famille — le sort lui avait encore donné en partage le charme & la beauté, & l'avait doué d'un esprit qu'enrichirent une éducation supérieure & le contact de la vie du monde & de la cour. A l'exemple de son mémorable père, il aimait la science & l'instruction. Se précipitant dans la mêlée comme un audacieux partisan au début de sa carrière militaire, il sut réunir par la suite toutes les qualités du général; maître de lui-même dans le danger, infatigable à la peine, il partageait généreusement avec ses subordonnés la richesse & l'abondance des ressources qui lui avaient été si libéralement dévolues.»

Gretch porte sur lui le jugement suivant : «Le jeune comte avait été imbu des idées révolutionnaires, mais, avec le temps, son cœur droit & honnête changea tout cela; c'était *le patriote russe le plus jaloux & le plus fervent.*»

La comtesse B. N. Golovine, enfin, fait, dans ses écrits, une remarque assez juste : «Le comte P. A. Stroganov était un de ces aristocrates russes européanisés, qui savaient, en quelque sorte, allier dans leur esprit les principes théoriques d'égalité & de liberté avec leurs aspirations vers la prédominance politique de la haute noblesse.»

Alexis Pétrovitch Iermolov parle, dans ses écrits, des aptitudes militaires du comte Stroganov : «Son ascension rapide dans la hiérarchie ne laissa pas place à l'expérience nécessaire, & les occasions ne se présentèrent pas de dévoiler ses talents d'homme de guerre. Entre toutes les qualités éminentes qui sont la parure de Stroganov, les qualités militaires ne tiennent pas le premier rang. Ne le cédant à personne en audace, toujours prêt à affronter le danger; mais ce n'est pas au bruit des armes que son nom peut retentir.»

Je citerai également deux pièces de vers, composées sur la mort du comte P. A. Stroganov, l'une du comte Khvostov [1], l'autre de S. N. Glinka [2].

[1] Le comte Dmitri Ivanovitch Khvostov, né en 1757, † en 1835, homme de lettres, versificateur.

[2] Serge Nicolaiévitch Glinka, né en 1775, † en 1847, historien.

A NICOLAS NICOLAIEVITCH NOVOSSILTSOV
SUR LA MORT DU COMTE P. A. STROGANOV.

J'entends encore des gémissements plaintifs, — Dans la forêt j'entends un cri funèbre; — Les aquilons impétueux se précipitent — A la lutte avec les chênes séculaires, — Ils déracinent le rejeton, — Et le chêne, qui donnait son ombre — Aux prairies, que les eaux enivrent, — Par un coup de vent rompu, — S'est abattu, en s'inclinant sur le rejeton!

Verse, Novossiltsov, des torrents de larmes, — Éclate en sanglots pour un ami fidèle, — Déchire ta poitrine, maudis le sort cruel — Et la faux de la mort, maudis-la. — Mais, hélas! vains gémissements : — Ton bien-aimé Stroganov désormais — Ne verra plus les lieux chéris; — A toi, aux siens il a dit adieu, — Il est allé rejoindre son père & son fils — Au séjour des brillantes étoiles. — Ses services au prince, à la patrie — Lui assurent l'immortalité, — Et tous, amis ou indifférents, — Apprécient ses vertus du cœur; — La bénédiction des compatriotes — Dans le chagrin des parents est un adoucissement. — Pourquoi des torrents de larmes, — Pourquoi s'affliger & s'attrister le cœur, — Puisque du fils, du père & du petit-fils, — La mémoire vénérée vivra éternellement? — A sa tendre épouse éplorée — Suggère de sages conseils; — En lui montrant le chemin inéluctable à tous, — Procure le repos à son âme troublée. — Qui arrêtera le temps dans son vol rapide, — Qui l'arrêtera pour soi ici-bas? — Celui qui pleurera, & l'objet de sa peine, personne les connaît-il? — Il ne doit pas, le mortel ranimé, — Éclairé ici par l'esprit de la foi, — Tomber sous le joug de la tristesse.

Comte KHVOSTOV [1].

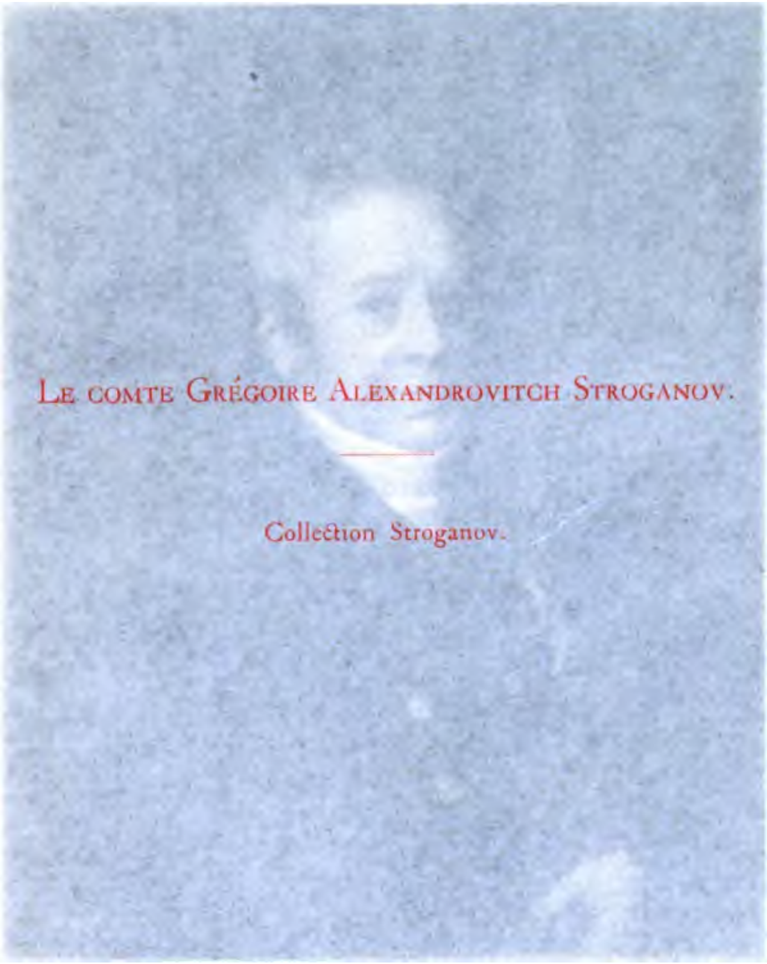
SUR LA MORT DU COMTE P. A. STROGANOV.

Héros, qui t'illustras dans des combats fameux, — Favori de la gloire & de la victoire, — Qui regardais la mort sans trembler, — Et sur les pas de qui volait la terreur : — Toi non plus, tu n'as pas évité la tombe!... — Alors tu ne fus point frappé, — Quand tu terrassais l'ennemi, — Et que la mort t'environnait. — C'est ainsi que la mort flatte à la fois & surprend!... — Par un jour clair, resplendissant, — Elle vous entraîne dans la froide tombe; — Sous une nuée de maux, elle vous épargne. — Mais la mort n'atteint pas la gloire; — Les faits ont en partage l'immortalité : — De sa tombe, le héros donnera des lois — Aux cœurs que la gloire a charmés.

Qui voyons-nous près du froid monument — Où sont cachées les cendres de Stroganov? — Celui, dont la droite fait luire — En tous pays, la paix & la tranquillité [2]. — Le héros couronné honore les cendres du héros — Qui ne

[1] *Doukh Journalov,* année 1817, n° 29, p. 164.

[2] Le Souverain & Leurs Altesses Impériales assistaient aux obsèques du comte Stroganov.



LE COMTE GRÉGOIRE ALEXANDROVITCH STROGANOV.

Collection Stroganov.



respirait que zèle — Pour le tsar, pour la patrie dans les combats — Et leur donna sa vie en sacrifice.

Possédant les dons de la fortune, — Illuminé par l'éclat de la naissance, — Il pouvait joncher de fleurs son existence, — Il pouvait se soustraire aux travaux; — Il pouvait... & prêtant l'oreille au bruit de la guerre, — Il dit adieu à sa tranquillité; — Échangeant repos & vie contre la mort, — Il se hâta vers le combat sanglant.

Il embrassa la carrière des héros — Et aux fils de la gloire expérimentés, — Au sein de rapides & incessants combats, — Il apparut un héros lui-même. — Comme un aigle avec les aigles du Don — Devant l'armée russe il volait — Et avec les guerriers de l'ataman — Il moissonna les lauriers de la victoire.

Quand le rude ennemi menaçait — De suspendre l'existence de la Russie, — Lui, se couronnant d'une gloire nouvelle, — Sut faire voir au monde, — De quel immense amour le Russe aime l'honneur!... — Il emmena son fils sur le champ de bataille. — Avec la gloire de son fils il unit — La sienne propre indivisiblement.

Immortelle victime, incomparablement! — C'était un fils unique... Sur lui — Des cœurs l'espoir était fondé, — Que l'antique maison ne disparaîtrait pas. — Mais le jeune Stroganov est déjà dans la lice! — Il vole sur les traces de son père. — O mort! il est en ton pouvoir; — Épargne-le... épargne les cœurs!

Chassant l'ennemi devant eux, les aigles du Nord — Prennent leur essor dans la terre de France, — Ils portent avec eux la foudre toute-puissante — Et répandent les bienfaits de la miséricorde. — L'obstination ne veut accepter la paix; — Les armes des Russes retentissent; — Paris entend un bruit de victoire, — & le glaive, & le feu l'épouvantent.

En ces jours-là, au sein des combats terribles, — Tomba le jeune Stroganov!... il tomba — Sous les yeux de son père, dans les rangs des héros : — Il s'était épanoui, avait brillé, il s'est éteint, il s'est flétri... — Le héros prend sincèrement courage; — Mais il est père! il verse des larmes, — La douleur tous les jours l'accable, — Il suit son fils dans la nuit du tombeau.

O tendre épouse! ne t'afflige pas — De survivre à ton ami; — Que sa gloire te fortifie! — La mort — elle n'a pris que sa poussière. — La Russie entière est une famille — De grands & généreux fils; — Leur gloire est l'héritage de tous; — La récompense est l'éternel amour!

17 juillet 1817. S. N. Glinka [1].

La vie & la carrière du comte Paul Alexandrovitch Stroganov présentent nombre de particularités instructives & originales. Fils

[1] *Meßager ruße,* année 1817, 2e partie, nos 13 & 14.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de l'un des premiers seigneurs du siècle de Catherine II, unique héritier d'une immense fortune, élève de l'anarchiste Romme, ami de l'Empereur Alexandre Ier, adjoint du Ministre de l'intérieur, officier général & acteur de toutes les guerres qui eurent lieu de 1807 à 1814, le comte Stroganov mourut en pleine éclosion de sa force, à l'âge de quarante-trois ans. Il laissait derrière lui le souvenir excellent d'un homme bon, distingué & accessible. Le vœu du précepteur français s'était entièrement réalisé, & le comte Stroganov fut effectivement un homme, dans la meilleure acception du mot. Par son âme droite & pure, Paul Alexandrovitch, qui ne craignit jamais de dire la vérité en face, même aux puissants de ce monde, tranchait nettement avec ses contemporains.

Une vive sensibilité pour les besoins du prochain, le sentiment de son devoir poussé jusqu'au scrupule, l'amour de son pays, sans aucune déclamation, tels étaient les principaux traits de son caractère. Les entraînements de ses jeunes années se manifestèrent assurément dans ce rôle que le sort l'avait prédestiné à jouer durant les premières années du règne d'Alexandre Ier; mais, à aucun degré, l'on n'y remarqua soit desseins de carrière, soit bas esprit d'intrigue; bien au contraire, le comte se voua à la tâche pour le service de l'idée, en y apportant tout son cœur, en y employant toutes ses facultés. En parcourant les copieux documents laissés après lui, on éprouve un sentiment d'admiration pour cette délicatesse de conscience avec laquelle il remplit les différentes missions & emplois dont il fut chargé. Le journal des séances du Comité secret nous offre déjà un exemple de l'application la plus sérieuse aux multiples réformes qu'on examinait à cette époque. Sur toutes les questions tant soit peu intéressantes, de nombreuses notes & écrits sont restés, qui attestent le rôle actif joué par le comte Stroganov durant la première période de sa carrière administrative. Lorsque les idées de son impérial «ami» commencèrent à prendre une autre orientation, le comte Stroganov, bien qu'il eût accepté pour une courte durée la mission dont on l'avait chargé à Londres, & qu'il remplît avec la plus grande attention, malgré son défaut de préparation pour une fonction de ce genre, le comte Stroganov craignit que le Souverain ne voulût le reléguer définitivement & avec honneur dans la carrière diplomatique, & il changea brusquement de service.

Il est hors de doute qu'il ne prit cette décision qu'après un vio-

La baronne Anna Serguêievna Stroganov,

née princesse Troubetskoï,

première femme du baron Grégoire Alexandrovitch.

D'après une miniature de la collection Stroganov.



lent combat intérieur avec lui-même, qu'il éprouva une grande désillusion à l'endroit de son impérial ami, & que le chagrin de constater la nouvelle tournure d'esprit de l'Empereur Alexandre eut un écho douloureux dans le tempérament impressionnable du comte Stroganov. Mais la conduite du comte ne trahit aucune hésitation : sans même attendre son incorporation dans l'armée, il s'engage comme volontaire, avec son titre de sénateur & sa dignité de conseiller privé, sous les ordres de l'ataman Platov &, plein d'entrain, con amore, il se lance avec les cosaques dans d'audacieuses escarmouches contre les Français. Paul Alexandrovitch se trouvait dans un état d'esprit tel [1], qu'il voulait pour ainsi dire oublier tout le passé & chercher une diversion dans la poésie des combats, ce qui était si peu en rapport avec son caractère philanthropique [2]. Quoi qu'il en soit, le comte Stroganov s'adonne avec un entrain parfait au métier de la guerre, en s'efforçant de l'apprendre de son mieux. La métamorphose lui réussit complètement & son nom restera à jamais dans les chroniques des guerres de Napoléon, à côté de celui de ses frères d'armes, surtout pendant la guerre patriotique de 1812. L'archimandrite Philarète, parcourant dans son oraison funèbre toute la vie du comte P. A. Stroganov, remarque justement qu'il fut «un citoyen qui se donna la gloire du soldat, & un soldat qui ne dut pas au temps ses titres & ses honneurs, mais qui les ravit par ses exploits inlassables».

Parlerai-je des sentiments russes de Paul Alexandrovitch & de l'amour extraordinaire qu'il avait pour son pays natal? Le jeune homme, dont l'enfance s'était passée d'abord dans la Suisse libérale, puis dans l'orageux Paris, au plus fort du mouvement révolutionnaire, dont le précepteur avait été un anarchiste français, ne devait pas pouvoir, semblait-il, manifester de profonds sentiments d'amour à l'égard de sa patrie. C'est tout le contraire qui arriva : non seulement Stroganov aima tout ce qui était russe, mais il sut maintes fois apprécier avec beaucoup de justesse les besoins du

[1] Le comte avait pour devise : *nec timeo, nec spero*, & cette inscription est conservée sur son cachet, qui appartient aujourd'hui au comte Paul Serguéiévitch Stroganov.

[2] Le comte Serge Grigoriévitch Stroganov racontait de son beau-père que, parfois, sous l'influence des souvenirs de sa jeunesse, Paul Alexandrovitch devenait étrange, bizarre, & tout à coup, à propos de rien, s'en allait dans l'appartement de ses domestiques, se mettait tout bonnement à table avec eux & se délectait d'égalité.

paysan russe & il fit preuve d'une intelligence absolue des circonstances de temps & de lieu au moment de la fièvre réformatrice des premières années du règne d'Alexandre Ier; il lui manquait seulement l'expérience, à lui comme à ses collègues; il n'y avait pas, à côté d'une volonté déterminée, une main ferme qui eût gouverné avec calme & habileté dans une entreprise compliquée. Cette particularité, d'un amour pour tout ce qui était du pays natal, coexistant avec une éducation reçue à l'étranger, se retrouve également chez quelques contemporains du comte Stroganov. Rappelons le comte M. S. Vorontsov, le prince Dm. Vl. Golitsyne, le prince Victor Pavlovitch Kotchoubey, N. N. Novossiltsov & reconnaissons que leur éducation étrangère ne les a nullement empêchés de devenir des hommes d'Etat nettement russes.

Le comte Michel Sémionovitch Vorontsov passa toute son enfance en Angleterre, où son père était alors ambassadeur; il se ressentit assurément beaucoup de l'éducation anglaise dans le cours de son existence, & pourtant il comprenait à merveille les intérêts russes, comme il le fit voir à l'œuvre, en administrant le cercle de la Nouvelle Russie, &, ultérieurement, lorsqu'il dirigea la lieutenance du Caucase.

N. N. Novossiltsov passa les années de sa jeunesse, qui coïncidèrent avec celles du règne de Paul Ier, en Angleterre, où il étudia spécialement l'organisation de la vie anglaise; il n'en resta pas moins russe, aussi bien pendant la période des réformes que plus tard, lorsqu'il fut à la tête des services civils en Pologne.

Le prince Dmitri Vladimirovitch Golitsyne, qui avait été élevé en France & avait suivi fort longtemps les cours de l'Université de Strasbourg, administra Moscou pendant vingt-cinq ans & laissa après lui la mémoire d'un gouverneur général exemplaire, dont aujourd'hui encore les habitants de Moscou se souviennent avec respect.

Le comte Victor Pavlovitch Kotchoubey, qui avait été élevé en Suisse, fit preuve de talents éminents dans son double passage au Ministère de l'intérieur & lorsqu'il présida le Conseil de l'Empire sous Nicolas Ier.

Assurément, tous ces hommes d'État, qui étaient nés sous le règne glorieux de l'Impératrice Catherine, avaient appris dès le berceau, au foyer paternel, à aimer tout ce qui était russe, & l'éducation qu'ils reçurent à l'étranger, éducation à laquelle on

La comtesse Julie Pétrovna Stroganov,

née d'Alméida,

seconde femme de Grégoire Alexandrovitch Stroganov.

D'après une miniature de la collection Stroganov.



attachait alors une grande importance, eut sur eux l'influence la plus salutaire. Les sympathies que certains d'entre eux manifestaient pour les constitutions anglaise ou française purent bien avoir leur écho dans l'adoption de différentes mesures; toujours est-il que le but suprême — l'intérêt du pays — n'était point oublié, & c'est la raison des traces profondes que ces hommes laissèrent de leur passage au pouvoir.

Le talent de choisir ses collaborateurs, talent qui n'est malheureusement pas accordé à tout le monde, fut particulièrement manifeste chez Kotchoubey & Vorontsov. Le comte Kotchoubey, qui attira Spéranski à son ministère, sut distinguer cet illustre homme d'Etat & ne contribua pas peu à son élévation. Le prince Michel Sémionovitch Voronstov créa toute une école de partisans de son système, tant à Odessa qu'au Caucase, ayant avec cela le don de mettre en œuvre les aptitudes. Sa correspondance avec le comte Rostoptchine & surtout avec A. P. Iermolov témoigne de ses brillantes qualités d'homme de gouvernement.

Le comte P. A. Stroganov, qui mourut jeune encore, appartenait à cette pléiade de Russes illustres.

Comme chef de famille, Paul Alexandrovitch fut un mari modèle & un tendre père. Sophie Vladimirovna, sa femme, née princesse Golitsyne, était douée des plus belles qualités du cœur, & la variété de sa culture intellectuelle la mettait en évidence auprès des contemporains. Elle était l'amie de l'impératrice Élisabeth Alexêievna, & sa correspondance avec celle-ci, qui se poursuivit jusqu'à la mort même de la souveraine, survenue en 1826, a été conservée dans les archives du village de Marino, qui appartient actuellement au prince Paul Pavlovitch Golitsyne. On peut juger, d'après cette correspondance, quelles étaient les hautes qualités morales de la comtesse S. V. Stroganov.

La comtesse contribua beaucoup au rapprochement entre l'Empereur Alexandre & l'Impératrice Élisabeth, qui se produisit dans les dernières années de leur vie. Dans sa jeunesse, l'Empereur eut un sentiment très vif pour Sophie Vladimirovna & il fixa particulièrement les yeux sur elle au moment où son mari était adjoint du Ministre de l'intérieur. Mais la comtesse sut se conduire avec une grande dignité & conserver des relations amicales avec le couple impérial. Continuant les traditions du comte Alexandre Serguêiévitch, son beau-père, la comtesse Sophie Vladimirovna

réunissait chez elle non seulement toute la haute société pétersbourgeoise, mais encore des littérateurs & des savants. La comtesse elle-même traduisit en russe *l'Enfer* du Dante. Elle s'appliquait avec persévérance à l'étude de la langue russe, qu'elle connaissait peu, ayant été élevée hors de la Russie, & ayant longtemps voyagé enfant avec sa mère, la princesse N. P. Golitsyne [1], dans les pays étrangers [2].

Derjavine composa le quatrain suivant à l'occasion des fiançailles de la princesse S. V. Golitsyne avec le comte P. A. Stroganov :

> O, combien, Sophie! tu es charmante
> Dans ton innocente beauté,
> Comme une eau pure tu es transparente,
> Que l'aurore éclaire de sa rose clarté [3]!

N. I. Gretch parle plus d'une fois dans ses écrits de Sophie Vladimirovna «comme d'une femme aux qualités du cœur & de l'esprit exceptionnelles».

La comtesse Edeling, racontant sa vie à Tsarskoié Sélo, parle avec enthousiasme de la comtesse Stroganov, dans les termes suivants : «Spirituelle à ravir, elle ne laissait jamais sentir sa supériorité. Il faut beaucoup d'art pour cacher une telle abondance de charmes & de vertus. Pour moi, qui m'enthousiasme volontiers, j'aimais la comtesse Stroganov & j'estime qu'il est impossible de trouver autant de perfections dans une seule personne.»

La princesse Tourkestanov écrivait à Christin : «Cette comtesse Stroganoff est assurément une personne qui vous entendrait & qui aurait un grand attrait pour vous. Mon Dieu, que de simplicité avec une judiciaire excellente! Que de naturel, que de gaieté, & avec tout cela que de vertus mises en pratique! Il n'y a pas deux avis sur ce monde-là.»

A. Ia. Boulgakov exprime l'assurance que la comtesse S. V. Stroganov plaira à son frère : «C'est une femme respectable à

(1) La princesse Natalie Pétrovna Golitsyne, née comtesse Tchernychev, fille du comte Pierre Grigoriévitch Tchernychev (princesse Moustache).

(2) Ses frères, les princes Boris & Dmitri, suivirent les cours de l'Université de Strasbourg.

(3) *Œuvres de Derjavine*, I, 374.

tous égards, & Vassili est bien heureux de tomber sur une pareille famille[1].»

Lorsque Natalie Minkine fut tuée à Grouzino, le comte Araktchéiev ordonna de dresser la liste de tous les objets qu'elle avait reçus en présent de différents personnages haut placés, & de les rapporter à ceux qui les avaient envoyés; les courriers de cabinet, chargés de distribuer ces objets, se présentèrent partout, sauf dans deux maisons, à savoir : chez la comtesse Sophie Vladimirovna Stroganov & chez le prince Alexandre Nicolaiévitch Golitsyne.

Il était écrit que la comtesse aurait bien des chagrins à supporter. En 1814, elle perdit son fils unique Alexandre, tué sur le champ de bataille de Craonne; trois ans plus tard, son mari bien-aimé s'en allait de consomption. En six années, trois générations de comtes Stroganov descendirent au tombeau : le comte Alexandre Serguêiévitch mourut en 1811, le comte Alexandre Pavlovitch fut tué en 1814 & le comte Paul Alexandrovitch s'éteignit en 1817. Sophie Vladimirovna leur survécut à tous; elle résida tantôt à Pétersbourg, tantôt dans sa propriété de Marino, & mourut le 5 mars 1845, respectée & pleurée de tous ceux qui la connaissaient. Elle fut également inhumée au monastère d'Alexandre-Nevski. L'Empereur Nicolas Pavlovitch & l'Impératrice Alexandra Féodorovna allèrent saluer ses cendres.

A en juger d'après ses portraits, elle fut adorablement jolie dans sa jeunesse, mais, avec les années, il est certain qu'elle perdit sa beauté. Sur la fin de sa vie, la comtesse était une vieille de petite taille, légèrement voûtée, mais qui n'avait rien perdu de sa volonté énergique, de son caractère & de son bon sens dans la conversation. Sa mort, survenue en 1845, arriva à l'improviste : faisant ses dévotions dans la première semaine de carême, elle jouissait encore d'une parfaite santé, quand la paralysie du cœur vint en un instant mettre fin à ses jours.

Lorsqu'en 1814 le comte Paul Alexandrovitch Stroganov perdit son fils unique, il eut à s'inquiéter de la conservation du nom & de la fortune des Stroganov. Quelques mois avant de mourir, le comte dressa un acte de majorat, en vertu duquel tous ses biens

[1] La fille de S. V. Stroganov, la princesse Adélaïde, épousa le prince Vassili Serguêiévitch Golitsyne, dont la mère est la cousine germaine des Boulgakov.

formaient partie intégrante d'un patrimoine indivisible. Par cet acte, qui fut ratifié souverainement dès après la mort du comte P. A. Stroganov, le 11 août 1817, sa veuve, la comtesse Sophie Vladimirovna, obtenait sa vie durant la possession du majorat, & après elle, sa fille aînée, Natalie, en devenait héritière.

La jeune comtesse Natalie Pavlovna était âgée de vingt ans à la mort de son père. Elle épousa le baron Serge Grigoriévitch Stroganov, fils du baron Grégoire Alexandrovitch, lequel était cousin issu de germain de son père. Par son mariage avec la fille aînée du comte Paul Alexandrovitch, le baron Serge Grigoriévitch obtint le titre de comte. Quant à son père, le baron Grégoire Alexandrovitch, il reçut le titre de comte pour lui & ses autres descendants le jour du couronnement de l'Empereur Nicolas Ier, en l'année 1826. Natalie Pavlovna mourut le 7 octobre 1872 (elle était née le 7 mai 1796), & son mari, le comte Serge Grigoriévitch, le 28 mars 1882. Il eurent quatre fils : les comtes Alexandre, Paul, Grégoire & Nicolas, tous encore vivants, sauf l'aîné, & deux filles : Sophie (femme du comte I. P. Tolstoï) & Élisabeth (femme du prince A. V. Mechtcherski).

À la mort de la fille du comte P. A. Stroganov, la comtesse Natalie Pavlovna, le comte Serge Grigoriévitch devint possesseur du majorat. Le fils aîné de ce dernier, Alexandre, étant mort avant lui [1], c'est son fils unique, le comte Serge Alexandrovitch, qui est devenu le possesseur actuel du majorat.

L'oukase rendu sur le majorat Stroganov porte que ce majorat est sanctionné en témoignage de considération pour le zèle & le dévouement parfaits du comte Paul à l'égard de la personne du Souverain, comme aussi en récompense des services & de la dévotion manifestés par lui & ses ancêtres à la couronne de Russie. Les biens entrant dans la composition du majorat se trouvaient situés sur cinq districts du gouvernement de Perm : les districts de Perm, d'Okhansk, de Solikamsk, de Koungour & d'Iékaterinbourg, & comprenaient, au moment de la constitution du majorat, en l'année 1817, 45.875 paysans du sexe masculin. Faisaient, en outre, partie du majorat, 119 âmes du gouvernement de Nijni-Novgorod avec une terre & une métairie à Nijni même, deux

[1] Le comte Alexandre Serguéiévitch avait épousé Tatiana Dmitrievna Vassiltchikov, qui lui survécut.

maisons à Saint-Pétersbourg, une près du pont de Police, & une terre avec les villas Stroganov, sur le côté de Viborg. Natalie Pavlovna Stroganov, qui était entrée en possession du majorat à la mort de sa mère, en 1845, sollicita & obtint de l'Empereur Nicolas Pavlovitch le droit de laisser après elle la possession à vie du majorat à son mari, le comte Serge Grigoriévitch. L'oukase y relatif fut rendu le 3 avril 1847. Le comte Serge Grigoriévitch rattacha au majorat les biens qu'il recueillit de son père, le comte Grégoire Alexandrovitch, & de son frère Alexandre, au total 13.000 âmes. Après l'affranchissement des paysans, le nombre d'âmes que comprenaient les biens indivisibles constituant le majorat dépassait 80.000, & en tenant compte des biens particuliers, des biens propres, on arrivait à un total de 94.000 âmes. Les terres qui restèrent aux propriétaires, après qu'on eut fait la part des paysans, représentaient environ 1.300.000 dessiatines. Le montant des indemnités de rachat au profit des propriétaires s'élevait à 7.570.000 roubles. Lors de la ratification des conventions de rachat, le comte Serge Grigoriévitch abandonna aux paysans plus de 2.300.000 roubles.

ANNEXES

ANNEXE I.

DOCUMENTS OFFICIELS.

(ARCHIVES DE L'EMPIRE ET DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.)

I

RESCRIT ADRESSÉ AU COMTE STROGANOV.

C'est avec une satisfaction particulière que Nous avons pris connaissance dans votre rapport n° 8 du 23 juin (4 juillet) des assurances les plus vives que vous ont données personnellement, lors de vos audiences de congé, Leurs Majestés l'Empereur & l'Impératrice reine, ainsi que toute la famille impériale, de leur inviolable amitié, considération & affection pour Notre personne, & que Nous avons appris que Sa Majesté l'Empereur, satisfaite de votre conduite durant votre séjour à sa cour, vous avait, en témoignage de son insigne bienveillance, conféré la dignité de comte du Saint-Empire, dont vous Nous demandez la très haute autorisation d'accepter le titre. Nous vous déclarons par le présent rescrit qu'il Nous est très agréable que le chef du Saint-Empire romain vous ait accordé la dignité de comte, & Nous vous autorisons très gracieusement à l'accepter & à en jouir, comme en jouissent ceux de Nos sujets qui ont reçu cette dignité. Et là-dessus, il vous est fait connaître que votre attitude & les démarches accomplies par vous en exécution de la mission[1] que Nous vous avions confiée, ainsi que le zèle que vous avez déployé pour Notre service, ont entièrement répondu à Notre très haut bon plaisir, & que Nous attendons de vous la même conduite dans l'avenir. Donné à Saint-Pétersbourg, le 17 juillet 1761.

L'édit de Sa Majesté Impériale porte à cette cause la signature du comte Michel Vorontsov.

(Expédié par estafette le 18e jour du mois de juillet[2].)

[1] Le baron Alexandre Serguêiévitch Stroganov, qui avait épousé la fille du chancelier Vorontsov, la comtesse Anna Mikhaïlovna, fut envoyé à Vienne pour féliciter l'archiduc Joseph (plus tard l'Empereur Joseph II), héritier de l'empire d'Autriche, à l'occasion de son mariage, & pendant qu'il était à Vienne, le 29 mai 1761, il fut élevé par l'Empereur François Ier à la dignité de comte du Saint-Empire romain.

[2] *Archives principales du Ministère des affaires étrangères*, à Moscou.

2

LE COMTE STROGANOV AU COMTE BEZBORODKO.

Comte excellentissime,

J'ai déjà eu l'honneur de prier Votre Excellence de solliciter auprès de Sa Majesté Impériale la très gracieuse autorisation pour mon fils d'aller en pays étrangers; or le précepteur de ce dernier qui, par ses vertus, sa science & son talent m'a déjà donné dans cette qualité l'espoir désiré de voir mon fils bien élevé, se trouve absolument obligé de partir pour ces pays de climat très tempéré, & je vais me voir contraint de me priver d'un de ces hommes dont le choix heureux doit être habituellement chose précieuse pour les pères, car de ce choix dépendent soit les consolations que leurs enfants leur donnent dans leur vieillesse, soit la honte & les reproches qu'ils laisseront après eux; c'est pourquoi, préférant me séparer de mon fils pour peu de temps, plutôt que de le soustraire aux soins empressés d'un tel homme, j'avais l'intention de rappeler personnellement à Votre Excellence ma précédente requête; mais mes fonctions réclamant ma présence en ville, je prends ici la liberté de prier très humblement Votre Excellence de vouloir bien présenter aujourd'hui avec ces considérations, à notre très gracieuse Souveraine, ma requête très dévouée aux fins de permettre à mon fils de passer, ne fût-ce que deux ans en Suisse. Je me flatte d'autant plus de l'espoir que notre clémente Souveraine accueillera avec générosité cette première de mes demandes, qu'il y a eu nombre d'exemples de requêtes semblables, présentées par des pères ayant été l'objet d'une très haute condescendance; Votre entremise dans une affaire si importante à mes yeux m'obligera à une reconnaissance éternelle & augmentera encore davantage le respect & le dévouement avec lesquels je suis, Monsieur, de Votre Excellence, le très humble serviteur.

9 juin 1786[1].

Comte Alexandre STROGANOV.

[1] *Archives de l'Empire*, classe X, n° 480, partie XXIII.

3

Simoline[1] au comte Ostermann[2].

Monsieur!

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire du 4 du mois passé, pour me faire connaître les hautes intentions de Sa Majesté Impériale à l'égard de ses sujets qui ont fait séjour en France depuis les troubles qui agitent ce royaume.

Depuis l'entrée de ses ordres, je n'ai pas perdu un instant de me procurer des renseignements sur les sujets russes qui sont à Paris & de leur faire entendre que la volonté de Sa Majesté Impériale est qu'ils quittent ce pays sans perte de temps.

J'ai fait dresser deux listes, que je joins ici, contenant les noms, l'âge, le temps du séjour & les observations sur ceux qui se trouvent à Paris, dont ceux, à qui j'ai parlé, m'ont assuré être prêts à partir aussitôt qu'ils auront pu arranger leurs affaires & avoir de quoi faire le voyage. Le sieur Koslowsky[3], sculpteur, part même demain avec deux élèves qui sont auprès de lui.

Il y a actuellement très peu de personnes de qualité à Paris. M. le prince Boris de Galitzine, qui a fait un séjour de quelques années en France avec sa famille, est sur son départ pour s'en retourner en Russie.

Mme la princesse de Schakhowskoy est toujours malade & demeure à la campagne.

M. de Chotinsky jouit de même d'une très petite santé & se tient à la campagne. Ses relations l'ont déterminé à se fixer en France; cependant il m'a déclaré être prêt à se rendre à Saint-Pétersbourg si la volonté de l'Impératrice n'admet pas d'exception à son égard & qu'il ne sait qu'obéir, quand même sa santé serait exposée au plus grand risque.

On m'a assuré qu'il y a eu, ou qu'il y a peut-être encore à Paris, un jeune comte Stroganoff, que je n'ai jamais vu & qui ne s'est fait connaître à aucun de ses compatriotes. On dit qu'il a changé de nom, & notre aumônier, que j'ai mis sur les voies, n'a pu le déterrer. Son gouverneur doit l'avoir faufilé avec les enragés les plus déterminés de l'Assemblée nationale & du Club des Jacobins, auquel il doit avoir fait présent d'une bibliothèque. M. de Maschkoff sera en état de donner à

[1] Ivan Matvêiévitch, 1721-1798, ministre plénipotentiaire russe à Paris.

[2] Ivan Andréiévitch, 1725-1811, vice-chancelier, chef du Collège des affaires étrangères.

[3] Michel Ivanovitch, 1753-1802, célèbre sculpteur; élève, pensionnaire & professeur de l'Académie impériale des beaux-arts.

Votre Excellence quelques renseignements sur son sujet. Quand même je pourrais parvenir à faire sa connaissance, j'hésiterais à lui faire l'insinuation de quitter ce pays, puisque son conducteur, gouverneur ou ami y attacherait une publicité que je dois & veux éviter. Il serait convenable que Monsieur son père lui envoyât l'ordre le plus précis de sortir de France sans le moindre délai. Il est à craindre que ce jeune homme n'ait puisé ici des principes, qui sont incompatibles avec ceux qu'il doit professer dans tous les autres états & dans sa patrie & qui, par conséquent, ne peuvent que le rendre malheureux.

Je ne manquerai pas de donner part à Votre Excellence en son temps de quelle manière chacun d'eux se sera conformé aux ordres de Sa Majesté Impériale. Je dois m'attendre que plusieurs d'entre eux ne quitteront pas Paris, y ayant famille, un établissement, ou craignant pour leur liberté.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus respectueux attachement, Monsieur, de Votre Excellence le très humble & très obéissant serviteur.

Paris, 16/27 juillet 1790 [1].

J. Simolin.

4

Le comte Razoumovski au comte Roumiantsev.

Monsieur,

A l'occasion de la mort du président de l'Académie impériale des beaux-arts, le conseiller privé actuel de 1re classe comte Stroganov, Sa Majesté l'Empereur a bien voulu ordonner que l'Académie fût dirigée jusqu'à nouvel avis par son vice-président, sous la juridiction du Ministre de l'instruction publique. C'est pourquoi je prie très humblement Votre Excellence, au cas où certaines affaires se rapportant à l'Académie des beaux-arts viendraient à se faire jour dans le ministère qui vous a été confié, de vouloir bien m'en référer.

J'ai l'honneur d'être, avec un entier respect, de Votre Excellence le très humble serviteur.

12 octobre 1811 [2].

Comte Alexis Razoumovski.

---

[1] *Archives principales du Ministère des affaires étrangères*, à Moscou. — [2] *Ibidem.*

ANNEXE II.

CORRESPONDANCE DU COMTE A. S. STROGANOV AVEC ROMME, PRÉCEPTEUR DE SON FILS.

(Extrait des Archives Stroganov, tome LIII.)

5

Le comte Stroganov à Romme.

Du 20 mai 1780. Polotzk.

Enfin, j'en tiens donc; je les ai dans mes mains ces nouvelles que j'attendais avec tant d'impatience. Vous êtes en vérité de cruelles gens, mes bons amis. Si vous saviez combien cette attente m'a fait de peine, en vérité vous ne me feriez pas languir comme vous le faites, mais que faire! J'ai bien tort de vous gronder — ce n'est pas votre faute, mais celle des moyens que vous avez employés pour me les faire parvenir.

J'ai eu un rhume affreux, mais n'en soyez pas inquiets, il est passé. Pour en retrancher absolument la cause, j'ai pris la nuit passée une bonne purge & m'en voilà quitte. Notre voyage[1] se continue comme il a commencé, c'est-à-dire que, partout où l'Impératrice passe, elle en laisse partout des traces par les bienfaits qu'elle répand. Ma première occupation dans toutes les villes par où nous passons, c'est de m'informer chez les gouverneurs, les magistrats, la noblesse, la bourgeoisie, même chez les simples citoyens de leurs besoins, de la manière dont la justice y est administrée, des malheureux qui languissent dans les prisons. Aussitôt que j'en informe l'Impératrice, si les crimes ne sont pas capitaux, les portes des prisons s'ouvrent & ses largesses se répandent sur tous ceux qui en ont un vrai besoin; hors ici, où, grâce aux jésuites, les écoles sont sur un assez bon pied, l'éducation est partout très négligée. L'Impératrice veut prendre des mesures efficaces pour réparer ce mal qui a besoin d'un prompt remède. Nous restons une couple de jours ici moyennant quoi j'espère avoir encore le temps de vous écrire. Adieu, mes bons amis, adieu, soyez sûrs de ma plus tendre amitié. Aimez-moi, aimez-moi, je vous en conjure, je sens tous les jours de plus en plus

[1] Le comte A. S. Stroganov accompagnait alors l'Impératrice Catherine II dans son voyage à Mohilev où elle devait se rencontrer avec l'Empereur Joseph II.

IMPRIMERIE NATIONALE.

combien j'en ai besoin. Plus les plaintes des malheureux parviennent à mes oreilles & plus je sens combien ceux d'entre eux qui ont des amis sont moins à plaindre que les autres. Adieu.

6

Du 26 mai 1780. Mohilew.

Bonjour, mes bons, mes excellents amis, je quitte le bal qui se donne à la Cour pour converser avec vous. Dans la lettre que j'ai écrite hier à ma femme vous aurez vu qu'après les premiers instants de l'entrevue entre l'Empereur & l'Impératrice, qui devaient naturellement être embarrassants pour l'un & pour l'autre, ils s'étaient petit à petit accoutumés l'un à l'autre au point qu'ils sont à présent comme s'ils s'étaient connus de toute éternité. Il est impossible d'être plus prévenant, plus respectueux que ne l'est l'Empereur vis-à-vis de notre Souveraine; ils dînent tous les jours ensemble, ils ne cessent de se parler. L'Impératrice lui disait qu'elle se trouvait fort heureuse de ce qu'il avait le goût des voyages, puisque cela lui avait procuré le plaisir de le voir. « Madame, lui répondit-il, on nous élève tous de façon à nous faire imaginer que nous sommes d'une pâte différente des autres, ce n'est qu'en voyageant que nous nous apercevons que nous ne différons en rien des autres hommes. »

Les deux souverains se trouvent si bien ensemble qu'ils ne veulent pas se quitter de si tôt; il doit venir avec nous jusqu'à Smolensk; de là il ira à Moscou & viendra rejoindre l'Impératrice à Pétersbourg; par conséquent, heureusement notre voyage sera raccourci de quelques jours. Sentez-vous, mes amis, combien j'en suis content, je vais me rapprocher de jour en jour plus de vous, je vous embrasserai, je ne vous quitterai plus. Mon Dieu, que j'en suis content! Adieu, mes bons amis, je suis obligé malgré moi de vous quitter, ma plume cessera de vous parler, mais mon cœur ne cessera de vous répéter combien il vous aime. Embrassez mon cher Popo & aimez-le comme je vous aime. Adieu.

7

Mes chers & bons amis!

Il y a un ancien proverbe qui dit & qui a grande raison de dire que la *précaution est la mère de la sûreté.* Ne vous étonnez donc point que je n'entre point avec vous dans tous les détails dans lesquels je voudrais

entrer. *Verba volant, sed scripta manent.* Tout ce que je puis vous dire, c'est que notre auguste Souveraine se porte le mieux du monde, que ses bontés pour moi se manifestent toujours de plus en plus, qu'à peine nous sommes sortis de la ville, elle m'a pris dans sa voiture, qu'elle est ici continuellement entourée de ses enfants & de ses petits-enfants, que ce sont des caresses continuelles, que cette union vraiment bourgeoise nous fait répandre des larmes de plaisir, que j'adore ma chère Maîtresse tous les jours davantage, que je serais parfaitement heureux si je vous avais avec moi. Le temps est superbe, la nature renaît, les promenades sont uniques. Embrassez mon cher Popo, dites-lui qu'il soit bien sage. Adieu, mes chers, mes bons amis, adieu, je vous verrai mardi.

8

Du 28 juillet 1785, de Tsarskoïé Sélo.

J'ai reçu vos deux lettres de Moscou, mes chers amis : la première de vous, mon cher fils, & la seconde de vous, mon cher Romme. Je suis bien charmé que vous vous portiez bien l'un & l'autre & que vous continuiez heureusement votre route. J'espère que vous avez reçu mes deux lettres, quoique vous ne m'en accusiez pas la réception; je ne suis pas trop sûr du sort de celle que je vous écris, je l'enverrai tout bonnement à la poste avec prière de vous la faire remettre. Je me porte très bien, Dieu merci, & ma fille aussi. Je vous dirai, mon cher Romme, pour nouvelles que la description de la Tauride est déjà imprimée, on n'en distribue point encore les exemplaires, mais assurément je serai un des premiers à en avoir & je vous en enverrai par la première occasion. M. le chevalier de la Colinière, avec lequel j'ai dîné dernièrement chez M. de Ségur, m'a dit que bientôt il y aurait une occasion d'envoyer vos effets en France. J'en profiterai & j'y ajouterai une petite caisse avec des papiers chinois & ce que je pourrai rassembler qui vous pourra faire plaisir. Il n'y a point eu jusqu'à présent de lettre de Demichel pour vous, je demanderai à mon cousin s'il en a reçu la première fois que je le verrai.

Adieu, mes chers amis, je vous embrasse bien tendrement.

André ne me donne point de nouvelles de ce graveur que je l'avais chargé d'engager à mon service.

9

Du 4 novembre 1785.

Le temps est si détestable, mes chers amis, les chemins si gâtés que je ne m'étonne pas que la poste retarde quelquefois, mais ne soyez point inquiets ni sur ma santé, ni sur l'exactitude que je mettrai à ma correspondance; mon cœur me porte à vous entretenir, c'est un vrai besoin pour moi. Je viens de faire venir Pavel chez moi, il m'a dit que la caisse avec les bourgeons de sapin est du nombre de celles qui sont parties; vous ne devez pas être inquiet là-dessus, mon cher Romme. La description de la Tauride part aujourd'hui à l'adresse que vous m'avez envoyée, c'est-à-dire à M. *Mathieu Sémionovitch Biéguitchev*[1]. Vous pouvez la réclamer chez lui. Si ce moyen me réussit, alors je me servirai de la même voie pour vous faire parvenir différentes choses. Mon voyage pittoresque de la Russie me tourne toujours la tête. Je fais de temps en temps d'excellentes acquisitions pour cela; par exemple, en dernier lieu on m'a donné une carte du gouvernement de Moscou, excellente, je n'ai rien eu de mieux. Le peintre qui travaille aux vues du Mont Caucase est d'une lenteur extraordinaire. Je fais travailler à la traduction en français de la description géographique de la Russie dont vous avez emporté une copie. Tout cela entre dans le plan de l'ouvrage qui m'occupe, car je voudrais qu'il soit en français & en russe. Adieu, mes chers amis.

10

Du 18 novembre 1785.

J'ai oublié, mes chers amis, de vous mander que votre caisse de Pétrosavodsk est arrivée il y a déjà quelque temps & que je l'ai placée dans mon cabinet. Mon recueil pour le voyage pittoresque de la Russie augmente petit à petit, je rassemble de tous côtés des matériaux, je fais traduire dans ce moment-ci en français la description géographique. Je vous enverrai, mon cher Romme, de temps en temps les feuilles; je vous prierai de les corriger & de me faire vos remarques là-dessus. Cela sera on ne peut plus intéressant. Faites cela, je vous en conjure, c'est pour l'utilité de Popo que je rassemble tout cela & c'est à lui que je le dédie. J'ai encore quelques anecdotes que je fourrerai par ci par là dans cet ouvrage & qui le rendront plus piquant. Vous devez avoir, mon

[1] Général-lieutenant d'artillerie.

cher Romme, dans votre journal quelques détails sur notre voyage à la cataracte de la Vokcha, sur les expériences que nous y avons faites; faites-moi-les parvenir & si j'osais vous prier d'y joindre vos réflexions sur la diminution des eaux dans cette province, vous m'obligeriez beaucoup. Vous ne me dites rien sur les deux anecdotes de Pierre le Grand que je vous ai envoyées.

Adieu, mes bons amis, je vous embrasse l'un & l'autre bien tendrement.

II

Du 2 décembre 1785.

Voici encore, mes chers amis, la continuation de la traduction que l'on fait de la description de la Russie. Je désire que vous partagiez avec moi le plaisir de voir mon trésor s'accumuler. J'appelle ainsi le recueil que je fais. Il est pour toi, mon cher fils, c'est à toi que je veux le dédier, il m'amuse autant qu'il m'occupe. Je rassemble de tous côtés des matériaux, je suis comme l'abeille toujours volant de fleur en fleur, je ramasse partout. Je crois qu'un jour cela pourra être intéressant. Aidez-moi, mon cher Romme, à propos de cet ouvrage. J'ai prié M. de la Colinière d'écrire à Paris pour me faire venir un jeune artiste que je prendrai à mes appointements. Je le ferai voyager dans toute la Russie pour dessiner ce qu'il y a d'intéressant. Pardon, mes chers amis, de ce que je vous parle tant de cela, mais je vous avoue que cela est devenu ma passion & l'occupation la plus agréable. Notre ami Ikosoff vous écrit aujourd'hui; je l'aime on ne peut davantage; il m'a tenu compagnie constamment les cinq jours que je ne suis pas sorti à cause de mes maux d'yeux, mais heureusement cela est passé & je continue de vaquer aux affaires du Sénat à mon ordinaire. Adieu, je vous embrasse bien tendrement l'un & l'autre.

Je n'ai pas encore reçu les dessins.

Votre lettre, mon cher Romme, pour Demichel est partie.

12

Du 29 décembre.

C'est la dernière fois que je vous écris dans la présente année, mes chers amis, nous la finissons éloignés les uns des autres; j'espère, mes bons amis, qu'il n'en sera pas de même de celle qui vient. Je n'ai pas besoin de vous dire tous les souhaits que je fais pour vous, ma tendresse vous

est connue, elle ne vous sépare pas l'un de l'autre, vous m'êtes également chers. Mon fils, mon ami, celui qui remplit ma place, qui prépare le bonheur futur de mon enfant, comment les distinguer? Vous, mon cher Romme, je me jette dans vos bras; continuez toujours comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Soignez la jeune plante que je vous ai confiée, & vous, mon cher fils, à qui je donne ma bénédiction paternelle, vous, que je serre contre mon cœur, suivez les avis d'un ami qui a fait tant de sacrifices pour être auprès de vous, pour vous servir de second père. Oui, mon cher fils, en suivant ses conseils, vous deviendrez bon citoyen, vous deviendrez un homme utile à vos semblables & vous serez ma consolation. Voilà les souhaits d'un père qui vous aime, d'un ami qui vous chérit. M. de la Colinière m'a communiqué votre traduction, mon cher Romme, de la description de la Tauride, je l'ai lue avec le plus grand plaisir & j'ai pensé qu'il n'y avait que vous qui puissiez faire cette traduction. J'aurais voulu que vous eussiez ajouté quelques-unes de vos propres réflexions, elles auraient été plus intéressantes que le texte même. M. Hablitz, auteur de cette description, M. Pallas & M. de la Colinière viennent demain dîner chez moi. Vous nous manquerez, mon cher ami.

Je viens de recevoir le dessin d'une vue de Kiew prise du haut de la montagne, une petite de l'intérieur d'une chapelle & un dessin fait au crayon d'une branche de vigne; je voudrais que vous me fissiez la description de ces dessins-là, je les ai reçus par la poste, je ne sais pas si ce sont ceux que vous avez voulu envoyer par un des gens de M. le comte Alexis Rasoumowsky. Vous recevrez aujourd'hui mille roubles en papier à votre adresse ordinaire. Adieu, mes chers amis.

13

Du 11 novembre 1786.

J'ai à vous apprendre, mes chers amis, que M. le chevalier de la Colinière vient de prendre son congé de l'Empereur pour aller faire un tour dans sa patrie. Il a voulu profiter de l'absence de Sa Majesté & de celle de son ministre, qui a l'honneur de l'accompagner, pour revoir ses amis & ses parents. Son voyage sera de sept à huit mois, il reviendra ensuite; peut-être aura-t-il la satisfaction de vous voir. J'avoue que j'envie son sort. Je vous dirai une autre nouvelle : Mally vient de revenir de son troisième voyage en Sibérie; il en a rapporté de bien belles choses, mais M. le comte Alexis Rasoumovski a déjà pris les devants, il en a eu de très beaux morceaux, entre autres une malachite de quinze pouds.

Ici tout se prépare pour le départ de l'Impératrice, qui aura lieu dans

le commencement du mois de janvier prochain. Je n'ai pas l'honneur d'être de sa suite. M. le comte de Balmaine[1] a eu la place de gouverneur général d'Orel & de Koursk, & sa place de directeur du corps des cadets a été donnée à M. le comte d'Anhalt. Voilà bien des nouvelles, n'est-ce pas, mes bons amis; mais j'espère que celle qui vous intéressera le plus, c'est que, Dieu merci, moi & ma fille nous nous portons bien. Adieu, je vous embrasse.

14

Du 12 mai 1787.

Je me louais du printemps, mes chers amis, dans ma dernière lettre. Le temps est bien changé, nous avons actuellement des vents froids & quelquefois des gelées la nuit qui incommodent beaucoup. Je m'en ressens, car j'ai une espèce de torticolis qui m'incommode assez. Je vous envoie le journal du voyage de l'Impératrice pour vous mettre au fait de ce qui se passe & je vous les enverrai de temps en temps. L'Impératrice vient de publier un manifeste terrible contre les duels; ce mal, qui nous vient des barbares & d'une fausse idée du point d'honneur, commençait beaucoup à prendre racine chez nous. Le manifeste est trop long pour vous le transcrire, mais je vous en ferai parvenir un exemplaire avec les livres que vous me demandez & que je compte vous envoyer incessamment. Il n'est point du tout question de guerre ici & jusqu'à présent on est fort tranquille de ce côté-là. Je suis bien content, mes chers amis, de votre dernière lettre, vous, mon cher Romme, par le détail que vous me faites des occupations de mon fils & vous, mon cher fils, par les sentiments que vous me faites connaître sur la religion. Vous avez eu de la peine, me dites-vous, de ne point avoir pu cette année en remplir les devoirs, puisqu'il n'y a point à Genève d'église de notre communion; je vous dirai là-dessus, mon cher ami, qu'à l'impossible nul n'est tenu, mais que vous en remplirez les devoirs en faisant votre possible pour acquérir les connaissances qui peuvent vous rendre utile à vos semblables, en ayant une conduite & des mœurs intactes, en remplissant exactement ce que votre ami, le mien, celui qui me représente auprès de vous, M. Romme, en un mot, vous prescrira. Alors le Ciel vous bénira, & je vous la donne, mon cher ami, cette bénédiction paternelle. Votre sœur vous embrasse, adieu.

[1] Le comte Antoine Bogdanovitch de Balmaine, 1740-1790; au service russe à partir de 1751; général-major en 1774, général-lieutenant en 1780; il prit part en 1790 à la deuxième guerre contre la Turquie; il mourut des suites de ses blessures. Son fils, le comte Alexandre Antonovitch, fut commissaire du gouvernement russe auprès de Napoléon Ier à Sainte-Hélène.

15

Du 10 décembre 1787.

Dans votre dernière, mon cher Romme, vous me mandez qu'il vous reste 4.767 livres de l'argent qui vous a été destiné dans le courant de l'année passée, mais comme vous n'avez rien pris sur cette somme des honoraires qui vous reviennent, je vous prie de les prendre & d'en faire de même à l'avenir, tels qu'ils sont marqués dans le contrat fait entre nous & rédigé par le comte de Golowkine que je regarde comme sacré & que je dois & veux maintenir dans toute sa force. Vous me permettrez cependant dans la suite d'y ajouter tout ce que ma reconnaissance me dicte & me dictera pour vous. Il n'est pas juste, mon cher ami, que vous supportiez pour votre compte la dépense des leçons que vous avez partagées avec mon fils, puisque c'était pour lui servir d'émule & que cela entrait dans le plan de son éducation, dont je vous laisse le maître absolu, étant bien persuadé par expérience de la sagesse & de l'ordre que vous y mettez. Je vous enverrai incessamment l'argent par le mont-de-piété. J'aurais racheté cette année ces diamants, mais l'argent que je destinais pour cela & plus encore a été employé par ma femme pour l'achat d'une maison à Moscou. Cet objet m'a coûté dix mille roubles; ceci est pour vous seul, mon cher ami.

J'embrasse bien tendrement mon fils, je n'ai pas le temps de lui écrire en particulier.

16

Du 4 mars.

J'ai reçu vos dernières lettres, mes chers amis. La continuation de ton journal, mon cher fils, me fait grand plaisir. A propos de journal, je vous dirai que M. le comte de Manteufel[1] vient de revenir de son grand voyage dans l'intérieur de la Russie. Il a fait plus de 40.000 verstes dont plus d'un quart à cheval. Son journal sera sans doute bien intéressant. C'est un bien estimable jeune homme, il joint à un grand fond d'instruction la meilleure conduite & la plus grande modestie. Aussi est-il généralement aimé & estimé. Tu vois, mon cher Popo, quels sont les fruits d'une bonne éducation & d'une docilité soutenue aux conseils d'un sage gouverneur. Je n'ai pu m'empêcher, mon ami, en le voyant de penser à toi, je n'ai pu m'empêcher de désirer que tu lui ressembles & je ne puis m'empêcher de t'écrire pour te recommander, au nom de

[1] André Andréiévitch, 1762-1832, sénateur.

ma tendresse paternelle & de tout ce qu'il y a de plus sacré, de mener une conduite sage, de t'appliquer & de contenter en tout mon meilleur ami & le tien. C'est M. Romme qui me remplace auprès de toi, que tu dois aimer & respecter comme un second père.

Mes embrassements, je vous prie, mes chers amis, à mon neveu & à Demichel. Dites à ce dernier que j'ai reçu sa lettre avec celle qui y était incluse, que j'en ai conféré avec mon cousin & M. Luders; ce galant homme est bien étonné des doutes que l'on témoigne sur son compte; il croit que ce sont ses correspondants de Hollande qui sont cause du retard des payements que ses amis de Strasbourg éprouvent, mais il y remédiera; au reste moi je l'ai payé dès le mois de juin passé quand on a renouvelé vos lettres de crédit. Adieu.

17

Du 21 mars 1789.

Je vous envoie ci-joint, mon cher Romme, une lettre pour mon neveu; elle est à cachet volant pour que vous puissiez la lire. J'y joins une lettre de change de 15.500 livres; le change est si bas que voilà tout ce qu'ont produit 5.000 R. Je suis si accablé de la perte que je viens de faire qu'il a fallu que je rassemble toutes mes forces pour lui écrire & ne pas marquer toute ma sensibilité pour ménager la sienne. Consolez-le, mon bon ami, je rends grâce au Ciel de ce que dans un moment aussi terrible où j'ai besoin de toutes mes forces pour résister au chagrin que je ressens, je rends grâce au Ciel, dis-je, de ce qu'Il me fait jouir de la santé la plus parfaite. Dites à votre ami Demichel qu'il ne s'inquiète pas de son sort puisque je suis le principal tuteur des biens du défunt, & que j'ai pour compagnons des personnes qui l'estiment infiniment & que j'ai choisies moi-même. Qu'il soit donc tranquille, qu'il continue à prendre soin du baron & qu'il nous le ramène au plus tôt.

Et toi, mon cher fils, prends soin de ton cousin, de ton ami, de ton frère, car je l'adopte dès ce moment-ci pour mon fils; console-le, mon cher ami; comme sa sensibilité, la tienne est aussi dans ce moment-ci à l'épreuve. Adieu, mon ami.

18

Du 9 mai.

Mon cher Romme, c'est vous, mon bon ami, que je charge d'embrasser bien tendrement de ma part mon fils & de lui déclarer que Sa Majesté l'Impératrice a eu la bonté de le placer comme aide de camp

du maréchal prince Potemkin[1], ce qui lui donne rang de capitaine, & pour qu'il se rende digne des bontés de sa souveraine & pour mériter l'approbation de son chef, il lui est permis de rester dans les pays étrangers pour achever son éducation. A présent c'est à toi, mon cher capitaine, c'est à toi, mon cher fils, que je m'adresse : en recevant en mon nom l'embrassement de M. Romme, songe, mon ami, que c'est moi-même qui t'embrasse, qui te serre bien tendrement entre mes bras paternels, qui te conjure les larmes aux yeux de continuer à travailler pour te perfectionner dans tes études, de suivre plus que jamais les conseils de notre ami commun; que ta conduite soit toujours approuvée par lui & tu contenteras le plus tendre des pères.

19

Mes chers amis, je n'ai pas voulu laisser passer cette poste sans vous écrire & sans vous mander que je me porte, Dieu merci, fort bien. Je n'ai pas le temps de m'étendre aujourd'hui, car je repars dans l'instant pour la Cour. Je vous dirai, mon cher Romme, une nouvelle qui, je crois, ne vous fera point de peine, c'est qu'un de vos amis que vous aimez comme moi s'est absolument séparé d'une personne qui lui faisait du tort dans votre esprit & que la personne part dans très peu de jours. Adieu.

20

Que vous êtes aimable, mon cher ami, de m'avoir donné de vos nouvelles, que vous êtes aimable encore une fois de m'en avoir donné du cher comte de Golowkine. Sa lettre est excellente, mais ce cher ami ne connaît point les Cours, il est impossible que je lise sa lettre telle qu'elle est à l'Impératrice. Je reviendrai mardi & nous la réformerons à nous deux de façon qu'elle pourra faire son effet & n'offensera personne. Ce que demande M. du Paty est si difficile, que dis-je, difficile, c'est même impossible. C'est un chaos que nos lois criminelles, il faudrait bien du temps pour les rassembler, il en faudrait encore davantage pour les mettre en ordre, & puis ce n'est pas nos lois qu'il faut réformer, il en faut de nouvelles, & c'est à quoi s'occupe notre adorable souveraine. Vous savez comme elle s'est expliquée avec moi là-dessus, vous savez qu'elles sont déjà presque toutes faites, vous savez quels petits articles y manquent, par conséquent, ce que je désirerais de M. du Paty n'est pas

[1] Grégoire Alexandrovitch, 1736-1791, général feld-maréchal.

des lois criminelles pour la Russie, mais des vues générales, des principes généraux sur les lois criminelles & sur la procédure criminelle. La question est proscrite depuis longtemps chez nous, il n'en est plus question sous le règne de la clémente Catherine. J'adore tous les jours de plus en plus ma chère Maîtresse, je lui trouve tous les jours de nouvelles qualités qui m'attachent à elle. Vous connaissez mon cœur, vous savez combien il est sensible, par conséquent vous pouvez en conclure combien mon attachement est grand. Adieu, mon cher ami, faites des reproches à Mlle Daudet de ce qu'elle ne m'a pas écrit. Montrez-lui ma lettre pour qu'elle ne s'imagine pas que je ne pense point à elle. — Adieu encore une fois, faites tout plein d'amitié à notre fils; je crois que j'ai grande raison de l'appeler nôtre, n'est-ce pas, mon ami? Adieu.

21

Du 5 octobre 1789.

Vos lettres, mes chers amis, m'ont absolument tranquillisé sur votre séjour dans une ville où d'après les papiers publics il a régné beaucoup de désordre; de mon côté, pour vous tranquilliser, mon cher fils, sur les faux bruits que la Cour de Suède a fait répandre, je vous envoie la copie de la lettre que le prince de Nassau[1] a écrite au roi de Suède. D'un autre côté, nous recevons courriers sur courriers avec des nouvelles sur les avantages que nous remportons sur les Turcs. Je souhaite, mon cher ami, que vous combattiez aussi votre paresse & que vous remportiez la victoire. Je vous envoie le *connaissement* de la caisse avec des livres que je vous envoie. Vous y trouverez aussi mon portrait fait au crayon par un officier qui demeure chez moi. Il est très ressemblant. Je suis fâché qu'il ait mis dessous des vers qui ne me vont pas du tout, mais je ne pouvais pas les effacer. Adieu, chers amis, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous prie, mon cher Romme, de me faire faire le portrait de mon fils à l'huile en grand par le meilleur peintre, vous m'obligerez beaucoup.

22

Du 12 mars 1790.

Ne vous inquiétez pas, mes chers amis, de ce que j'ai tardé quelque temps à vous donner de mes nouvelles; grâce au Ciel, ma santé n'est point la cause de ce retard, mais d'autres circonstances qui seraient trop

[1] Nassau-Siegen, Charles-Henri, 1743-1808; amiral de la flotte russe.

longues à vous détailler en ont été la raison. La visite de l'exempt de police ne me plaît pas comme à vous, je ne sais à quoi l'attribuer; au reste, mon cher Romme, je suis persuadé que vous êtes trop prudent pour n'avoir pas pris là-dessus vos mesures. Voilà le beau temps qui va venir, je suppose que vous en profiterez pour faire quelques tournées. J'attends là-dessus de vos nouvelles. Les têtes sont furieusement exaltées chez vous, toute l'Europe a les yeux ouverts sur ce qui s'y passe, & je vous avoue qu'on ne s'attend à rien de bon. J'ai reçu des nouvelles de Demichel, il m'écrit de Berlin, il compte s'arrêter quelque temps à Strasbourg, de sorte que vous ne le verrez pas de si tôt. Adieu, mes chers amis, je vous embrasse.

23

Du 20 juin.

Jamais, mon cher Romme, ma confiance n'a diminué, ni ne diminuera à votre égard; j'ai trop de raison d'en avoir & la plus vive reconnaissance est gravée dans mon cœur. Pour ce qui est de votre départ de Paris, ce que je vous en ai écrit était fondé sur des considérations auxquelles je dois me soumettre, c'est ces mêmes considérations qui m'obligent à vous renouveler là-dessus ma prière la plus instante. Pourquoi n'iriez-vous pas faire une tournée & vous arrêter à Vienne? Vous y trouveriez mille ressources pour l'éducation de mon fils. Nos deux Cours sont amies, notre ambassadeur, le prince Galitzine [1], est un vieillard respectable qui se ferait un vrai plaisir de vous être utile; son adjoint, le comte André Rasoumovsky, est un homme du plus grand mérite. Par tout ce qu'on lui a dit de vous il est très empressé de vous connaître; par les liaisons qu'il a dans le pays, il vous sera aussi très utile. Au nom de Dieu, mon cher ami, pesez bien tout ce que je vous dis; je vous le répète, j'ai les raisons les plus fortes à vous conjurer de quitter le pays que vous habitez. Adieu, mon bon ami.

24

Du 21 septembre 1790.

J'ai longtemps résisté, mon cher Romme, à l'orage qui vient enfin d'éclater. Combien de fois depuis qu'il me menace ne vous ai-je point écrit de quitter Paris & en dernier lieu même la France, je ne pouvais

[1] Dmitri Mikhaïlovitch, 1721-1793, fondateur de l'hôpital Golitsyne à Moscou, fut pendant plus de trente ans ambassadeur de Russie près la Cour de Vienne.

point m'expliquer plus clairement. On ne vous connaît point assez, mon cher Romme, on ne rend point justice à la pureté de vos intentions, on a cru voir un danger éminent de laisser plus longtemps dehors, & surtout dans un pays agité par un esprit d'anarchie, un jeune homme, dans le cœur duquel des principes contraires au respect du gouvernement de sa patrie pouvaient germer, le rendre malheureux & entraîner dans son malheur beaucoup d'autres. On a cru que vous-même par enthousiasme n'opposeriez pas une digue convenable pour arrêter un jeune homme entraîné par l'exemple; on a dit que vous vous étiez inscrits tous les deux dans le *Club des Jacobins* qu'on qualifie du titre de *Club de la propagande* ou *des Enragés*. J'ai opposé aux bruits qui ont couru, au mécontentement général, ma confiance en votre honnêteté & votre sagesse, j'ai tout dit, tout fait ce qu'il était en mon pouvoir pour m'opposer à cet orage. Mais, comme je vous l'ai dit, il a enfin éclaté, & je me trouve obligé de rappeler mon fils, de le priver d'un gouverneur respectable dans le moment où ses conseils lui sont le plus nécessaire; j'envoie pour cet effet mon neveu M. de Novosilzow[1], qui quoique jeune encore a donné des preuves de sa sagesse & de sa prudence. Recevez les assurances de mes regrets, de ma plus vive reconnaissance & de mon tendre attachement.

P. S. — M. de Novosilzow est fourni de tout l'argent nécessaire pour le retour de mon fils. Je ne sais pas combien vous avez déjà touché sur la dernière lettre de crédit que je vous ai fait passer, je vous supplie de garder le reste en attendant que je vous fasse passer une plus forte marque de ma reconnaissance.

25

ROMME AU COMTE A. S. STROGANOV.

Connaissant toute l'importance de l'emploi que je remplis auprès de Monsieur votre fils, et désirant mériter votre confiance, je n'ai rien négligé de ce qui m'a paru nécessaire pour former un plan de conduite sage & réfléchi. Trois points principaux ont fait l'objet de mes recherches — le physique, les mœurs & l'instruction. C'est dans la lecture de Tissot, de Rousseau, de Lock & dans les entretiens fréquents que j'ai

[1] Nicolas Nicolaiévitch, 1761-1838, secrétaire d'État de l'Empereur Alexandre Ier, sénateur, commissaire impérial et royal dans le Royaume de Pologne; à partir de 1834, président du Conseil de l'Empire; en 1835 il fut élevé à la dignité de comte de l'Empire de Russie. Sa mère, Marie Serguéievna, née comtesse Stroganov, était la sœur germaine de l'auteur de la lettre.

eus à ce sujet avec un ami éclairé, que j'ai puisé les idées que je soumets à votre examen. J'ai senti que ne pouvant être l'émule de mon élève dans la plupart de ses études & de ses exercices, je devais porter toute mon attention à les bien diriger, afin qu'il en retire tout le fruit possible. Je deviens en ce moment pour lui un second père, j'en adopte tous les sentiments & il trouvera en moi dans tous les temps l'amitié, la complaisance & la douceur alliées à la fermeté. La connaissance que j'ai prise, depuis que je suis avec lui, de son caractère & de ses bonnes dispositions, me fait espérer que mes soins ne seront pas sans succès, & mon désir le plus ardent est de vous le ramener digne de toute la tendresse de ses parents & de l'estime des honnêtes gens.

26

Ce qu'on n'ose dire, on ose quelquefois l'écrire : entre plusieurs cas où ma main serait moins discrète que ma bouche, je choisis le moins importun pour vous & le plus pressant pour moi.

Depuis nos expériences de l'hiver dernier, qui ont absorbé tout mon petit avoir, j'ai des dettes & des besoins & je n'ai pas le sou pour y satisfaire. J'ai cherché à emprunter sur gage; j'ai trouvé parce que je demandais peu & l'on s'est contenté de ma parole, ce qui rend l'engagement si sacré que, pour le remplir, je surmonte la répugnance de demander que vous devez me pardonner, Monsieur le Comte : elle est trop naturelle à celui qui fait métier de donner du bon sens pour de l'argent. Il doit toujours craindre de recevoir trop & de donner trop peu, ou bien il ne donne pas ce qu'il promet.

27

Je dois à ma tranquillité & à la confiance que vous m'avez conservée jusqu'à présent de vous rendre compte de ma conduite avec votre fils pendant notre absence de Pétersbourg. Je dois à la vérité de vous dire *sur mes dispositions à son égard & sur les espérances qu'il donne pour l'avenir.* Ce que je vous écris ici, je ne saurais pas vous le dire. J'ai hésité jusqu'à présent de vous écrire à ce sujet, & j'hésiterais encore, s'il ne fallait pas enfin prendre un parti que nécessite l'approche de l'âge de puberté pour P. Sa nature sensible le prépare à cette époque par un engourdissement extrême joint à une grande sensibilité physique, qui devient pour le moral paresse, insouciance, inattention, &c. S'il n'y avait que du bien à

dire de lui je ne vous le dirais pas, mais j'éprouverais une grande jouissance à vous le présenter afin que vous jouissiez vous-même du plaisir de découvrir les vertus naissantes de votre fils, mais je mentirais si je ne vous présentais ici que des objets de consolation & c'est surtout de ses défauts, de leur développement, des causes qui les ont produits ou peuvent les maintenir que je me propose de vous parler ici.

Son physique paraît bon; il supporte facilement les fatigues du voyage. La nourriture la plus simple, la plus grossière, l'habillement le moins coûteux, le lit le plus dur, en général tout ce qui constitue la vie dure d'un militaire aguerri lui est connu & il la supporte quelquefois sans endurance, mais aussi quelquefois, trompé par son imagination encore peu réglée & par l'exemple de quelques personnes délicates qu'il a été dans le cas de fréquenter, il se plaint de cette austérité & voudrait esquiver un régime auquel il s'est soumis si volontiers jusqu'à cette époque, soit que dans le fait son âge demande quelque[1].....

Je remarque dans votre fils des changements sensibles dans son physique & dans son moral, soit que la cause en soit dans l'approche de la puberté, dans le changement de climat ou dans l'imperfection de ma méthode ou peut-être aussi dans les changements que j'éprouve moi-même, soit aussi que toutes ces causes affluent ensemble. L'état actuel des choses m'afflige, & je regarde comme un devoir de vous le dire pour que vous avisiez au moyen de remédier à ce qui peut nuire au succès de cette éducation.

Popo était vif, pétulant, emporté, supportant le froid & le chaud sans s'en plaindre; il est maintenant engourdi, mou, cherchant le repos plus que le mouvement, craignant le froid & supportant avec peine un vent frais dans cette saison-ci, lui qui en hiver supporte si facilement les vents rigoureux du nord. En général j'observe en lui une sensibilité physique extrême. Il jouit d'ailleurs d'une parfaite santé, supportant très bien les fatigues du voyage. Il semble que les longs & pénibles exercices que je lui ai fait faire n'aient pu vaincre en lui ce penchant à l'inertie. L'exemple ne le séduit plus, les conseils l'ennuient, & je sens souvent l'impuissance de ma douceur ordinaire pour combattre en lui l'apathie & l'inertie qui le dominent. Son moral perd sensiblement à cela, je lui trouve plus d'insouciance pour tout ce qui excitait autrefois sa curiosité, plus de paresse, de nonchalance; sa confiance & ses caresses envers moi ont diminué sensiblement. Il rebute avec moi, murmure contre tout ce qui combat cette inertie, trouve plus doux de commander que d'agir même pour les choses les plus faciles & les plus à sa portée, las de raisonner, las de penser, las d'écouter avec attention & d'agir de suite, il végète lourdement, plus qu'il ne vit, ses sens le dominent & étouffent

[1] Lacune.

la raison & toute activité; je remarque quelquefois les efforts qu'il fait sur lui-même, mais ils ne sont ni très constants, ni assez puissants, je sens qu'il y aurait un stimulant efficace si on le traitait avec ménagement, qui est en évitant de prendre avec lui un ton trop sérieux & un silence d'humeur; mais je sens aussi qu'il me serait impossible de conserver avec lui un visage serein & d'égayer ma conversation comme je le faisais autrefois; mon caractère, déjà chagrin & inquiet, semble être devenu encore plus austère, plus triste & par conséquent plus rebutant pour un enfant de l'âge de Popo.

Cet état est produit par plusieurs causes, mais pour ne compromettre personne, je ne vous parlerai ici que de celles qui m'appartiennent & donc à ma charge. Dans quelques circonstances je découvre en lui le germe de quelques bonnes qualités : il est charitable, humain, juste, il a la conception vive & donne à la conversation des gens instruits que nous avons été dans le cas de fréquenter, une attention qui m'étonne & me fait croire que l'inertie que je remarque en lui est plus dans mon insuffisance que dans son caractère. Cette réflexion change si fort mes dispositions en se fortifiant chaque jour que je crois qu'il est de mon devoir de vous rendre votre fils, me sentant incapable de nourrir son attention d'un aliment qui lui convienne & de captiver sa confiance, sans laquelle on ne peut rien faire de bon.

Ses progrès dans la langue russe ne sont pas aussi grands que je le désirerais & qu'on devrait attendre de l'étude active & constante qu'il en a fait; il ne s'est jamais rebuté un instant avec le maître que je lui ai donné à Kiev, & cependant il parle encore si peu correctement; c'est que moi-même qui par nécessité pratique cette langue, je la parle & l'écris fort mal, quelque attention que j'aie donnée à cette étude je suis encore plus faible que Popo, & je fais des fautes qui ont sur lui une influence funeste : celles qu'il reconnaît lui donnent sur moi une supériorité, un avantage qu'il étend quelquefois trop loin, celles qu'il ne reconnaît pas, il les répète, aussi par là je lui suis d'un mauvais exemple, quelques-unes de mes fautes deviennent les siennes & je perds de sa confiance. Sur une infinité d'objets j'ai tâté sa curiosité & je la trouve lassée; aussi il bâille ou s'endort auprès des mêmes objets qui attiraient autrefois toute son attention; la géométrie & tout ce qui donne de l'occupation aux mains lui fait plaisir, mais l'arithmétique l'ennuie; il tracera un plan sans se lasser, mais il dessine sans goût; la minéralogie le rebute, ainsi que la chimie & la physique. Quelle prise ai-je donc sur lui? presque aucune, il aime sa religion assez & trouve plus commode de croire que de raisonner, ce qui est encore plus chez lui un trait de jugement que d'apathie.

En supposant que ma manière de voir soit quelquefois juste, que mes goûts soient solides, puis-je espérer de lui donner une opinion, de le diriger selon mes vues si je n'ai plus sa confiance & je la crois très faible.

Je lui crois un cœur bon, sensible & très innocent, le jugement sain, la conception vive, un tempérament assez fort, mais cet engourdissement physique tue sa bonne volonté & arrête le développement de toutes ces heureuses dispositions. Cet engourdissement durera-t-il longtemps? je le regarde comme le symptôme avant-coureur de puberté : les hommes, comme certains insectes, ne prennent la vivacité & la vigueur du papillon qu'après avoir passé par l'état de léthargie de la chrysalide. Popo serait-il maintenant dans cet état de chrysalide? Mais si on ne peut rien faire dans cet état de léthargie, fera-t-on plus lorsque la nature, perfectionnant tous les organes, donne aux sens une énergie & une ardeur que la raison ne peut plus dominer? Monsieur le Comte, j'avoue ma faiblesse. Je me sens absolument incapable d'atteindre même aux succès médiocres dans cette carrière épineuse; une expérience de plus de sept ans me donne bien le droit de prononcer sur mon insuffisance, & je me reproche maintenant d'avoir occupé si longtemps une place auprès de votre fils qu'un autre eût remplie avec plus d'utilité pour votre fils & plus de satisfaction pour vous & pour ceux qui prennent intérêt à cette éducation.

Découragés l'un & l'autre, le mécontentement, l'austérité, le silence d'un côté, l'engourdissement, la défiance & la paresse de l'autre, sont des disconvenances que je n'ai bien senties que depuis quelques mois & qui doivent déterminer la résolution d'un père à adopter une réforme qui est devenue nécessaire & qui est pressante, avant ces funestes crises, ce désordre de conduite qui ont porté entre nous la mésintelligence & le dégoût. Voilà ce que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre. La Russie sera toujours un obstacle à cette éducation tant que votre fils sera entre mes mains. J'ai conçu de l'amitié pour Popo, j'ai cru devoir à la mémoire du comte Golowkin de lui donner mes soins, mais qu'ici je promis sinon de réussir à faire un homme de bien & un citoyen zélé & instruit, mais si le succès m'est impossible, n'est-ce pas agir contre ma propre conscience, contre l'amitié qui m'engage à faire le bien de l'enfant, contre la parole que j'ai donnée, que de persister dans une résolution qui peut être funeste & nuisible à Popo? Rendez-moi donc à moi-même pour le bien de votre fils. Ma mauvaise étoile me poursuivra partout, & je me retirerai avec l'amertume d'avoir si mal répondu, malgré ma bonne volonté, à la confiance de la personne respectable dont je regretterai la perte le reste de mes jours.

Je vous ramène votre fils, je l'ai déjà préparé sur notre séparation qu'il supportera facilement étant auprès de vous. Les préparatifs de mon départ ne doivent nullement vous occuper; ils seront si simples que je peux les faire sans l'aide de personne. Je vous écris pour me délivrer de l'amertume de vous en parler, ainsi, Monsieur le Comte, je vous demande sur cet objet le plus parfait silence entre nous deux. Vous chercherez de votre côté un gouverneur pour P., & moi je m'occuperai

IMPRIMERIE NATIONALE.

de mon départ qui ne peut être fort éloigné, car je suis fort attendu. Je suis trop convaincu qu'entre mes mains, tant qu'il restera en Russie, il ne peut que perdre; qu'un autre cultive ses qualités, mais pour moi j'ai perdu tout espoir en perdant toute confiance dans la méthode que j'ai adoptée jusqu'ici.

A son âge, n'étant ni homme ni enfant, la raison & les occupations sérieuses lui déplaisent &, dans ses jeux, un gouverneur lui paraît l'enseigne de l'enfance & par cela même l'importune. J'ai toujours tâché de le conduire comme un ami en dirige un autre, mais encore peu fait pour sentir l'amitié, il en méconnaît les droits, & mes conseils lui paraissent ceux d'un maître toujours nécessaire à un enfant, mais importun à celui qui est prêt d'entrer dans l'âge de virilité. Je ne lui connais cependant ni ambition, ni amour-propre; serait-il encore trop innocent?

Plus je réfléchis à l'état actuel des choses, plus mes soins me semblent déplacés & inutiles. L'amour de la vérité, la justice demandent cet aveu & cette résolution, mais j'avoue aussi que mon attachement pour Popo, le respect que je sens pour la mémoire du comte Golowkin, les habitudes de[1]..... combattent ma résolution, mais elles ne combattent que pour moi, & ma résolution est toute à l'avantage de votre fils.

28

Demichel qui connaît tout l'attachement que je lui porte, m'a confié ses peines sur ce qui se passe entre M. le baron & lui, & je regarde comme un devoir de l'amitié de partager ses inquiétudes & de vous écrire à ce sujet. Sa délicatesse, qui m'est parfaitement connue, doit souffrir cruellement d'avoir à discuter des intérêts de cette nature, dans un moment où il serait si important pour M. le baron même qu'il se livrât avec sécurité & tout entier aux soins dont il s'est chargé. Demichel est père & peu tendre & peu fortuné : n'est-il pas naturel que son cœur soit tourmenté de la plus vive sollicitude, en donnant son temps & ses travaux à un enfant étranger sans connaître la mesure du bien-être qu'il en retirera pour le sien propre? Sa tendresse paternelle lui fait un devoir de s'occuper du sort de sa fille, & c'est pour y parvenir plus sûrement qu'il renonce à la douceur de la voir & se livre avec ardeur & en galant homme à la fonction qui lui est confiée, mais, plus il met de franchise & de zèle dans sa conduite, plus il a besoin d'en connaître les fruits pour la consolation de ses sollicitudes paternelles; il serait répréhensible aux yeux de ses amis s'il agissait autrement : la foi d'un contrat ou d'une

[1] Ce mot n'a pas été déchiffré.

parole claire & déterminée pour lui donner l'assurance qu'il demande & que ses amis désirent.

Je suis persuadé que cette discussion n'eût jamais eu lieu, si M. le baron n'avait point eu l'intention d'être généreux envers Demichel & qu'il se fût contenté de lui donner ce qu'il gagne bien durement par ses soins; ce sont des appointements que Demichel demande, & M. le baron lui parle de récompense, c'est le nœud de ce malentendu entre eux, car il s'agit jusqu'à présent d'une dette & non d'un bienfait. Si Demichel regarde comme un devoir de donner les soins les plus assidus à son élève, M. le baron regarde sûrement comme une justice de payer ces mêmes soins, c'est une convention de tous les pays; mais de même que Demichel ne fait point mystère de sa conduite dans cette éducation, que son plan est aussi connu que son assiduité, de même M. le baron ne fera pas difficulté de fixer & de faire connaître les appointements qu'il veut lui donner.

Le projet d'une récompense à la fin de l'éducation est de nature à n'être confié qu'à un parent & à un ami, comme l'a très bien fait M. le baron, mais, je le répète, mon ami est trop délicat pour chercher à pénétrer les intentions de M. le baron à ce sujet, ce n'est point un bienfait qu'il sollicite, c'est tout simplement le salaire de ses peines, afin qu'il lui soit payé à mesure qu'il le gagne; qu'il soit suffisant pour mettre sa fille à l'abri de l'infortune, il se croira très heureux & se livrera avec contentement & tranquillité aux soins de sa place. Je vous supplie, Monsieur le Comte, par l'esprit de conciliation que je vous connais & pour mettre fin à ce malentendu entre deux personnes qui ont des intentions pures & honnêtes, de communiquer cette lettre à M. le baron, afin de le porter à satisfaire à une demande aussi simple & aussi juste.

29

De Pétrozavodsk, ce 18 juin 1784.

En partant de Pétersbourg, mon intention était de voyager avec votre fils simplement & sans gêne; nos voitures, notre genre de vie ont été choisis en conséquence. Je croyais avoir, dans mon portefeuille, les seuls signes de protection qui puissent nous faire connaître. Je pensais avoir mis sous la clef tout l'éclat de votre nom pour n'en faire usage qu'au besoin. Un gîte & la permission de recueillir quelques instructions sur le pays était tout ce que je demandais, mais je me suis trompé. Nos kibitkas ne nous ont pas sauvés de la réception trop magnifique qu'on a fait à votre fils à Olonetz & à Pétrozavodsk. Par quelle fatalité se fait-il qu'il soit mention de nous avant même notre arrivée? Et pourquoi

les honneurs à un enfant qui n'en a que faire encore, & qui ne peut réellement rendre aucune espèce de service à ceux qui lui montrent un empressement aussi inutile? Auriez-vous donc fait écrire pour prévenir de notre arrivée? Cette attention de votre part marquerait une bête d'inquiétude, qui m'alarmerait réellement, si votre dernière lettre ne me rassurait sur le motif & le degré de confiance que vous m'accordez. Cette inquiétude, d'ailleurs, serait un peu tardive, & vous avez tant d'autres moyens de me la faire connaître plus franchement, & de la faire cesser sans retour. En attendant que nous découvrions le mot de l'énigme, parlons d'autre chose.

La santé de Popo est parfaite. Les mauvais chemins, les mauvais gîtes, la mauvaise nourriture & les marches fréquentes que nous faisons, n'altèrent ni sa santé, ni son humeur. Les cousins sont le seul fléau qui le tourmente; mais, comme nous ne trouvons pas partout des marais & de la chaleur, cette incommodité est encore très supportable.

Vous vous rappellerez sans doute, Monsieur le Comte, le plaisir que vous avez eu à voir, en approchant de Nijni-Novgorod, des champs immenses de blé, mais sans villages. Il semble que cet endroit soit encore plus fertile que peuplé, & qu'un seul homme y tienne lieu de plusieurs par le travail énorme que suppose une culture aussi étendue & aussi dépouillée d'habitations. Le pays que nous parcourons offre un contraste bien plus frappant; beaucoup de villes & presque point de culture; les marais, les sables, les lacs, les clochers & les bois occupent presque tout; il semble que la nature ne sache produire ici que des arbres stériles pour l'homme, & des nuées d'insectes qui l'assaillent. Mais des poissons abondamment, c'est ici leur empire. Autour d'Olonetz, sur une étendue de 35 à 40 verstes, on m'a nommé 164 villages où le paysan est réduit à acheter même le pain qu'il mange, la culture ne lui fournissant jamais assez. Cette contrée n'est pas encore la plus maltraitée, parce qu'elle est à portée de recevoir des secours des provinces voisines. Plus au Nord, le malheureux habitant dépouille les arbres pour en broyer l'écorce dont il fait une sorte de pain, en la mêlant avec le peu de farine qu'il peut recueillir de son travail ou de son commerce, Ici, l'homme a tant à souffrir de la stérilité du sol & de la rigueur du climat, que je ne comprends pas le motif qui l'attache si puissamment à une terre aussi ingrate. On veut que les habitants de ces contrées viennent des régions méridionales, cette émigration s'est donc faite à une époque où le Nord était habitable; il serait inconcevable qu'ils se fussent établis sur un sol aussi pauvre, aussi froid & aussi marécageux, pendant qu'ils avaient encore le souvenir de la beauté & de la richesse de leur première patrie. Ce seul souvenir, leur présentant sans cesse un terme de comparaison, aurait été une source de regrets pour le sol de leurs pères & de dégoût pour le sol glacé sur lequel ils établissaient leur nouvelle demeure. Et comment

des hommes libres pourraient-ils supporter tant de maux à la fois, & connaissant le moyen de s'en délivrer, celui de fuir ce malheureux climat pour retourner dans leur ancienne patrie plus favorisée du ciel?

De la population & de la stérilité du sol des régions septentrionales, ainsi que des rigueurs du climat, on peut donc induire une nouvelle preuve que le pays ne fut pas toujours aussi maltraité de la nature, qu'il fut un temps où la terre pouvait nourrir les habitants qu'elle portait, que les parties élevées de ces régions se sont refroidies, à mesure que les parties basses se sont desséchées; & que ce n'est pas l'homme qui est venu braver les rigueurs du froid & la disette dans laquelle il gémit actuellement, mais que le froid est venu affaiblir, en même temps, & le sol & ses malheureux habitants, pour imprimer à l'un une stérilité toujours croissante, & à l'autre la misère & la désolation. Les Lapons, sans sortir de la Laponie, ont perdu, par le laps du temps & par le cours constant des lois de la nature, & la beauté de leur ciel & l'abondance dans laquelle ils ont vécu lorsqu'ils habitaient leurs montagnes & que les eaux couvraient le reste de leur contrée. Mais comment s'est fait ce grand changement, M. de Buffon veut nous l'avoir expliqué.

30[1]

Les dernières lettres m'apprennent que vous vous occupez sérieusement du *Voyage pittoresque de la Russie*, ce qui me fait d'autant plus de plaisir que cette collection, dût-elle n'être jamais publiée, peut devenir très précieuse pour votre fils. Ne connaissant pas encore le plan que vous adoptez pour ce volumineux ouvrage, & les objets variés qui doivent le composer, il m'est impossible de vous donner les remarques que vous me demandez; les observations faites à la cataracte de Voksa sont, ainsi que mes autres papiers, sous le cachet, & d'ailleurs si confusément entassées dans un portemanteau, qu'il me serait impossible d'y rien démêler sans un travail que je ne peux pas entreprendre ici. Mais, comme vous n'en êtes pas encore à la confection générale de l'ouvrage, nous aurons tout le temps nécessaire pour rassembler ce que vous désirez. Vous pouvez compter, du reste, sur ces notes comme si elles étaient dans votre portefeuille dont le mien fera partie en tout temps, autant qu'il pourra contribuer à l'instruction de Popo. Quant à mes réflexions sur la diminution des eaux dans la Finlande, comme elles font partie d'une théorie générale qui ne peut pas trouver place dans un voyage

[1] Lettre écrite le 14 décembre 1785, en réponse à celles du comte Stroganoff du 18 novembre et du 25.

pittoresque, je ne crois pas qu'un lambeau convînt mieux, tant que je n'aurai pas publié le tout.

Vous faites très bien de faire traduire la géographie de la Russie. L'ordre qu'on y a adopté ne vous convient pas absolument, cependant vous pouvez y puiser de temps en temps & la faire concourir à votre objet, en y prenant quelques matériaux sur la vérité desquels on peut compter.

Si cette traduction était la vôtre, je m'empresserais de répondre à votre confiance, en vous disant franchement ce que j'en pense, & je ne craindrais pas d'offenser votre amour-propre; mais je suis bien loin d'une semblable assurance auprès du traducteur que vous employez. La critique, même la plus modérée & la plus juste, est toujours un crime aux yeux de celui qu'elle attaque; l'amitié, même la mieux cimentée, adopte moins une liberté de cette nature qu'elle ne la pardonne. Dispensez-moi donc, Monsieur le Comte, je vous en conjure, de faire l'examen que vous me demandez. Encouragez cependant le traducteur à continuer ce travail, & qu'il trouve dans votre accueil ce stimulant nécessaire pour oser s'élever au-dessus de son sujet en laissant le sens trop littéral. Il s'agit moins de rendre des mots que des idées, & notre langue a ses règles qu'il ne faut pas sacrifier à une exactitude minutieuse & inutile. Je ne renonce pas tout à fait à vous faire mes observations, mais je ne les ferai que verbalement à vous seul. N'en exigez pas davantage, je vous prie, je ne suis pas assez réservé pour arrêter ma pensée, mais je dois l'être assez pour me taire dans ce moment-ci.

L'accueil soutenu que votre fils trouve chez M. Beguichef m'inspire de l'attachement & de la reconnaissance pour toute cette maison. La simplicité & l'honnêteté qu'on reconnaît dans tout, nous convient si bien que je n'y vais jamais qu'avec confiance, bien persuadé que Popo peut s'y amuser, sans avoir rien à craindre du mauvais exemple & des mauvais conseils. Je voudrais, Monsieur le Comte, que vous partageassiez ces sentiments assez pour les témoigner de la manière que vous jugerez la plus convenable.

31

A Kiew, ce mars v. s. 1786.

Cette lettre est datée de la veille de notre départ. Les rivières sont encore gelées & les chemins passables, ainsi j'espère que nous jouirons encore des avantages de l'hiver les premiers jours de notre voyage, & nous arriverons vers le Sud au commencement du printemps. J'ai pris ici toutes les informations possibles, tant des voyageurs que du gouverneur, & nous partons avec la certitude que, jusqu'à présent, il n'y a rien

à craindre des maladies, ordinaires aux contrées que nous allons parcourir. Je prends ici des lettres de recommandation pour nous faciliter de semblables informations chemin faisant, afin de régler nos courses de manière à nous éloigner toujours du danger. Nous voyagerons simplement, nous prenons avec nous André & Clément; deux portemanteaux, deux kibitkas & du foin composeront tout notre équipage. Nous nous ferons accompagner de soldats dans les endroits où je le croirai nécessaire d'après les informations.

Je souhaite, Monsieur le Comte, que ces précautions vous tranquillisent sur votre fils & que votre tendresse n'ait point à souffrir de le savoir loin de vous & dans des régions voisines de la contagion.

C'est dans ce moment surtout que nous sentons les liens qui nous attachent à l'honnête & respectable famille que nous fréquentons ici. Votre fils aura vu le tableau le plus intéressant de l'union, de la concorde, & il aura souvent été témoin de la vénération & de l'empressement des enfants pour leur père & des tendres sollicitudes de celui-ci pour tous les malheureux qui dépendent de lui. Le séjour de Kiew aura été bon à quelque chose, si, en fréquentant des gens vertueux, votre fils a appris à l'être lui-même.

Miasnikoff & le cuisinier nous étant maintenant inutiles, au lieu de payer ici un loyer pendant notre absence & de nourrir deux personnes pour ne rien faire, je vous les renvoie avec nos livres & des confitures, ce qui me fournit une occasion de vous parler plus librement, ce que jusqu'à présent je n'ai pas osé faire par la poste.

Quand vous recevrez cette lettre, il y aura neuf mois que nous sommes partis de Pétersbourg &, plusieurs fois avant notre départ, vous m'avez fait l'honneur de répéter que nous nous reverrions au bout de six mois. Au moment de la malheureuse crise qui a porté la désunion & la mésintelligence parmi nous, j'ai eu l'honneur de vous dire que je ne pouvais plus continuer, à Pétersbourg, l'éducation de Popo, & vous ai offert de passer un an dans une des provinces méridionales de l'empire. L'année sera expirée à notre retour du voyage que nous allons faire à Kherson & je n'ai reçu de vous, jusqu'à présent, aucune espérance pour aller dans les pays étrangers.

Je compte les mois & les jours, Monsieur le Comte, depuis que je sais que ma mère s'afflige des obstacles qui s'opposent à mon retour auprès d'elle. Combattu depuis longtemps par deux sentiments honnêtes — celui qui m'attache à Popo & ma tendresse pour mes parents — mon unique vœu eût été de les concilier en satisfaisant en même temps à tous les deux sans nuire à l'éducation dont je me suis chargé. J'ai vu la possibilité de cette conciliation l'année dernière. J'ai cru même, pendant quelque temps, que vous condescendiez à mes désirs & que, loin de les regarder comme contraires à votre fils, vous jugiez nécessaire qu'il allât

chercher de l'instruction dans un climat plus tempéré; mais le temps a cruellement détruit cette illusion &, depuis notre départ, je n'ai rien vu dans vos lettres qui fît connaître vos dispositions à ce sujet, quoiqu'il s'agisse du sort de votre fils, qui vous est cher, quoique vous sachiez fort bien vous-même que son éducation ne peut être achevée en Russie, & qu'il approche de l'âge où les passions s'opposeront souvent aux progrès de ses études. Il aura quatorze ans dans quelques mois; si ce n'est pas l'âge de lui présenter des études sérieuses & suivies, il ne fera rien de bon, & son éducation sera tout à fait manquée. D'ailleurs, Monsieur le Comte, les forces me manquent ici pour continuer cette carrière, & j'ai besoin d'aller respirer l'air natal pour me remettre un peu des impressions douloureuses d'une trop longue absence. Ma mère me rappelle, & je sais que la voix de la nature sera plus forte que celle de l'amitié qui m'attache à Popo, si vous ne faites rien pour les concilier. En calculant le bien de votre fils, si vous croyez faire quelque chose pour lui en faisant quelque chose pour moi, vous redoublerez d'efforts pour me rendre à une mère d'un âge avancé, & qui désire ardemment de voir encore une fois un fils tendre & respectueux pour en recevoir quelque consolation; vous me rendrez à des amis fidèles & vertueux, vous me rendrez à ma patrie, qu'une absence de sept ans m'a appris à aimer.

Je crois cette demande si utile pour votre fils, si importante pour moi & si pressante pour tous les deux, que je ne conçois pas qu'il soit possible d'en remettre l'exécution & je ne fais pas difficulté d'envoyer en avant Miasnikoff pour vous préparer au retour de votre fils. Nous ne mettrons pas plus de deux mois à notre voyage de Kherson, nous reviendrons à Kiew, où je serais bien aise de trouver une réponse à cette lettre-ci, mais, si je n'en trouve point de satisfaisante, nous nous acheminerons vers Pétersbourg, par Moguilef & Smolensk, & nous irons attendre à Narva une réponse décisive. Vous pourriez nous renvoyer, à cet effet, ou Miasnikoff ou tel autre de vos gens qu'il vous plaira. Monsieur Béguicheff veut bien retirer de la poste toutes les lettres que vous nous écrirez & les retenir jusqu'à notre retour pour ne pas les hasarder en les envoyant à notre suite. Il vous fera passer les lettres que nous écrirons de chaque ville. Ainsi, Monsieur le Comte, nous pourrons continuer notre correspondance, avec cette différence que vous recevrez sans interruption, mais nous ne recevrons qu'à notre retour.

32

1786 (sans date).

J'ai retardé jusqu'à présent à vous parler de votre fils parce que, n'ayant que du mal à en dire depuis plus d'un mois, je n'ai pas voulu

vous affliger en vous faisant part de sa mauvaise conduite. J'espérais que les bons conseils, la douceur, l'honnêteté & le bon exemple de ceux qui sont autour de lui changeraient ses mauvais penchants à la paresse, la grossièreté, l'entêtement & l'indifférence pour tout; mais je me suis trompé, votre fils ne sent rien. Venez-vous avec nous, bon père, vous avez un fils qui est insensible à l'amitié. Je lui ai retiré mes soins, je l'ai abandonné, mais rien ne l'affecte, & c'est en jouant avec un chien qu'il se console de la perte d'un ami. Ce que je vous dis va alarmer votre tendresse, vous allez gémir d'apprendre que votre fils est indigne de vous & qu'il ne mérite plus vos soins paternels. Mais je dois vous dire ce qui est. L'empressement que nous montrions à le mettre de tous nos plaisirs, à l'instruire sans le fatiguer & toujours en l'amusant — tout est insuffisant. Il se moque de tout. L'ignorance la plùs méprisable, le caractère le plus insupportable seront les suites de cet entêtement à ne plus nous écouter. Je le plains, il sera malheureux, méprisé de tout le monde, &, s'il continue, il n'aura pas un seul ami qui le consolera dans ses peines & le secourra dans ses maladies.

Vous ferez, mon cher Comte, ce que vous jugerez à propos, pour moi — je vous l'abandonne.

33

De Louga, ce 10 juin 1786, v. s.

En partant de Kiew le 23 du mois dernier, nous ne nous attendions pas au retard que les mauvais chemins de la Petite Russie ont mis à notre voyage. Nous ne sommes sortis des marais qu'après des fatigues immenses pour sauver notre lourde voiture; mais notre impatience de vous revoir ne nous à pas permis de suivre notre première intention d'aller par Moguilef & Narva, ce qui nous aurait éloignés de quelques centaines de verstes. La route de Smolensk s'offrait à nous comme la plus courte & la meilleure, nous l'avons préférée pour regagner le temps perdu. Popo est très empressé de revoir la maison paternelle; cette idée est celle qui l'occupe le plus; & cet empressement est trop naturel & trop louable pour que je ne le partage pas moi-même, aussi n'ai-je pas balancé à renoncer au projet d'attendre en chemin une réponse décisive à la lettre que je vous ai écrite par Boucher, au risque de m'exposer à l'amertume de vous dire verbalement les motifs d'une résolution qu'il ne serait plus raisonnable de révoquer. Il est bien temps de mettre fin aux sollicitudes que j'éprouve depuis quelque temps, & qui me mettent dans l'impossibilité absolue de rien faire de bon ni pour votre fils, ni pour moi.

L'infatigable élément qui veut revenir au-devant de nous, nous don-

nera de vos nouvelles, ne fût-ce que de quelques heures qu'il devance le moment où nous vous reverrons, ce sera pour nous; je vous prie de lui donner les lettres qui nous attendent à Pétersbourg pour adoucir le plaisir de les lire.

34

A Genève, le 9 novembre n. s./29 octobre v. s. 1786.

Nous avons reçu presque à la fois toutes les lettres que vous nous avez écrites depuis notre départ. Votre exactitude vraiment exemplaire console notre éloignement, mais est un reproche sanglant à notre conduite à votre égard. Nous avons rarement écrit tant que nous avons été en voyage, chaque jour offrait de nouvelles distractions. L'empressement de mes parents & de mes amis me fournissait mille occasions de parler de vous, mais pas une seule de vous écrire. Malgré la pureté du motif, j'avoue, Monsieur le Comte, que je me reproche sincèrement ce silence, en relisant les lettres nombreuses que vous nous avez écrites en si peu de temps.

En arrivant ici nous nous sommes présentés chez M. Senebiev, principal de l'académie, afin de prendre des renseignements sur les ressources que nous pouvons attendre de cette ville. M. Senebiev est un homme instruit, affable, communicatif & très officieux, qui s'est fait un plaisir d'accueillir deux étrangers quoique sans recommandations & de répondre à toutes nos questions. Malgré les troubles qui ont éloigné de Genève plusieurs personnes intéressantes, l'académie offre encore tous les maîtres dont nous pouvons avoir besoin. Nous leur demanderons des leçons particulières, ou nous irons à leurs leçons publiques autant qu'elles pourront nous convenir, car la plupart se donnent en latin.

Pour l'équitation, l'escrime, la danse & la musique, cette ville offre tout ce qu'on peut désirer. De pareilles informations prises à Lausanne n'ont servi qu'à nous affermir dans notre premier choix. Aussi sans hésiter avons-nous cherché un logement dans Genève, que nous avons trouvé dans le plus charmant quartier de la ville. Nous avons monté un petit ménage qui nous évitera tous les inconvénients de la pension en nous donnant tous les agréments de l'isolement. Nous attendons que tout le monde soit rentré en ville, pour faire quelques visites & essayer de la société à laquelle nous consacrerons quelques heures de la semaine.

Dans un mois d'ici, j'espère que toutes nos heures seront distribuées & nos études seront ordonnées, & alors je vous enverrai le plan que nous aurons adopté.

Tout est fort cher à Genève, comme à Lausanne. Il n'y a vraiment qu'une économie très vigilante qui puisse nous tirer d'affaire.

35

A Genève, ce 12/1 novembre 1778.

Malgré les longues courses que nous avons faites cette année, la cherté des vivres & du logement à Genève, il nous reste cependant quelques petites épargnes que je dois vous faire connaître sans vous donner l'ennui d'un état détaillé de dépenses.

En partant de Pétersbourg le 17 juillet 1786, vous nous avez donné 8.000^{tt}, argent de France, pour le voyage. Cette somme a suffi jusqu'au 1er novembre de la même année que nous avons commencé à recevoir de

notre banquier, il m'est resté de l'argent du voyage..	302tt
Dans le courant de l'année, j'ai reçu du banquier..	24.000
Vous nous avez envoyé pour le mont-de-piété....	2.400
TOTAL DE LA RECETTE........	26.702
Mon correspondant à Paris a payé au mont-de-piété 2.901tt. Le change des 24,000tt, les ports & affranchissements de lettres, le logement, la nourriture, l'habillement de Popo, les gages de Clément, de Voronikhin, de la cuisinière & d'un domestique pendant une partie de l'année, les maîtres que j'ai donnés à Popo, tant de langue allemande, de physique, de chimie, d'équitation, d'escrime, que d'un peu d'horlogerie, les livres, les annonces & quelques petites dépenses extraordinaires, se sont montés, en y comprenant le voyage de la Suisse, depuis 1786 jusqu'à 1787, à la somme de...	21.934 4 8
IL RESTE DONC.............	4.767tt 15 4

Depuis le 1er juin 1785 que je vous ai rendu le contrat fait entre nous & rédigé par le comte de Golowkin, mes honoraires ne peuvent avoir pour mesure que celle que vous y mettrez vous-même.

Je dois encore vous dire que jusqu'à présent j'ai pris sur la bourse commune non seulement les leçons de Popo, mais aussi celles que j'ai partagées avec lui pour lui servir d'émule. Ainsi cet article de dépense s'est monté, pour mon compte, savoir :

7 mois de manège...........................	430tt
Langue allemande...........................	224
Physique & chimie..........................	120
TOTAL....................	774

que je devrais prendre sur mon compte. Depuis que le baron est avec nous, je ne partage plus leurs leçons si ce n'est celles de physique.

Le cours de chimie fut annoncé l'hiver dernier, la souscription à 48ᵗᵗ; comme il ne se présentait que 16 souscrivants & qu'il en fallait environ 20 pour couvrir les frais du démonstrateur, il se rétractait & nous étions privés de ce cours. J'ai proposé alors de payer les 8 souscriptions qui manquaient, ainsi le cours de chimie a coûté 384ᵗᵗ. Je pense que vous ne désapprouverez pas cela.

36

9/20 février 1788.

La dernière lettre que vous avez dû recevoir de M. Demichel vous aura fait connaître la demande de M. Franck & notre inquiétude. Nous ne devons compter sur aucun crédit de sa part, ce qu'il ne nous laisse pas ignorer, afin que nous prenions des arrangements qui nous mettent à l'abri du besoin. Vous concevez dans quelles sollicitudes nous entraînerait un plus long retard à nous acquitter de cette dette sacrée.

Le silence de M. le baron & de sa famille est aussi très inquiétant, nous ne savons à quoi l'attribuer, & cette incertitude sur le vrai motif d'un silence aussi long & aussi affligeant est plus accablante que tout ce que vous pourriez nous apprendre à ce sujet.

Cette lettre, par son double objet, demande une réponse d'autant plus prompte de votre part que nous sommes réduits à attendre deux mois à cause du grand éloignement qui nous sépare. Ce terme est bien assez long sans le prolonger par la moindre négligence.

37

En revoyant votre neveu & M. Demichel, un mouvement de tendresse paternelle vous portera sans doute à les questionner sur votre fils. Ils ont vécu assez longtemps avec nous, pour répondre à l'empressement que vous montrerez, d'une manière plus satisfaisante que je ne le pourrais faire, parce qu'on peut tout dire, mais on ne peut pas tout écrire. Le départ du jeune baron laissera un grand vide parmi nous & opérera sans doute quelque dérangement dans notre genre de vie. L'ordre s'était établi sans peine, par la confiance & la bonne volonté que votre neveu a toujours montrées dans ses études. Votre fils, qui est doué d'une intelligence précieuse, a besoin d'une forte impulsion pour fixer son attention, sans laquelle l'esprit le plus pénétrant perd tous ses avantages. Souvent je donnais une impulsion à l'un, pour la faire parvenir plus naturellement à l'autre, & chacun y mettait selon sa capacité, pour le bien de tous :

votre fils perd un ami & moi je perds un aide, car votre neveu m'a été souvent de quelque secours, &, sans s'en douter, il a secondé mes vues. Le temps nous apprendra, au reste, quel bien cette réunion a opéré pour chacun d'eux. Si leur amitié est devenue plus intime, si elle s'est cimentée par quelques habitudes, les avantages de cette réunion ne seraient pas équivoques; mais je dois le dire, votre fils est peu aimant, il a une sorte de sensibilité tranquille, que je croirais quelquefois raisonnée, lorsqu'il s'agit d'exercer sa bienfaisance; mais il est inaccessible à ces émotions douces, à ces élans de l'âme où la raison s'abandonne tout entière au sentiment, & ces émotions, qui semblent n'être qu'un désordre de sentiments & de pensées, sont le délire d'une âme vertueuse, ou qui peut le devenir. Jadis la sensibilité de votre fils était moins inflexible : les persécutions qu'on a fait éprouver à Bélisaire, les injustices de l'aréopage d'Athènes envers Socrate faisaient couler ses larmes & produisaient sur lui l'émotion la plus profonde. Mais alors son physique était faible; à mesure que sa constitution a pris de la vigueur, son moral est devenu plus énergique, son âme plus ferme & sa sensibilité moins expansive.

Je ne regarde pas encore ses goûts comme bien affermis, mais il me semble balancer entre la carrière des armes ou la carrière diplomatique. Son jugement ne porte que sur un très petit nombre de données; il changera sans doute à mesure que ses connaissances s'étendront. Ainsi, loin de combattre ses dispositions guerrières que le temps & l'expérience tempéreront, j'en profite comme d'un stimulant pour le tenir à des études utiles.

Paris ne lui plaît pas, & s'il le quittait maintenant, il ne le regretterait pas. Nous nous proposons de parcourir les provinces méridionales vers la fin de l'année; de là, nous irons en Allemagne, en Hollande & en Angleterre, pour y suivre différentes branches d'études, si vous ne voyez point d'obstacle à la prorogation du congé de votre fils, qui finira en 1790. Je n'ai pas souvent occasion de vous parler aussi aisément de nos projets; je désirerais que vous puissiez nous écrire aussi librement, ce serait un soulagement pour vous & un plaisir pour nous. Le séjour de l'Allemagne aura pour objet de nous fortifier dans la langue allemande & d'essayer de l'étude du droit. Après cette langue qui est de première nécessité en Russie, je voudrais qu'il apprît l'anglais, afin de pouvoir lire quelques bons ouvrages qui paraissent dans cette langue dans les arts. L'étude de ces langues sera moins difficile pour lui parce qu'il se contentera de la prose toujours plus facile que la langue du poète.

Nous voyons quelquefois Mme la princesse Chakhovskoï avec d'autant plus de plaisir que sa société est fort peu nombreuse. M. de Saussure a fait ici un petit séjour avec sa femme, votre fils l'a vu avec un grand plaisir qui a paru être bien partagé par son premier instituteur. Il va se fixer à Lausanne.

J'ai prêté à votre neveu notre voiture de voyage, parce qu'elle lui convient parfaitement, qu'elle ne nous sert point & qu'elle pourra vous être utile à Pétersbourg.

J'attends, pour le mois prochain, une nouvelle lettre de crédit. Nous vivons depuis longtemps sur le dépôt de Voronikhin & de Clément dont ils m'ont permis de disposer. S'ils eussent été moins économes, nous serions maintenant dans l'embarras.

38

Juin 1790.

Pour la première fois depuis que j'ai l'honneur de vous représenter auprès de votre fils, vous me faites sentir la distance énorme qui se trouve entre un père & un instituteur. Par votre lettre du 10 juin v. s. vous me notifiez une résolution si contraire au plan que j'ai suivi jusqu'à présent & que vous avez approuvé, qu'elle en détruira nécessairement toutes les espérances. Les parties que votre fils a cultivées avec quelque suite seront absolument incomplètes, infructueuses, si elles ne sont pas dangereuses, pour n'avoir pas été conduites jusqu'au point de maturité qu'elles demandaient & que nous ne pouvions obtenir que du temps, de nos voyages dans différentes contrées de l'Europe & d'une prudence attentive & soutenue. Votre confiance alimentait mon courage & faisait ma consolation. Vous la retirez aujourd'hui pour céder à des considérations que vous dites puissantes, mais que vous me laissez ignorer. Ainsi, sans avoir entendu, sans consulter celui que vous avez jugé, pendant près de douze ans, digne du dépôt sacré que vous lui avez confié, sans examiner les dispositions, les sentiments particuliers de votre fils, sans apprécier les motifs de ma conduite, vous la condamnez en m'en traçant une autre que vous n'avez pas même la bonté de motiver.

Je n'ai entrepris cette éducation qu'avec une juste défiance de moi-même & je ne me suis senti fort dans cette pénible carrière qu'autant que j'ai pu recueillir les conseils ou m'appuyer de l'approbation des hommes éclairés, mais surtout des hommes vertueux que nous avons eu le bonheur de rencontrer dans les lieux où nous avons fait quelque séjour. Ma pensée de tous les jours, de tous les instants, a toujours été de m'envelopper dans cette éducation de toute l'influence de l'amour du bien, de l'humanité & des principes d'une saine philosophie. Si mes vœux ne sont pas entièrement remplis, la faute en est à mon impuissance, mais non à mes intentions, aux circonstances malheureuses qui nous poursuivent depuis 1780 & non à aucunes vues coupables, à moins qu'on ne soit coupable d'aimer & de vouloir faire aimer l'innocence &

la simplicité des mœurs, la justice, la liberté, l'ordre, la paix & la prudence si nécessaire au milieu du choc de l'opinion, de l'ambition & de l'intérêt. Si vous m'aviez fait connaître la personne qui vous entraîne à une détermination aussi inattendue, je lui aurais volontiers développé, comme je l'ai fait à vous, comme j'ai toujours été prêt à le faire, les motifs de notre séjour en France, mes vues, mes espérances & mes craintes dans le cours de mes fonctions. D'une discussion raisonnée il serait peut-être résulté pour tous des mesures plus confiantes, pour votre fils, & pour moi une lumière plus certaine.

Mais, réduit à moi seul, j'ai cru devoir faire entrer dans mon plan de profiter d'abord des ressources que nous offre la France & d'aller chercher ensuite en Allemagne, en Hollande & en Angleterre, des lumières d'un autre genre, qu'on ne peut recueillir avec quelque avantage qu'en se rapprochant du foyer qui les produit, l'à-propos & le temps devaient consommer l'exécution de la série d'études que j'avais projetées, mais votre lettre me livre à ma première défiance de moi-même. Parlez donc, Monsieur le Comte, à vous seul il appartient d'exercer une autorité absolue sur la conduite de votre fils, à vous seul il appartient de l'appeler où il vous plaira. Pour nous, forcés par la position où nous nous trouvons, nous allons attendre votre dernière résolution dans le village qu'habite ma mère. C'est de là que je vous ferai connaître à mon tour ce que je peux entreprendre comme ce que je jugerai au-dessus de mes forces dans le plan définitif que vous prescrirez à votre fils.

Votre fils respectera sans peine tout ce qui émanera d'un père qu'il aime. Les relations avec les siens n'ont rien perdu de ce qu'elles étaient, lorsqu'il a quitté la Russie. Il a encore à cet égard l'innocence & la confiance d'un enfant; plût à Dieu qu'il la conservât longtemps, pour son bonheur & pour le vôtre! Pour moi qui par état connais un plus grand nombre de ces rapports éloignés ou prochains qui ont eu, qui ont ou qui pourraient avoir quelque influence sur l'existence morale de votre fils, qui ai dû nécessairement en faire l'objet de mes observations & de mes méditations particulières, que j'ai dû mettre sous la garde de la discrétion la plus scrupuleuse, je me trouve aujourd'hui dans une situation embarrassante & cruelle. Quelle que soit ma détermination, elle pourra reposer sur de puissants motifs, mais qui ne seront connus que de moi, que je ne pourrai faire connaître à personne, pas même à mon élève qui me jugera peut-être inconsidéré, dur ou injuste. Vous seul, Monsieur le Comte, si vous fouillez dans les replis de vos pensées, vous n'oserez me blâmer, quelque parti que je prenne; dans cette éducation trop orageuse, trop fermée d'entraves pour être bonne, j'ai à combattre mes propres imperfections, celles de votre fils, les difficultés propres à cette carrière épineuse, &, comme si ce n'était pas assez, il s'élève encore au loin un

nuage de soupçons, d'interprétations obscures ou injustes, nous sommes menacés d'un nouvel orage, & déjà je suis jeté hors de mes mesures. Telle est donc l'étrange position où se trouve Popo. Il ne peut donc ni se rapprocher de vous, vous savez pourquoi, ni vivre avec moi dans ma propre patrie par des considérations que j'ignore, il doit s'expatrier, je dois m'expatrier moi-même & fuir ce que la raison, ce que le sentiment ont de plus précieux, de plus cher, de plus utile, pour errer à la merci d'une politique dont le ressort, l'objet nous est inconnu.

Nous allons nous rendre dans le village qu'habite ma mère; c'est là que nous attendrons votre dernière résolution, c'est de là que je vous ferai connaître à mon tour, ce que je peux entreprendre, comme aussi ce qui sera au-dessus de mes forces dans le plan définitif que vous prescrirez à votre fils.

J'ai mis quelque retard à vous répondre, afin de me garantir de l'influence du sentiment pénible que votre lettre m'a fait éprouver & par ce qu'elle contient & par les réticences qu'elle suppose. Tous mes efforts se sont portés à faire taire mes affections propres que douze années de dévouement & d'habitude ont multipliées & affermies.

39

Votre fils, en se rendant auprès de vous, Monsieur le Comte, répond pour moi suffisamment à la lettre dont M. Novosiltsof a été le porteur.

Vous trouverez ci-joint le compte de la recette & de la dépense générale que j'ai faites pour votre fils depuis le mois de mai 1789, époque où se termine le compte précédent que je vous ai envoyé par M. Demichel, jusqu'au 1er décembre 1790, jour auquel j'ai remis votre fils entre les mains de celui qui a votre confiance. Pour couvrir toute la dépense, j'ai pris, le 2 de ce mois, la somme de 1.000tt sur la lettre de crédit.

M. Novosiltsof craignant de ne pouvoir faire face à toutes les dépenses dont il est chargé, je lui ai donné, sur la même lettre de crédit, la somme de 2.000tt dont il m'a donné un reçu. Ainsi, je vous renvoie, Monsieur le Comte, cette lettre de crédit, chargée de 10.000tt. Toutes les dépenses que j'ai faites en votre nom étant payées, la moins importante de mes conventions avec vous étant exactement remplie, il ne me reste plus rien à recevoir.

A Paris, ce 6 décembre 1790.

ANNEXE III.

CORRESPONDANCE DE LA COMTESSE C. P. STROGANOV AVEC SON FILS, LE COMTE P. A. STROGANOV, ET AVEC ROMME, PRÉCEPTEUR DE CE DERNIER.

(EXTRAIT DES ARCHIVES STROGANOV.)

40

LA COMTESSE STROGANOV À SON FILS.

Mon cher enfant, j'ai été bien inquiète pour vous pendant tous les troubles de Paris, il n'y avait que la prudence de M. Romme qui me rassurait. Cependant la raison agit faiblement, quand l'âme est affectée. Il me semble à présent que tout est beaucoup plus calme & je suis plus tranquille. Je vous fais passer, mon cher enfant, 29.000 francs pour le rachat des bijoux. Il faudra, mon cher enfant, m'en accuser la réception & les livrer au correspondant de M. Tames, banquier de Moscou, qui me les fera passer par la poste; il faudra, mon cher ami, les faire estimer & les assurer.

Adieu, mon cher enfant, le bon Dieu vous bénisse. Portez-vous bien.

Moscou, le 17 septembre 1789.

41

LA COMTESSE STROGANOV À ROMME.

Monsieur Romme,

J'ai été fort inquiète pour vous pendant votre séjour à Paris dans tous les troubles qu'il y a eu; cependant on a tâché de me rassurer en me persuadant que les étrangers ne couraient aucun risque & votre prudence me calmait aussi. Je ne sais pas si vous avez reçu une lettre de ma part que je vous ai écrite il y a quinze jours, dans laquelle je vous mandais que je vous ferais passer 29.000 francs pour le rachat des diamants, ce que j'exécute dans ce moment-ci par la voie de M. Tames, banquier de Moscou. Il se charge de vous faire passer l'argent nécessaire pour les racheter par son correspondant, M. M. Vanden Iver père & fils aîné, auquel vous aurez la complaisance de remettre les bijoux, il les enverra

par la poste au nom de M. Tames en les faisant assurer; ainsi j'espère que cela sera une affaire finie. Il en est bien temps.

Adieu, mon cher Romme, portez-vous bien & mandez-moi si tout est tranquille dans les lieux où vous habitez. Voici une lettre pour mon fils.

Je suis votre très affectionnée servante,

Moscou, le 17 septembre 1789.

Comtesse DE STROGANOFF.

42

Je m'empresse de vous communiquer, Monsieur, que j'ai reçu votre lettre par laquelle vous m'apprenez l'envoi de mes diamants; je vous prie en même temps de vous tranquilliser sur leur compte, nous avons des nouvelles qu'ils sont arrivés jusqu'à Riga à bon port, mais on met quelque retard à me les faire parvenir parce qu'à la poste on veut les décacheter pour vérifier ce qu'il y a dedans & le correspondant s'y oppose, moyennant quoi ils sont arrêtés à Riga. Je vous suis bien obligée, Monsieur, des peines que vous vous êtes données; je suis fort contente que cette affaire soit finie, mais il y a une chose qui m'inquiète. Vous m'indiquez, mon cher ami, deux grosses pierres que je trouverai dans une des cases, & il y en avait *cinq*, savoir : deux pendeloques, deux grosses pierres, qui forment deux boutons de boucles d'oreilles, dont l'une quelquefois s'ajustait au milieu du grand nœud, & un solitaire qui était monté en bague, la seconde pendeloque est montée en cœur entouré de diamants. Ainsi les deux boutons qui formaient les boucles d'oreilles étaient montés en chaton sous entourage & puis les deux pendeloques dont l'une est celle que vous m'indiquez & la seconde qui formait le cœur & la bague forme bien 5 grosses pierres, & vous ne me parlez que de deux. S'ils ne sont pas dans l'écrin, mon cher ami, comme c'est M. *Maurice* qui les a engagés, alors aussi, mon ami, faites quelque perquisition pour savoir ce qu'ils sont devenus, on les a peut-être engagés ailleurs; ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai livrés au comte & le comte à Maurice. Mais voilà bien des détails sur une chose qui peut-être est un malentendu. Adieu, mon cher Romme, embrassez mon fils de ma part; vous êtes bien heureux, mes chers enfants, d'être dans les pays étrangers pour plus d'une raison. Adieu, le bon Dieu soit avec vous & vous conserve l'un pour l'autre.

Moscou, le 31 décembre.

43

ROMME À LA COMTESSE STROGANOV.

Madame la Comtesse,

Pour le bien de votre fils & pour le vôtre, je me vois réduit à la dure nécessité de ne plus paraître chez vous avec Popo, en l'absence de M. le comte, à moins que vous ne nous envoyiez chercher; c'est l'unique ressource qui me reste pour prévenir toute indiscrétion de ma part ou de celle de Popo, qui influerait trop désavantageusement pour lui & pour vous sur son éducation morale.

Je crois aussi nécessaire que, lorsque vous ferez appeler votre fils, je l'accompagne toujours, & que, s'il se présentait quelque obstacle pour moi, vous veuillez bien me permettre de ne pas laisser aller votre fils seul : je suis trop inquiet lorsqu'il s'éloigne de moi.

Cette résolution vous fera sans doute concevoir des plaintes contre moi : c'est avec la plus grande douleur qu'en les prévoyant je m'y expose, mais je vous demande comme une grâce & comme un service à rendre à votre fils, de vous adresser à moi directement & sans témoins, de me dénoncer à moi-même si vous avez à vous plaindre. Je vous ferai connaître les motifs de ma conduite que je serais prêt à réformer si vous m'en faisiez connaître une meilleure.

Je n'ai d'autre objet que de conserver à votre fils son innocence & de nourrir en lui les sentiments d'un bon fils envers ses parents. Si je me trompe dans les moyens, c'est ce que la conduite simple, franche & naïve de votre fils peut apprendre. Si le papier était aussi discret que l'oreille, je serais moins court, & ma conduite vous déplairait moins.

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond, Madame la Comtesse, votre très humble & très obéissant serviteur.

G. ROMME.

44

Si j'étais chez vous simple particulier, libre de toutes fonctions, les contestations qui s'élèveraient entre nous seraient pour moi autant de ridicules, autant de torts qui me rendraient indigne de vos bontés, je mériterais justement cette dédaigneuse indifférence dont vous m'accablez; mais oublieriez-vous que vous m'avez confié le dépôt le plus sacré que vous ayez au monde, que mes soins bien ou mal secondés doivent

faire un jour de votre fils la gloire ou la honte de votre vieillesse; oublieriez-vous qu'après celle de mère la fonction du gouverneur est la plus épineuse & la plus respectable, qu'un homme livré au mépris & à l'humiliation fera de votre fils un être vil & rampant; que si vous me croyez moi-même au-dessous de l'entreprise, je ne dois pas rester un instant de plus auprès de votre fils, que si, au contraire, je lui conviens, en me retirant vos bontés, je perds sa confiance, & alors tout est perdu, la licence & l'indiscipline deviendront l'âme de sa conduite & en apprenant à secouer le joug de celui qui le gouverne, n'apprendra-t-il pas à secouer le joug paternel? Je frémis des conséquences funestes qui naissent de ces réflexions. Vous les avez faites vous-même ces réflexions, Madame la Comtesse, un instant de vivacité vous les a fait perdre de vue; mais vous les retrouverez encore dans votre cœur, si votre tendresse vous les y fait chercher de sang-froid.

J'ai cru devoir prendre le parti de vous écrire, parce que les crises que j'ai eu le malheur d'avoir avec vous (& c'est pour la première fois de ma vie que j'en ai d'aussi cruelles) m'ont appris que je perds alors toutes mes facultés & je crois que nous serions incapables, l'un & l'autre, de rien discuter froidement.

Les exercices journaliers de votre fils ont leurs heures marquées depuis son réveil jusqu'à son coucher, il joue & travaille sous mes yeux. Je me suis fait une loi de n'en point interrompre l'ordre sous quelque prétexte que ce soit. Les plaisirs que j'aurai toujours grand soin de lui procurer ne doivent venir qu'après que ses devoirs sont remplis, & comme récompense autant que comme délassement. Il est donc essentiel, & j'espère que vous voudrez bien ne pas vous refuser à ce que je sois prévenu de tout ce que vous projetez pour lui & surtout des parties de plaisir. Il est un genre de distractions que je crois devoir lui interdire, les grandes sociétés sont du nombre, je crains pour lui les caresses & les questions puériles & indiscrètes : les unes lui donneront de l'amour-propre & de la suffisance, les autres, des préjugés, des petitesses & peut-être quelque chose de plus; à son âge & avec son intelligence tout fait une impression profonde & durable. Je ne dois pas vous cacher que j'ai été extrêmement surpris que vous m'ayez enlevé votre fils hier, sans m'en rien dire qu'au moment où vous alliez monter en voiture; un ordre aussi pressé donné dans votre antichambre aurait été mieux écouté. Je dévorerai les distractions, les caprices, les injustices, mais jamais les bassesses & les humiliations. J'accompagnerai votre fils partout où il sera convenable pour lui & où j'aurai l'assurance d'y trouver les égards qu'on doit à tout honnête homme. J'ai l'honneur de vous prévenir qu'il n'y aura que mon devoir qui me fasse aller dans la société, le discrédit & l'espèce de déshonneur dont sont couverts les gouverneurs dans ce pays-ci alarment trop ma délicatesse pour que je n'aie pas la plus grande attention de

n'inquiéter que le moins que je pourrai, par ma présence, ceux de votre société qui auraient de la répugnance à respirer le même air qu'un outchitel; c'est déjà d'après ma propre expérience que je plains de tout mon cœur les êtres sensibles qui sont réduits à courir ici la même carrière que moi.

J'aurais voulu attendre que je fusse plus calme pour avoir l'honneur de vous écrire, mais j'attendrais trop longtemps.

45

A Genève, ce 11 décembre 1787.

Voilà bientôt quatre mois que je n'ai reçu de vos nouvelles, & trois mois que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Notre voyage s'est continué jusque vers la fin d'octobre; quelques embarras de ménage, de nouvelles occupations m'ont détourné jusqu'à présent de notre correspondance. Depuis ma dernière lettre de Strasbourg, le comte Stroganov m'a parlé de mes honoraires pour la première fois depuis mon départ de Pétersbourg. Il veut que je les prenne sur la somme qu'il m'envoie pour l'éducation de son fils. Je lui ai répondu que, depuis le mois de juin 1785, mes honoraires ne pouvaient avoir de consistance & de mesure que celles qu'il voudrait leur donner, puisque je lui ai rendu à cette époque le contrat que le comte Golowkin avait stipulé entre nous. J'attends sa réponse, qui vraisemblablement me mettra à même de répondre plus catégoriquement à la proposition obligeante que vous m'avez faite au mois d'août. J'avoue franchement que cette attention du comte me surprend beaucoup, parce que je ne la crois point dans son caractère, plus enclin à la bonté & à la générosité qu'à la justice.

Je suis beaucoup plus content de Popo depuis que je lui ai associé son cousin, qui est d'un caractère plus docile & d'un tempérament plus froid. L'amitié, la conformité d'âge, la parenté, la patrie forment autant de liens entre eux que je tâcherai de faire valoir. J'ai déjà éprouvé plusieurs fois avec quelle facilité j'obtenais de Popo, par la médiation ou l'exemple de son cousin, ce que j'avais bien de la peine à obtenir directement avant notre réunion; le temps m'apprendra si j'ai trouvé le moyen de profiter des avantages de l'émulation, sans encourir les inconvénients qui en sont ordinairement la suite. Tous leurs exercices se font en commun. J'occupe beaucoup Popo, comme vous me le conseillez, en éloignant cependant, autant qu'il est en moi, l'ennui des études austères; j'entremêle les exercices du corps avec ceux de l'esprit, mais je m'occupe moins des talents agréables que du perfectionnement du cœur & de la

raison. Je crois avoir une mesure assez sûre à cet égard, c'est de suivre leur envie de plaire & le développement de ce genre de coquetterie propre aux jeunes gens des deux sexes, & les prétentions de mes jeunes amis sont jusqu'à présent si bornées, leur coquetterie est si enfantine, que je me reprocherais de faire violence à leur innocence, en leur donnant des leçons dans un art toujours facile, lorsqu'on s'y livre par goût; qu'ils soient bons, qu'ils connaissent quelques bienséances, c'est tout ce que je leur demande actuellement. Je serais inquiet & mécontent de moi s'ils étaient *aimables*. Popo est d'un naturel sauvage; son cousin est plus sociable & d'un caractère plus ployable; l'un a beaucoup d'intelligence, une conception prompte, mais une attention légère & difficile à fixer; l'autre a une conception plus lente, mais beaucoup de zèle & une attention constante & ferme; l'un est humain, bienfaisant par instinct, par sensibilité; l'autre l'est par raison, son jugement lui fait sentir qu'il est bon de faire du bien; la sensibilité de l'un lui empêchera de faire une faute, elle sera un frein à ses passions; l'autre n'a aucun frein dans ses moments d'ivresse, il déraisonne, il est dur & injuste, mais dès que l'ébullition du sang se calme, sa raison reprend ses droits, & il retrouve son cœur; l'un travaillerait longtemps sans être fort scrupuleux sur la perfection de son travail; l'autre a souvent des moments d'impatience, qui l'éloignent de son devoir & dans lesquels il est mécontent de lui-même, il voudrait mieux faire, avoir de meilleures idées, il cherchera des heures entières & ne se résout à adopter une idée médiocre qu'après avoir senti son impuissance de faire mieux : la raison a plus d'empire sur l'un, & l'exemple sur l'autre. Celui-là consulte, écoute & se soumet; celui-ci, plus fier, plus indépendant, ne consulte, n'écoute qu'autant que cela lui plaît, il ne connaît ni les condescendances qu'impose le respect, ni la confiance qu'inspire un bon raisonnement, il veut juger lui-même ce que vaut un conseil & l'adopte ou le rejette selon la disposition de sa tête, mais jamais par déférence. Le physique diffère beaucoup dans ces deux jeunes gens, & on ne peut se refuser à regarder les différences de leur être moral comme ayant leur source dans la différence des tempéraments. Je me garderai bien d'étendre davantage ce parallèle déjà trop long, je crains de m'être un peu trop livré au désir que j'aurais de vous avoir pour témoin, pour juge, pour appui.

ANNEXE IV.

CORRESPONDANCE DU BARON A. N. STROGANOV AVEC ROMME.

(EXTRAIT DES ARCHIVES STROGANOV.)

46

LE BARON STROGANOV À ROMME.

Monsieur,

Je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance pour les bontés que vous avez pour mon fils, desquelles il se loue dans toutes les lettres qu'il m'écrit; recevez, je vous prie, Monsieur, mes très humbles remerciements & soyez persuadé qu'ils sont gravés au fond de mon cœur. Permettez que je vous prie de les lui continuer, & de me continuer aussi votre amitié, & de me croire pour jamais, Monsieur, votre très humble serviteur.

Saint-Pétersbourg, ce 20 juin 1788.

Le baron DE STROGANOFF.

47

ROMME AU BARON STROGANOV.

De Lions en Auvergne, ce 19 juin 1788.

Monsieur le Baron,

Après avoir satisfait au premier empressement qui me portait vers ma mère & mes amis, j'ai un plaisir particulier à vous témoigner avec quel intérêt je conserve le souvenir de votre personne & de toutes les circonstances qui m'ont appris à vous connaître. Le commerce doux, aimable, facile & d'un très bon exemple que MM. de Stroganoff ont trouvé auprès de Leurs Altesses MM. les princes de Hesse a fait sur eux une impression trop intéressante pour que je ne cherche pas moi-même, ainsi que mon ami Demichel, toutes les occasions d'en perpétuer le souvenir, & de témoigner la satisfaction particulière que nous en avons ressentie. Nous n'oublierons point, & nos élèves en feront j'espère autant, tout le cas que nous devons faire d'une société comme la vôtre.

Notre peintre, qui se porte beaucoup mieux depuis qu'il respire l'air de la Limagne, a commencé la vue de la perte du Rhône que vous avez

paru désirer. Je l'ai confrontée en passant sur les lieux : quelques parties avaient besoin d'être rectifiées. Je la fais faire d'une grandeur commode pour être mise dans une lettre de format in-12 à peu près. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer aussitôt qu'elle sera achevée.

J'enverrai aussi à M. le baron de Schak l'itinéraire que j'ai préparé pour lui, aussitôt qu'il m'aura fait connaître qu'il peut lui être agréable.

Permettez que notre société commune trouve ici les assurances d'un souvenir qui ne peut plus s'effacer. Si M. Banzi est toujours à Genève, je vous prie de le saluer de ma part.

Si vos projets vous appelaient à traverser une partie de la France, vous ne vous repentiriez pas de traverser particulièrement l'Auvergne; c'est encore le plus beau pays que j'aie vu pour les sites, pour la fertilité, pour la douceur du climat, pour la population. Le voisinage du Mont-Blanc donne aux sites de Genève de la grandeur & de la majesté, mais, j'ose le dire, les sites de l'Auvergne ont plus de grâce & moins de nudité, plus d'ensemble, mais aussi moins de contrastes, & ils promettent plus de jouissances. Au reste, je dois l'avouer, des amis solides, une mère respectable sont bien faits pour embellir un séjour. Lorsque le cœur est rempli de sentiments délicieux, l'imagination ne lui porte en tribut que des tableaux riants, de charmantes illusions.

48

De Lions en Auvergne, ce 9 août 1788.

En formant le projet d'associer les deux cousins dans les études qui leur restent à faire, mon vœu unique a été & sera, tant que nous serons ensemble, que cette réunion soit profitable autant à l'un qu'à l'autre. Je désirerais qu'aux liens de parenté & de patriotisme qui les unissent, se joignissent encore les liens plus durables & plus solides peut-être, qui se forment si naturellement dans la jeunesse, lorsqu'on vit ensemble. A cet âge où tout plaît, les sentiments & les goûts s'identifient plus aisément; après un long commerce on se devient réciproquement plus nécessaire & si une amitié vraie s'établissait entre nos deux élèves, nous aurions l'assurance que l'un d'eux servirait de sauvegarde à l'autre dans les écueils de la vie & que le bon de cette éducation se perpétuerait par l'intérêt qu'ils se témoigneraient.

C'est du temps, & non de vous, Monsieur le Baron, que j'attends la récompense des soins que je partage avec M. Demichel. Si nous sommes assez heureux pour atteindre au but que nous nous proposons, le succès nous remplira de contentement & de satisfaction, & alors nous bénirons ensemble la Providence qui aura fécondé nos vues.

A tout prendre, je suis convaincu que Popo gagnera encore plus que son cousin à cette réunion; alors c'est M. le comte & moi qui vous devrons des remercîments pour avoir consenti à cette association. Votre fils est d'un commerce si doux, si facile, il inspire un intérêt si vif, sa docilité en toute occasion est si supérieure à celle de Popo, que pour ces qualités précieuses il est très sûr que votre fils peut servir de modèle à son cousin.

ANNEXE V.

CORRESPONDANCE DU COMTE P. A. STROGANOV AVEC SON PRÉCEPTEUR ROMME ET AVEC LE BARON G. A. STROGANOV, SON COUSIN GERMAIN.

(Extrait de la Bibliothèque particulière de Sa Majesté, section Lobanov.)

49

Le comte Stroganov à Romme.

Genève, 16 avril 1788.

Monsieur Romme,

Ma conduite a dû faire de la peine à papa, cela n'est pas bien étonnant; je conçois que vous, papa & moi, vous voulez qu'elle cesse pour en prendre une autre meilleure; je prendrai la liberté de vous indiquer un moyen sûr de la faire cesser en peu de temps, c'est de m'accorder absolument la même liberté d'agir que mon cousin a. Quand vous avez conçu le projet de notre réunion, vous aviez projeté de mettre entre nous deux une égalité parfaite, puisque, lorsque j'ai voulu faire faire un mors d'argent, vous avez voulu que je n'en fisse pas faire si mon cousin ne pouvait en avoir un pareil; maintenant, au lieu de cette égalité que je désirerais avec tant d'ardeur, il y a une disproportionnalité entre nous incroyable; il n'est pas étonnant de voir aussi entre nous cette différence de conduite que vous ferez cesser du moment même que vous mettrez de l'égalité entre nous.

Je vous demande donc de recevoir autant d'argent que mon cousin en reçoit, de pouvoir commander moi-même & sans votre intermède à tous ceux qui seront dans le cas de travailler pour moi, ensuite, si vous trouvez que dans ce que j'ai commandé à mes ouvriers j'ai commandé quelque chose qui soit mauvais, vous m'en avertirez & je serai obligé d'y remédier dans l'espace de trois jours, & si au bout de ce terme je n'y ai pas remédié, j'aurai complètement tort, et alors vous pourrez ordonner de cette mauvaise chose comme il vous plaira sans que je puisse vous rien répliquer, & pour que vous ne m'accusiez pas d'abuser de votre vue courte, mon cousin a bonne vue & vous pourrez lui faire examiner tout ce qu'il vous plaira. Pour quant à l'argent, je m'engage à vous donner le premier de chaque mois mon compte exact à 20 sols près, & si je ne le présente pas le premier de chaque mois je ne recevrai pas l'argent qui

m'est dû; comme je ne pourrai pas effectuer cela de bien longtemps, vu que je vous dois beaucoup, je vous prierai de vouloir bien me faire remise de ce que je vous dois, excepté des six louis de ma jument. Je ne pourrai non plus jamais recevoir de l'argent dû pour le mois prochain.

Paul STROGANOFF.

P.-S. — Pour que je ne puisse jamais contrevenir à cette règle, si vous voulez bien l'adopter, pour cause d'oubli, il faudra que je la lise une fois toutes les semaines ou plus souvent si vous le voulez, sans que je puisse m'en dispenser pour quelque cause que ce soit. Si vous voulez adopter ce que je vous propose, vous contenterez tout le monde, papa, vous & moi.

50

LE COMTE STROGANOV AU BARON STROGANOV.

Juin 1788.

Je suis assez exact, comme vous voyez, à remplir nos conventions, car je vous écris le jour même où que nous sommes convenus en partant. Je vous dirai pour renouvelle que votre cheval est toujours seul dans son écurie, & qu'en conséquence on n'a point fait faire de barrière en planches. Il est venu une personne voir votre cheval & les nôtres; car il est à remarquer que les nôtres sont aussi en vente; il a surtout remarqué ma jument, l'a trouvée fort jolie, mais il s'est retiré sans demander le prix d'aucun, & il n'est pas revenu. M. Romme a écrit à M. Clément pour votre cheval & le sien; nous attendons maintenant sa réponse. Nous avons été dimanche dernier à Couson, chez M. Leroi; nous y avons été par la diligence de Neuville; nous sommes partis de Lyon à 8 heures par un brouillard très grand. Nous étions avec M. Piarent. Je ne vous dirai rien des bords de la Saône, vous les connaissez mieux que moi. Pour moi je les trouve superbes. Nous avons vu à Couson les carrières & la maison de M. Poirre. Je ne vous dirai rien plus pour le moment de ce voyage; je me réserve à vous en parler plus amplement, quand nous nous reverrons.

Écrivez-moi, je vous en prie, & racontez-moi les belles choses que vous avez vues, & dites-moi si vous avez déjà fait beaucoup de flir flan flir flan. Dites, je vous prie, bien des choses de ma part à M. Demichel. Ma lettre est déjà peut-être trop longue; mon verbiage doit vous ennuyer. Ainsi, adieu.

51

De Lyon, du 17 octobre 1788.

J'ai une assez mauvaise nouvelle à vous apprendre : vous savez bien que M. Romme avait écrit à M. Clément pour votre cheval & le sien; eh bien, nous avons reçu sa réponse; vous pensez bien que nous n'avons ouvert sa lettre qu'en tremblant; eh bien, il accepte le Gentil pour 25 louis & trouve que le vôtre serait trop payé avec la même somme; il dit que votre cheval a douze ou treize ans, & que c'est une folie que de donner 25 louis d'un cheval qui ne peut plus servir que quelques années. Maintenant je veux vous dire que nous avons été, il y a quelques jours, à Saint-Bel à cheval; nous y avons vu les mines; cependant nous ne sommes pas descendus dans les puits, il y en a qui ont 600 pieds de profondeur; nous en avons rapporté de très beaux morceaux. Je vous prie de me dispenser de vous faire la description de tout ce que nous y avons vu. Nous avons été hier chez M. Le Camus avec M. Courvoisier; nous avons vu son cabinet, mais très imparfaitement; il nous a montré un morceau d'une pierre flexible; il nous a montré un cristal dans lequel il y a une grande quantité d'eau; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'espace qui contient l'eau a une forme très régulière. Il nous a montré un morceau de sel gemme contenant de l'eau; il nous a fait voir un morceau d'argent natif pur pesant 8 livres & demie; il a une balance, encore plus délicate que celle de la monnaie, qui trébuche à 1/700e de gramme; nous avons vu chez lui un habit complet de paysan russe. Allons, c'est assez; adieu.

52

Le comte Stroganov à Demichel.

Novembre 1790.

Je viens de lire dans l'instant, Monsieur, la lettre que vous avez écrite à M. Romme; quoique vous annonciez que ce qu'elle contient ne soient que des conjectures, il me semble qu'elles sont assez fondées, pour que nous prenions d'avance toutes les mesures qui sont en notre pouvoir, pour conjurer autant qu'il sera possible l'orage qui paraît prêt à éclater; en conséquence nous acceptons l'offre officieuse que vous voulez bien nous faire. Vous dites dans votre lettre qu'on m'accuse d'avoir signé, avec quelques autres Russes, une adresse à l'Assemblée nationale pour demander une place dans le cirque lors de la fédération du 14 Juillet, & vous ajoutez que, si cela se vérifiait, il me serait défendu

de rentrer en Russie. La chose n'est nullement vraie, car je n'ai eu connaissance de l'adresse que lorsqu'elle a été lue à la barre de l'Assemblée. Si on a pris ce prétexte, parce qu'on n'en connaît pas d'autre, ce n'est pas qu'il en manque; je suis membre du club des jacobins; j'ai été deux fois en députation à la barre de l'Assemblée & notamment une fois avec [1] de nature qui ont rendu un hommage plus net à l'univers; j'assistais presque tous les jours aux séances de l'Assemblée nationale, je prenais des notes & d'ailleurs toute ma conduite depuis la Révolution marque assez clairement ma façon de penser; ainsi si on veut absolument me trouver coupable, on ne manquera pas de faits à cet égard, mais je ne crains rien, parce que mes intentions sont pures, je ne suis point un séditieux, mais j'aime la justice & je me range de son côté partout où je la trouve. Dans une lettre que j'ai écrite par une occasion particulière à mon père & où par conséquent je pouvais m'ouvrir davantage avec lui, je lui ai témoigné combien j'admirais la Révolution, mais en même temps, je lui ai fait connaître combien je croyais qu'une pareille révolution serait impraticable en Russie; mais ce que vous nous avez mandé ne m'étonne nullement. Mon père, je ne peux me le dissimuler, est extrêmement faible, il est entouré de personnes qui depuis longtemps n'ont cessé de ternir M. Romme dans son esprit autant qu'il leur a été possible; vous savez que mon père a déjà succombé une fois & j'ai tout lieu de croire que ce sont les mêmes personnes qui, encore cette fois-ci, l'ont emporté. Vous devez sentir, Monsieur, combien il serait douloureux pour moi de me séparer en ce moment de M. Romme. On croit sans doute qu'on me fera changer d'opinion, comme une girouette tourne lorsque le vent change, mais la girouette s'est fixée sur son pivot, le vent la fera plutôt casser que de la faire tourner. Mes opinions dans ce moment sont établies sur des principes de justice, de raison, de sentiment qui ne s'effaceront pas aisément de mon âme. Toutes les horreurs du despotisme ont été dévoilées à mes yeux, j'ai vu tout un peuple en ayant horreur lever l'étendard de la liberté et secouant son joug dans un instant; non, je ne l'oublierai jamais cet instant-là, la voix agréable de la liberté s'est fait entendre trop voluptueusement à mon oreille pour que je puisse désormais endurer patiemment les sons aigres du despotisme; or, je ne puis me dissimuler que ce despotisme n'existe dans mon pays, je ne puis me dissimuler qu'à ma rentrée en Russie je ne sois entouré d'une foule d'ennemis & que non seulement ils m'ôteront tous les moyens de rendre le peu de service que je serais en état de rendre à mes concitoyens, mais encore, comme ils sont tout-puissants, ils me nuiront, à moi personnellement, non pas en empêchant mon avancement, car je ne suis pas ambitieux & d'ailleurs je ne me sens pas disposé à exposer

[1] Textuel.

ma vie pour le caprice d'une femme ambitieuse; mon sang & ma fortune appartiennent à mes concitoyens; qu'ils en disposent, ils ne trouveront point en moi un récalcitrant; la magistrature chez nous n'est rien & je sais comme elle s'acquiert; dans la carrière diplomatique on ne peut réussir qu'avec l'astuce, & je ne suis point enclin à l'espionnage, ainsi ce n'est point dans ces deux carrières que je crains qu'ils me desservent, mais ils ont en leur pouvoir mille moyens d'arrêter les meilleures vues. Non, non, le tableau des malheurs qui m'attendent à mon retour en Russie est peint avec des couleurs trop fortes pour que je n'oppose pas à toute mesure qui tendrait à me faire rentrer en Russie dans ce moment, par conséquent à celle qui me ferait changer de gouvernement, la résistance la plus vigoureuse; si dès longtemps je n'ai pas pris la résolution de ne plus rentrer en Russie, c'est que j'ai été balancé par le respect que je devais à mon père. Il a trop fait pour moi, je le sens trop bien, pour que je ne cherche pas à lui en témoigner ma reconnaissance par tous les moyens qui sont en moi. Si donc on me défendait de reparaître en Russie, c'est dans mon opinion ce qui pourrait m'arriver de plus heureux. J'ai été élevé avec rudesse & je ne craindrais point les fatigues que m'imposerait la profession que je prendrais pour gagner ma vie. Si ma signature supposée de l'adresse à l'Assemblée nationale pour avoir une place à la fédération a été un grief suffisant pour faire prononcer contre moi cet arrêt, on ne manque pas d'autre grief pour le confirmer.

53

Le comte Stroganov à Romme.

Metz, ce 9 décembre 1790.

Nous sommes arrivés ici hier en bonne santé; notre voiture n'était pas de même, il n'est pas passé 24 heures sans un ou plusieurs accidents; je ne sais pas si nous pourrons la garder passé Strasbourg. Je ne sais quel guignon nous avons eu, mais dans presque toutes les auberges où nous nous sommes arrêtés, nous avons trouvé des aristocrates; le maître de poste de Verdun nous a assuré qu'un avocat des environs qui était fort aimé & qui était sûr d'être nommé juge de paix, ne l'a pas été parce qu'il avait dit qu'on devait choisir un ami de la nouvelle constitution et qu'il l'était; d'ailleurs il n'est pas étonnant que ce maître de poste soit aristocrate, il a été 18 ans fermier des biens ecclésiastiques & maintenant il se trouve dépossédé.

Je n'ai pas remarqué que M. Novosiltzow fût fort instruit; je ne lui ai pas remarqué de mauvaises qualités; il est fort doux, fort honnête,

point despote envers les domestiques, mais ce n'est point en courant la poste qu'on peut bien connaître le caractère d'une personne; nous venons de courir Metz, nous avons vu dans la cathédrale une cuve de porphyre d'un seul morceau; elle peut avoir 6 pieds de long sur 3 pieds de large. Je vous prie de dire à Sponville que j'ai remis à M[lle] Jaunet la lettre dont il m'avait chargé pour elle; j'ai été bien fâché de ne pas pouvoir la voir un peu longuement, j'étais attendu par mes compagnons de voyage pour voir la ville. Je n'ai pas le temps de vous écrire plus longuement. Dites bien des choses de ma part à toutes nos connaissances. André, M. Demichel et M. Novosiltzow me chargent de vous dire bien des choses; je vous prie de m'écrire à Strasbourg comme je vous en ai prié. Bosc m'a promis de vous y inviter.

Paul OTCHER [(1)].

Ayant un instant dans ce moment-ci André Voronikhine salue à l'ami de l'humanité Gilbert Romme.

54

Strasbourg, ce 11 décembre 1790.

Nous sommes arrivés ici ce matin en fort bonne santé, mais notre voiture délabrée à un tel point que nous sommes fermement décidés à la laisser ici & à en acheter une autre. J'ai écrit aujourd'hui à mon père et quoique je sache fort bien que vous soyez marqué du sceau de la réprobation & que ma lettre sera décachetée, je n'ai point hésité à témoigner à mon père combien un pareil ordre me causait de regrets & m'était pénible à exécuter. Certainement je n'ai point oublié le conseil que M[me] d'Harville & vous m'avez donné d'user de la plus grande prudence, mais je ne crois pas cependant qu'il faille devenir hypocrite & cacher des sentiments comme ceux-là; j'aimerais toujours mieux être victime du despotisme avec une conscience pure que de l'avoir bourrelée & déchirée de remords pour éviter ses coups, ils doivent se briser contre l'honnête homme comme les flots de la mer contre le rocher, qui reste inébranlable dans son sein. Voilà de belles phrases, me direz-vous; il ne

(1) Paul Otcher, pseudonyme du comte P. A. Stroganov, choisi par lui-même. Dans une lettre, dont on ignore le destinataire et qui n'a pas été conservée intégralement, le comte Stroganov écrit : «Pour que j'y sois absolument incognito il m'a conseillé de changer de nom, & j'ai pris celui d'*Otcher* à cause de notre fabrique de fer d'Otcher, qui est en Sibérie.» La petite rivière Otcher dans le district d'Okhansk du gouvernement de Perm forme l'affluent droit de la Kama; c'est sur cette rivière qu'en 1761 le comte Stroganov établit une forge & une fonderie, qu'il appela du nom de la rivière.

suffit pas de les écrire, il faut les exécuter; je vous promets de faire mon possible pour le faire.

Dernièrement dans la calèche la conversation est tombée sur les injustices qui se commettent en Russie dans la distribution des places & sur le mépris que méritent les courtisans; j'ai vu avec plaisir Novosiltzow raisonner fort juste sur ces choses-là; je remarque en lui d'excellentes qualités, mais je vois avec douleur qu'il est très enclin à la mollesse & je ne me sens pas encore le courage de lui faire des représentations. J'attends la lettre que vous devez m'écrire ici avec une grande impatience. Je vous prie de dire bien des choses de ma part à toutes nos connaissances; je compte écrire d'ici à M. Dubreuil.

55

Strasbourg, ce 14 décembre 1790.

J'ai reçu hier les lettres que vous & Bosc m'avez écrites et dans lesquelles j'ai trouvé d'excellents conseils que je tâcherai autant que je pourrai de mettre à profit. Je profite du dernier moment qu'il me reste pour vous écrire encore une fois; je n'aurai peut-être de si longtemps le plaisir de m'entretenir librement avec mes bons amis qu'il faut que j'y emploie le peu de moments qu'il me reste. C'est lorsqu'on est séparé de ses amis qu'on en sent tout le prix; vous savez que je ne me soumets pas toujours de grand cœur aux privations que vous étiez dans le cas d'exiger de moi, & je me souviens que cela me mettait quelquefois de fort mauvaise humeur, mais dans ce moment-ci, quand je considère combien ces petits désagréments momentanés sont peu de chose en comparaison de ceux que je vais être dans le cas d'essuyer, je vous avoue que, quand je fais ces réflexions, cela réveille en moi des souvenirs bien agréables, mais qui sont bientôt suivis de regrets bien amers. Que j'aime à passer en revue les moments délicieux que nous avons passés ensemble d'abord voyageant en Russie, en profitant de la belle saison & retournant auprès de mon père après avoir étudié les mœurs & l'industrie d'une certaine étendue de pays! Quand je passe ensuite au moment où nous avons quitté la Russie, avec quelle douceur ne me rappelai-je pas les agréables moments que nous avons passés à Genève, entourés de gens estimables d'un commerce doux et facile; je passe de là à nos voyages, tant à pied qu'à cheval, à nos séjours agréables en Auvergne au sein de votre famille & de vos amis. Lorsque enfin j'arrive au moment où nous avons vu à Paris un peuple entier saisissant avec enthousiasme le bonnet de la liberté, faire tomber à sa vue tous les vils tyrans qui le menaçaient, lorsque, dis-je, je pense à cette belle révolution dont nous avons été les

témoins & que je soulève à l'instant un des coins du voile qui me cache l'avenir, avec quelle horreur j'envisage le spectre hideux du despotisme. Je n'ose en supporter la vue de loin & cependant il faut que je l'approche, que je le voie dans son entier, & cependant que je concentre en moi-même toute l'horreur que m'inspirera une chose aussi difficile, je dois la faire à 18 ans, à un âge où par cela même qu'on est plus pur, on se contient plus difficilement sur les choses qui blessent la droiture & le véritable honneur. Oh, mon ami, que cette tâche est difficile! A 18 ans être chargé seul de sa propre éducation, être le conservateur de son innocence au milieu de la corruption la plus effrénée, — cette idée, je vous l'avoue, m'effraie. O mon cher Bosc, si j'ai jamais le plaisir de vous revoir et que vous ne trouviez pas ma physionomie aussi bonne que je l'ai tout à l'heure, je vous en conjure, mon cher ami, ayez de l'indulgence, vous voyez dans quelle situation pénible je me trouve; je vais être privé d'une correspondance libre avec vous, c'est la dernière lettre que je vous écris, dans laquelle il me soit permis de m'ouvrir librement avec vous. J'ai parlé sur cet objet ce matin avec M. Demichel, & nous sommes convenus que tout ce que je pourrais faire, c'était de jeter tous les jours mes idées sur le papier & de vous les faire passer lorsque je trouverais une occasion sûre; vous pourrez adresser vos lettres à M. Demichel qui me les fera passer, lorsqu'il en trouvera des occasions sûres; au reste, il m'a promis de vous écrire par ce courrier et d'entrer dans de plus grands détails sur cet objet. Je ne peux jusqu'à présent que me louer de mon compagnon de voyage; je vais vous citer de lui un trait qui vous fera plaisir : nous causions dernièrement sur l'habitude de prendre du tabac, il convint avec moi du ridicule qu'il y avait à se mettre de la poussière dans le nez pour le vain plaisir de montrer une belle tabatière & aussitôt il prit sa tabatière, jeta tout le tabac qu'elle contenait, me promit de ne plus en prendre, & il a tenu parole quoiqu'on lui en ait offert quelquefois, cela m'a fait beaucoup de plaisir; au reste, j'ai toujours remarqué qu'il était obéissant à la voix de la raison. La seule chose sur laquelle il se montre faible, c'est la bonne chère; il a un estomac délabré & néanmoins il ne sait pas résister à la tentation de manger les bonnes choses qu'on lui offre; pour quant à la boisson, il fait un usage très modéré des liqueurs fermentées; dans sa conversation il se montre toujours très sage, & je puis assurer que je ne lui ai pas entendu tenir un seul propos dont les mœurs les plus austères et la décence la plus scrupuleuse auraient pu être blessées le moins du monde; ceci est fort étonnant pour un jeune homme qui était son maître depuis 14 ans, n'ayant pour compagnons que des pages & un frère aîné qui a perdu sa fortune & sa raison dans le libertinage le plus effréné; il n'a aucune instruction, mais je lui crois le désir d'en acquérir. Adieu, mes bons amis, je vous prie de dire bien des choses de ma part à tous ceux qui ont bien voulu m'accorder quelque

IMPRIMERIE NATIONALE.

estime, qu'ils m'accompagnent avec vous de leurs vœux dans la carrière périlleuse que je vais parcourir. J'oubliais de vous dire que M. Demichel m'a fait présent d'un extrait des principes sur l'éducation que contient Emile; vous devez avoir une copie de cet extrait que vous avez fait avec lui à Pétersbourg dans le temps qu'il demeurait encore chez mon père; ce cadeau m'a fait extrêmement plaisir & m'est fort précieux.

56

ROMME AU COMTE STROGANOV.

On a pu nous séparer, mon bon ami, on a pu arrêter les progrès de votre éducation et m'interdire toute influence sur vous, sans qu'on ait articulé encore d'autre reproche que ma conduite dans la Révolution, c'est-à-dire mon amour pour ma patrie. Serait-ce dont un crime que d'aimer la justice, d'aimer la vérité & de se montrer sensible au triomphe de l'une & de l'autre pour le bonheur de ses concitoyens? Sans doute, c'est ainsi que le pensent nos vils délateurs, mais gardons-nous de croire que ce motif seul ait déterminé l'ordre qui a forcé votre père à me retirer sa confiance. La calomnie a fait jouer des ressorts que nous ignorons. Quels qu'ils soient, je pardonne à ces malheureux d'avoir essayé de me flétrir dans l'opinion de quelques personnes, sans doute inaccessibles à la vérité, puisqu'elles ne sont pas parvenues à la connaître; mais qu'ils respectent votre innocence, qu'ils respectent cette piété filiale qui vous a fait tout subordonner à la tranquillité de votre père & qui peut devenir la source des plus grandes vertus. Continuez, mon tendre ami; des sentiments aussi généreux ne peuvent vous égarer. C'est de vous-même dont vous devez vous occuper désormais, c'est de votre propre éducation dont vous êtes aujourd'hui chargé seul. Oublions les coupables auteurs de notre séparation, oubliez ma propre cause pour ne vous occuper que de la vôtre & vous éviterez de grandes amertumes. Je sens tous les avantages d'une correspondance entre nous, mais elle demande une prudence & une maturité si difficiles à votre âge que j'en crains plus les suites que je n'en désire le succès. Personnellement je pourrais tout oser & tout dire, puisque mes intentions n'ont jamais été de nature à devoir être cachées. J'avais l'ambition de faire de vous un homme, & l'on veut que vous ayez tout à craindre si vous osez vous montrer tel! O, mon ami, s'il est vrai que celui-là est homme qui a le courage des grandes vertus, qui parle peu, mais qui agit bien, qui préfère par-dessus tout la vérité & la justice, qui cultive sa raison pour mieux pratiquer l'humanité, qui commande à ses passions & a une pleine jouissance de lui-même, qui

connaît le prix de l'amitié & cherche dans ce sentiment de l'encouragement & des consolations, — si tel est l'homme, non seulement ne rougissez pas de vouloir être tel, mais que tous vos efforts tendent à le devenir.

Mais s'il est vrai, comme je le pense, que ce ne sont point ces résultats qu'on redoute, mais qu'on improuve les moyens employés pour les obtenir, si notre séjour à Paris n'a été qu'un prétexte ou un surcroît de mécontentement qui a servi à faire éclater celui qu'on nourrissait depuis longtemps, la séparation étant faite, c'est sur vous seul que se dirigeront les soupçons. On cherchera dans votre conduite, dans vos propos, quelques traces des principes, supposés coupables, que vous avez pu recevoir de moi; & votre fidélité à ces principes, si votre conduite n'était pas très ouverte & très pure, votre attachement pour moi, indiscrètement manifesté, pourraient vous exposer à la malveillance de vos supérieurs.

Votre premier soin, pour éviter toute censure, doit donc être que vous vous montriez tout de suite l'ami de votre patrie et que vous vous y naturalisiez, pour ainsi dire, autant qu'il sera possible. Que vos études soient dirigées d'après ce sentiment. Prenez connaissance, ou plutôt continuez l'étude que nous avons commencée ensemble, de la géographie, des productions, du commerce, des arts, de l'histoire naturelle, des mœurs de votre pays & ne vous occupez désormais du reste de l'Europe que dans ses rapports avec la Russie. Vous avez besoin de travailler sur vous-même, défiez-vous souvent de votre propre jugement. La modestie doit être une de vos premières vertus, votre raison y gagnera plus de maturité, les idées d'autrui viendront plus sûrement se marier aux vôtres & le soupçon s'éloignera de vous. Vous aigrirez, au contraire, les esprits par un caractère entier & imployable ou par la suffisance. A votre âge la modestie rend discret sans trahir la vérité; dans un âge plus avancé la candeur, l'aménité, une franchise simple & sans prétention font écouter la vérité & n'irritent personne.

La collection des modèles que nous avons fait faire ici, les livres que vous avez rassemblés, le genre de connaissances que vos voyages vous ont mis à portée de recueillir dans différents ateliers, peuvent être un hommage utile à votre patrie : c'est dans cette intention que nous nous en sommes occupés.

Si des idées passagères ont produit parfois des désirs étrangers à ceux-là, votre devoir, vos premiers sentiments, je dirais vos habitudes mêmes, ont servi à les combattre, & vous en avez triomphé sans peine toutes les fois qu'ils contrariaient votre attachement pour l'auteur de vos jours.

En limitant vos vues, en vous renfermant dans des objets que votre âge & votre position comportent, en montrant pour votre patrie la sollicitude d'un homme de bien & d'un bon esprit, en vous montrant sou-

mis aux lois & à l'ordre établi, en respectant la religion & les usages du pays, en remplissant avec zèle & exactitude les devoirs du poste où vous serez placé, la censure & le soupçon ne troubleront pas votre repos & vous pourrez tranquillement suivre vos études.

Quelques personnes ont mis en question, si l'on vous permettrait de vous livrer à l'étude, mais comment dans un pays, où l'on appelle à grands frais les professeurs étrangers, où le prince qui a régné avec tant de gloire a dit à un jeune homme qui avait acquis de l'instruction dans ses voyages, en y mêlant quelques talents agréables : «Je te pardonne de savoir danser», et qui a lui-même montré des talents distingués dans des parties utiles, dans un pays où les écoles normales se sont établies avec tant de rapidité & avec une surveillance aussi active de la part de l'impératrice, peut-on lever un semblable doute? C'est de vous-même, du climat, des mœurs du pays & de la confiance plus ou moins bien établie en faveur de l'instruction que naîtront les obstacles contre lesquels vous aurez à lutter, & soyez convaincu que tous les efforts que vous ferez pour vous élever à une certaine instruction, si elle est solide & bien choisie, vous mériteront l'estime publique & l'attention de vos supérieurs. C'est donc une fausse terreur qu'on a cherché à vous inspirer & vous devez vous mettre en garde contre les insinuations qui vous seront dictées par la pusillanimité de quelques esprits serviles ou visionnaires.

Si vous pouvez étudier, vous le devez : votre tranquillité, les succès auxquels vous devez aspirer, l'accueil de vos supérieurs en dépendent. C'est du désœuvrement que vous devez vous défendre, car c'est le désœuvrement qui vous livrera à tous les dangers de votre inexpérience, qui seront augmentés encore par la fougue de votre âge. Si vous ne vous occupez pas beaucoup, si vous ne remplissez pas tous vos instants, l'ennui s'emparera de vous; vous chercherez, comme l'on dit, à tuer le temps, et c'est le temps mal employé qui vous tuera.

C'est donc pour votre propre intérêt, mon ami, c'est pour le bien de ceux qui dépendront de vous, et pour lesquels un bienfait pour être durable et utile doit être éclairé, que je vous demande de consacrer tous les jours et régulièrement une partie de votre temps à vous affermir dans les connaissances que vous avez acquises, à les étendre & à y en ajouter de nouvelles aussi propres à éloigner de vous la frivolité. Composez-vous en conséquence une bibliothèque peu étendue, mais bien choisie; placez les modèles que je dois vous envoyer, de manière à pouvoir les étudier et les faire connaître sans un grand déplacement.

Vous ne pouvez lutter avec succès contre l'influence du climat que par la sobriété & le choix dans votre nourriture, par un exercice journalier, quelque temps qu'il fasse, par l'attention à rejeter un grand nombre de précautions dont le luxe & la mollesse entourent les gens

opulents, qui rarement sentent que c'est par l'inaction & en ne refusant rien à leurs désirs qu'ils s'exposent à toutes les infirmités qui menacent l'espèce humaine & qu'ils paralysent presque absolument leurs facultés intellectuelles. L'art de faire un imbécile ou un maniaque se réduit à ne rien faire, à ne rien refuser à ses sens, à éloigner tous les stimulants de l'adversité.

Le régime que vous avez suivi jusqu'à présent peut être encore perfectionné. Vous y avez résisté dans les commencements parce que vous en méconnaissiez le prix. Vous vous y êtes livré cependant peu à peu, d'abord par imitation, ensuite par habitude & il a perdu alors de son âpreté. Il vous a mis à l'abri de l'influence de l'air & des hommes. Votre propre expérience, votre raison vous font donc un devoir de le continuer avec les modifications qu'un nouvel ordre de choses va nécessiter. Il ne vous en coûtera pas de le continuer, il vous coûterait beaucoup d'y revenir après l'avoir abandonné.

Mais comment résister à des invitations, à des exemples contraires, comment supporter le ridicule dont chercheront à vous couvrir quelques oiseux, qui, ne sachant pas ou ne voulant pas se rendre estimables comme vous, chercheront à vous avilir comme eux en faisant passer dans votre conduite l'insouciance, l'incohérence & la stérilité de la leur?

C'est ici le plus grand écueil. Vous ne pouvez l'éviter complètement. On vous fera un devoir de vous présenter au moins aux fêtes, aux bals, aux repas splendides qui se succèdent si rapidement dans la capitale que vous allez habiter. Vous ne pourrez pas vous dispenser d'y paraître quelquefois. Soyez-y spectateur, n'y soyez acteur qu'à votre corps défendant, partout observateur, mais jamais censeur. Que vos yeux & vos oreilles soient ouverts, mais que le doigt soit sur la bouche. Rappelez-vous ici l'entretien que vous avez eu avec Mme d'Harville. Elle a vécu à la Cour, elle a su y être aimable & s'y faire des partisans par les ressources de son esprit, sans qu'elle y ait été subjuguée par la frivolité. Elle a su tout voir, tout observer sans mécontenter personne, & vous pouvez juger si le bon sens, les saines lumières ont perdu chez elle de leur intensité par l'influence des illustres mannequins, au milieu desquels elle a vécu.

Vous ne pouvez pas vous présenter dans la société avec les mêmes avantages; votre âge, la dépendance où les jeunes militaires sont de leurs supérieurs, même au milieu des jeux & des plaisirs, vous empêcheront d'y prendre l'attitude, les manières qui conviendraient à votre caractère, aussi vous dirai-je : n'y allez que par devoir, & que tous vos goûts se portent à une petite société choisie, où l'on puisse se reposer un peu des fatigues de l'étiquette & déployer sa raison. La maison de Mme Zagriajski est la seule, à ma connaissance, où je pense que vous puissiez trouver le genre d'intérêt qui vous convient.

Mais ne perdez jamais de vue que les sociétés les mieux choisies ne doivent être regardées que comme des moyens de délassement, où l'homme sensé vient se reposer des fatigues. C'est dans ses actions, dans la manière dont il s'acquitte des fonctions qu'on lui a confiées, qu'il déploie tous les moyens, qu'il donne toutes ses forces. Il abandonne la gloire d'un succès dans la société à ceux qui sont avides de cette fumée d'éloges que provoque la jactance.

Portez du zèle, de l'exactitude, du dévouement & de l'intelligence dans toutes les fonctions qui seront attachées à votre place, mais que la solitude & le recueillement vous aient auparavant préparé à bien servir votre patrie. Vous pourrez ensuite laisser bourdonner autour de vous les frelons de l'envie. Ce n'est point à des succès locaux & éphémères que vous devez aspirer, ce n'est point à des petites censures individuelles que vous devez vous arrêter. Vous devez toute votre existence morale & physique à la vérité, à la justice, à l'ordre & au bonheur du plus grand nombre. Voilà une tâche digne de vous.

Pour que vous trouviez toujours de l'agrément dans votre retraite, que votre appartement soit simple, propre, commode, peu étendu & bien exposé; que vous y trouviez toutes les ressources qui conviennent à vos vues. Ayez votre table particulière, où vous puissiez retrouver les souvenirs de Kiew & de Genève, où vos amis seront traités comme vous-même sans distinction, sans étiquette & sans apprêt. Chauffez peu votre appartement. Que le bon Voronikhin en occupe un petit coin & qu'il vive avec vous. Tâchez d'avoir pour tout serviteur Pavel, qui dans les circonstances laborieuses pourra toujours se faire aider. Évitez avec le plus grand soin d'être seul dans aucun cas, la présence d'un homme estimable vous rendra plus fort contre vos propres faiblesses & vous encouragera dans l'exécution du plan que vous vous tracerez. C'est de votre attention à développer & conserver vos forces physiques que dépendront le développement & la force de votre caractère & de votre entendement.

Votre père demande toute votre attention & doit sans cesse réveiller toute votre sollicitude. Que vos soins & votre empressement auprès de lui lui offrent des consolations, & qu'il trouve auprès de vous plus d'agrément qu'auprès de qui que ce soit. Vous vous préparerez par là de grandes jouissances en prenant des mesures prudentes pour garantir la vieillesse de votre père de tous les maux qui la menacent. Écrivez à votre mère de Vienne & de Pétersbourg. Vous la verrez ensuite, lorsque votre père vous le conseillera, mais que votre domicile soit à Pétersbourg, à moins que vous n'entrepreniez un grand voyage pour prendre connaissance des affaires domestiques de votre père, qui tôt ou tard doivent devenir une de vos premières occupations.

Ayez sans cesse sous vos yeux dans votre appartement le portrait de

votre père & celui du comte Golovkin, & en voyant ce dernier, dites, mon tendre ami, qu'il sut faire le bien, qu'il sentit le prix de la sobriété, de l'économie, de la retraite & de l'étude, & qu'il chercha ses plus douces jouissances dans le contentement de soi & dans l'amitié qu'il connut si bien & qu'il ne trahit jamais.

Mon premier vœu serait que votre appartement fût le seul & unique foyer de vos plus pures délices, qu'il ne fût accessible qu'à l'amitié ou à des personnes dignes de votre estime. Vous aurez besoin de conseils & d'appui dans la carrière épineuse qui s'ouvre devant vous.

J'aurais voulu vous rappeler tous les bons principes de conduite, vous remettre sous les yeux les bons modèles que nous avons rencontrés dans nos voyages, tous les objets utiles qui doivent occuper votre pensée, mais la célérité qu'on a mise dans votre départ, le peu de séjour que vous ferez probablement à Strasbourg, l'inconvénient qu'il y aurait à vous écrire au delà des frontières de la France sont des obstacles impérieux qui m'empêchent de vous dire dans deux fois vingt-quatre heures tout ce qu'une expérience de douze ans passés avec vous peut m'avoir appris, & de vous le dire de manière à vous faire aimer la vérité & à la graver profondément dans votre souvenir.

Je m'en rapporte à votre discrétion pour m'écrire; je ne douterai point de votre empressement, mais je douterai de l'efficacité des mesures qu'il vous sera permis de prendre. Mais je vous invite, par tout ce que vos souvenirs ont de plus cher, à écrire tous les jours une question, un vœu, une pensée sur votre propre éducation; vous m'en adresseriez une copie, quand la Providence vous en fournirait l'occasion, & je répondrais aussi bien que je le pourrais.

Dans tous les temps comptez sur mon attachement, puisque c'est tout ce qu'il m'est permis de vous offrir, & pensez quelquefois que le plus grand de mes tourments sera désormais d'ignorer votre destinée. Embrassez Demichel & Voronikhin pour moi & qu'ils vous le rendent.

A Paris, dans l'appartement & sous les yeux de sieur Bosc, le 9 décembre 1790.

57

Strasbourg, le 14 mars 1792.

Vous m'avez délivré d'un fardeau bien pesant, mon cher Otcher, en me donnant de vos nouvelles. Je ne savais à quoi attribuer un silence qui s'accordait si peu avec les sentiments que je vous connais. Je sais combien il vous en coûte pour vous déterminer à écrire, mais je sais aussi de quels efforts vous êtes capable, lorsque vous jugez qu'une lettre peut être utile à la tranquillité de vos amis. C'est beaucoup de

m'avoir écrit & de l'avoir fait avec la franchise qui vous est naturelle; mais souffrez que j'ose vous dire que ce n'est point encore assez. Je ne connais qu'un langage avec vous, celui de la vérité, je n'en emploierai jamais d'autre. Je ne serais pas digne des sentiments que vous me conservez encore, si j'étais capable d'user avec vous de cette flatterie que vous aviez si fort en horreur. Je pense, mon bon ami, que vous avez des torts réels envers M... & que vous devez vous empresser de les réparer. Vous connaissez la vive sensibilité de cet homme respectable; depuis un an & plus vous en êtes séparé & vous ne lui avez point encore donné de vos nouvelles! Réfléchissez sur cette conduite & vous sentirez bientôt ce qu'elle a de répréhensible. Il est des devoirs qu'aucune considération humaine ne peut ni ne doit nous empêcher de remplir. L'expression naïve des sentiments commandés par la nature ne peut être désapprouvée par personne, & lorsqu'on se borne à cette unique expression, j'ose croire que, bien loin de nuire, elle doit, au contraire, tourner tout entière à l'avantage de celui qui en fait usage. Pourrait-on vous faire un crime d'oser dire à l'homme qui a fait pour vous les plus grands sacrifices, dont les principes & le désintéressement vous sont si bien connus, que vous êtes reconnaissant, que vous l'aimez toujours, que vous ne l'oublierez jamais. Vous lui deviez cette douce & unique consolation & vous ne la lui avez point encore donnée; vous savez combien il a dû être sensible à votre silence, & vous vous êtes montré insensible à tout le chagrin qu'il en a ressenti & qui fait encore le plus grand tourment de sa vie. Je vous afflige, mon cher Otcher, mais comment puis-je vous écrire & me taire sur un objet aussi important pour vous? Pardonnez à cet élan d'une âme sensible & trop vivement affectée, je vous aime trop, mon bon ami, pour ne pas oser vous dire tout ce que je pense, tout ce que je sens. Écrivez, écrivez, comme moi, tout ce que vous pensez, tout ce que vous sentez, & vous trouverez alors mon excuse dans les propres sentiments que vous éprouverez.

J'ai envoyé votre billet à notre ami, j'envoie sa réponse à Mme Zag. Elle vous la communiquera, vous y verrez tout entier le cœur de ce respectable ami, ce cœur qui vous est si bien connu, ce cœur qui est toujours plein de vous. Aimez-le encore, osez-le lui dire & tout sera réparé.

Souffrez, mon bon ami, que je réponde dans votre lettre au billet du bon Voronikhin.

Vous m'avez fait un bien grand plaisir, mon cher Voronikhin, de me donner quelques marques de votre souvenir. Je n'en avais pas besoin pour vous continuer tout l'attachement que je vous ai voué, je n'en avais pas besoin non plus pour être assuré que vous ne m'aviez point oublié. Je connais trop bien votre cœur pour lui faire une pareille injure, mais je souffrais d'un silence auquel je ne m'attendais pas, j'en

ignorais la cause, & il me mettait dans une gêne bien tourmentante. Vous m'avez enfin délivré de cette peine cruelle, & mon premier, mon unique soin est de vous en témoigner ma vive reconnaissance. Et moi aussi, mon bon ami, je conserve de précieux souvenirs, rendez-les-moi chers de plus en plus en me donnant de temps en temps l'assurance qu'ils vous sont aussi précieux qu'à moi. Ce bonheur, ces plaisirs sont de tous les temps, de tous les lieux, ils sont indépendants de toutes les circonstances, ils sont le seul bien qu'on ne saurait ravir aux âmes honnêtes & sensibles. Adieu, mon cher Voronikhin, continuez d'être toujours vous-même & vous jouirez longtemps encore de ce bonheur, & vous en ferez jouir vos plus sincères amis. Adieu, je vous embrasse comme je vous aime.

Je reviens à vous, mon cher Otcher, pour vous dire que je vous aime bien sincèrement & que les sentiments que vous m'avez inspirés n'auront d'autre terme que celui de mon existence. Vous sentez que je vous dis la vérité & vous ne lisez pas sans attendrissement les expressions d'un cœur aussi vrai qu'il est sensible.

Adressez-moi votre lettre à Strasbourg, rue Saint-Nicolas, n° 8, & elle sera remise sûrement.

58

La comtesse d'Harville à Otcher.

A Douai, le 27 vendémiaire an IV [1].

Mon cher Otcher!

Conservez-vous encore quelques souvenirs à l'amie de votre enfance? M. Olivier m'a écrit à son retour en France que ma lettre avait choqué les opinions qui gouvernaient alors votre pays. Il m'a mandé que sa femme devait me donner de vos nouvelles à son retour, mais je ne l'ai pas vue, toujours renfermée dans sa campagne en bonne fermière cultivant ses choux, tandis que je tremblais pour les jours de tout ce qui m'était cher. Enfin, la paix nous rend au bonheur, le monde va devenir une grande famille d'amis, & je puis espérer de connaître le sort des amis auxquels je conserverai toujours un tendre intérêt. D'abord vous dirai-je combien j'ai de joie? Consolez les mânes de votre malheureux ami en lui découvrant son existence, s'il l'a conservée. Ceci est encore une énigme pour elle & pour moi. Son enfant vit, sa femme ignore de même son sort. L'enthousiasme de la liberté l'avait égaré, il était trop bon, trop estimable pour connaître les hommes & les juger. Dites, je vous

[1] Le 18 octobre 1796.

prie, mon cher Paul; mille choses pour moi à votre père, à Madame votre mère, au comte Golovkin, s'il se souvient de moi, & comptez à jamais sur l'amitié que je vous ai vouée dès votre enfance.

..... sénateur me charge de mille choses pour vous. Ma mère aujourd'hui.....[1] Mornay mère de trois jolis enfants se rappelle à votre souvenir, ainsi que ma famille.

59[2]

Romme au comte Stroganov.

Examinons ensemble votre caractère, vos goûts, vos sentiments, les progrès que vous avez faits dans vos études, vos défauts & les espérances que vous donnez pour l'avenir. Examinons les dispositions de votre santé & tout ce qui peut dans votre conduite journalière la fortifier ou l'affaiblir.

Constitution physique.

S'il ne s'agissait ici que de votre santé, on pourrait dire qu'elle est parfaite; le sommeil & la digestion se font bien, mais si vous vous examinez relativement à vos dispositions à résister aux grands froids ou aux grandes chaleurs, à faire des exercices longs & violents, vous devez avouer que vous faites beaucoup moins que vous ne devriez pour vous endurcir à toutes les intempéries & à toutes les fatigues. Vous avez quelquefois beaucoup de courage, mais c'est par élans, par boutades, votre zèle se ralentit aisément, même au milieu des bons exemples. Vous qui avez bravé sans peine les froids de 20 degrés, vous vous plaignez du froid lorsque le thermomètre montre 11 degrés de chaleur. Vous demandez de fermer les fenêtres de votre chambre à ce même degré, tandis que de vous-même, & par le seul désir de vous faire au climat de votre patrie, vous avez voulu faire une promenade par 14 degrés de froid, sans pelisse & en simple chapeau. Il y a peu de jours où la crainte du froid vous a fait prendre des précautions pour vous en garantir dans le choix de vos habits, ou dans l'appartement que vous habitez, d'autant plus déplacées que dans le même temps des personnes affaiblies par l'âge & délicates par santé loin de se plaindre de la température la trouvaient agréable. Si vous êtes occupé à quelque exercice qui soit bien de votre goût, à peine vous apercevez-vous de la

[1] Passages qui n'ont pu être déchiffrés.

[2] Cette lettre a été trouvée par nous dans les archives de feu I. Kouris. Une main étrangère y a inscrit l'annotation suivante : « Notes de Romme. Examen du caractère, des goûts & des dispositions du jeune comte de Stroganoff. »

rigueur du temps. A quelques égards votre délicatesse est donc plus dans l'imagination que dans votre constitution physique. L'inertie a le diable inconvénient de nous laisser à toutes les impressions physiques extérieures & d'efféminer l'âme & de l'amortir tout à fait à la longue. L'inertie change tellement l'état des choses que par elle l'homme le plus robuste & doué d'une âme forte & hardie deviendra faible de corps & poltron.

Comme à la longue les exercices du corps & l'occupation de l'esprit répétés régulièrement donnent à la longue de la vigueur au corps & de la légèreté & de l'adresse, & à l'esprit de l'énergie, de la force & de la facilité. Les bains froids vous ont fait du bien, mais vous avez montré une grande répugnance à les continuer. La natation est cependant extrêmement nécessaire & demande une hardiesse dans l'eau que vous n'avez pas. La tempérance & la sobriété sont des qualités bien essentielles; par elles on s'aguerrit contre la nécessité, on surmonte facilement les circonstances les plus critiques dans lesquelles tout homme peut se trouver. Elles modèrent les passions, adoucissent le caractère & donnent à la raison de la sagacité, de la constance & de la force. La sobriété peut être envisagée ou par rapport à la qualité des aliments ou par rapport à leur quantité. La nature fait éprouver des besoins plus ou moins vifs, suivant l'âge, la santé & le genre d'occupations auxquelles vous vous livrez. Un jeune homme bien constitué éprouve ces besoins dans toutes leurs forces; satisfaire son appétit est une grande jouissance pour lui, mais il ne doit pas aller au delà, & doit le faire avec modération & en se conservant les mets les plus simples, les plus sains & les plus faciles à trouver partout. Pour ne pas s'écarter de cette règle, qu'on se représente un homme accoutumé à prendre son thé & son café, à se nourrir de mets choisis, délicatement préparés, & à boire des vins fins, des liqueurs. Qu'on mette en campagne cet homme voluptueux, quelle dépense, quelle suite nombreuse, quel équipage ne lui faut-il pas & quel retard, quelle lenteur sur sa marche! Avec ces goûts peut-il satisfaire sa curiosité dans les voyages? Tous les lieux lui seront-ils accessibles? Il lui faut des chemins faciles & commodes, un temps beau & chaud, & tout ce qu'il ne pourra voir qu'en sacrifiant ses délices, il ne le verra pas. Vous êtes bien au-dessus d'un pareil homme. Vous savez vous contenter des aliments simples du paysan & les fatigues de voyage vous sont assez connues pour que votre curiosité ne soit pas irritée par des obstacles de ce genre. Mais vous avez besoin dans le repas & lorsque vous vous trouvez à une table délicatement servie, de quelques efforts pour combattre un penchant que vous avez quelquefois à changer le régime que vous avez suivi jusqu'à présent. Et les conseils éclairés vous deviennent encore nécessaires pour vous maintenir dans les principes de votre conduite. Vous avez besoin du savoir de l'arrêter & de la raison pour vous

affermir & vous rendre inébranlable dans les tentations & contre les invitations pressantes de vos convives. C'est du caractère & de la fermeté qu'il vous faut dans de pareilles circonstances, & rien n'est plus capable de vous en donner que d'écouter les motifs qui ont dicté ce régime, & de vous bien persuader des avantages qu'il vous donne, d'écouter l'approbation de ceux qui vous donnent l'exemple d'une semblable sobriété & fermer les yeux sur des exemples contraires. Examiner, résoudre, rester ferme — voilà le principe qui dirige l'homme de bien dans sa conduite en général. Prendre une résolution sans examen — c'est de l'étourderie, rester inébranlable dans une opinion sans l'avoir examinée — c'est de l'entêtement, de l'opiniâtreté. Connaissez donc les perfections dont vous approchez le plus, afin de les atteindre tout à fait & de se rendre inattaquable au milieu des attaques des sens & du mauvais exemple. Les vêtements doivent être simples, propres & commodes, votre goût dans ce genre est bon, à quelques égards la simplicité vous plaît, mais vous ne recherchez pas encore assez la propreté; quant à la commodité, elle est relative à la façon des vêtements, & vous prenez facilement des plaintes pour un bas trop court, des culottes trop larges ou un habit qui vous paraîtra trop léger & non seulement vous ne combattez pas votre délicatesse à cet égard, mais vous n'avez jamais su exprimer tranquillement & de sang-froid ce que vous désirez pour être mieux. De l'emportement & des pleurs sont les seuls signes extérieurs de votre mécontentement. Quoiqu'ils n'aient jamais réussi, vous auriez moins à souffrir & vous inquiéteriez moins ceux qui vivent avec vous, si vous faisiez connaître avec plus de modération & gaîment même vos besoins, qu'il vaut toujours mieux indiquer clairement que de laisser deviner. Travaillez sur vous-même comme un artiste travaille dans son atelier; sans cesse il examine, il compare, approuve, rejette, efface, corrige, ajoute & conduit ainsi son ouvrage à la perfection dont il sera susceptible & se fait une route à la réputation, à la gloire et au contentement de lui-même. Telle est la marche de tout homme qui ne veut pas être inutile dans la société & compte pour beaucoup les avantages du mérite, des vertus & de l'instruction. Les qualités de l'âme & de la raison élèvent un homme au-dessus d'un autre, c'est par elles qu'on se rend supérieur ou médiocre, noble ou vil, humain ou dur, hardi & brave ou poltron, généreux ou avare; quant aux exercices, comme le cheval, l'escrime, la promenade, les courses, le fusil, la natation, là vous avez perdu à beaucoup d'égards & vous ne sentez pas ce qui vous manque. Un cheval vous paraît lent ou vif, mal dressé, incommode, tandis qu'un bon cavalier saurait s'en rendre maître sans peine & sans bruit, & le trouverait supportable ou agréable. Vous criez, pestez, si le cheval ne devine pas ce que vous désirez de lui, & vous ne songez pas un seul instant que c'est vous-même qui le dirigez mal. L'escrime vous

fatigue souvent, les courses vous ennuient parce qu'elles ne sont pas attrayantes pour vous. La natation est nulle à cause de votre répugnance pour l'eau. Le fusil vous est peu connu.

Pour juger de la vérité, comparez-vous avec d'autres. Vous pouvez soutenir une longue marche & vous le faites quelquefois, mais pour cela il faut que vous soyez occupé de quelque idée qui vous distrait. Sur votre délicatesse avez-vous la hardiesse de ceux qui entrent dans l'eau du premier abord, ne faut-il pas encore vous exciter?

Que devez-vous donc faire pour votre constitution physique? Plus d'exercices à cheval & à pied, nager & courir, sauter, porter, vous exposer plus que vous ne le faites encore aux intempéries des saisons & fortifier à cet égard la bonne volonté que vous avez quelquefois; continuer la sobriété & la tempérance que vous avez pratiquées jusqu'à présent, y ajouter dans l'occasion, moins chercher à vous couvrir le jour ou la nuit, convaincu d'avoir précisé de votre coucher, de vous déshabiller, être moins lent à vous habiller & moins difficile dans votre chaussure.

Moral.

Entêté, jaloux, paresseux, égoïste insensible, cédant aux représentations raisonnées, s'irritant de la raillerie & du persiflage lorsqu'il en est l'objet, ne suivant un conseil ou ne se soumettant à une défense non motivés qu'autant qu'on est parvenu à lui inspirer une grande confiance; sensible aux récompenses, ne se doutant pas encore des procédés qui pour des êtres sensibles sont moins les liens d'amitié que les prérogatives, les jouissances; ignorant ce qu'on nomme générosité, libéralité, étant cependant étonné qu'on ne soit pas généreux pour lui; ayant un tact presque toujours sûr pour juger des personnes qui l'entourent dans ce qui peut avoir rapport à sa manière d'être, ne se livrant pas aisément à ceux qu'il ne connaît pas assez, aussi quelquefois trop libre avec ceux qu'il voit souvent; écoutant avec docilité tout ce qu'on lui dit en tête à tête, mais se montrant revêche aux dépréciations publiques, surtout lorsque les témoins ne lui sont pas connus. Son amour-propre humilié s'exhale en mauvaise humeur — taquinerie, & c'est dans ces moments qu'il tâche d'exercer son esprit de domination. Il a beaucoup de sensation, plus d'idées justes que son âge le comporte, mais nul sentiment.

(Extrait des Archives de feu I. Hér. Kouris.)

ANNEXE VI.

CORRESPONDANCE DU BARON G. A. STROGANOV AVEC LE COMTE P. A. STROGANOV ET AVEC ROMME.

(Extrait des Archives Stroganov.)

60

Le baron Stroganov au comte Stroganov.

Bonjour, cher cousin, je vous écris de Riga & fort à la hâte, parce que je suis invité à dîner chez M. Bekleschoff & qu'il est temps que je me prépare. Je vous félicite, mon cher ami, sur le grade que vous venez de recevoir; cela m'a fait beaucoup de plaisir parce que je crois que cela ne vous sera pas indifférent, c'est Backert qui est arrivé à ma rencontre qui m'a donné cette bonne nouvelle; mais il a été aussi le porteur de nouvelle bien affligeante pour moi & qui me tourmente beaucoup : la malheureuse maladie de maman a augmenté à un point inouï, elle ne peut plus souffrir personne que Lisinka. Jugez quel sera mon sort si elle m'éloigne d'elle & m'empêche de lui être utile comme je l'aurais désiré. Voilà, mon cher ami, dans quel état nous sommes; toutes les consolations que je croyais trouver à Pétersbourg près de maman sont évanouies. Ma pauvre sœur Narichkine n'ose plus se présenter chez maman; sa porte lui est toujours fermée, de sorte que maman n'est soignée que par de mauvaises femmes de chambre qui ne sont surveillées par personne & qui doivent rendre maman plus malheureuse. Dans six jours je saurai mieux ce qui se passe chez elle, & quel est son état. Je vous le manderai. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que M. Romme.

61

Le baron Stroganov à Romme.

Strasbourg, le 18 juin.

Monsieur,

Je ne saurais vous exprimer tout le plaisir que je sentis le jour que je reçus la lettre de mon cher papa, par laquelle il m'annonça son consentement, ainsi que celui de mon oncle, à notre réunion. Elle me fait

d'autant plus de plaisir, que cela me procurera l'occasion de vous témoigner de vive voix toute la reconnaissance que j'ai pour les bons avis que vous m'avez donnés jusqu'à présent. Soyez bien persuadé que je ferai tout mon possible pour les mettre à profit, ainsi que pour mériter votre amitié & votre confiance, dont je n'abuserai sûrement jamais. Pour ce qui regarde le modèle que vous m'offrez sous les yeux, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a fait sur moi le plus grand effet. Je réfléchis déjà au moyen de le mettre en exécution & je sens que j'aurai beaucoup de peine, mais que ne ferait-on pas pour mériter votre amitié & vos soins! Ne doutez donc plus, Monsieur Romme, de tout l'empressement que je mettrai à exécuter tous les conseils que vous m'avez donnés & de tous les soins que je prendrai à ce que vous ne vous repentiez jamais de nous avoir réunis.

Je suis, avec un tendre attachement, Monsieur, votre très humble & obéissant serviteur.

G. Stroganoff.

62

Je puis enfin, Monsieur Romme, vous annoncer mon arrivée & encore suis-je obligé de le faire à la hâte. Je vous ai promis de vous parler de l'état dans lequel je trouverai maman, je me trouve bien malheureux de n'avoir jamais que de mauvaises nouvelles à vous apprendre. Maman n'a plus ces crises que vous lui avez connues, elle n'est plus si agile, mais aussi est-elle continuellement malheureuse; il y a quatre ans qu'elle avait de bons moments où elle était contente de tout ce qui l'approchait & où elle pouvait trouver du plaisir à beaucoup de choses; actuellement tout a changé, il lui semble que tout ce qui l'approche lui veut du mal, ce qui lui donne une méfiance qui nous rend tous fort malheureux. Je crains beaucoup ne pouvoir lui être d'aucun secours, car elle croit voir en moi un fils qui n'est arrivé que pour la rendre malheureuse, mais, heureusement pour moi, cette idée ne lui vient que lorsque je suis obligé de lui désobéir pour suivre les ordres de mes tuteurs, & je crois que je pourrai avec le temps me dispenser de faire toutes ces visites que l'on dit indispensables. Quand on connaîtra mon motif, l'on m'excusera de négliger ce devoir pour en remplir un autre qui est plus cher à mon cœur. Je vois bien rarement mon oncle, le comte Stroganoff, & c'est par ordre de maman; rien ne me fait plus de peine que cela, tout ce que je pourrais vous dire concernant les soins que mon oncle prend de moi ne vous donnerait qu'une idée imparfaite des bontés dont il nous comble tous les jours, ma sœur & moi. Je suis obligé de vous quitter parce qu'il m'est venu du monde. Adieu, Monsieur Romme. Je vous embrasse de tout

mon cœur, ne m'oubliez pas, je vous en prie, & donnez-moi toujours de vos conseils.

Je suis bien fâché de ne pouvoir écrire à Popo, ce sera pour la poste prochaine.

Je l'embrasse de tout mon cœur; sa sœur & son bon papa se portent parfaitement bien.

63

Strasbourg, ce 25 mai.

Je ne vous occuperai pas dans ma lettre des regrets que j'ai de vous quitter, vous devez vous en douter, si vous connaissez tout l'attachement que j'ai pour vous. La lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire n'a pas peu contribué à l'augmenter, & je vois avec la plus grande satisfaction que vous n'avez pas renoncé à me donner de bons conseils & que vous voulez encore vous occuper de moi. Ce qui me chagrine, c'est la crainte que vous paraissez marquer de ce que vos avis ne m'importunent; soyez persuadé, Monsieur Romme, que je les recevrai toujours avec le plus grand empressement & la plus vive reconnaissance, ils n'arriveront jamais trop tard & me trouveront toujours disposé à les mettre à profit, car je ferai en sorte que mon séjour à Pétersbourg & les personnes que j'y fréquenterai ne me détournent pas de la voie dans laquelle M. Demichel & vous avez toujours cherché à nous conduire, & que je sois par conséquent toujours digne de mériter l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi. Après deux ans de séjour ensemble, je crois vous connaître assez pour me flatter que vous continuerez toujours à m'éclairer par votre correspondance; vous devez me connaître assez vous-même pour être persuadé que j'y mettrai le plus grand prix & que ceux qui m'ont dit la vérité ont toujours été mes amis.

Vous m'avez fait ouvrir les yeux sur la conduite que je voulais tenir avec mes parents à mon retour en Russie, il est certain qu'elle est contradictoire avec mes sentiments. En faisant toutes ces emplettes mon dessein était de leur faire plaisir, de chercher à les distraire par la vue de ces objets, mais je n'avais pas réfléchi que tout le monde ne saisirait pas mes intentions, & que les apparences étaient contre moi & même offensantes pour ceux à qui je destinais ces bijoux.

Je vous ai donc bien des obligations de m'avoir éclairé sur ma conduite. Je vois qu'avec les meilleures intentions du monde on se trouve souvent blâmable. Mais j'ai une ressource que beaucoup de personnes n'ont pas & que j'ai le bonheur d'apprécier, c'est d'être guidé par de bons conseils & que je tâcherai d'observer le plus rigoureusement possible pour en mériter toujours la continuation. Je voudrais, Monsieur Romme, que

vous fussiez bien persuadé de ce que je vous dis, & vous ne me le prouverez qu'en continuant de me donner de vos nouvelles & des instructions que vous croirez m'être nécessaires. Je désirerais beaucoup que mon cousin, qui me connaît peut-être mieux que vous, puisse vous persuader du prix que je mets à vos conseils.

Quant à ma correspondance, je me suis peut-être trop avancé en vous promettant de vous écrire régulièrement tous les huit jours. A mon arrivée à Pétersbourg vous devez concevoir que les premières semaines je serai trop occupé de toute ma famille pour penser à autre chose; mais je puis vous promettre que, ces premiers moments passés, il entrera dans mon plan de consacrer les heures nécessaires pour entretenir une correspondance de laquelle j'attends beaucoup de bien. Mon plan une fois fait, je vous le communiquerai, &, s'il est convenable, je ne m'en écarterai jamais. Je finis ici ma lettre en vous priant d'être bien persuadé du sincère attachement avec lequel je serai pour la vie.

64

Romme au baron Stroganov.

1787.

Mon cher Baron, notre réunion n'est donc plus un désir éloigné, c'est un projet proposé en forme qui a reçu la sanction la plus complète par le consentement de Monsieur votre père & qui est résolu au gré de toutes les volontés pour le charmant mois d'octobre, qui sera le mois des vendanges & de la réunion des amis. Vous êtes & vous allez être plus étroitement aussi à Popo. Aux rapports (relations) de l'âge, à l'analogie des goûts, aux liens du sang vont se joindre ceux de l'amitié si, comme je l'espère, votre cœur est sain, & votre volonté bien décidée pour le bien, car il faut ces dispositions pour sentir le besoin d'un ami & apprécier tout ce qu'il vaut. L'amitié vraie qui embellit tout, qui fait goûter des plaisirs sans remords & les plus douces consolations dans les peines, l'amitié ne germe qu'avec l'amour du bien, elle affermit dans une bonne résolution, elle donne du courage & de la force pour surmonter les obstacles qui se présentent, elle donne cette généreuse, mais trop rare inclination à nous occuper des plaisirs & des peines d'autrui plus que des nôtres propres. A mesure que vous avancez en âge, votre raison se fortifie & votre cœur s'ouvre sans doute à la sensibilité. Eh bien, mon cher Baron, ce même sentiment qui vous porte à aider un malheureux, à compatir à sa misère, ce même sentiment vertueux est celui qui vous fait désirer un ami & qui vous rend digne d'en avoir un. Venez donc auprès de Popo nourrir & développer d'aussi belles dispositions; nous

croirons avoir préparé le complément le plus important pour votre éducation, si en vous rapprochant nous avons déterminé entre vous deux une amitié vraie, solide & durable. Cette association (réunion) rendra plus vifs les sentiments qui vous attachent à vos parents, à votre patrie & vous fera sentir que vous ne vous en êtes éloignés que pour reparaître un jour parmi eux & en présence de vos supérieurs, plus dignes de la tendresse des uns & de l'attention des autres. Depuis que ce projet est arrêté, je sens que vous me devenez plus cher. Je voudrais m'entretenir avec vous avec confiance & sans réserve avec l'ami de Popo, comme je voudrais que vous me parlassiez de même sans contrainte, librement & avec franchise. Il fut un temps où la pétulance de votre âge eût été un obstacle aux bons effets que nous avions lieu d'attendre maintenant de votre association, mais j'augure si bien de votre raison & de l'intérêt que vous prenez à votre cousin que, si sa vivacité ou sa légèreté l'écartaient de l'ordre, vous nous aideriez à l'y ramener & à l'y maintenir par votre exemple. Vous êtes plus âgé que lui & vous avez un commencement d'expérience du monde qu'il n'a pas encore, mais que j'aime mieux qu'il prenne de vous que d'un autre, parce que je crois que vous vous conduirez avec lui avec circonspection & avec prudence.

Essayons de nous faire une idée des perfections qu'il est permis à l'homme d'atteindre. Voyons quels sont les fruits d'une éducation soignée & le jugement que les bonnes têtes portent de lui. Représentez-vous un homme sain de corps, vigoureux & rompu à tous les exercices qui donnent de l'agilité, de la force & de l'adresse, comme l'équitation, la natation & l'escrime; il connaît la fatigue & ne la redoute pas, il est simple dans ses habits, mais propre & ne veut être ni le premier, ni le dernier à suivre la mode; il tient fermement à un régime sain & facile à suivre partout; il a fait une étude fort courte & très aisée de la meilleure manière de se conserver en santé, moyen sûr d'éloigner les maladies & les médecins, en satisfaisant à ses besoins physiques, & sait mettre des bornes à l'empire de ses sens, parce que ce n'est pas là qu'il cherche ses plus douces jouissances; c'est dans sa constitution morale, dans la trempe de son âme & l'exercice de sa raison qu'il trouve l'essence de l'homme & la source de sa félicité. Aussi notre modèle a-t-il donné un soin particulier à étendre & perfectionner ses facultés intellectuelles, car pendant son éducation il écoutait les bons conseils qu'on lui donnait & sa volonté était toujours portée à faire ce qui lui semblait bon. Auprès de ses parents il est respectueux & tendre, il étudie leurs désirs & leurs besoins, & s'empresse à leur rendre les soins qu'il en a reçus; il connaît les devoirs d'un fils envers les auteurs de ses jours & croirait les mal remplir s'il ne faisait que ce qu'ils prescrivent. Avec ceux qui dépendent de lui il est affable, accessible, juste, modéré dans ses demandes, il aimerait mieux se priver d'un plaisir que de le devoir aux fatigues & aux veilles de qui

que ce soit, aussi on le sert avec zèle & fidélité, on veille à ses intérêts & on étudie ses besoins; auprès de ses supérieurs il est respectueux, attentif, exact & empressé à remplir les ordres que prescrivent par leur bouche les lois, la justice, le bien public ou l'honneur national & il respecte la religion, en suit les pratiques par raison & avec intérêt; il n'est ni superstitieux, ni fanatique, souffre quand on en parle avec irrévérence & pour lui aime mieux qu'on Dieu (*sic*); il n'en parle qu'avec ses amis, il la regarde comme la source & le fondement de la vertu & des bonnes mœurs, qu'il distingue dans tous les états & auxquelles il rend hommage parce qu'il est convaincu que les bonnes mœurs peuvent seules établir l'union, la concorde, la confiance, sans lesquelles il n'y a point de bonheur parmi les hommes. Il aime sa patrie & la paix parce que sans la paix les arts, les sciences, le commerce languissent, les peuples souffrent & l'État perd de sa splendeur. Il est économe & modéré dans ses désirs & dans ses besoins personnels, afin de pouvoir être plus généreux, plus aisé dans les circonstances où l'humanité, le bien public, la bienfaisance sollicitent ses largesses.

Dans la société il respecte les vieillards, les femmes & les gens en place. Comme la société est un composé de toutes sortes de caractères, qu'on y voit l'homme brillant & le cynique, le pédant & l'ignorant, l'homme impérieux & le bas flatteur, le bavard & l'homme taciturne, l'ambitieux & l'insouciant, sans choquer personne & sans cesser d'être modeste & réservé, notre modèle s'attache de préférence à ceux qui tiennent le milieu entre ces extrêmes vicieux & qui tâchent à leur imitation d'être ni trop recherchés ni dégoûtants dans leur extérieur; il n'est point ignorant & ne fait jamais parade de son savoir, il pense & agit en homme éclairé & sent bien que ce n'est pas à lui de parler de ce qu'il fait, & à donner des leçons à qui ne lui en demande pas. Notre modèle est indifférent à la flatterie, méprise les flatteurs & ne flatte personne; il n'est point taciturne par humeur ou par censure, mais par réserve & par modestie; s'il parle dans un cercle il n'attaque l'opinion de personne parce que l'on se rassemble non pour disputer comme au collège, mais pour se délasser des occupations du jour, pour lier commerce avec ceux qui en valent la peine & peuvent l'instruire, écouter ceux qui y invitent par une élocution facile & une conversation intéressante; il ose quelquefois faire aussi des questions & donner ses réflexions, mais sans importance, ni prétention & dès qu'il a donné sa pensée, il évite soigneusement de la défendre avec chaleur; il aime quelquefois la société, mais il aime par-dessus tout ses devoirs & ses amis, & leur subordonne tout le reste. Avec une conduite aussi soignée, il jouit d'une sérénité charmante; il a souvent une gaieté douce & aimable, parce qu'il est souvent content; il n'est pas étranger aux plaisirs de la société, il sait y mettre de l'intérêt, de la grâce & de la gaieté, mais il n'est ni follement enthousiaste, ni ne s'en éloigne

14.

avec une autorité pédantesque; il sait qu'à tout âge on est exposé à faire des fautes & à tomber dans l'erreur, c'est alors qu'il sent son insuffisance & a recours à un ami; il se livre avidement à lui, lui ouvre son cœur, lui expose ses fautes, bien sûr d'être traité par lui non avec une coupable indulgence & une sévérité repoussante, mais avec justice, avec une vérité franche & des conseils bien réfléchis; il s'afflige des fautes de son ami, mais ne les passe pas sous silence, & il attaque ses faiblesses ou ses erreurs jusqu'à ce qu'il triomphe, mais il ne murmure pas. Oh! que les jouissances se multiplient auprès d'un tel ami, & qu'avec lui on aime la vertu.

Après ce tableau je vous demanderai, si vous aimeriez à rencontrer dans la société de semblables hommes, voudriez-vous leur ressembler & en faire vos amis? Eh bien, mon cher Baron, que ce tableau soit la mesure de votre conduite & que l'intérêt que vous prenez à votre cousin vous engage à examiner de combien il est éloigné de cet heureux modèle. Venez, faites sur lui les observations que votre âge comporte, & dans une confidence amicale attaquez ce qui vous semblera mal & approuvez ce qui vous semblera bon. C'est la plus noble & la plus importante fonction d'un ami, ce doit être la vôtre. Notre ami Demichel nous aidera aussi de son zèle & de ses conseils, & sur quatre que nous allons être tous réunis pour l'agrément commun, si l'un de nous s'écarte par légèreté, par paresse ou par tout autre motif, les trois autres seront contre lui & tiendront la bonne cause.

Cette lettre est longue, je crains bien qu'elle ne vous ait amplement ennuyé, & cependant je désirerais que vous en fissiez le sujet de vos attentions, & que vous me fissiez part des réflexions qu'elle vous suggérera, après l'avoir relue & en avoir conversé avec notre ami Demichel.

65

13 mai 1789.

Mes adieux, mon cher Baron, seront de nouveaux conseils, les derniers peut-être que vous recevrez de moi. Je compte peu sur votre correspondance, contre laquelle il va s'élever plusieurs obstacles: je m'y attends, ainsi je ne saurais blâmer un silence que je ne croirai pas volontaire.

Un jeune homme, qui, après une longue absence rentre dans sa patrie, est exposé à tous les regards. Soit curiosité, soit jalousie, soit intérêt sincère, on l'observe dans ses démarches, on étudie ses discours, on scrute ses pensées les plus secrètes; l'œil perçant d'une sévère critique, pour qui le masque de l'hypocrisie la plus adroite est toujours trans-

parent, plonge sur lui & tôt ou tard lui arrache son secret; il assure son triomphe, s'il ne trouve en lui que franchise & vérité, mais il le dénonce à la censure publique & le livre à la dérision & à la honte, s'il le surprend dans des dispositions équivoques; chacun dit son mot que l'opinion publique recueille, & il se forme un jugement rigoureux, mais exact, qui devient une des bases invariables des succès bons ou mauvais qui l'attendent dans sa carrière.

On va chercher en vous si les pays étrangers qu'on fréquente avec tant d'ardeur, si Paris que tout le monde veut voir & qu'on ne quitte qu'avec regret, sont vraiment des écoles pures, exclusives & infaillibles du vrai grand, du beau & du bon, ou s'ils ne sont pas plus sûrement un écueil contre les bonnes mœurs & contre l'amour de sa patrie sans lequel on ne porte dans la société que des sentiments flétris & stériles.

Chacun vous jugera à sa manière : la foule exigera de vous de l'amabilité, de la grâce dans le maintien, de la légèreté dans le propos, de l'insouciance dans toute occupation trop sérieuse, un sacrifice généreux de votre temps, de votre fortune, de votre repos, de votre réputation même, pour vous montrer le partisan zélé des délices de la société, des plaisirs stériles, mais bien séduisants que le bon ton y fait goûter. Le très petit nombre des hommes sensés vous jugera sur des principes plus austères & presque tous diamétralement opposés. Ils ne pensent pas que l'exercice de la raison soit un acte de roture, comme le vulgaire des grands.

Vous ne pourrez donc pas plaire à tous, & vous aurez à choisir entre l'accueil toujours gracieux de la multitude & l'estime simple & surtout sincère de quelques sages.

Plaire à tous n'appartient qu'à l'homme de génie qui commande à toutes les opinions, le fait adorer de quelques-uns, rechercher & respecter de tous; un aimable fourbe surprend ainsi pour quelque temps des succès aussi étendus, par la souplesse de son caractère qui fait prendre les formes & les allures que demande chaque situation.

Si l'accueil de la multitude suffisait à votre ambition, votre éducation toucherait à sa fin, & l'on ne pourrait lui reprocher que d'avoir été trop raisonnable & probablement trop austère, mais si vous vous rangez sous le drapeau des honnêtes gens, zélés pour le bien, actifs & simples, vous n'avez point encore assez fait, votre carrière est seulement commencée.

On a droit d'exiger beaucoup de celui qui, pouvant s'entourer des meilleures ressources pour son éducation, s'est expatrié dans l'espoir de trouver mieux. On ne peut vous pardonner cette défiance pour votre patrie, qu'en montrant par le choix & l'étendue de votre instruction, mais surtout par la pureté de vos intentions & la solidité de vos principes, que vous ne vous êtes éloigné de la Russie que pour apprendre à la mieux servir.

En rentrant en Russie vous trouverez votre famille éplorée, une mère qui, par sa situation doublement à plaindre, sollicite les plus grands égards; des tuteurs tristement occupés à mettre de l'ordre dans vos affaires & du calme dans les esprits; l'Impératrice ne dédaignant pas d'indiquer des mesures pour conserver plus sûrement vos intérêts; la partie saine du public prenant part à votre malheur dont vous sentirez peut-être bientôt toute l'étendue, — tout le monde attend de vous une gravité de principes, une modération de conduite bien nécessaire pour vous soutenir au milieu de tant de personnes.

Sera-ce au milieu de ce deuil général, sera-ce dans cette confusion de sentiments douloureux & de tristes intérêts, que vous étalerez les insipides colifichets dont vous êtes chargé? Attendez-vous que Madame votre mère porte avec quelque intérêt des yeux encore remplis de larmes sur des bijoux qui, au lieu de soulager sa douleur, ne peuvent que l'aigrir, puisqu'ils sont le signe de la frivolité qui vous a occupé, & de la manière injuste dont vous interprétez les sentiments? Est-ce un hommage digne d'elle, digne de vous, convenable aux circonstances? Son cœur ulcéré ne repoussera-t-il pas avec une juste indignation les brillantes bagatelles que vous voulez mêler aux crêpes funèbres dont elle est encore couverte? Cette inconséquence, qui me paraît si révoltante, fera-t-elle une impression moins vive sur les personnes dont l'accueil & l'estime vous sont nécessaires & aura-t-on tort de dire : on ne peut donc point quitter Paris sans payer un tribut à la mode & à la frivolité? Vous paraissez d'autant plus coupable, peut-être aux yeux mêmes de votre souveraine, que la circonstance qui vous rappela en Russie semblerait devoir vous pénétrer de sentiments plus graves.

Que vos parents, que vos concitoyens voient en vous une conduite régulière, de l'amour pour l'ordre, une sage économie dans vos dépenses, & vous pourrez aspirer au succès, au vrai bonheur, & on croira avoir reçu de vous un présent vraiment digne d'accueil.

Un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un jeune homme, c'est d'être réduit à être seul le gardien de son innocence & de ses vertus; le malheur est bien plus grand, lorsque c'est de plein gré & par égarement de raison, qu'il prend la résolution de régner seul sur sa conduite, & qu'il repousse, comme importun, tout autre surveillant que sa propre conscience. Eh! cette conscience peut-elle se faire entendre au milieu des mouvements tumultueux de l'adolescence? N'est-elle pas souvent étouffée dans le trouble des désirs? Et qui veillera pour elle dans ces moments de délire & de faiblesse? Qui la remettra dans la bonne voie? Qui ranimera ses forces? La sensibilité, l'aimable sensibilité ne fut-elle pas placée dans le cœur de l'adolescent pour inviter l'amitié à venir s'asseoir auprès d'elle, partager ses plaisirs & ses peines & l'aider de ses soins dans les crises orageuses de la vie?

Mon cher Baron, que votre cœur encore chancelant dans la route du bien se défie de ses propres forces, qu'il s'appuie d'une âme honnête, éclairée, qui vous fasse jouir des bienfaits de la vertu, en vous apprenant à la pratiquer. Ne fuyez point les conseils, ne les méprisez point & surtout ne vous faites pas une habitude de les écouter de sang-froid en conservant l'intention de n'en point faire usage : ce funeste courage est bien près de la perversité.

Je vous crois trop indulgent pour vous-même, & trop disposé à vous livrer à ceux qui savent flatter vos faiblesses; c'est un avis qui pourrait vous être utile s'il méritait votre attention, car il vous préserverait d'être trompé par ceux que l'intérêt appellera auprès de vous.

Je pourrais ajouter beaucoup à cette lettre, mais le temps ne me le permet pas; elle doit vous trouver à Strasbourg; elle serait peut-être inutile, si elle vous arrivait au delà.

66

Paris, ce 28 juillet n. s. 1789.

Votre lettre m'a affligé, mon cher Baron, parce que vous l'êtes vous-même. Les divisions qui règnent entre les personnes qui vous sont les plus chères, avec qui vous devez vivre en bon frère, en bon fils ou en bon ami, doivent vous pénétrer de la plus profonde douleur. A votre âge on ne peut guère se conduire de manière à conserver la confiance & l'attachement de tous, vous serez bientôt soupçonné de montrer plus d'inclination pour les uns que pour les autres, & vous vous trouverez, malgré vous, dans un des partis avec le chagrin de n'avoir pu concilier les esprits & d'être vous-même peut-être traité en coupable, après avoir montré des sentiments de paix, de douceur & d'attachement pour tous ceux à qui vous êtes lié par le sang, par l'amitié ou par la reconnaissance.

Pressé d'un côté par des personnes respectables de vous présenter dans la société avec tous les avantages qui accompagnent un jeune homme, flatté peut-être de l'accueil que vous y trouvez & des espérances qu'on présente à votre ambition pour la développer & lui donner cette impulsion qui caractérise l'homme de cour, vous auriez à combattre contre le nombre, contre l'exemple, & peut-être contre vous-même, si votre raison, rendue quelques instants à elle-même, osait concevoir la résolution de résister à tant d'attraits.

Invité d'une autre part à vous fixer auprès de celle qui vous donna le jour, qui vous témoigna toujours la tendresse la plus constante & la plus vive, qui, lasse du monde, fatiguée de toutes les turpitudes humaines, montre un amour sincère du bien, estime tous ceux qu'elle croit ver-

tueux, ose montrer son indignation & son mépris pour tous ceux que son cœur vertueux condamne, qui joint à des sentiments aussi respectables, même dans les erreurs qui pourraient en être la suite par ignorance ou par méprise, la douleur profonde de se croire abandonnée de quelques-uns, ou de n'avoir pu soumettre à ces principes sévères des personnes qui la touchent de près, — votre cœur est ulcéré, oppressé, déchiré de voir votre mère, l'objet de tous vos vœux, en proie à toutes les horreurs du soupçon & malheureuse de ses propres vertus.

Si au milieu de ce combat d'ambition & de piété filiale, de respect pour quelques personnes & de tendresse pour votre mère, entre l'attrait de la Cour & le charme de la retraite, entre la dissipation de la société & l'utilité de l'étude qui vous convient encore, si vous montrez de l'indécision, elle est naturelle & fait votre éloge. Mais vous ne combattrez pas longtemps, votre cœur & votre raison doivent triompher de tout ce qui s'oppose à des sentiments vrais qui vous sont naturels, qui ont fait jusqu'ici votre bonheur & le calme de votre conscience.

Votre âge vous fait encore un devoir de vous occuper dans la retraite à vous instruire & ce devoir s'allie parfaitement avec celui que vous prescrit votre piété filiale. L'humanité toute seule vous ferait un devoir de procurer quelques consolations, de semer quelques fleurs sur les pas d'une personne malheureuse & estimable, & tous les sentiments de bonté, de tendresse, de sensibilité & de vénération n'auraient pas sur vous autant d'empire que l'humanité toute seule? Je ne peux le croire.

Je tranche le mot, vous êtes à vous-même & à votre mère tant qu'elle vous maintiendra dans la route du bien, avant d'être à la société qui ne vous offrira que des plaisirs, à votre patrie à qui vous ne sauriez encore être utile. Exercez-vous dans la retraite, fortifiez votre raison par l'étude & votre cœur par la pratique des vertus; l'estime publique, comme l'estime particulière, est une conquête qu'on ne fait pas sans efforts, qu'on ne fait pas dans le tourbillon du monde, qu'on ne fait pas pour le grelot étourdissant de l'ambition. Il faut combattre constamment contre son ignorance, ses préjugés, ses faiblesses, & lorsqu'on est maître de soi, on est maître de toutes les tentations qui nous entourent, le cœur est calme & la raison assez forte pour fournir à la carrière de l'honneur & de la vertu & servir dignement sa patrie.

Si vous n'avez pas encore la jouissance de vous-même, vous êtes dans le cas d'un fruit non mûr qu'il faut bien se garder de détacher de la branche qui le porte; ce n'est que là, dans le silence des campagnes, que le soleil fait tomber sur lui une influence bénigne & féconde; la main perfide qui le cueillerait avant sa maturité & le servirait sur une table somptueuse arrêterait son développement & le flétrirait avant même qu'il fût présentable.

Vous m'avez demandé des conseils, je vous en donne, ceux-ci n'auront

pas beaucoup d'approbateurs, mais je ne peux sortir de mon sac que ce qui s'y trouve. Le plan que je vous propose ne doit point vous exclure absolument de la société, vous la fréquenterez de temps en temps, comme délassement, comme devoir, si vous voulez, mais vous ne devez aucune démarche à la manie des avancements, c'est dans votre bonne conduite & non dans les antichambres que doivent être vos titres au succès. Estimez-vous vous-même & l'on vous estimera.

ANNEXE VII.

CORRESPONDANCE DU COMTE P. A. STROGANOV AVEC SON PÈRE, LE COMTE A. S. STROGANOV.

(Extrait des Archives du prince Golitsyne, à Marino.)

67

Le comte P. A. Stroganov au comte A. S. Stroganov.

Très cher & vénéré père,

Je regrette vivement de n'avoir pas reçu de lettre de vous cette semaine.

Nous avons la collection des lettres de Pierre le Grand au comte Apraxine [1], il y en a qui sont très belles; dans l'une d'elles nous avons trouvé qu'il employait les forçats à la guerre, en guise de soldats, & qu'il les plaçait habituellement au premier rang. De toutes ces lettres il ressort qu'il écrivait très poliment à tout le monde. Nous lisons aussi le soir une traduction d'anecdotes sur Pierre le Grand, qui ont été déjà complètement traduites en russe par Mathieu Sémionovitch [2] & ses enfants. Cette lecture me plaît beaucoup. Ces jours passés nous avons dîné pour la première fois chez Ivan Stépanovitch Kokhious [3], qui commande en chef ici, & nous y avons vu les trois frères Lanskoï. Aujourd'hui également nous avons vu Madame Rogers.

Nous allons tous bien, grâce à Dieu, nous souhaitons qu'il en soit ainsi pour vous, & je vous demande votre bénédiction. Je vous prie de saluer de ma part ma chère petite sœur.

Je suis, mon très cher & vénéré père, votre fils soumis.

Kiev, 15 février 1786.

Paul Stroganov.

[1] Féodor Matvêiévitch, 1661-1728, premier grand-amiral de la flotte russe.

[2] Biêguitchev.

[3] Général-lieutenant, commandant en chef à Kiev, de 1781 à 1788.

68

De Karasou-Bazar nous sommes allés à Soudak, Théodosie ou Kefa, Kertch, Iénikalé & Arabat. Théodosie était avant une très grande ville, qui comptait jusqu'à 20 mille feux, on l'appelait la petite Constantinople; tandis qu'aujourd'hui on n'y voit plus que des ruines. Sur les murs de la ville, qui avaient été construits par des Génois & des Arméniens, on voit beaucoup d'inscriptions. A Kertch, sauf l'église, il n'y a rien qui soit digne de remarque; cette église est très vieille, & pour la réparer on a employé quantité de débris antiques. A Iénikalé il y a des gouffres d'où s'échappent continuellement du gaz & de la boue. Nous avons recueilli ce gaz & nous avons trouvé, à l'essai, qu'il était inflammable; il y a là aussi un puits de naphte. Étant revenus à Karasou-Bazar, nous allâmes voir, à 23 verstes de la ville, une fosse où l'on conserve de la glace en été & en hiver. Dans cette fosse on trouve de superbes stalactites, de glace & de pierre, pareils à ceux de Tcherdyne; nous en avons rapporté. On y trouve aussi des abîmes sans fond.

Nous avons passé ici le dimanche de Pâques, mais moins gaiement que c'était avec vous, à régaler tous les gens de la maison; mais j'espère que nous nous reverrons bientôt.

Je vous prie humblement de saluer ma sœur en mon nom; je vous prie également de présenter mes hommages à ma chère mère.

Simféropol ou Akht-Metchet, 13 avril 1786.

69

Nous avons loué ici des chambres dans un quartier, qui de votre temps, je crois, n'était pas encore bâti, car il ne contient que des maisons neuves. Ces chambres sont très belles, elles sont gaies, & ont une vue superbe; elles se composent de cinq pièces & d'une cuisine avec dépendances. Nous allons faire un petit ménage qui sera très agréable; ces chambres avec tout leur ameublement nous coûteront par an quarante-huit louis d'or. Nous avons trouvé ici une cuisinière, qu'on nous a vantée, au prix de huit louis d'or à l'année. Nous avons été dernièrement à Lausanne dans le dessein de voir les princes Gortchakov, que connaît Mathieu Sémionovitch Biêguitchev. Nous fûmes aussi à la cathédrale luthérienne, où nous vîmes entre autres, la pierre tombale de la princesse Orlov[1],

[1] Catherine Nicolaievna, 1758-1781, née Zinoviev. Ses lettres à son frère ont été insérées dans l'*Archive russe*, année 1877, III, 113.

dont André[1] prit une copie au dessin. En retournant à Genève, nous allâmes chez la baronne d'Aruffens, née comtesse Golovkine[2], dans sa maison de campagne. Elle s'enquit de votre santé, & je lui répondis qu'il était à espérer que vous étiez bien portant, car à une telle distance, on ne peut malheureusement pas affirmer entièrement.

Genève, 29 octobre 1786.

70

Nous avons été aux conversations génevoises qui m'auraient bien diverti, si j'eusse été plus habitué au monde. Les environs de Genève sont très beaux, & ils sont pour nous l'occasion d'avoir dans nos promenades quotidiennes d'utiles & agréables entretiens. Nous avons vu ici Monsieur Vernet, votre ancien professeur d'histoire; il nous a accueillis avec beaucoup d'affabilité & s'est fort enquis de vous; on voit qu'il vous aime beaucoup. Il a quatre-vingt-neuf ans; bien que son grand âge ne lui permette plus de donner d'enseignement, il nous a autorisés à aller chez lui une fois par semaine, afin de profiter de ses entretiens, & il nous a donné un programme élémentaire pour l'étude de l'histoire. Il m'a prié de le rappeler à votre souvenir. Nous assisterons ici à des cours de physique & de chimie trois fois par semaine. Nous avons été déjà plusieurs fois chez Monsieur Sarazin, dont j'aime beaucoup la conversation. Chez Monsieur Ponchard nous sommes allés déjà deux fois; il se rappelle de vous avec plaisir. En un mot, tous ceux qui vous ont connu, vous aiment & vous respectent.

Je vous prie humblement de présenter mes respects à mon oncle, d'embrasser ma sœur & de saluer Paul Pavlovitch de ma part.

J'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne année.

Genève, 29 novembre 1786.

71

Nous avons vu ici Monsieur Dekaro, pour lequel vous aviez eu une lettre de recommandation & chez qui vous aviez habité au début. Il nous a beaucoup parlé de vous & de la Russie. Il n'a pas encore tout à fait oublié la langue russe, & nous avons été très heureux de trouver ici

[1] Voronikhine, André Nicéphorovitch.

[2] Amélie Alexandrovna, dont le mari, de Mestral d'Aruffens, était né suisse.

un tel homme, avec lequel on pût converser en russe; sa conversation nous fait grand plaisir. Plus nous allons chez Monsieur Vernet, plus il nous plaît, car il déploie une grande érudition dans ses entretiens, il est très gai & si simple dans ses manières qu'on se sent complètement à son aise avec lui. Nous avons fait la connaissance de Monsieur Senebiev, bibliothécaire de la ville; c'est un homme très instruit & fort courtois. La première fois que nous allâmes chez lui, sans avoir cependant aucune lettre de recommandation, il nous offrit immédiatement des livres de la bibliothèque municipale. On nous a montré les livres, donnés par vous. Nous avons commencé à suivre ici un cours de chimie, & cette science me plaît beaucoup, le professeur est excellent & très clair. J'ai été très content d'apprendre que ma sœur[1] se mariait, & je souhaite que son mariage soit heureux. Je regrette beaucoup que vous n'alliez pas avec la Souveraine.

Je vous prie humblement de présenter mes respects à mon oncle[2] & de le féliciter d'avoir un gendre.

Ici le froid a commencé. Les habitants de ce pays trouvent que c'est un froid très précoce, mais à nous il paraît tardif.

Genève, 13 décembre 1786.

72

Nous avons vu ici M. Tremble, qui est arrivé récemment de Russie où il vous avait vu. Il nous fait beaucoup d'amabilités; il nous a conduits chez Madame Kramer, née Veslo, que vous avez connue dans sa jeunesse; vous savez, sans doute, que son père était russe, & s'appelait Veslovski[3]. Elle m'a dit qu'elle désirerait vivement vous voir encore ici, & moi aussi je le voudrais bien, mais je crois qu'il n'y faut pas compter. Nous avons vu dernièrement ici Monsieur de Saussure[4]. Sa conversation est très savante; il possède un grand & beau musée d'histoire naturelle, que nous ne connaissons pas encore.

[1] Sa cousine germaine, la baronne Catherine Alexandrovna Stroganov, 1769-1844, elle épousa en 1787 Ivan Alexandrovitch Narychkine, 1761-1841.

[2] Le baron Alexandre Nicolaiévitch Stroganov.

[3] Vésélovski, Abraham Pavlovitch, 1685-1768, petit-fils du baron Chafirov; aide de camp de Pierre Ier lors de la bataille de Poltava; en 1715 il fut envoyé près la Cour de l'Empereur Charles VI; sa participation au complot du tsarévitch Alexis l'obligea à fuir de Russie & il mourut à Genève. Voir le Journal de Kramer dans l'*Antiquité russe*, XLIV, 189.

[4] Théodore de Saussure, 1767-1845, fils de l'illustre naturaliste.

Avant-hier il y eut ici bal public au théâtre, dans le genre des bals de l'Opéra à Paris, d'un aspect très réussi.

Genève, 24 janvier 1787.

73

Voilà déjà fort longtemps que je n'ai reçu aucune nouvelle de ma mère & je m'inquiète beaucoup à son sujet; je serais très heureux que vous me tiriez d'inquiétude; je vous demande humblement de me parler d'elle dans votre prochaine lettre.

Nous commençons à suivre un cours d'astronomie; cette science est très intéressante, mais en même temps fort difficile; cependant, jusqu'ici, grâce à l'aide de Monsieur Romme, nous avons surmonté toutes les difficultés. Ce cours est fait par le professeur Malet, le même qui alla en Russie observer le passage de Vénus sur le soleil. De tous les cours que nous suivons ici, le cours de physique est celui qui nous plaît le plus, puis vient le cours d'astronomie & enfin celui de chimie.

J'ai assisté aujourd'hui aux obsèques de Madame Vésélovski[1], dont le mari fut ministre à Vienne sous Pierre premier.

Genève, 7 février 1787.

74

J'ai été très heureux d'apprendre que Kinburn n'était pas pris; nous avions lu ici dans les gazettes que la ville aurait été prise, & que toute la garnison russe, qui s'y trouvait enfermée, aurait été battue à plate couture, & que le général Souvorov serait mort des suites d'une saignée. Je prie Dieu chaque jour que cette guerre se termine promptement & à notre gloire.

Il fait ici un temps superbe & très chaud, on ne peut pas croire qu'on soit déjà au mois de décembre.

Genève, 30 novembre 1787.

75

Je vais vous faire une demande qui assurément vous étonnera : depuis que j'ai appris que la guerre avec les Turcs était commencée, j'ai un désir extrême d'aller en Russie pour y rejoindre le régiment, & je vous prie

[1] Marianne, née Fabry, fille du syndic génevois Pierre Fabry, seigneur de l'Aire la Ville.

humblement de m'en donner l'autorisation. En France, un garçon de 12 ans a mérité la croix de Saint-Louis, & moi j'aurai déjà bientôt 16 ans [1]. La guerre est dans ma patrie, & je ne vais pas servir à mon rang; j'ai honte de porter ici l'uniforme. Tout le monde me demande si je ne dois pas partir pour la guerre, & tout le monde est surpris, quand je réponds — non. Quelques-uns de nos jeunes gens, tels que le comte Chouvalov & mon frère Alexandre Serguêiévitch [2], sont partis pour l'armée, ils sont à peine plus âgés que moi, & surtout mon frère, dont on disait, si vous vous en souvenez, qu'il serait gentilhomme de la chambre, tandis que moi, je serais militaire; mais c'est lui qui est parti pour l'armée, & moi je reste ici, ce qui me blesse. Si vous accédez à mon désir, je vous prierai d'acheter 3 ou 4 chevaux; je voudrais qu'ils ne fussent pas trop vieux, qu'ils fussent habitués au feu & surtout qu'ils ne fussent pas rétifs mais dociles. Lorsque nous étions en Ukraine, chez le comte Pierre Alexandrovitch Roumiantsev, il m'avait promis de me prendre comme aide de camp; si j'osais espérer cela, j'en serais bien heureux. Je vous prie de ne pas considérer cette demande comme une plaisanterie. Vous ne pouvez vous imaginer la joie que vous me causerez, en me permettant de partir.

Genève, 23 février/5 mars 1788.

76

Je regrette beaucoup la mort de mon oncle; c'est une grande perte pour toute sa famille & surtout pour mon frère [3], il est bien malheureux qu'il ait à abandonner ses études à un moment où elles auraient pu lui profiter grandement. Je comprends que vous aussi vous avez dû ressentir très vivement cette perte, se produisant surtout d'une façon aussi imprévue, car mon oncle est mort à un âge où l'homme est généralement dans toute sa force. Mais il faut croire que c'est pour le mieux ainsi, car Dieu ne fait rien, qui ne soit très bon, & la foi en Dieu a ceci de très consolant, que si, d'une part, nous sommes affligés de ce qui nous arrive, nous pouvons, d'autre part, trouver une consolation dans cette pensée que l'événement contraire eût été pire. Nous avons vu ici Monsieur de Saussure, qui m'a prié de vous présenter ses respects.

Paris, 31 mars/11 avril 1789.

[1] Voilà une preuve véridique que le comte P. A. Stroganov naquit en 1772, s'il avait 16 ans en 1788.

[2] Fils du baron Serge Nicolaiévitch Stroganov, † en 1815.

[3] Son cousin germain, le baron, plus tard comte, Grégoire Alexandrovitch Stroganov. (Voir ci-dessus, p. 37.)

77

Nous sommes actuellement chez. la comtesse d'Harville depuis cinq jours; nous nous sommes permis de quitter aussi longtemps nos maîtres, parce que nous désirions voir la comtesse dont nous avions été séparés depuis longtemps. J'ai reçu il y a environ huit jours le portrait du pacha d'Otchakov ainsi que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ce dont je vous suis très reconnaissant. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour continuer à mériter votre affection & vos bontés. Nous allons quelquefois à Paris chez ma tante, la princesse Chakhovskoï; la dernière fois que nous fûmes chez elle, elle était malade [1]. Mon frère est parti le 30 avril; cette séparation m'a fait beaucoup de peine.

La Trousse, 14/25 mai 1789.

78

Je ne veux pas manquer l'occasion de vous écrire que me donne le départ pour la Russie de Monsieur Lebeau & de vous dire que nous avons reçu de vous ces jours-ci une lettre portant la date du 23 septembre; cette lettre était restée jusqu'à ce jour chez notre Ministre.

Nous avons ici un temps très pluvieux, ce qui fait craindre une grande famine, & des émeutes ont déjà eu lieu de ce chef dans plusieurs villes. Il y a en ce moment à Paris une grande quantité de troupes, qu'on a rassemblées pour empêcher le peuple, partout horriblement malheureux, de se soulever.

Paris, 15/26 juin 1789.

79

Nous n'avons encore aucune nouvelle, ni de vous, ni de mon frère. Si vous n'êtes pas bien portant, je m'étonne que mon frère ne veuille nous informer ni de votre santé, ni de la sienne; il ne doit pas être si occupé, me semble-t-il, qu'il ne puisse écrire un mot. Je vous prie humblement de nous écrire, si vous le pouvez, sinon, veuillez demander à mon frère de le faire. Vous avez peut-être déjà appris l'émeute qui a eu

[1] Sur la maladie de la princesse Barbe Alexandrovna Chakhovskoï, née comtesse Stroganov, voir plus haut, p. 143.

lieu à Paris, & vous vous tourmentez peut-être à notre sujet; mais ne craignez rien, car aujourd'hui tout est très tranquille.

Paris, 9 juin 1789 v. st.

80

Il y a quelques jours nous avons reçu une lettre de vous & je suis très heureux de voir que vous êtes en bonne santé.

Nous avons été tout récemment contempler la Bastille qui, ainsi que vous le savez sans doute, a été prise d'assaut par les Parisiens dans la dernière émeute, & ces mêmes Parisiens ont décidé, après l'avoir prise, de la jeter par terre, ce qu'ils sont en train de faire actuellement; tout le monde peut y entrer, lorsqu'il n'y a point d'ouvriers, c'est-à-dire tous les jours après sept heures du soir & le dimanche; nous avons vu là plusieurs cachots pourvus d'une cheminée, d'une chaise, d'une petite table, d'un lit & d'une chaise percée dans la même pièce; ils sont éclairés par une fenêtre pratiquée dans la muraille, laquelle a six pieds d'épaisseur & possède trois gros grillages en fer. Nous avons vu en particulier un cachot, qui est juste assez long pour qu'un homme puisse s'y étendre, & qui n'a pas plus de trois pieds de largeur; dans un coin se trouvent les commodités ainsi qu'une petite table, sans siège & sans lit, mais à un endroit il y a une chaîne de fer fixée au mur; cette petite pièce est très sombre; sur les murs il y a quantité d'inscriptions, mais je n'ai rien pu déchiffrer par suite de l'obscurité. Je ne vous parlerai plus dorénavant de la Bastille, car il se peut que nous vous fassions bientôt un envoi, dans lequel je vous adresserai un grand nombre de brochures sur les affaires actuelles, où vous trouverez pas mal de détails au sujet de ce mouvement.

Paris, 24 juillet/4 août 1789.

81

Monsieur Khotinski [1] nous a apporté dernièrement une lettre de vous, qui m'a fait grand plaisir par les bonnes nouvelles qu'elle contenait sur votre santé. Nous avons vu ici récemment des tableaux qui sont exposés au Louvre, ils m'ont paru fort beaux, mais surtout le portrait de Robert, lequel est très ressemblant. Bien que la récolte ait été bonne

[1] Nicolas Constantinovitch, 1727-1798, fut attaché à l'Ambassade de Russie à Paris depuis l'année 1756; de 1768 à 1784 il fut chargé d'affaires.

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans ce pays, il est très difficile de se procurer du blé, & l'on ne sait à quoi cela tient; on dit qu'il en est exporté une grande quantité pour l'Empereur (quoique l'exportation soit rigoureusement interdite); je ne sais où en sont les affaires de l'Empereur avec les Turcs; on dit qu'il a fait avec eux une trêve de 8 ans; je voudrais bien savoir quelque chose d'exact au sujet de la guerre, aussi nous feriez-vous grand plaisir en nous mandant là-dessus quoi que ce soit.

Paris, 9/20 septembre 1789.

82

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de ma mère qui m'a appris, à mon grand contentement, qu'elle était en bonne santé. Elle m'écrit aussi qu'elle nous a envoyé 24.000 livres pour racheter des diamants; nous avons fait le nécessaire à cet égard & nous les avons déjà rachetés.

Ici tout est très calme, le blé n'est plus rare comme il l'était auparavant, aussi le peuple ne se soulève pas. Nous voilà déjà en hiver, car depuis quelque temps il gèle pendant la nuit.

Je vous prie humblement d'expédier à Moscou la lettre ci-jointe pour ma mère.

Paris, 23 septmebre/4 octobre 1789.

83

Dans une lettre qui nous est parvenue ces jours-ci, vous manifestez quelque crainte à notre égard; mais en ce moment Paris est tranquille; les mesures prises à cet effet par le marquis de La Fayette[1] ne laissent rien à redouter pour la paix absolue. Les séditions actuelles ne m'étonnent en aucune façon, mais elles me semblent au contraire fort naturelles, car le peuple français est en train de changer sa constitution, ce qui provoque un grand nombre de mécontents, & ceux-ci font des émeutes pour rétablir l'ancienne constitution; ils veulent la guerre intérieure & bien des gens craignent que cela n'arrive, mais quant à moi, je crois avec M. Romme que cette crainte est dénuée de tout fondement, en raison des bonnes mesures qu'on a prises à l'encontre.

[1] Gilbert Motier, marquis de La Fayette; 1757-1834, commandait alors la garde nationale & protégea la famille royale dans ses pénibles journées des 5 & 6 octobre 1789.

Dernièrement encore, à Paris, s'est produite une grosse agitation dont la cause a été un banquet, donné par les gardes du corps royaux, dans lequel ceux-ci, en présence du roi & de la reine, proférèrent quantité d'injures contre l'Assemblée nationale & foulèrent aux pieds les couleurs nationales (qui sont le bleu, le rouge & le blanc), ce qui arma contre eux 15.000 hommes de la garde nationale de Paris, arrivés à Versailles sous le commandemenr du marquis de La Fayette. Sur les instances de ces derniers, le roi avec toute sa famille a dû se rendre à Paris, où il réside aux Tuileries, protégé par la garde nationale, & non plus par les gardes du corps; depuis ce moment, Paris est absolument calme. Dorénavant aussi l'Assemblée nationale siégera à Paris. Je vous conseille de ne point vous tourmenter de nous, car je suis persuadé qu'il n'y a rien à craindre.

M. Romme, ne pouvant vous écrire maintenant, me charge de vous envoyer son salut. Ci-joint la lettre d'avis concernant l'envoi, au sujet duquel vous êtes déjà informé.

Paris, 4/15 octobre 1789.

84

J'ai entendu dire ici qu'il y avait eu une grande révolte à Moscou, mais qu'on l'avait promptement apaisée; c'eût été un grand malheur qu'à deux guerres étrangères se fussent encore ajoutés des troubles intérieurs, mais il faut espérer que tous les malheurs ne viendront pas fondre à la fois sur la Russie. Je souhaiterais fort que la nouvelle année qui vient de commencer & à l'occasion de laquelle j'ai l'honneur de vous féliciter, ne fût pas aussi fertile en émeutes que la précédente, comme on peut le prévoir pour ce pays-ci au moins, car il se produit bien de temps à autre quelques petites émeutes, mais elles sont aussitôt réprimées, &, à l'heure actuelle, tant à Paris qu'en province, tout est tranquille.

Paris, 14/25 janvier 1790.

85

Ici, la paix s'affermit de plus en plus & elle est établie maintenant d'une façon inébranlable à la suite de la démarche accomplie par le roi en venant à l'Assemblée nationale; depuis lors, tout Paris est dans une joie intense; partout on chante des Te Deum, on en a même chanté au beau milieu de la place du Carrousel & les gens, aussi bien les femmes

que les hommes, prêtent serment à la Nation, à la Loi & au Roi. Dans le discours prononcé par le roi à l'Assemblée nationale on a surtout remarqué ces mots : « Ce bon peuple qui m'est si cher, & dont on me dit que je suis aimé quand on veut me consoler de mes peines. » Mais vous verrez cela d'une façon plus détaillée dans les gazettes.

J'ai ouï dire ici que notre Souveraine était malade, &, comme je ne sais si cela est exact, je vous prie humblement de ne pas me laisser dans l'ignorance à ce sujet.

Paris, 28 janvier/8 février 1790.

86

Nous avons reçu hier la lettre par laquelle vous nous informez que M. Demichel a déjà quitté Pétersbourg; nous le verrons, sans doute, avant quinze jours.

J'ai été très heureux de savoir par votre lettre que le bruit d'une émeute à Moscou était faux; c'eût été un grand malheur si, au moment où nous avons deux guerres sur les bras, une sédition intérieure eût encore eu lieu. On dit ici qu'il y a actuellement des troubles en Pologne, & que les Polonais sont en train de changer certains chapitres de leur constitution; d'autre part, la mort de l'Empereur a un grand retentissement en terre allemande, si bien que l'Europe presque tout entière est dans un état d'agitation, alors que nous jouissons ici d'une tranquillité absolue.

Paris, 12/23 mars 1790.

87

Le comte A. S. Stroganov à son fils.

Du 21 septembre 1790.

Votre retour dans votre patrie étant dans ce moment-ci absolument nécessaire, mon cher fils, j'ai expédié pour cet effet votre cousin, M. de Novosiltsof, qui vous remettra la présente. Vous partirez sans tarder avec lui, il vous accompagnera &, comme c'est un homme honnête, sage & prudent, je lui ai accordé toute ma confiance & je vous conjure, mon cher fils, de lui accorder toute la vôtre, de suivre ses conseils, il est mon ami, il sera assurément le vôtre. J'ai informé M. Romme des raisons qui me portent à faire la démarche que je fais; j'attends le mo-

ment de vous embrasser avec la plus vive impatience. Adieu, à Vienne vous aurez de mes nouvelles ultérieures.

Le 7 juillet 1790.

88

LE COMTE P. A. STROGANOV À SON PÈRE.

Voilà déjà près de trois mois que nous sommes sans la moindre nouvelle de vous, ce qui nous met dans une grande inquiétude & nous vous prions très humblement de nous en tirer en nous écrivant.

J'ai lu ici dans les gazettes qu'il y avait eu de grandes réjouissances à Pétersbourg à l'occasion de la paix, conclue avec la Suède, & j'ai toujours plaisir à apprendre qu'on fête une réconciliation; je préfère cela aux réjouissances qui ont lieu parfois pour célébrer une victoire, où généralement le vainqueur perd autant que le vaincu. J'ai ouï dire aussi qu'on avait fait la paix avec les Turcs, chose très désirable. Nous avons reçu dernièrement la deuxième partie de Flora rossica.

89

Aussitôt que M. Romme & moi avons appris, en Auvergne, que vous aviez dépêché Nicolas Nicolaiévitch Novossiltsov avec des lettres pour nous, nous avons été au-devant de lui à Paris, où j'ai reçu votre lettre & j'y ai lu non sans tristesse qu'il fallait me séparer de M. Romme, après une vie en commun de douze années; mais pour si pénible que je trouve cet ordre, vous ne devez pas douter de ma soumission & soyez assuré que je sacrifierai tout, lorsqu'il faudra exécuter vos ordres.

Si je ne vous ai pas écrit de Paris, c'est que les soucis d'un départ précipité ne m'en ont pas donné le temps.

Nous sommes arrivés ici ce matin, en bonne santé; notre voiture était dans un tel état que nous avons dû la laisser ici & en acheter une autre. Nous avons l'intention de partir d'ici pour Vienne, dès que cela nous sera possible, ce qui pourrait bien être le 4 de ce mois d'après le vieux style; je vous écrirai de Vienne.

Je vous prie humblement de m'excuser auprès de ma chère sœur, je n'ai pas le temps de lui écrire; je vous prie également de remercier Paul Pavlovitch de sa lettre, que m'a apportée Nicolas Nicolaiévitch.

Strasbourg, 1/12 décembre 1790.

90

Le comte A. S. Stroganov à son fils.

Du 31 octobre 1794.

Vos lettres me parviennent très exactement, mes chers enfants, je suis bien aise de savoir que vous vous portez tous bien; quand m'annoncerez-vous votre retour?

Vous savez déjà sans doute le malheur qui est arrivé à Valérien Zoubow. Après avoir emporté un avantage considérable sur les ennemis & les avoir chassés au delà du Boug, il a eu la jambe emportée par un boulet; on a été obligé de lui faire l'amputation sur le champ de bataille, quoique d'après les dernières nouvelles, parties trois jours après cet accident, qui s'accordent toutes à dire qu'il y a la plus grande espérance qu'il n'en mourra point; quoiqu'on ne craigne point pour sa vie, cependant cela a inspiré une grande tristesse à la Cour; outre la Cour, tout le monde le regrette à cause de son aménité & du désir qu'il a toujours marqué d'obliger le plus de monde qu'il a pu. On lui a envoyé le cordon de Saint-André, qui porte avec soi le titre de lieutenant-général. Le prince de Nassau a demandé & obtenu son congé, avec la continuation de tous ses appointements. Mes respects au prince & à la princesse; je ne manquerai pas d'être à l'affût de tous les courriers qui viendront de l'armée, & s'il y a des lettres pour eux, je ne manquerai pas de les leur faire tenir.

Vous avez perdu, mon cher ami, un des plus beaux chevaux de votre attelage; il a été neuf jours malade, à ce qu'on m'a dit. Je vous avoue que je ne suis pas trop content de votre Robert; on dit qu'il donne continuellement des médecines à vos chevaux, & cela pour qu'ils n'engraissent point; il vaudrait infiniment mieux leur faire faire plus souvent du mouvement. Enfin, mon ami, vous ferez là-dessus ce que vous jugerez à propos. Adieu, mes bons amis, je vous embrasse de tout mon cœur & donne ma bénédiction à M. Alexandre.

91

Du 14 novembre 1794.

Je me suis acquitté de votre commission vis-à-vis du grand chambellan, mon cher fils. Il vous accorde une prolongation, mais moi, mon cher ami, moi qui vous suis d'une plus grande importance, quoique je ne sois pas un *grand* de la Cour, j'espère être un *grand* dans votre cœur,

je vous prie de ne pas tarder trop longtemps. La nouvelle officielle de la prise de Varsovie, qui doit venir par la voie du maréchal, & dont le général Islenief doit être le porteur, n'est point encore venue; on est fort inquiet sur ce qui peut retarder son arrivée, on s'attend pour ce temps-là à de grandes grâces. Dites-moi, mes bons amis, la dentition ne se fait-elle pas sentir à Alexandre? Ne me cachez pas, mes amis, ce qu'il en arrive, je veux tout savoir. Adieu, mon fils, adieu, Sophie, je vous embrasse bien tendrement tous trois.

92

Du 25 novembre 1794.

Enfin, j'ai reçu hier avec la plus grande satisfaction votre lettre par laquelle vous m'annoncez les heureuses couches de Mme Apraxine; je leur en fais mes vives félicitations, ainsi qu'à toute la famille. Quand recevrai-je l'agréable nouvelle de votre retour? J'ai reçu toutes vos lettres très exactement; par conséquent, je n'ai pas eu lieu de me plaindre de votre exactitude, aussi je ne m'en suis point plaint à Mme Olivier, je lui ai dit simplement qu'il y avait quelques postes que Sophie n'avait rien écrit dans vos lettres, j'étais inquiet sur sa santé, & ce fut alors que je lui écrivis. Avant-hier, jour de ma fête, j'ai eu tout plein de monde chez moi, je n'avais invité cependant personne. Mes nièces, les Demidoff & les princesses Menchikoff, de même que les Novosiltzoff m'ont fait une surprise charmante par un petit spectacle sur un théâtre, dressé pendant que j'étais à la Cour, dans ma salle à manger par le bon & excellent André, qui se met en quatre toutes les fois qu'il peut me procurer quelque plaisir. Le spectacle a été terminé, au grand étonnement de tous les spectateurs, par un joli ballet donné par les petits — Sophie & le charmant Petinka. Adieu, mes bons amis, c'est assez bavarder avec vous sur une chose aussi peu intéressante. Il n'y a presque point eu d'avancements hier, il n'y a eu que cinq lieutenants-généraux de faits, savoir : Schevitch, Boborikine, Knorring, Arbeneff & le prince Stcherbatoff, gouverneur de Vibourg; sept généraux-majors & quatorze brigadiers.

93

Du 1er décembre 1794.

J'espère, mes chers amis, que vous prendrez part à ce qui m'est arrivé hier, jour de Saint-André. Sa Majesté l'Impératrice, quoique

malade, dans son lit, d'une fluxion qui la fait beaucoup souffrir, a eu la bonté de me donner l'ordre de Saint-André & par conséquent aussi celui de Saint-Alexandre. Dans cette promotion, à laquelle je ne m'attendais pas du tout, j'ai eu pour compagnon M. l'amiral Siniavine. Je vous jure que je ne m'attendais pas du tout à cela ce jour-là; cependant, le soir, j'ai déjà paru au bal en habit d'ordre; cela vous paraîtra singulier, le mot de l'énigme c'est que c'était l'habit du prince Repnine; la princesse me l'a envoyé, & il m'allait au mieux. Une chose qui m'a bien touché, c'est le plaisir que ma promotion a fait à tout le monde & les marques de satisfaction qu'on m'en a données; qu'il est doux d'être aimé! Adieu, mes amis, j'ai bien du monde chez moi.

94

Du 11 décembre 1794.

Je profite, mon cher ami, du départ de M. Hack pour vous donner de mes nouvelles; elles sont bonnes, grâce au Ciel; à ma toux près, qui, j'espère, ne me quittera pas de si tôt, je me porte au mieux. Les nouvelles de la dentition d'Alexandre m'inquiètent un peu, je l'avoue; comment ferez-vous pour son voyage de retour? Jusqu'à présent, vous me marquez, ma chère Sophie, qu'il n'y a point de mauvais symptômes, j'espère qu'il n'y en aura point non plus par la suite. Mais cependant, ce sont des circonstances où les enfants ont une santé plus chancelante; marquez-moi, je vous en conjure, toutes les précautions que vous prendrez pour son retour, & on n'en saurait trop prendre. J'ai prévenu vos désirs, mon cher fils, touchant André[1], car c'étaient aussi les miens; il s'est déjà présenté à l'Académie, & j'espère qu'un de ces jours il y sera agrégé. M. Paul Potemkine est arrivé ici de Varsovie, il a apporté tous les détails sur la prise de cette capitale du jadis royaume de Pologne; on dit que tous les volontaires sont recommandés. Le prince Bariatinsky est venu avec lui, on en dit beaucoup de bien, mais il n'a pas encore vu l'Impératrice, parce qu'elle ne sort point, cependant elle se porte de mieux en mieux. Adieu, mes bons amis, je vous embrasse; quand vous verrai-je donc?

Mes compliments à toute la famille, remerciez-la de la part qu'elle a bien voulu prendre à ma nouvelle décoration.

J'envoie huit livres de bon tabac à mon excellent ami M. de Pahlen. Borozdine bornant le cours de ses galanteries enfin, dans peu il se marie. Devinez à qui — je vous le donne en cent — à Mme la comtesse du

[1] Voronikhine.

Montay, celle dont le mari a été croqué à belles dents dans le commencement de la Révolution; ils mettront leurs deux riens ensemble, cela fera peut-être quelque chose.

95

Du 22 décembre 1794.

Pardon, mes chers enfants, de ce que cette fois-ci j'ai tardé de vous écrire; je ne vous en dirai pas la raison, il suffit que vous sachiez que ce n'est pas pour cause de maladie. Le prince Boris est venu me voir hier, il m'a apporté de bonnes nouvelles de vous & l'espérance de vous revoir bientôt; vous sentez bien combien cela me fait plaisir. Mais en même temps une chose m'inquiète : c'est l'état d'Alexandre; il m'a dit que le petit, dans ce moment, faisait des dents; quoique, suivant ce que vous m'avez écrit, il se porte avec cela assez bien, cela n'empêche pas qu'il ne soit dans un état de souffrance; au nom de Dieu, prenez toutes les précautions imaginables. Sans doute, vous l'auriez fait sans cela, mais il m'est pardonnable de vous en parler. Ah, si vous saviez combien, tous les trois, vous m'êtes chers! Je vous serre tous contre mon cœur & vous donne ma bénédiction paternelle. L'affaire d'André est déjà terminée, &, à notre contentement mutuel, il a été agrégé à l'Académie; à votre arrivée, je vous le présenterai en uniforme.

On s'attend, au premier de janvier, à de grands avancements dans le militaire, le civil & à la Cour. Adieu, mes amis, mes compliments à la famille.

TABLE DES GRAVURES.

LISTE

DES PUBLICATIONS CONSULTÉES.

Antiquité russe (L'), publication historique mensuelle. Saint-Pétersbourg, 1870.

Archive russe (L'), publiée à la Bibliothèque Tchertkovskaia. Moscou, 1863.

ARCHIVES DU PRINCE VORONTSOV. — L'*Archive du prince Vorontsov,* 40 tomes. Moscou, 1870.

ARCHIVES G. S. — *Archives du Conseil de l'Empire,* 8 tomes. Saint-Pétersbourg, 1869.

BOLOTOV. — *Vie & aventures d'André B.,* 4 tomes. Saint-Pétersbourg, 1870.

CZARTORYSKI. — *Mémoires du prince Adam C.,* 2 volumes. Paris, 1887.

DERJAVINE. — *Collection complète des œuvres de G. R. D.,* édition Grote, 9 tomes. Saint-Pétersbourg.

DOLGOROUKOV. — *Le temple de mon cœur,* prince Iv. Mikh. D. Moscou, 1891.

MARTENS (Th.). — *Recueil des traités & conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères,* 14 tomes. Saint-Pétersbourg, 1874.

MIKHAÏLOVSKI-DANILEVSKI. — *Galerie militaire du Palais d'Hiver.* Saint-Pétersbourg, 1849.

P. S. Z. — *Collection complète des lois de l'Empire russe.* Saint-Pétersbourg, 1839.

PYPINE (A.). — *Le mouvement général en Russie sous Alexandre Ier.* Saint-Pétersbourg, 1900.

Recueil de la Société historique russe. Saint-Pétersbourg, 1867.

ROBINET (C.). — *Dictionnaire de la Révolution & de l'Empire,* 2 volumes. Paris, s. a.

SCHILDER (N.). — *L'Empereur Alexandre Ier. Sa vie & son règne,* 4 tomes. Saint-Pétersbourg, 1897.

SÉRÉDONINE (S.). — *Aperçu historique de l'activité du Comité des ministres.* Saint-Pétersbourg, 1902.

TAINE (H.). — *Les origines de la France contemporaine,* 4 volumes. Paris, 1876.

WIEGEL. — *Mémoires de Philippe Philippovitch W.,* 7 parties. Moscou, 1891.

INDEX DES NOMS PROPRES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TABLE DES MATIÈRES.

ANNEXES.